
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00006874 2

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MOLIÈRE

TOME SIXIÈME


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MOLIÈRE

NOUVELLE ÉDITION

TRÈS-SOIGNEUSEMENT REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX

AVEC

UN TRAVAIL DE CRITIQUE ET D'ÉRUDITION

APERÇUS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE, BIOGRAPHIE, EXAMEN DE CHAQUE PIÈCE

COMMENTAIRE, BIBLIOGRAPHIE, ETC.

PAR

M. LOUIS MOLAND

TOME SIXIÈME



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES

M DCCC LXIV

CHEFS-D'ŒUVRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

6

LES

AMANTS MAGNIFIQUES

COMÉDIE-BALLET EN CINQ ACTES

Représentée à Saint-Germain-en-Laye, le 4 février 1670

SOUS LE TITRE DE

LE DIVERTISSEMENT ROYAL

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

A mesure qu'on avance dans l'œuvre de Molière, cette œuvre change sensiblement d'aspect, et la critique doit par conséquent varier un peu son point de vue. Pour la première série, qui se termine avec le deuxième volume de cette édition, la recherche des sources devoit nous préoccuper principalement. En voyant s'épanouir ce vigoureux génie, on se demande tout d'abord quelle séve féconde l'a nourri. Il y a un double intérêt à connoître les origines de ces comédies si diverses qui se succèdent coup sur coup : on s'initie par là à l'éducation du poëte, et en même temps on se rend compte du vaste travail qui s'étoit fait avant lui et qui s'est résumé en lui. Le troisième volume représente surtout la lutte; ce qu'il a fallu mettre en relief dans cette période qui s'étend de *l'École des Femmes* au *Festin de Pierre*, c'est l'opposition ardente que Molière rencontra à cette époque, c'est le combat qu'il soutint contre les haines soulevées par son succès et coalisées pour le perdre. Dans le quatrième et le cinquième volume, le point de vue philosophique et littéraire dominoit nécessairement : dans l'un brillent les créations à la fois les plus hautes et les plus hardies de l'art comique, *le Misanthrope* et *le Tartuffe;* dans l'autre, on a les chefs-d'œuvre inspirés de l'antiquité : *Amphitryon* et *l'Avare*. Nous arrivons maintenant à une autre phase non moins distincte. Dans ce volume-ci, un côté saillant, qui a déjà plus d'une fois apparu, doit spécialement

ressortir : c'est la pompe du spectacle, l'exubérante fantaisie des intermèdes mêlés aux tableaux de la vie réelle. Sur les cinq pièces que contiendra ce volume, quatre ont été faites pour la cour; quatre ont ce cadre historique des fêtes royales, que nous n'avons nullement dessein de supprimer, comme on l'a fait quelquefois, et que nous cherchons au contraire à restituer aussi exactement que possible.

« Louis XIV avoit trente et un ans, dit M. P. Chasles; la plus belle et la plus spirituelle personne de la cour étoit sa favorite avouée. Les plus sévères parmi les évêques ne protestoient que par le silence contre cette grandeur excessive et orientale, qui s'élevoit comme un astre radieux au milieu de l'adoration universelle. La divinité symbolique de ce représentant majestueux et royal de la France au XVIIe siècle étoit un fait convenu que personne n'osoit récuser. Molière, pour se maintenir à force d'adresse dans cette faveur qui lui permettoit de disposer de sa troupe, directeur, acteur, auteur, maître de ballet, étoit contraint au sacrifice à peu près complet de cette indépendance qui nous semble aujourd'hui inséparable du génie. » Louis XIV ne se borna plus à lui commander une pièce pour le carnaval de cette année 1670 : il lui en indiqua le sujet : « Deux princes rivaux qui, dans le champêtre séjour de la vallée de Tempé, où l'on doit célébrer la fête des Jeux Pythiens, régalent à l'envi une jeune princesse et sa mère de toutes les galanteries dont ils se peuvent aviser. » Il fallut broder sur ce texte des scènes qui amenoient des danses, des chants, des bergeries, des apothéoses; créer une intrigue non indigne de la collaboration royale, facile à interrompre et facile à dénouer. Il fallut fournir des prétextes aux décorateurs et aux machinistes, des couplets aux musiciens, des madrigaux aux illustres danseurs. Molière composa *les Amants magnifiques*.

L'idée de comédie qu'il mit en œuvre est à peu près la même que celle que Corneille avoit employée dans sa tragédie de *Don Sanche d'Aragon*. « Dans les deux comédies, dit Auger, une grande princesse, dont la main est disputée par des rivaux à qui leur naissance permet d'y aspirer, et dont le cœur est en secret épris d'un jeune guerrier couvert de gloire, mais d'une condition obscure, qui l'adore en secret lui-même, s'en remet à cet amant du soin de choisir pour elle entre ses prétendants. De cette

idée dramatique commune aux deux pièces, sort un dénouement commun, mais dont les moyens et les circonstances diffèrent. Don Sanche et Sostrate voient tous deux couronner leur flamme par un auguste hymen; mais, avant d'obtenir ce prix, Don Sanche, cru fils d'un pêcheur, venoit d'être reconnu pour fils d'un roi; tandis que Sostrate, d'amant devient époux sans changer d'état, et demeure ce qu'il étoit, le premier de sa race et le fils de ses propres œuvres.

« Molière ne s'étoit pas borné à imiter Corneille; il s'étoit aussi imité lui-même. *Les Amants magnifiques* rappellent, en plusieurs points, *la Princesse d'Élide*, comédie faite également par ordre du roi, et destinée de même à servir de cadre pour des divertissements. Le principal rapport des deux pièces consiste dans l'intervention d'un personnage subalterne, mais assez bien venu à la cour, ici à titre de fou, là en qualité de bouffon, et qui, prenant en main les intérêts d'un amant timide, emploie tout ce que les prérogatives de son office lui donnent d'accès et de privauté auprès d'une princesse pour sonder son cœur; s'assurer s'il ne renferme pas le germe d'une passion réciproque; l'y déposer, s'il est nécessaire; le développer par ses soins et forcer enfin le double orgueil du rang et du sexe à confesser sa défaite. Le Moron de *la Princesse d'Élide* et le Clitidas des *Amants magnifiques* sont deux personnages dont l'humeur est semblable, dont le rôle est pareil, et dont le costume seul diffère quelque peu. Tous deux avoient eu naguère leurs modèles dans le lieu même où on les voyoit figurer : l'un rappeloit ce fameux l'Angéli, dont le grand Condé avoit fait présent à Louis XIV; l'autre faisoit souvenir de ce non moins fameux Bautru, dont les bons mots facétieux avoient souvent égayé l'enfance du monarque à la cour de sa mère. »

Comme il ne se pouvoit pas que Molière écrivît l'œuvre la plus fugitive sans y introduire quelque satire philosophique, il donna place dans sa comédie-ballet à un astrologue, aux dépens duquel s'exerce la verve de Clitidas. « L'art chimérique qui prétend lire nos destinées dans les aspects et dans les positions des corps célestes, remonte à la plus haute antiquité, dit encore le commentateur que nous venons de citer, et c'est surtout parmi les puissants de la terre que les promesses ou les menaces de cet

art ont trouvé des esprits disposés à y croire. Comment penser, en effet, quand tout relève de vous, aboutit à vous ici-bas, que les astres se lèvent nonchalamment sur votre tête, et continuent d'y rouler comme sur celle d'un obscur artisan, sans daigner régler ou du moins pronostiquer votre sort? Un homme d'esprit, qui n'avoit pas d'autre titre, se moquoit un jour devant un grand seigneur de l'effroi qu'inspirent les comètes, considérées comme présages de quelque grand et funeste événement : « Vous « en parlez à votre aise, lui dit le grand seigneur; on voit bien « que cela ne vous regarde pas, vous autres. »

« En attaquant l'astrologie judiciaire, Molière ne combattoit pas une chimère tombée en désuétude, une folie passée de mode. Elle avoit, pour ainsi dire, présidé à la naissance de Louis XIV : un astrologue avoit été placé, pour tirer son horoscope, dans un cabinet voisin de la chambre où Anne d'Autriche le mettoit au monde. Vingt ans avant la représentation des *Amants magnifiques*, un nommé Morin, qui, ne trouvant pas apparemment la médecine assez conjecturale, l'avoit quittée pour l'astrologie, s'avisa de prédire l'année et le jour où mourroit Gassendi, le maître même de Molière. Le philosophe, que son extrême affoiblissement condamnoit au moins à une mort peu éloignée, la différa de cinq années, comme pour fournir un argument de plus contre une science dont il avoit été longtemps l'antagoniste. »

Le Divertissement royal qui comprenoit la comédie des *Amants magnifiques* eut lieu à Saint-Germain-en-Laye le 4 février 1670. On écrit de Saint-Germain-en-Laye à la Gazette, sous la date du 7 février 1670 :

« Le 4, Leurs Majestés prirent pour la première fois un Divertissement justement appelé royal, puisque les belles choses dont il est composé sont accompagnées de toute la magnificence imaginable, et qu'il a pour sujet deux princes rivaux qui appliquent tous leurs soins à bien régaler une princesse. L'ouverture de la scène se fait avec une agréable symphonie, par le spectacle d'une mer bordée de rochers, avec des Tritons et des Amours sur des Dauphins. Et, comme ce divertissement est mêlé d'entrées de ballet et de comédie, huit pêcheurs y font, dans le premier intermède, une danse qui est suivie de celle du dieu Neptune, représenté par le Roi avec cette grâce et cette majesté

qui brillent dans toutes ses actions, étant assisté de six dieux marins, deux desquels sont désignés par le comte d'Armagnac et le marquis de Villeroi. Les autres intermèdes ont leurs diverses beautés, tant par les danses et les récits que par les changements de théâtre en grottes et amphithéâtres très-superbes. Et dans le dernier, Apollon, encore représenté par le Roi, paroît au bruit des trompettes et des violons, précédé de six personnes qui portent des lauriers entrelacés avec un soleil d'or et la devise royale en façon de trophée : tellement que ce spectacle, qui est la fête des Jeux Pythiens, fut jugé des mieux concertés qui aient encore paru dans une cour à qui toutes les autres le cèdent en matière de magnificence et de galanterie. »

Des représentations du Divertissement royal sont encore signalées par la Gazette, sous la date du 14 février avec cette rectification : « Le comte d'Armagnac et le marquis de Villeroi représentent Neptune et Apollon, en la place du Roi qui n'y danse pas.[1] » Puis, de nouveau, le 17 février, et le 4 mars, « Monseigneur le Dauphin, leurs Altesses Royales Mademoiselle, mademoiselle d'Orléans et le prince de Condé, y assistant avec Leurs Majestés. » Enfin, le 8 mars, pour la dernière fois.

Ce Divertissement royal eut, dans cette même Gazette, les honneurs de ce qu'on appeloit *un extraordinaire*, sous ce titre : « Les magnificences du divertissement qui a été pris par Leurs Majestés pendant le carnaval. » Nous allons reproduire cette description, qui est curieuse :

« Qu'on ne nous vante plus les Jeux Olympiques et les autres divertissements des Grecs, ni les Cirques et les autres spectacles des Romains. Ceux qui ont été les mieux réglés et les plus éclatants doivent perdre toute la réputation que l'histoire leur donne, auprès des fêtes de la première cour du monde. Si elle l'établit sur l'étendue des lieux où ils se passoient, dont quelques-uns

1. Il ne semble pas que Louis XIV ait dansé, autrement que par procuration, dans les intermèdes du Divertissement royal. Robinet revient aussi sur l'assertion qu'il avoit émise d'abord dans sa lettre du 8 février (voyez ci-après, page 14), et il écrit le 15 du même mois :

. . . . . . Notre Auguste Sire
Fait danser et n'y danse point,
M'étant trompé dessus ce point
Quand, sur un livre, j'allai mettre
Le contraire en mon autre lettre.

pouvoient contenir jusqu'à soixante mille personnes, ou sur la pompe qui alloit jusqu'à employer le marbre dans la construction des loges des animaux destinés à ces spectacles, et à couvrir les arènes de poudre d'or et d'argent, la plupart avoient des circonstances qui les rendoient plus terribles qu'agréables. Le plaisir y étoit toujours mêlé de crainte ou même d'horreur; et bien souvent ce n'étoient que des sacrifices pompeux ou des supplices magnifiques. Toute la grâce et la galanterie étoit réservée aux réjouissances d'un monarque qui sert en cela d'exemple même à tous les princes les plus polis de son siècle, et qui est le premier dans la belle manière de ces divertissements, comme il est le plus grand en puissance et en gloire; et qui enfin ne s'entend pas moins à honorer les jours de la paix qu'il a si généreusement donnée à l'Europe, par des magnificences et des allégresses surprenantes, qu'à signaler les jours de la guerre par des victoires et des conquêtes toutes merveilleuses. C'est ce qu'ont prouvé tant de fêtes qu'il a déjà données à sa cour, où l'on n'a rien vu que d'extraordinaire et digne d'être consacré à la postérité; et c'est ce qu'a confirmé ce dernier divertissement dont Sa Majesté l'a voulu encore régaler à ce carnaval, dans le relâche des grands soins qu'Elle prend incessamment pour le bonheur de ses peuples et pour la gloire de son État.

« Le sujet qui avoit été choisi pour celui-ci étoit de deux princes rivaux qui, par une belle émulation, régaloient une princesse de tout ce que l'imagination pouvoit leur fournir de plus galant : et qui s'exécutoit avec une pompe qui épuisoit aussi ce qu'on peut imaginer de plus superbe.

« Elle paroissoit jusque dans le rideau qui fermoit le théâtre, lequel représentoit, dans un tableau bordé d'une grande frise de trophées, un soleil au milieu, avec le mot d'Horace : *Aliusque, et idem.* Du côté droit de ce soleil on découvroit Apollon dans les airs sur un nuage en la manière qu'il est dépeint après avoir terrassé à coups de flèches les Cyclopes et le serpent Python, que l'on voyoit aussi renversés sur les croupes de plusieurs montagnes qui se tournoient vers l'éloignement. A gauche, le même dieu paroissoit au sommet du Parnasse, environné des Muses et répandant des fleurs sur tous les Arts, qui étoient au pied de cette célèbre montagne; l'auteur ayant cru pouvoir, heureuse-

ment, attribuer l'inscription ci-dessus tant au soleil qu'à Apollon, qui a été différemment adoré parmi les Gentils comme guerrier et comme protecteur des sciences et des arts, et toujours le même en grandeur de courage et de génie. Il est aisé d'appliquer toute cette belle allégorie, en considérant les grandes qualités de notre potentat, qui a si justement choisi pour sa devise le soleil, et qui étoit aussi représenté en cette fête sous l'équipage du même Apollon : son caractère étant trop éclatant pour ne pas reconnoître qu'il n'y a que lui qui puisse y être désigné.

« Cette magnifique et mystérieuse toile se levant, les spectateurs étoient agréablement surpris de se trouver proche une mer si naturellement représentée qu'on se persuadoit presque qu'on avoit été transporté par quelque enchantement sur le rivage d'une mer véritable : celle-ci s'ouvrant dans l'horizon à perte de vue, avec des rochers des deux côtés, où l'art avoit si bien imité la nature qu'il sembloit qu'elle eût travaillé avec lui pour la perfection de son ouvrage. Les dieux de plusieurs fleuves étoient élevés à la cime de ces rochers, appuyés sur leurs urnes, ainsi qu'on les dépeint d'ordinaire : et on voyoit aussi des Tritons rangés aux deux côtés avec des Amours montés sur des dauphins. Au milieu paroissoit Éole sur des nuages, commandant à tous les Vents de se retirer en leurs cavernes, à la réserve des Zéphirs qui seuls devoient avoir le privilége d'être de cette belle fête; et cette décoration produisoit un effet d'autant plus surprenant que cette mer occupoit tout le théâtre et qu'on n'en avoit point vu jusqu'alors de si bien représentée.

« Les flots du devant ayant disparu en un instant faisoient place à une île des plus agréables où se découvroient des pêcheurs sortis avec elle du sein des ondes, chargés de nacres et de branches de corail, et qui dansoient dans la première entrée d'un ballet qui faisoit partie du Divertissement. Ensuite Neptune, dont la venue avoit été annoncée par une excellente musique, paroissoit sur une coquille portée par quatre chevaux marins, accompagné de plusieurs divinités de son empire avec lesquelles il faisoit aussi une danse très-bien concertée, étant représenté par le comte d'Armagnac en la place du Roi : et toutes ces choses, entremêlées de récits, étoient une des galanteries dont l'un des princes régaloit la princesse dans sa promenade sur la mer.

« Alors, le théâtre se changeoit en un verdoyant paysage de la délicieuse vallée de Tempé, en vue du fleuve Pénée; et, dans cette décoration, se commençoit une comédie qui faisoit l'autre partie du spectacle, représentée par la troupe du Roi, avec tous les ornements et tous les agréments imaginables.

« Au troisième intermède, on apercevoit dans le fond de ce paysage un charmant berceau de vigne soutenu par des statues représentant toutes les Nations, rehaussées d'or et debout sur des piédestaux enrichis de plusieurs ornements, avec de grands festons de fruits et de fleurs par-dessus, le tout à perte de vue. Une petite comédie en musique des plus belles et des plus galantes, pour régaler encore la princesse, étoit représentée sur cette fleurissante scène, dont le sujet étoient les amours d'un berger et d'une bergère : ce qui commençoit par un prologue que faisoit la Nymphe de Tempé et finissoit par la danse de plusieurs Faunes et Dryades, lesquels sortoient de vases d'orangers et de grenadiers qui bordoient le théâtre des deux côtés; ensuite de quoi rentroient dans leurs arbres qui se refermoient, et disparoissoient en même temps.

« Au quatrième intermède, cette décoration se changeoit soudainement en une grotte, d'architecture très-magnifique, aboutissant à une grande perspective de cascades, dans un jardin qui avoit tous les embellissements des plus délicieux. Et la princesse y allant à la promenade y rencontroit huit statues assises, chacune avec un flambeau, et qui faisoient à leur tour une entrée. Ensuite, le fond de la voûte s'ouvrant avec la promptitude que se faisoient tous ces admirables changements, une divinité se montroit au milieu des nuages extraordinairement éclatants, accompagnée à ses côtés de quatre autres, avec autant de petits Amours : et cette merveilleuse machine, en descendant, s'avançoit jusques au milieu de la scène, où cette principale divinité faisoit un très-beau récit. A peine l'avoit-elle achevé qu'elle étoit emportée dans une petite nue par-dessus l'ouverture du théâtre; que deux des Amours s'envoloient aux deux coins de la même ouverture; et que les deux autres, après quelques tours en l'air, se cachoient aussi dans la nue; la machine se retirant cependant avec une vitesse surprenante au fond de ladite voûte, dont le plafond se refermoit en son premier état : par où l'on peut juger

des beautés qu'avoient ces galantes choses et tous ces mouvements si prompts.

« Après tant de changements, le théâtre prenoit encore la figure d'une verte forêt, qui n'étoit pas moins bien représentée ni moins agréable que ce qui l'avoit devancée; et la grande comédie s'y terminoit avec tout le plaisir qu'il est facile d'imaginer.

« La dernière décoration étoit une vaste salle disposée en manière d'amphithéâtre, enrichie d'une fort belle architecture, avec un plafond de même, et une grande arcade dans le fond, au-dessus de laquelle étoit une tribune, et, dans l'éloignement, un autel. Cette salle étoit remplie de spectateurs peints, vêtus à la grecque, de diverses manières, lesquels étoient là assemblés pour voir la fête des Jeux Pythiens qui s'y devoient célébrer en l'honneur d'Apollon. Et six hommes demi-nus, portant des haches, comme les ministres du sacrifice, entroient par le portique, suivis de deux sacrificateurs, musiciens, et d'une prêtresse, musicienne, tous pareillement vêtus à la grecque avec de riches habits. Ces trois derniers chantoient un air sur les louanges de ce dieu; après lequel les hommes portant des haches formoient une danse en laquelle ils témoignoient faire l'essai de leurs forces. Puis, six voltigeurs faisoient paroître leur adresse sur des chevaux de bois apportés par des esclaves; et quatre femmes avec autant d'hommes, armés à la grecque, faisoient aussi ensemble une cadence guerrière. Tout cela si bien concerté et si bien exécuté, qu'il ne se pouvoit rien voir de plus divertissant et de plus agréable que ces entrées.

« A la dernière, qui se faisoit dans le fond du théâtre, la tribune s'ouvroit, et il paroissoit un héraut avec six trompettes et un timbalier qui, par le bruit de leurs instruments, annonçoient la venue d'Apollon, ainsi qu'un chœur, par un air encore des plus charmants et qui réveilloit agréablement l'attention des spectateurs. Ce dieu, représenté par le marquis de Villeroi, aussi en la place de Sa Majesté, entroit en même temps par un portique de dessous, aux fanfares des trompettes et au son des violons, devancé par une belle jeunesse portant des trophées de lauriers avec un soleil d'or et la devise royale. Rien ne manquoit à la troupe pour bien représenter ce dieu de la clarté et des sciences,

et sous sa figure le grand monarque partout désigné dans cette allégorie : tellement que cette entrée, qui étoit la plus considérable, comme la dernière, faisoit avouer à la compagnie que rien ne pouvoit mieux sentir le caractère magnifique du premier potentat de l'Europe. Cette jeunesse, ayant donné les trophées à ceux qui portoient les haches, commençoit avec Apollon une danse héroïque, à laquelle se mêloient aussi les hommes qui tenoient les trophées, avec les femmes et les hommes armés : les premiers ayant leurs timbres, et les autres des tambours. Les trompettes, le timbalier, les sacrificateurs, la prêtresse et le chœur de musique les accompagnoient, se mêlant par reprises dans leur danse ; et de cette sorte se terminoit la solennité des Jeux Pythiens, ainsi que tout le divertissement appelé royal, avec beaucoup de raison, puisque, outre qu'il étoit destiné pour Nos Majestés, il n'y avoit rien qui ne fût d'une magnificence extraordinaire et propre seulement à l'illustre monarque qui le donnoit.

« On ne peut oublier, en faisant part aux nations étrangères d'un si merveilleux spectacle, de leur marquer aussi que tant de machines et de mouvements étoient conduits par le sieur Vigarani, gentilhomme modénois, ingénieur du roi, qui, en ayant donné le dessin, le fit exécuter avec son succès ordinaire dans tous les spectacles de notre cour.

« A Paris, du Bureau d'adresse, aux galeries du Louvre, devant la rue Saint-Thomas, le 21 février 1670. »

Deux événements de cour d'importance inégale se rattachent à la représentation des *Amants magnifiques*. L'un a pu seulement fournir une petite anecdote à la chronique contemporaine. Benserade étoit en possession de faire les paroles pour les ballets dansés par le roi, et avoit gagné, à ce métier, fortune, faveur et célébrité. Il excelloit, à la vérité, dans l'art de faire des allusions délicatement hardies aux intrigues politiques ou galantes de la cour ; et, comme dit le privilége pour l'impression de ses œuvres (car la grave chancellerie elle-même ne crut pas se commettre en libellant l'éloge des petits vers de Benserade) : « La manière dont il confondoit le caractère des personnages qui dansoient avec le caractère des personnages qu'ils représentoient, étoit une espèce de secret personnel qu'il n'avoit imité de per-

sonne, et que personne n'imitera peut-être jamais de lui. » Benserade avoit abdiqué ses fonctions, en février 1669, par un rondeau adressé aux dames dans le ballet de *Flore* :[1]

Je suis trop las de jouer ce rôlet.
Depuis longtemps je travaille au ballet;
L'office n'est envié de personne;
Et ce n'est pas office de couronne,
Quelque talent que pour couronne il ait.
Je ne suis plus si gai ni si follet;
Un noir chagrin me saisit au collet,
Et je n'ai plus que ma volonté bonne;
Je suis trop las.
De vous promettre à chacune un couplet,
C'en est beaucoup pour un homme replet;
Je ne le puis, troupe aimable et mignonne.
A tout le sexe en gros je m'abandonne,
Mais en détail... Ma foi! votre valet,
Je suis trop las.

Malgré cette abdication volontaire, Benserade ne se voyoit pas, sans quelque jalousie, remplacé par Molière dans son emploi habituel. Il trahit son humeur en cette occasion; tandis que Molière travailloit au Divertissement royal, Benserade, qui eut connoissance de ces deux vers du troisième intermède:

Et tracez sur les herbettes
L'image de nos chansons,

dit tout haut qu'il falloit les changer ainsi :

Et tracez sur les herbettes
L'image de vos chaussons.

Le petit distique ne valoit rien; mais la turlupinade ne valoit pas grand'chose. Molière n'eut pas de peine à prendre sa revanche. Il lui suffit pour cela de s'en remettre à la vanité du poëte de cour. On crut d'abord dans Paris que Benserade avoit rempli ses fonctions ordinaires; et Robinet lui-même partagea d'abord cette erreur. On lit dans sa lettre du 8 février :

Comme voici le carnaval,
Un Divertissement royal

1. Voyez *Œuvres de Benserade*, édition de 1697, tome II, page 362.

A présent notre cour occupe,
Dont, sans que rien me préoccupe,
Je puis dire, après l'imprimé,
Demi-prosé, demi-rimé,
Qu'en a dressé ce chantre illustre,
Benserade, homme du balustre,[1]
Qu'il passe tout ce qu'on a vu
De plus grand, de mieux entendu,
De plus galant, plus magnifique,
De plus mignon, plus héroïque,
Pour divertir, en ce temps-ci
Où l'on met à part tout souci,
La cour du plus grand roi du monde.
Il y paroît le dieu de l'onde
Et le dieu du mont Parnassus
Avec tant d'éclat que rien plus,
Qui fait que tout chacun admire
Ce redoutable et charmant sire
Qui, sans contrefaire ces dieux,
Est, par ma foi! bien plus dieu qu'eux.

On prétend que Benserade ne démentit que foiblement ce bruit, surtout en ce qui concernoit les vers composés pour le roi représentant Neptune et Apollon, et qui étoient tout à fait écrits dans le genre qu'il avoit mis à la mode. Le véritable auteur ne tarda pas à être connu. Robinet fut même obligé à la rectification suivante, qu'on trouve dans sa lettre du 22 février :

Lundi, veille du mardi gras...
Le Divertissement royal
Fut encor le digne régal
De notre belle cour françoise.

Et, après une description qui ne nous apprendroit rien de nouveau, il ajoute :

Or, parmi ce ballet charmant,
Se jouoit encor galamment
Petite et grande comédie,
Dont l'une étoit en mélodie,
Toutes deux ayant pour auteur
Le comique et célèbre acteur
Appelé Baptiste Molière,
Dont la muse est si singulière,

1. Le balustre, la balustrade qui entouroit le lit ou la table du roi.

Et qui le livre a composé
Demi-rimé, demi-prosé
Qu'à l'illustre de Benserade
Près d'Apollon dans un haut grade
J'ai bonnement attribué
Sur ce que ce grand gradué
Fait ces livres-là d'ordinaire,
Etant du Roi pensionnaire.
Il approuvera, je crois bien,
Qu'en véridique historien
La chose comme elle est je die
En chantant la palinodie.
Et puis, j'ai maint et maint témoin
Qu'il n'a vraiment aucun besoin
Que les autres l'on appauvrisse
Afin du leur qu'on l'enrichisse.

Molière, ajoute-t-on, ne laissa pas même son critique malavisé jouir paisiblement des deux madrigaux qui lui avoient valu les félicitations des courtisans; il le dépouilla complétement de cette parure d'emprunt, voulant sans doute prouver la vérité du compliment que Benserade lui-même lui avoit naguère adressé :

Qu'il étoit dangereux avec lui d'être un fat.[1]

Pour nous, malgré tout ce que l'on raconte, il reste douteux de savoir si Benserade vit avec chagrin dissiper la méprise auquel donna lieu le Divertissement royal, ou s'il n'eut pas plutôt le mauvais goût de n'être point flatté de cette méprise. (V. ci-après, p. 21.)

Il est un autre événement un peu plus grave que cette pièce des *Amants magnifiques* rappelle inévitablement. Tandis que la scène offroit en spectacle l'union d'une grande princesse de l'antique Thessalie avec un simple officier de fortune, une grande princesse du sang royal de France, Mademoiselle de Montpensier, parvenue à l'âge de quarante ans, songeoit en secret à réaliser cette fable, en donnant sa main et ses riches apanages à un cadet de Gascogne, à Péguillin, comte de Lauzun, qui comptoit moins d'exploits guerriers que Sostrate, mais beaucoup plus de bonnes fortunes. Cette irrésistible passion étoit née en 1669. A la fin de 1670, Mademoiselle fit confidence au roi de son projet, et obtint de lui un consentement qui fut révoqué

1. Voyez tome IV, page 252.

presque aussitôt : le roi retira brusquement le 18 décembre la permission accordée le 15. La coïncidence de ces deux aventures, l'une imaginaire, l'autre réelle, mais toutes deux semblables, au dénouement près, méritoit d'être remarquée par l'histoire littéraire. Elle est assez extraordinaire pour qu'on ait quelquefois soupçonné l'auteur comique d'avoir été dans le secret de la moderne Ériphile, et même d'avoir cherché à disposer les esprits en faveur de sa résolution. Qu'on remarque bien, toutefois, qu'il y a tout près d'une année entre la représentation de la pièce de Molière et le dénouement de la tragi-comédie historique. Ne faudroit-il donc pas modifier totalement les termes de ce rapprochement tel qu'on le fait d'habitude? et, au lieu de supposer que Molière ait été faire allusion à des sentiments encore indécis et voilés de tant de mystère, ne faudroit-il pas dire que son ouvrage put suggérer à Mademoiselle l'idée d'épouser, comme Ériphile, son héros, ou du moins l'encourager dans son rêve? Mademoiselle, qui, dans ses Mémoires, cite, pour justifier son amour, les vers de Corneille sur le pouvoir de la sympathie (voyez tome IV, page 116, note 1), n'a pas allégué, il est vrai, à l'appui de la même cause, la comédie des *Amants magnifiques*. Mais ce silence ne prouve rien contre l'influence que cette comédie a pu exercer sur son esprit; bien au contraire.

Molière ne fit pas jouer à Paris la comédie des *Amants magnifiques*, et ne la fit pas non plus imprimer. Le livre du ballet fut seul publié sous ce titre : « *Le Divertissement royal*, mêlé de comédie, de musique et d'entrées de ballet. A Paris, chez Robert Ballard, seul imprimeur du roi pour la musique. 1670. Avec privilége de Sa Majesté. » In-4°.

La pièce parut pour la première fois dans le huitième volume de l'édition de 1682. On essaya de la mettre au théâtre le 15 octobre 1688; elle n'eut que neuf représentations. Au commencement du siècle suivant, le 21 juin 1704, Dancourt la fit reparoître avec un prologue et des intermèdes nouveaux; mais elle ne réussit pas beaucoup mieux.

Nous suivons, pour la comédie, le texte de 1682; pour les intermèdes et les vers, celui du livre du ballet, en donnant les variantes de l'édition de 1682.

L. M.

LE DIVERTISSEMENT

ROYAL

AVANT-PROPOS.

Le roi, qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'est proposé de donner à sa cour un divertissement qui fût composé de tous ceux que le théâtre peut fournir; et, pour embrasser cette vaste idée, et enchaîner ensemble tant de choses diverses, Sa Majesté a choisi pour sujet deux princes rivaux, qui, dans le champêtre séjour de la vallée de Tempé, où l'on doit célébrer la fête des Jeux Pythiens, régalent à l'envi une jeune princesse et sa mère de toutes les galanteries dont ils se peuvent aviser.

PREMIER INTERMÈDE.

Le théâtre s'ouvre à l'agréable bruit de quantité d'instruments; et d'abord il offre aux yeux une vaste mer bordée de chaque côté de quatre grands rochers, dont le sommet porte chacun un Fleuve accoudé sur les marques de ces sortes de déités. Au pied de ces rochers sont douze Tritons de chaque côté: et dans le milieu de la mer, quatre Amours montés sur des dauphins, et derrière eux le dieu Éole, élevé au-dessus des ondes sur un petit nuage. Éole commande aux vents de se retirer; et tandis que les Amours, les Tritons et les Fleuves lui répondent,* la mer se calme, et du milieu des ondes on voit s'élever une île. Huit Pêcheurs sortent du fond de la mer, avec des nacres de perles et des branches de corail, et, après une danse agréable, vont se placer chacun sur un rocher au-dessous d'un Fleuve. Le chœur de la musique annonce la venue de Neptune, et, tandis que ce dieu danse avec sa suite, les Pêcheurs, les Tritons et les Fleuves accompagnent ses pas de gestes différents et de bruit de conques de perles. Tout ce spectacle est une magnifique galanterie, dont l'un des princes régale sur la mer la promenade des princesses.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

HUIT PÊCHEURS DE CORAIL.

* VAR. *Tandis que quatre Amours, douze Tritons et huit Fleuves lui répondent.* (1682.)

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

NEPTUNE, ET SIX DIEUX MARINS.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT CHANTÉ ET DANSÉ DANS LE PREMIER INTERMÈDE.

Neptune : LE ROI.

Six Dieux marins : Monsieur le Grand,[1] le marquis de Villeroi, le marquis de Rassent; M. Beauchamp, les sieurs Favier et La Pierre.

Huit Fleuves : Messieurs Beaumont, Fernon l'aîné, Noblet, Sérignan, David, Aurat, Devellois et Gillet.

Douze Tritons : Messieurs Le Gros, Hédouin, Don, Gingan l'aîné, Gingan le cadet, Fernon le cadet, Rebel, Langeais, Deschamps, Morel, et deux Pages de la musique de la Chapelle.

Quatre Amours : Quatre Pages de la musique de la Chambre.

Éole : Monsieur Estival.

Huit Pêcheurs : Messieurs Jouan, Chicanneau, Pezan l'aîné, Magny, Joubert, Mayeu, La Montagne et Lestang.

VERS CHANTÉS.

RÉCIT D'ÉOLE.

Vents, qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grottes profondes,
Et laissez régner sur les ondes
Les Zéphires et les Amours.

UN TRITON.

Quels beaux yeux ont percé nos demeures humides!
Venez, venez, Tritons; cachez-vous, Néréides.

1. On appeloit, par abréviation, le grand écuyer *monsieur le Grand.* Nous avons vu déjà ce personnage jouer un rôle actif dans le ballet des Muses. Voyez tome IV, page 293.

TOUS LES TRITONS.

Allons tous au-devant de ces divinités;
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautés.

UN AMOUR.

Ah! que ces princesses sont belles!

UN AUTRE AMOUR.

Quels sont les cœurs qui ne s'y rendroient pas!

UN AUTRE AMOUR.

La plus belle des immortelles,
Notre mère, a bien moins d'appas.

CHOEUR.

Allons tous au-devant de ces divinités;
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautés.

UN TRITON.

Quel noble spectacle s'avance?
Neptune le grand dieu, Neptune avec sa cour,
Vient honorer ce beau jour*
De son auguste présence.

CHOEUR.

Redoublons nos concerts,
Et faisons retentir dans le vague des airs
Notre réjouissance.

VERS

Pour LE ROI, *représentant Neptune.*

Le ciel entre les dieux les plus considérés
Me donne pour partage un rang considérable,
Et, me faisant régner sur les flots azurés,
Rend à tout l'univers mon pouvoir redoutable.

* Var. *Vient honorer ce beau séjour.* Cette variante est de l'éditeur de 1734 et a été généralement adoptée.

Il n'est aucune terre, à me bien regarder,
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande;
Point d'États qu'à l'instant je ne pusse inonder
Des flots impétueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arrêter le fier débordement;
Et d'une triple digue à leur force opposée
On les verroit forcer le ferme empêchement,
Et se faire en tous lieux une ouverture aisée.

Mais je sais retenir la fureur de ces flots
Par la sage équité du pouvoir que j'exerce,
Et laisser en tous lieux, au gré des matelots,
La douce liberté d'un paisible commerce.

On trouve des écueils parfois dans mes États;
On voit quelques vaisseaux y périr par l'orage;
Mais contre ma puissance on n'en murmure pas,
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage.[1]

Pour M. LE GRAND, *représentant un dieu marin.*

L'empire où nous vivons est fertile en trésors,
Tous les mortels en foule accourent sur ses bords :
Et, pour faire bientôt une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de NEPTUNE.

1. « Molière, dit M. Bazin, parodia dans les vers faits pour le roi la manière dont son prédécesseur tournoit la louange. Les courtisans, comme à l'ordinaire, rirent beaucoup en voyant contrefaire ce qu'ils avoient coutume d'applaudir; et Benserade se trouva joué sur son propre terrain. » Le fait est ainsi raconté par l'abbé Tallemant, dans la vie de Benserade qu'il mit en tête des œuvres de ce poëte publiées en 1697. Malgré cet important témoignage, on peut douter que Molière eût osé prendre la liberté qu'on lui attribue ici ; et les vers qu'on vient de lire ne nous paroissent pas d'ailleurs justifier suffisamment cette manière de présenter le petit événement dont il a été parlé dans la Notice préliminaire. On appréciera.

Pour LE MARQUIS DE VILLEROI, *représentant un dieu marin.*

Sur la foi de ce dieu de l'empire flottant,
On peut bien s'embarquer avec toute assurance :
Les flots ont de l'inconstance,
Mais le NEPTUNE est constant.

Pour LE MARQUIS DE RASSENT, *représentant un dieu marin.*

Voguez sur cette mer d'un zèle inébranlable :
C'est le moyen d'avoir NEPTUNE favorable.[1]

1. Ces *vers* sont de ceux dont il a été question tome III, page 230, note 2, et tome Ier, page LXIX, note 2. Ils étoient faits pour figurer dans le programme du Divertissement, non pour être récités sur la scène.

LES

AMANTS MAGNIFIQUES

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARISTIONE, princesse, mère d'Eriphile	Mlle HERVÉ.
ÉRIPHILE, fille de la princesse	Mlle MOLIÈRE.
IPHICRATE, prince, amant d'Ériphile.	LA GRANGE.
TIMOCLÈS, prince, amant d'Ériphile.	DU CROISY.
SOSTRATE, général d'armée, amant d'Ériphile . .	***
CLÉONICE, confidente d'Ériphile.	MADEL. BÉJART.
ANAXARQUE, astrologue	HUBERT.
CLÉON, fils d'Anaxarque.	***
CHORÈBE, de la suite d'Aristione	***
CLITIDAS, plaisant de cour, de la suite d'Ériphile.	MOLIÈRE.
UNE FAUSSE VÉNUS, d'intelligence avec Anaxarque.	

La scène est en Thessalie, dans la délicieuse vallée de Tempé.

LES

AMANTS MAGNIFIQUES

COMÉDIE - BALLET

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOSTRATE, CLITIDAS.

CLITIDAS, à part.

Il est attaché à ses pensées.

SOSTRATE, se croyant seul.

Non, Sostrate, je ne vois rien où tu puisses avoir recours; et tes maux sont d'une nature à ne te laisser nulle espérance d'en sortir.

CLITIDAS, à part.

Il raisonne tout seul.

SOSTRATE, se croyant seul.

Hélas!

CLITIDAS, à part.

Voilà des soupirs qui veulent dire quelque chose; et ma conjecture se trouvera véritable.

SOSTRATE, se croyant seul.

Sur quelles chimères, dis-moi, pourrois-tu bâtir quelque espoir? et que peux-tu envisager, que l'affreuse longueur d'une vie malheureuse, et des ennuis à ne finir que par la mort?

CLITIDAS, à part.

Cette tête-là est plus embarrassée que la mienne.

SOSTRATE, se croyant seul.

Ah! mon cœur! ah! mon cœur! où m'avez-vous jeté?

CLITIDAS.

Serviteur, seigneur Sostrate..

SOSTRATE.

Où vas-tu, Clitidas?

CLITIDAS.

Mais vous, plutôt, que faites-vous ici? et quelle secrète mélancolie, quelle humeur sombre, s'il vous plaît, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la fête dont l'amour du prince Iphicrate vient de régaler sur la mer la promenade des princesses; tandis qu'elles y ont reçu des cadeaux merveilleux de musique et de danse,[1] et qu'on a vu les rochers et les ondes se parer de divinités pour faire honneur à leurs attraits?

SOSTRATE.

Je me figure assez, sans la voir, cette magnificence; et tant de gens, d'ordinaire, s'empressent à porter de la confusion dans ces sortes de fêtes, que j'ai cru à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS.

Vous savez que votre présence ne gâte jamais rien, et

1. Pour la signification de ce mot *cadeaux*, on se reportera au tome II, page 53.

que vous n'êtes point de trop en quelque lieu que vous soyez. Votre visage est bien venu partout, et il n'a garde d'être de ces visages disgraciés qui ne sont jamais bien reçus des regards souverains. Vous êtes également bien auprès des deux princesses: et la mère et la fille vous font assez connoître l'estime qu'elles font de vous, pour n'appréhender pas de fatiguer leurs yeux: et ce n'est pas cette crainte, enfin, qui vous a retenu.

SOSTRATE.

J'avoue que je n'ai pas naturellement grande curiosité pour ces sortes de choses.

CLITIDAS.

Mon dieu! quand on n'auroit nulle curiosité pour les choses, on en a toujours pour aller où l'on trouve tout le monde; et, quoi que vous puissiez dire, on ne demeure point tout seul, pendant une fête, à rêver parmi les arbres, comme vous faites, à moins d'avoir en tête quelque chose qui embarrasse.

SOSTRATE.

Que voudrois-tu que j'y pusse avoir?

CLITIDAS.

Ouais! je ne sais d'où cela vient; mais il sent ici l'amour. Ce n'est pas moi. Ah! par ma foi, c'est vous.

SOSTRATE.

Que tu es fou, Clitidas!

CLITIDAS.

Je ne suis point fou. Vous êtes amoureux: j'ai le nez délicat, et j'ai senti cela d'abord.

SOSTRATE.

Sur quoi prends-tu cette pensée?

CLITIDAS.

Sur quoi? Vous seriez bien étonné si je vous disois encore de qui vous êtes amoureux.

SOSTRATE.

Moi?

CLITIDAS.

Oui. Je gage que je vais deviner tout à l'heure celle que vous aimez. J'ai mes secrets, aussi bien que notre astrologue dont la princesse Aristione est entêtée; et, s'il a la science de lire dans les astres la fortune des hommes, j'ai celle de lire dans les yeux le nom des personnes qu'on aime. Tenez-vous un peu, et ouvrez les yeux. É, par soi, é;[1] r, i, éri; p, h, i, phi, ériphi; l, e, le: Ériphile. Vous êtes amoureux de la princesse Ériphile.

SOSTRATE.

Ah! Clitidas, j'avoue que je ne puis cacher mon trouble, et tu me frappes d'un coup de foudre.

CLITIDAS.

Vous voyez que je suis savant!

SOSTRATE.

Hélas! si, par quelque aventure, tu as pu découvrir le secret de mon cœur, je te conjure au moins de ne le révéler à qui que ce soit, et surtout de le tenir caché à la belle princesse dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS.

Et, sérieusement parlant, si dans vos actions j'ai bien pu connoître depuis un temps la passion que vous voulez tenir secrète, pensez-vous que la princesse Ériphile puisse avoir manqué de lumières pour s'en apercevoir? Les

1. *É, par soi, é.* — *Par soi* signifie *faisant à lui seul une syllabe.* Il paroît que, dans l'épellation ancienne, on se servoit de cette formule.

belles, croyez-moi, sont toujours les plus clairvoyantes à découvrir les ardeurs qu'elles causent; et le langage des yeux et des soupirs se fait entendre, mieux qu'à tout autre, à celle à qui il s'adresse.

SOSTRATE.

Laissons-la, Clitidas, laissons-la voir, si elle peut, dans mes soupirs et mes regards, l'amour que ses charmes m'inspirent; mais gardons bien que par nulle autre voie elle en apprenne jamais rien.

CLITIDAS.

Et qu'appréhendez-vous? Est-il possible que ce même Sostrate qui n'a pas craint ni Brennus ni tous les Gaulois, et dont le bras a si glorieusement contribué à nous défaire de ce déluge de barbares qui ravageoient la Grèce; est-il possible, dis-je, qu'un homme si assuré dans la guerre soit si timide en amour, et que je le voie trembler à dire seulement qu'il aime?

SOSTRATE.

Ah! Clitidas, je tremble avec raison; et tous les Gaulois du monde ensemble sont bien moins redoutables que deux beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS.

Je ne suis pas de cet avis; et je sais bien, pour moi, qu'un seul Gaulois, l'épée à la main, me feroit beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux ensemble les plus charmants du monde. Mais, dites-moi un peu, qu'espérez-vous faire?

SOSTRATE.

Mourir sans déclarer ma passion?

CLITIDAS.

L'espérance est belle! Allez, allez, vous vous moquez; un peu de hardiesse réussit toujours aux amants : il n'y a

en amour que les honteux qui perdent; et je dirois ma passion à une déesse, moi, si j'en devenois amoureux.

SOSTRATE.

Trop de choses, hélas! condamnent mes feux à un éternel silence.

CLITIDAS.

Hé! quoi?

SOSTRATE.

La bassesse de ma fortune, dont il plaît au ciel de rabattre l'ambition de mon amour; le rang de la princesse, qui met entre elle et mes désirs une distance si fâcheuse; la concurrence de deux princes appuyés de tous les grands titres qui peuvent soutenir les prétentions de leurs flammes: de deux princes qui, par mille et mille magnificences, se disputent à tous moments la gloire de sa conquête, et sur l'amour de qui on attend tous les jours de voir son choix se déclarer; mais plus que tout, Clitidas, le respect inviolable où ses beaux yeux assujettissent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS.

Le respect bien souvent n'oblige pas tant que l'amour: et je me trompe fort, ou la jeune princesse a connu votre flamme, et n'y est pas insensible.

SOSTRATE.

Ah! ne t'avise point de vouloir flatter par pitié le cœur d'un misérable.

CLITIDAS.

Ma conjecture est fondée. Je lui vois reculer beaucoup le choix de son époux, et je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous savez que je suis auprès d'elle en quelque espèce de faveur, que j'y ai les accès ouverts, et qu'à force de me tourmenter je me suis acquis le privilége

de me mêler à la conversation, et parler à tort et à travers de toutes choses. Quelquefois cela ne me réussit pas, mais quelquefois aussi cela me réussit. Laissez-moi faire, je suis de vos amis, les gens de mérite me touchent, et je veux prendre mon temps pour entretenir la princesse de...

SOSTRATE.

Ah! de grâce, quelque bonté que mon malheur t'inspire, garde-toi bien de lui rien dire de ma flamme. J'aimerois mieux mourir que de pouvoir être accusé par elle de la moindre témérité; et ce profond respect où ses charmes divins...

CLITIDAS.

Taisons-nous, voici tout le monde.

SCÈNE II.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLÈS, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLÉON, CLITIDAS.

ARISTIONE, à Iphicrate.

Prince, je ne puis me lasser de le dire, il n'est point de spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence à celui que vous venez de nous donner. Cette fête a eu des ornements qui l'emportent sans doute sur tout ce que l'on sauroit voir; et elle vient de produire à nos yeux quelque chose de si noble, de si grand et de si majestueux, que le ciel même ne sauroit aller au delà; et je puis dire assurément qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puisse égaler.

TIMOCLÈS.

Ce sont des ornements dont on ne peut pas espérer que toutes les fêtes soient embellies; et je dois fort trembler,

madame, pour la simplicité du petit divertissement que je m'apprête à vous donner dans le bois de Diane.

ARISTIONE.

Je crois que nous n'y verrons rien que de fort agréable; et, certes, il faut avouer que la campagne a lieu de nous paroître belle, et que nous n'avons pas le temps de nous ennuyer dans cet agréable séjour qu'ont célébré tous les poëtes sous le nom de Tempé. Car enfin, sans parler des plaisirs de la chasse que nous y prenons à toute heure, et de la solennité des Jeux Pythiens que l'on y célèbre tantôt, vous prenez soin l'un et l'autre de nous y combler de tous les divertissements qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancoliques. D'où vient, Sostrate, qu'on ne vous a point vu dans notre promenade?

SOSTRATE.

Une petite indisposition, madame, m'a empêché de m'y trouver.

IPHICRATE.

Sostrate est de ces gens, madame, qui croient qu'il ne sied pas bien d'être curieux comme les autres; et il est beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

SOSTRATE.

Seigneur, l'affectation n'a guère de part à tout ce que je fais; et, sans vous faire compliment, il y avoit des choses à voir dans cette fête qui pouvoient m'attirer, si quelque autre motif ne m'avoit retenu.

ARISTIONE.

Et Clitidas a-t-il vu cela?

CLITIDAS.

Oui, madame; mais du rivage.

ARISTIONE.

Et pourquoi du rivage?

CLITIDAS.

Ma foi, madame, j'ai craint quelqu'un des accidents qui arrivent d'ordinaire dans ces confusions. Cette nuit j'ai songé de poisson mort et d'œufs cassés; et j'ai appris du seigneur Anaxarque que les œufs cassés et le poisson mort signifient malencontre.[1]

ANAXARQUE.

Je remarque une chose : que Clitidas n'auroit rien à dire, s'il ne parloit de moi.

CLITIDAS.

C'est qu'il y a tant de choses à dire de vous, qu'on n'en sauroit parler assez.

ANAXARQUE.

Vous pourriez prendre d'autres matières, puisque je vous en ai prié.

CLITIDAS.

Le moyen? ne dites-vous pas que l'ascendant est plus fort que tout? et s'il est écrit dans les astres que je sois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je résiste à ma destinée?

ANAXARQUE.

Avec tout le respect, madame, que je vous dois, il y a une chose qui est fâcheuse dans votre cour, que tout le monde y prenne liberté de parler, et que le plus honnête homme y soit exposé aux railleries du premier méchant plaisant.

CLITIDAS.

Je vous rends grâce de l'honneur.

1. Mascarille, dans *le Dépit amoureux*, dit aussi :

J'ai songé cette nuit de perles défilées,
Et d'œufs cassés : monsieur, un tel songe m'abat.

ARISTIONE, à Anaxarque.

Que vous êtes fou de vous chagriner de ce qu'il dit!

CLITIDAS.

Avec tout le respect que je dois à madame, il y a une chose qui m'étonne dans l'astrologie : comment des gens qui savent tous les secrets des dieux, et qui possèdent des connoissances à se mettre au-dessus de tous les hommes, aient besoin de faire leur cour, et de demander quelque chose.

ANAXARQUE.

Vous devriez gagner un peu mieux votre argent, et donner à madame de meilleures plaisanteries.

CLITIDAS.

Ma foi, on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à votre aise; et le métier de plaisant n'est pas comme celui d'astrologue : bien mentir et bien plaisanter sont deux choses fort différentes; et il est bien plus facile de tromper les gens que de les faire rire.

ARISTIONE.

Hé! qu'est-ce donc que cela veut dire?

CLITIDAS, se parlant à lui-même.

Paix, impertinent que vous êtes! ne savez-vous pas bien que l'astrologie est une affaire d'État, et qu'il ne faut point toucher à cette corde-là? Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous vous émancipez trop, et vous prenez de certaines libertés qui vous joueront un mauvais tour, je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cul, et qu'on vous chassera comme un faquin. Taisez-vous, si vous êtes sage.

ARISTIONE.

Où est ma fille?

TIMOCLÈS.

Madame, elle s'est écartée; et je lui ai présenté une main qu'elle a refusé d'accepter.

ARISTIONE.

Princes, puisque l'amour que vous avez pour Ériphile a bien voulu se soumettre aux lois que j'ai voulu vous imposer; puisque j'ai su obtenir de vous que vous fussiez rivaux sans devenir ennemis, et qu'avec pleine soumission aux sentiments de ma fille vous attendez un choix dont je l'ai faite seule maîtresse, ouvrez-moi tous deux le fond de votre âme, et me dites sincèrement quel progrès vous croyez l'un et l'autre avoir fait sur son cœur.

TIMOCLÈS.

Madame, je ne suis point pour me flatter; j'ai fait ce que j'ai pu pour toucher le cœur de la princesse Ériphile, et je m'y suis pris, que je crois, de toutes les tendres manières dont un amant se peut servir : je lui ai fait des hommages soumis de tous mes vœux; j'ai montré des assiduités, j'ai rendu des soins chaque jour; j'ai fait chanter ma passion aux voix les plus touchantes, et l'ai fait exprimer en vers aux plumes les plus délicates; je me suis plaint de mon martyre en des termes passionnés; j'ai fait dire à mes yeux, aussi bien qu'à ma bouche, le désespoir de mon amour; j'ai poussé à ses pieds des soupirs languissants; j'ai même répandu des larmes; mais tout cela inutilement, et je n'ai point connu qu'elle ait dans l'âme aucun ressentiment de mon ardeur.

ARISTIONE.

Et vous, prince?

IPHICRATE.

Pour moi, madame, connoissant son indifférence, et le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui rend, je n'ai

voulu perdre auprès d'elle ni plaintes, ni soupirs, ni larmes. Je sais qu'elle est toute soumise à vos volontés, et que ce n'est que de votre main seule qu'elle voudra prendre un époux; aussi n'est-ce qu'à vous que je m'adresse pour l'obtenir, à vous plutôt qu'à elle que je rends tous mes soins et tous mes hommages. Et plût au ciel, madame, que vous eussiez pu vous résoudre à tenir sa place; que vous eussiez voulu jouir des conquêtes que vous lui faites, et recevoir pour vous les vœux que vous lui renvoyez!

ARISTIONE.

Prince, le compliment est d'un amant adroit, et vous avez entendu dire qu'il falloit cajoler les mères pour obtenir les filles; mais ici, par malheur, tout cela devient inutile, et je me suis engagée à laisser le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

IPHICRATE.

Quelque pouvoir que vous lui donniez pour ce choix, ce n'est point compliment, madame, que ce que je vous dis. Je ne recherche la princesse Ériphile que parce qu'elle est votre sang; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous, et c'est vous que j'adore en elle.

ARISTIONE.

Voilà qui est fort bien.

IPHICRATE.

Oui, madame, toute la terre voit en vous des attraits et des charmes que je...

ARISTIONE.

De grâce, prince, ôtons ces charmes et ces attraits : vous savez que ce sont des mots que je retranche des compliments qu'on me veut faire. Je souffre qu'on me loue de ma sincérité; qu'on dise que je suis une bonne princesse, que j'ai de la parole pour tout le monde, de la

chaleur pour mes amis, et de l'estime pour le mérite et la vertu; je puis tâter de tout cela : mais pour les douceurs de charmes et d'attraits, je suis bien aise qu'on ne m'en serve point; et, quelque vérité qui s'y pût rencontrer, on doit faire quelque scrupule d'en goûter la louange, quand on est mère d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE.

Ah! madame, c'est vous qui voulez être mère malgré tout le monde; il n'est point d'yeux qui ne s'y opposent; et, si vous le vouliez, la princesse Ériphile ne seroit que votre sœur.

ARISTIONE.

Mon dieu! prince, je ne donne point dans tous ces galimatias où donnent la plupart des femmes : je veux être mère parce que je la suis, et ce seroit en vain que je ne la voudrois pas être.[1] Ce titre n'a rien qui me choque, puisque, de mon consentement, je me suis exposée à le recevoir. C'est un foible de notre sexe, dont, grâce au ciel, je suis exempte; et je ne m'embarrasse point de ces grandes disputes d'âge sur quoi nous voyons tant de folles. Revenons à notre discours. Est-il possible que jusqu'ici vous n'ayez pu connoître où penche l'inclination d'Ériphile?

IPHICRATE.

Ce sont obscurités pour moi.

1. Cette manière de parler étoit alors autorisée par le commun usage, et l'on sait que madame de Sévigné disoit à Ménage que si à cette question : « Êtes-vous malade? » elle avoit été obligée de répondre : « Je *le* suis » ou « je ne *le* suis pas, » elle auroit cru qu'il lui étoit poussé de la barbe au menton.

Vous êtes satisfaite et je ne *la* suis pas.
(CORNEILLE, *Pompée*, acte V, sc. II.)

Tout le XVII[e] siècle a parlé comme Corneille, Molière et madame de Sévigné.

TIMOCLÈS.

C'est pour moi un mystère impénétrable.

ARISTIONE.

La pudeur peut-être l'empêche de s'expliquer à vous et à moi. Servons-nous de quelque autre pour découvrir le secret de son cœur. Sostrate, prenez de ma part cette commission, et rendez cet office à ces princes, de savoir adroitement de ma fille vers qui des deux ses sentiments peuvent tourner.

SOSTRATE.

Madame, vous avez cent personnes dans votre cour sur qui vous pourriez mieux verser l'honneur d'un tel emploi, et je me sens mal propre à bien exécuter ce que vous souhaitez de moi.

ARISTIONE.

Votre mérite, Sostrate, n'est point borné aux seuls emplois de la guerre. Vous avez de l'esprit, de la conduite, de l'adresse; et ma fille fait cas de vous.

SOSTRATE.

Quelque autre mieux que moi, madame...

ARISTIONE.

Non, non; en vain vous vous en défendez.

SOSTRATE.

Puisque vous le voulez, madame, il vous faut obéir; mais je vous jure que, dans toute votre cour, vous ne pouviez choisir personne qui ne fût en état de s'acquitter beaucoup mieux que moi d'une telle commission.

ARISTIONE.

C'est trop de modestie; et vous vous acquitterez toujours bien de toutes les choses dont on vous chargera. Découvrez doucement les sentiments d'Ériphile, et faites-la

ressouvenir qu'il faut se rendre de bonne heure dans le bois de Diane.

SCÈNE III.

IPHICRATE, TIMOCLÈS, SOSTRATE, CLITIDAS.

IPHICRATE, à Sostrate.

Vous pouvez croire que je prends part à l'estime que la princesse vous témoigne.

TIMOCLÈS, à Sostrate.

Vous pouvez croire que je suis ravi du choix que l'on a fait de vous.

IPHICRATE.

Vous voilà en état de servir vos amis.

TIMOCLÈS.

Vous avez de quoi rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE.

Je ne vous recommande point mes intérêts.

TIMOCLÈS.

Je ne vous dis point de parler pour moi.

SOSTRATE.

Seigneurs, il seroit inutile. J'aurois tort de passer les ordres de ma commission; et vous trouverez bon que je ne parle ni pour l'un ni pour l'autre.

IPHICRATE.

Je vous laisse agir comme il vous plaira.

TIMOCLÈS.

Vous en userez comme vous voudrez.

SCÈNE IV.

IPHICRATE, TIMOCLES, CLITIDAS.

IPHICRATE, bas, à Clitidas.

Clitidas se ressouvient bien qu'il est de mes amis; je lui recommande toujours de prendre mes intérêts auprès de sa maîtresse contre ceux de mon rival.

CLITIDAS, bas, à Iphicrate.

Laissez-moi faire. Il y a bien de la comparaison de lui à vous! et c'est un prince bien bâti pour vous le disputer!

IPHICRATE, bas, à Clitidas.

Je reconnoîtrai ce service.

SCÈNE V.

TIMOCLÈS, CLITIDAS.

TIMOCLÈS.

Mon rival fait sa cour à Clitidas; mais Clitidas sait bien qu'il m'a promis d'appuyer contre lui les prétentions de mon amour.

CLITIDAS.

Assurément; et il se moque, de croire l'emporter sur vous. Voilà, auprès de vous, un beau petit morveux de prince!

TIMOCLÈS.

Il n'y a rien que je ne fasse pour Clitidas.

CLITIDAS, seul.

Belles paroles de tous côtés! Voici la princesse; prenons mon temps pour l'aborder.

SCÈNE VI.

ÉRIPHILE, CLÉONICE.

CLÉONICE.

On trouvera étrange, madame, que vous vous soyez ainsi écartée de tout le monde.

ÉRIPHILE.

Ah! qu'aux personnes comme nous, qui sommes toujours accablées de tant de gens, un peu de solitude est parfois agréable! et qu'après mille impertinents entretiens il est doux de s'entretenir avec ses pensées! Qu'on me laisse ici promener toute seule.

CLÉONICE.

Ne voudriez-vous pas, madame, voir un petit essai de la disposition[1] de ces gens admirables qui veulent se donner à vous? Ce sont des personnes qui, par leurs pas, leurs gestes et leurs mouvements, expriment aux yeux toutes choses; et on appelle cela pantomimes.[2] J'ai tremblé à vous dire ce mot, et il y a des gens dans votre cour qui ne me le pardonneroient pas.

ÉRIPHILE.

Vous avez bien la mine, Cléonice, de me venir ici régaler d'un mauvais divertissement; car, grâce au ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifféremment

1. *Disposition* dans le sens d'*agilité*, où nous avons déjà vu ce mot employé plusieurs fois.

2. On voit, par ce passage, qu'à l'époque où fut jouée la pièce, la pantomime étoit un art nouveau en France, ainsi que le nom de ceux qui l'exerçoient, et que même ce nom étoit repoussé par un certain nombre de personnes. Le Dictionnaire de l'Académie, de 1694, l'admet; quant à *pantomime*, substantif féminin, signifiant l'art même, il n'a été introduit que plus tard dans la langue.

tout ce qui se présente à vous; et vous avez une affabilité qui ne rejette rien; aussi est-ce à vous seule qu'on voit avoir recours toutes les muses nécessitantes;[1] vous êtes la grande protectrice du mérite incommodé;[2] et tout ce qu'il y a de vertueux indigents au monde va débarquer chez vous.

CLÉONICE.

Si vous n'avez pas envie de les voir, madame, il ne faut que les laisser là.

ÉRIPHILE.

Non, non; voyons-les: faites-les venir.

CLÉONICE.

Mais peut-être, madame, que leur danse sera méchante.

ÉRIPHILE.

Méchante ou non, il la faut voir. Ce ne seroit, avec vous, que reculer la chose, et il vaut mieux en être quitte.

CLÉONICE.

Ce ne sera ici, madame, qu'une danse ordinaire; une autre fois...

ÉRIPHILE.

Point de préambule, Cléonice; qu'ils dansent.

1. *Nécessitantes* a ici le même sens que *nécessiteuses*. Ce mot, peu usité, exprime ordinairement une idée différente et signifie non pas « qui est dans la nécessité, dans le besoin, » mais « qui nécessite, qui oblige à agir. »

2. Le cardinal de Richelieu appeloit l'abbé de Boisrobert *ardent solliciteur des muses incommodées :* Molière semble s'être souvenu de cette expression.

DEUXIÈME INTERMÈDE.

La confidente de la jeune princesse lui produit trois danseurs, sous le nom de Pantomimes; c'est-à-dire qui expriment par leurs gestes toutes sortes de choses. La princesse les voit danser, et les reçoit à son service.

ENTRÉE DE BALLET

DE TROIS PANTOMIMES.

Pantomimes : Messieurs Beauchamp, Saint-André et Favier.[1]

1. C'est à la duchesse du Maine que l'Europe doit la première idée du ballet-pantomime qui triomphe aujourd'hui sur tous les théâtres.

Aux charmes de son esprit naturel, cette aimable princesse joignoit beaucoup de lumières acquises, du savoir, de l'érudition même, et surtout une grande passion pour les spectacles. Elle désira voir de ses propres yeux un essai de l'art des pantomimes de l'antiquité, des Bathyle, des Hylas, des Pylade, qui pût lui montrer une image réelle de leurs représentations, de leurs exercices, dont elle n'avoit conçu qu'une idée imparfaite en lisant les historiens. Elle choisit la scène du quatrième acte d'*Horace,* tragédie de Corneille, et la fit mettre en musique par Mouret, comme si l'on avoit dû la chanter. Cette musique fut ensuite exécutée, sans paroles, par l'orchestre, tandis que Balon et Mlle Prévost, danseurs de l'Opéra, mimoient sur le théâtre de Sceaux l'action et les sentiments des personnages de Corneille devenus muets. Nos deux virtuoses, danseurs habiles, intelligents, pleins d'âme et de chaleur, mais novices en pantomime, s'animèrent si bien réciproquement par leurs gestes, leur jeu de physionomie, d'une vérité parfaite, qu'ils en vinrent jusqu'à verser des larmes. On ne demandera point s'ils parvinrent à toucher, à émouvoir les spectateurs. Cet heureux essai, fait en 1708, dut sans doute engager Mlle Sallé, poëte et danseuse, à tenter la fortune avec un ballet d'action complet, en exécutant ses drames de *Pygmalion,* d'*Ariane,* qu'elle mit en scène à Londres vingt-six ans plus tard. (Castil-Blaze.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRIPHILE, CLÉONICE.

ÉRIPHILE.

Voilà qui est admirable. Je ne crois pas qu'on puisse mieux danser qu'ils dansent, et je suis bien aise de les avoir à moi.

CLÉONICE.

Et moi, madame, je suis bien aise que vous ayez vu que je n'ai pas si méchant goût que vous avez pensé.

ÉRIPHILE.

Ne triomphez point tant; vous ne tarderez guère à me faire avoir ma revanche. Qu'on me laisse ici.

SCÈNE II.

ÉRIPHILE, CLÉONICE, CLITIDAS.

CLÉONICE, allant au-devant de Clitidas.

Je vous avertis, Clitidas, que la princesse veut être seule.

CLITIDAS.

Laissez-moi faire : je suis homme qui sais ma cour.

SCÈNE III.

ÉRIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS, en chantant.

La, la, la, la. (Faisant l'étonné en voyant Ériphile.) Ah!

ÉRIPHILE, à Clitidas, qui feint de vouloir s'éloigner.

Clitidas.

CLITIDAS.

Je ne vous avois pas vue là, madame.

ÉRIPHILE.

Approche. D'où viens-tu?

CLITIDAS.

De laisser la princesse votre mère, qui s'en alloit vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ÉRIPHILE.

Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmants du monde?

CLITIDAS.

Assurément. Les princes vos amants y étoient.

ÉRIPHILE.

Le fleuve Pénée fait ici d'agréables détours.

CLITIDAS.

Fort agréables. Sostrate y étoit aussi.

ÉRIPHILE.

D'où vient qu'il n'est pas venu à la promenade?

CLITIDAS.

Il a quelque chose dans la tête qui l'empêche de prendre plaisir à tous ces beaux régals. Il m'a voulu entretenir; mais vous m'avez défendu si expressément de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ai

point voulu lui prêter l'oreille, et je lui ai dit nettement que je n'avois pas le loisir de l'entendre.

ÉRIPHILE.

Tu as eu tort de lui dire cela, et tu devois l'écouter.

CLITIDAS.

Je lui ai dit d'abord que je n'avois pas le loisir de l'entendre, mais après je lui ai donné audience.

ÉRIPHILE.

Tu as bien fait.

CLITIDAS.

En vérité, c'est un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes soient faits, ne prenant point des manières bruyantes et des tons de voix assommants; sage et posé en toutes choses, ne parlant jamais que bien à propos, point prompt à décider, point du tout exagérateur incommode; et, quelques beaux vers que nos poëtes lui aient récités, je ne lui ai jamais ouï dire : Voilà qui est plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homère. Enfin, c'est un homme pour qui je me sens de l'inclination; et si j'étois princesse, il ne seroit pas malheureux.

ÉRIPHILE.

C'est un homme d'un grand mérite, assurément. Mais de quoi t'a-t-il parlé?

CLITIDAS.

Il m'a demandé si vous aviez témoigné grande joie au magnifique régal que l'on vous a donné, m'a parlé de votre personne avec des transports les plus grands du monde, vous a mise au-dessus du ciel, et vous a donné toutes les louanges qu'on peut donner à la princesse la plus accomplie de la terre, entremêlant tout cela de plusieurs soupirs qui disoient plus qu'il ne vouloit. Enfin, à

force de le tourner de tous côtés, et de le presser sur la cause de cette profonde mélancolie dont toute la cour s'aperçoit, il a été contraint de m'avouer qu'il étoit amoureux.

ÉRIPHILE.

Comment, amoureux! quelle témérité est la sienne? c'est un extravagant que je ne verrai de ma vie.

CLITIDAS.

De quoi vous plaignez-vous, madame?

ÉRIPHILE.

Avoir l'audace de m'aimer! et, de plus, avoir l'audace de le dire!

CLITIDAS.

Ce n'est pas vous, madame, dont il est amoureux.

ÉRIPHILE.

Ce n'est pas moi?

CLITIDAS.

Non, madame; il vous respecte trop pour cela, et est trop sage pour y penser.

ÉRIPHILE.

Et de qui donc, Clitidas?

CLITIDAS.

D'une de vos filles, la jeune Arsinoé.

ÉRIPHILE.

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de son amour?

CLITIDAS.

Il l'aime éperdument, et vous conjure d'honorer sa flamme de votre protection.

ÉRIPHILE.

Moi?

CLITIDAS.

Non, non, madame. Je vois que la chose ne vous plaît pas. Votre colère m'a obligé à prendre ce détour; et, pour vous dire la vérité, c'est vous qu'il aime éperdument.

ÉRIPHILE.

Vous êtes un insolent de venir ainsi surprendre mes sentiments. Allons, sortez d'ici; vous vous mêlez de vouloir lire dans les âmes, de vouloir pénétrer dans les secrets du cœur d'une princesse! Otez-vous de mes yeux, et que je ne vous voie jamais, Clitidas.*

CLITIDAS.

Madame.

ÉRIPHILE.

Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS.

Trop de bonté, madame.

ÉRIPHILE.

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dis, que vous n'en ouvrirez la bouche à personne du monde, sur peine de la vie.

CLITIDAS.

Il suffit.

ÉRIPHILE.

Sostrate t'a donc dit qu'il m'aimoit?

CLITIDAS.

Non, madame. Il vous faut dire la vérité. J'ai tiré de son cœur, par surprise, un secret qu'il veut cacher à tout le monde, et avec lequel il est, dit-il, résolu de mourir.

* La ponctuation indiquée par le sens semble être celle-ci : « et que je ne vous voie jamais. Clitidas... »

Il a été au désespoir du vol subtil que je lui en ai fait; et, bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré, avec toutes les instantes prières qu'on sauroit faire, de ne vous en rien révéler; et c'est trahison contre lui que ce que je viens de vous dire.

ÉRIPHILE.

Tant mieux! c'est par son seul respect qu'il peut me plaire; et s'il étoit si hardi de me déclarer son amour, il perdroit pour jamais et ma présence et mon estime.

CLITIDAS.

Ne craignez point, madame...

ÉRIPHILE.

Le voici. Souvenez-vous, au moins, si vous êtes sage, de la défense que je vous ai faite.

CLITIDAS.

Cela est fait, madame. Il ne faut pas être courtisan indiscret.

SCÈNE IV.

ÉRIPHILE, SOSTRATE.

SOSTRATE.

J'ai une excuse, madame, pour oser interrompre votre solitude; et j'ai reçu de la princesse votre mère une commission qui autorise la hardiesse que je prends maintenant.

ÉRIPHILE.

Quelle commission, Sostrate?

SOSTRATE.

Celle, madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux princes peut incliner votre cœur.

ÉRIPHILE.

La princesse ma mère montre un esprit judicieux dans

le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil emploi. Cette commission, Sostrate, vous a été agréable sans doute, et vous l'avez acceptée avec beaucoup de joie?

SOSTRATE.

Je l'ai acceptée, madame, par la nécessité que mon devoir m'impose d'obéir; et si la princesse avoit voulu recevoir mes excuses, elle auroit honoré quelque autre de cet emploi.

ÉRIPHILE.

Quelle cause, Sostrate, vous obligeoit à le refuser?

SOSTRATE.

La crainte, madame, de m'en acquitter mal.

ÉRIPHILE.

Croyez-vous que je ne vous estime pas assez pour vous ouvrir mon cœur, et vous donner toutes les lumières que vous pourrez désirer de moi sur le sujet de ces deux princes?

SOSTRATE.

Je ne désire rien pour moi là-dessus, madame; et je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'amènent.

ÉRIPHILE.

Jusques ici je me suis défendue de m'expliquer, et la princesse ma mère a eu la bonté de souffrir que j'aie reculé toujours ce choix qui me doit engager; mais je serai bien aise de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque chose pour l'amour de vous; et si vous m'en pressez, je rendrai cet arrêt qu'on attend depuis si long-temps.

SOSTRATE.

C'est une chose, madame, dont vous ne serez point

importunée par moi; et je ne saurois me résoudre à presser une princesse qui sait trop ce qu'elle a à faire.

ÉRIPHILE.

Mais c'est ce que la princesse ma mère attend de vous.

SOSTRATE.

Ne lui ai-je pas dit aussi que je m'acquitterois mal de cette commission?

ÉRIPHILE.

Oh çà, Sostrate, les gens comme vous ont toujours les yeux pénétrants; et je pense qu'il ne doit y avoir guère de choses qui échappent aux vôtres. N'ont-ils pu découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde est en peine? et ne vous ont-ils point donné quelques petites lumières du penchant de mon cœur? Vous voyez les soins qu'on me rend, l'empressement qu'on me témoigne. Quel est celui de ces deux princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux?

SOSTRATE.

Les doutes que l'on forme sur ces sortes de choses ne sont réglés d'ordinaire que par les intérêts qu'on prend.

ÉRIPHILE.

Pour qui, Sostrate, pencheriez-vous des deux? Quel est celui, dites-moi, que vous souhaiteriez que j'épousasse?

SOSTRATE.

Ah! madame, ce ne seront pas mes souhaits, mais votre inclination qui décidera de la chose.

ÉRIPHILE.

Mais si je me conseillois à vous pour ce choix?

SOSTRATE.

Si vous vous conseilliez à moi, je serois fort embarrassé.

ÉRIPHILE.

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous semble plus digne de cette préférence?

SOSTRATE.

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura personne qui soit digne de cet honneur. Tous les princes du monde seront trop peu de chose pour aspirer à vous; les dieux seuls y pourront prétendre, et vous ne souffrirez des hommes que l'encens et les sacrifices.

ÉRIPHILE.

Cela est obligeant, et vous êtes de mes amis. Mais je veux que vous me disiez pour qui des deux vous vous sentez plus d'inclination, quel est celui que vous mettez le plus au rang de vos amis.

SCÈNE V.

ÉRIPHILE, SOSTRATE, CHORÈBE.

CHORÈBE.

Madame, voilà la princesse qui vient vous prendre ici pour aller au bois de Diane.

SOSTRATE, à part.

Hélas! petit garçon, que tu es venu à propos! [1]

1. On a remarqué « qu'en amitié ainsi qu'en amour les princesses sont condamnées à faire tous les premiers frais, et que le respect qui les entoure oblige souvent la plus sage et la plus fière à des avances que d'autres femmes n'oseroient se permettre. » Mademoiselle de Montpensier ainsi fut obligée de faire tous les pas. La rouerie de Lauzun avec elle consista à augmenter, à élever encore ces barrières de respect déjà si hautes, à s'y retrancher, à s'y dérober avec ruse. C'étoient des révérences profondes, des assurances de soumission à n'en pas finir; mais il faisoit la sourde oreille à toute parole tendre... Elle faisoit semblant de le consulter sur des mariages qu'on lui proposoit, espérant toujours qu'il se déclareroit et qu'il lui fourniroit occasion de lui répondre par son propre aveu... Elle l'avoit établi, comme

SCÈNE VI.

ARISTIONE, ÉRIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLÈS, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

On vous a demandée, ma fille; et il y a des gens que votre absence chagrine fort.

ÉRIPHILE.

Je pense, madame, qu'on m'a demandée par compliment; et on ne s'inquiète pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE.

On enchaîne pour nous ici tant de divertissements les uns aux autres, que toutes nos heures sont retenues: et nous n'avons aucun moment à perdre, si nous voulons les goûter tous. Entrons vite dans le bois, et voyons ce qui nous y attend. Ce lieu est le plus beau du monde : prenons vite nos places.

malgré lui, son conseiller, son confident; elle vouloit se marier, lui disoit-elle, se marier décidément en France, faire la fortune de quelqu'un qui le méritât et vivre avec cet honnête homme et ami dans une estime parfaite, avec douceur et tranquillité. Il ne s'agissoit plus que de trouver un sujet digne du choix. Lauzun en causoit longuement avec elle; il balançoit les avantages et les inconvénients de ce parti, se gardant bien de paroître deviner qu'il s'agissoit de lui. Il y avoit des jours pourtant où l'on auroit dit qu'il commençoit à entendre; mais il s'échappoit toujours à temps « par des manières respectueuses qui étoient pleines d'esprit, » et qui achevoient d'enflammer l'innocente princesse. (Sainte-Beuve.)

TROISIÈME INTERMÈDE.

Le théâtre est une forêt où la princesse est invitée d'aller. Une Nymphe lui en fait les honneurs, en chantant ; et, pour la divertir, on lui joue une petite comédie en musique, dont voici le sujet : un berger se plaint à deux bergers, ses amis, des froideurs de celle qu'il aime ; les deux amis le consolent ; et, comme la bergère aimée arrive, tous trois se retirent pour l'observer. Après quelque plainte amoureuse, elle se repose sur un gazon, et s'abandonne aux douceurs du sommeil. L'amant fait approcher ses amis, pour contempler les grâces de sa bergère, et invite toutes choses à contribuer à son repos. La bergère, en s'éveillant, voit son berger à ses pieds, se plaint de sa poursuite ; mais, considérant sa constance, elle lui accorde sa demande, consent d'en être aimée, en présence des deux bergers amis. Deux Satyres arrivant se plaignent de son changement, et, étant touchés de cette disgrâce, cherchent leur consolation dans le vin.

LES PERSONNAGES DE LA PASTORALE

LA NYMPHE DE LA VALLÉE DE TEMPÉ. . Mlle DES FRONTEAUX.
TYRCIS. . . . . M. GAYE.
LYCASTE . . . . M. LANGEAIS.
MÉNANDRE . . . . M. FERNON LE CADET.
CALISTE . . . . Mlle HILAIRE.
DEUX SATYRES . . . . MM. ESTIVAL ET MOREL.

PROLOGUE.

LA NYMPHE DE TEMPÉ, seule.

Venez, grande princesse, avec tous vos appas,
Venez prêter vos yeux aux innocents ébats
Que notre désert vous présente :
N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la cour;
On ne sent ici que l'amour,
Ce n'est que d'amour qu'on y chante.

SCÈNE PREMIÈRE.

TYRCIS, seul.

Vous chantez sous ces feuillages,
Doux rossignols pleins d'amour:
Et de vos tendres ramages
Vous réveillez tour à tour
Les échos de ces bocages :
Hélas! petits oiseaux, hélas!
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

SCÈNE II.

LYCASTE, MÉNANDRE, TYRCIS.

LYCASTE.

Hé quoi! toujours languissant, sombre et triste?

MÉNANDRE.

Hé quoi! toujours aux pleurs abandonné?

TYRCIS.

Toujours adorant Caliste,
Et toujours infortuné.

LYCASTE.

Dompte, dompte, berger, l'ennui qui te possède.

TYRCIS.

Hé! le moyen, hélas!

MÉNANDRE.

Fais, fais-toi quelque effort.

TYRCIS.

Hé! le moyen, hélas! quand le mal est trop fort?

LYCASTE.

Ce mal trouvera son remède.

TYRCIS.

Je ne guérirai qu'à ma mort.

LYCASTE ET MÉNANDRE.

Ah! Tyrcis!

TYRCIS.

Ah! bergers!

LYCASTE ET MÉNANDRE.

Prends sur toi plus d'empire.

TYRCIS.

Rien ne me peut plus secourir.*

LYCASTE ET MÉNANDRE.

C'est trop, c'est trop céder.

TYRCIS.

C'est trop, c'est trop souffrir.

LYCASTE ET MÉNANDRE.

Quelle foiblesse!

TYRCIS.

Quel martyre!

LYCASTE ET MÉNANDRE.

Il faut prendre courage.

* Var. *Rien ne me peut secourir.* (1682.)

TYRCIS.

Il faut plutôt mourir.

LYCASTE.

Il n'est point de bergère.
Si froide et si sévère,
Dont la pressante ardeur
D'un cœur qui persévère
Ne vainque la froideur.

MÉNANDRE.

Il est, dans les affaires
Des amoureux mystères,
Certains petits moments
Qui changent les plus fières,
Et font d'heureux amants.

TYRCIS.

Je la vois, la cruelle,
Qui porte ici ses pas;
Gardons d'être vu d'elle :
L'ingrate, hélas!
N'y viendroit pas.

SCÈNE III.

CALISTE, seule.

Ah! que sur notre cœur
La sévère loi de l'honneur
Prend un cruel empire!
Je ne fais voir que rigueurs pour Tyrcis;
Et cependant, sensible à ses cuisants soucis,
De sa langueur en secret je soupire,
Et voudrois bien soulager son martyre.
C'est à vous seuls que je le dis,

Arbres, n'allez pas le redire.
Puisque le ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,
Quelle rigueur impitoyable
Contre des traits si doux nous force à nous armer?
Et pourquoi, sans être blâmable,
Ne peut-on pas aimer
Ce que l'on trouve aimable?
Hélas! que vous êtes heureux,
Innocents animaux, de vivre sans contrainte,
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportements de vos cœurs amoureux!
Hélas! petits oiseaux, que vous êtes heureux
De ne sentir nulle contrainte,
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportements de vos cœurs amoureux![1]
Mais le sommeil sur ma paupière
Verse de ses pavots l'agréable fraîcheur:
Donnons-nous à lui tout entière;
Nous n'avons pas de loi sévère
Qui défende à nos sens d'en goûter la douceur.

1. Ces regrets sur notre sort en amour, comparé au sort des animaux, se trouvent exprimés dans un poëme intitulé *Diræ in Battarum* (Imprécations contre Battarus), ouvrage de Valerius Caro, poëte et grammairien du temps de Sylla :

Felix taure, pater magni gregis et decus, a te
Vaccula non unquam, secreta cubilia captans,
Frustra te patitur silvis mugire dolorem!
Et pater hædorum felix. . . . .
Cur non et facilis nobis, Natura, fuisti?

« Heureux taureau, chef et ornement d'un bon troupeau, jamais la vache, cherchant un asyle écarté, ne te laisse en vain remplir les forêts de tes mugissements douloureux! Et toi, heureux père des chevreaux... Nature, pourquoi ne te montres-tu pas facile pour nous comme pour eux? »

Le même sentiment, la même idée a été souvent exprimée par les poëtes modernes.

SCÈNE IV.

CALISTE, endormie; TYRCIS, LYCASTE, MÉNANDRE.

TYRCIS.

Vers ma belle ennemie,
Portons sans bruit nos pas,
Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs;
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.
Dormez, dormez, beaux yeux.

TYRCIS.

Silence, petits oiseaux;
Vents, n'agitez nulle chose;
Coulez doucement, ruisseaux.
C'est Caliste qui repose.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs;
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.
Dormez, dormez, beaux yeux.

CALISTE, en se réveillant, à Tyrcis.

Ah! quelle peine extrême!
Suivre partout mes pas!

TYRCIS.

Que voulez-vous qu'on suive, hélas!
Que ce qu'on aime?

CALISTE.

Berger, que voulez-vous?

TYRCIS.

Mourir, belle bergère,
Mourir à vos genoux,
Et finir ma misère.
Puisque en vain à vos pieds on me voit soupirer,
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah! Tyrcis, ôtez-vous : j'ai peur que dans ce jour
La pitié dans mon cœur n'introduise l'amour.

LYCASTE ET MÉNANDRE, l'un après l'autre.

Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.
C'est par trop vous défendre;
Bergère, il faut se rendre
A sa longue amitié.
Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.

CALISTE, à Tyrcis.

C'est trop, c'est trop de rigueur.
J'ai maltraité votre ardeur,
Chérissant votre personne;
Vengez-vous de mon cœur,
Tyrcis, je vous le donne.

TYRCIS.

O ciel! bergers! Caliste! Ah! je suis hors de moi.
Si l'on meurt de plaisir, je dois perdre la vie.

LYCASTE.

Digne prix de ta foi!

MÉNANDRE.

O sort digne d'envie!

SCÈNE V.

DEUX SATYRES, CALISTE, TYRCIS, LYCASTE, MÉNANDRE.

PREMIER SATYRE, *à Caliste.*

Quoi! tu me fuis, ingrate; et je te vois ici
De ce berger à moi faire une préférence!

SECOND SATYRE.

Quoi! mes soins n'ont rien pu sur ton indifférence,
Et pour ce langoureux ton cœur s'est adouci?

CALISTE.

Le destin le veut ainsi;
Prenez tous deux patience.

PREMIER SATYRE.

Aux amants qu'on pousse à bout
L'amour fait verser des larmes;
Mais ce n'est pas notre goût,
Et la bouteille a des charmes
Qui nous consolent de tout.

SECOND SATYRE.

Notre amour n'a pas toujours
Tout le bonheur qu'il désire;
Mais nous avons un secours,
Et le bon vin nous fait rire
Quand on rit de nos amours.

TOUS.

Champêtres divinités,
Faunes, dryades, sortez
De vos paisibles retraites:
Mêlez vos pas à nos sons,

Et tracez sur les herbettes
L'image de nos chansons.[1]

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

En même temps six Dryades et six Faunes sortent de leurs demeures, et font ensemble une danse agréable, qui, s'ouvrant tout d'un coup, laisse voir un berger et une bergère qui font en musique une petite scène d'un dépit amoureux.

DÉPIT AMOUREUX.

CLIMÈNE, PHILINTE.

PHILINTE.

Quand je plaisois à tes yeux,
J'étois content de ma vie,
Et ne voyois roi ni dieux
Dont le sort me fît envie.

CLIMÈNE.

Lorsqu'à toute autre personne
Me préféroit ton ardeur,
J'aurois quitté la couronne
Pour régner dessus ton cœur.

PHILINTE.

Une autre a guéri mon âme
Des feux que j'avois pour toi.

CLIMÈNE.

Un autre a vengé ma flamme
Des foiblesses de ta foi.

1. Voir, dans la Notice, l'anecdote relative à ces deux derniers vers.

PHILINTE.

Chloris, qu'on vante si fort,
M'aime d'une ardeur fidèle;
Si ses yeux vouloient ma mort,
Je mourrois content pour elle.

CLIMÈNE.

Myrtil, si digne d'envie,
Me chérit plus que le jour;
Et moi, je perdrois la vie
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace
Chassoit Chloris de mon cœur,
Pour te remettre en sa place?

CLIMÈNE.

Bien qu'avec pleine tendresse
Myrtil me puisse chérir,
Avec toi, je le confesse,
Je voudrois vivre et mourir.[1]

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ah! plus que jamais aimons-nous,
Et vivons et mourons en des liens si doux.

TOUS LES ACTEURS DE LA PASTORALE.

Amants, que vos querelles

1. Il n'est pas étonnant de trouver Molière parmi les innombrables traducteurs de la charmante ode d'Horace : *Donec gratus eram tibi.* Elle l'avoit frappé et inspiré de bonne heure. Il y avoit découvert le germe de cette délicieuse scène de brouillerie et de raccommodement, d'où la comédie du *Dépit amoureux* tire son nom et son principal mérite, et qu'il a répétée, avec une admirable variété, dans *le Tartuffe* et dans *le Bourgeois gentilhomme.* Il est à noter que la traduction qu'on vient de lire porte le même titre que la pièce de Molière où cette scène fut développée pour la première fois.

Sont aimables et belles!
Qu'on y voit succéder
De plaisirs, de tendresse!
Querellez-vous sans cesse
Pour vous raccommoder.

Amants, que vos querelles
Sont aimables et belles! etc.

SECONDE ENTRÉE DE BALLET.

Les Faunes et les Dryades recommencent leurs danses, que les bergères et bergers musiciens entremêlent de leurs chansons, tandis que trois petites Dryades et trois petits Faunes font paroître dans l'enfoncement du théâtre tout ce qui se passe sur le devant.

LES BERGERS ET LES BERGÈRES.

Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.
Des grandeurs qui voudra se soucie;
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie
Ont des chagrins qui sont trop cuisants.
Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.

En aimant, tout nous plaît dans la vie;
Deux cœurs unis de leur sort sont contents:
Cette ardeur, de plaisirs suivie,
De tous nos jours fait d'éternels printemps.
Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT CHANTÉ ET DANSÉ DANS LE TROISIÈME INTERMÈDE.

Six Dryades : les sieurs Arnald, Noblet, Lestang, Favier le cadet, Foignard l'aîné, et Isaac.

Six Faunes : Messieurs Beauchamp, Saint-André, Magny, Joubert, Favier l'aîné, et Mayeu.

Philinte : Monsieur Blondel.

Climène : Mademoiselle de Saint-Christophe.

Trois petites Dryades : les sieurs Bouilland, Vaignard, et Thibaud.

Trois petits Faunes : les sieurs La Montagne, Daluseau, et Foignard.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIERE.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLÈS, ÉRIPHILE, ANAXARQUE, SOSTRATE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

Les mêmes paroles toujours se présentent à dire; il faut toujours s'écrier : Voilà qui est admirable! il ne se peut rien de plus beau! cela passe tout ce qu'on a jamais vu!

TIMOCLÈS.

C'est donner de trop grandes paroles, madame, à de petites bagatelles.

ARISTIONE.

Des bagatelles comme celles-là peuvent occuper agréablement les plus sérieuses personnes. En vérité, ma fille, vous êtes bien obligée à ces princes, et vous ne sauriez assez reconnoître tous les soins qu'ils prennent pour vous.

ÉRIPHILE.

J'en ai, madame, tout le ressentiment[1] qu'il est possible.

ARISTIONE.

Cependant vous les faites longtemps languir sur ce

1. Sur ce mot pris ainsi en bonne part, voyez tome II, page 179.

qu'ils attendent de vous. J'ai promis de ne vous point contraindre; mais leur amour vous presse de vous déclarer, et de ne plus traîner en longueur la récompense de leurs services. J'ai chargé Sostrate d'apprendre doucement de vous les sentiments de votre cœur, et je ne sais pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commission.

ÉRIPHILE.

Oui, madame; mais il me semble que je ne puis assez reculer ce choix dont on me presse, et que je ne saurois le faire sans mériter quelque blâme. Je me sens également obligée à l'amour, aux empressements, aux services de ces deux princes; et je trouve une espèce d'injustice bien grande à me montrer ingrate, ou vers l'un, ou vers l'autre,[1] par le refus qu'il m'en faudra faire dans la préférence de son rival.

IPHICRATE.

Cela s'appelle, madame, un fort honnête compliment pour nous refuser tous deux.

ARISTIONE.

Ce scrupule, ma fille, ne doit point vous inquiéter; et ces princes tous deux se sont soumis, il y a longtemps, à la préférence que pourra faire votre inclination.

ÉRIPHILE.

L'inclination, madame, est fort sujette à se tromper; et des yeux désintéressés sont beaucoup plus capables de faire un juste choix.

ARISTIONE.

Vous savez que je suis engagée de parole à ne rien prononcer là-dessus; et, parmi ces deux princes, votre

1. Pour cet emploi du mot *vers*, consultez le *Lexique de la Langue de Molière,* par F. Génin, page 410, et le *Lexique de la Langue de Corneille,* par F. Godefroy, tome II, page 391.

inclination ne peut point se tromper, et faire un choix qui soit mauvais.

ÉRIPHILE.

Pour ne point violenter votre parole ni mon scrupule, agréez, madame, un moyen que j'ose proposer.

ARISTIONE.

Quoi, ma fille?

ÉRIPHILE.

Que Sostrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris pour découvrir le secret de mon cœur, souffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARISTIONE.

J'estime tant Sostrate, que, soit que vous vouliez vous servir de lui pour expliquer vos sentiments, ou soit que vous vous en remettiez absolument à sa conduite; je fais, dis-je, tant d'estime de sa vertu et de son jugement, que je consens de tout mon cœur à la proposition que vous me faites.

IPHICRATE.

C'est-à-dire, madame, qu'il nous faut faire notre cour à Sostrate?

SOSTRATE.

Non, seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire; et, avec tout le respect que je dois aux princesses, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE.

D'où vient cela, Sostrate?

SOSTRATE.

J'ai des raisons, madame, qui ne permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me présentez.

IPHICRATE.

Craignez-vous, Sostrate, de vous faire un ennemi?

SOSTRATE.

Je craindrois peu, seigneur, les ennemis que je pourrois me faire en obéissant à mes souveraines.

TIMOCLÈS.

Par quelle raison donc refusez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne, et de vous acquérir l'amitié d'un prince qui vous devroit tout son bonheur?

SOSTRATE.

Par la raison que je ne suis pas en état d'accorder à ce prince ce qu'il souhaiteroit de moi.

IPHICRATE.

Quelle pourroit être cette raison?

SOSTRATE.

Pourquoi me tant presser là-dessus? Peut-être ai-je, seigneur, quelque intérêt secret qui s'oppose aux prétentions de votre amour. Peut-être ai-je un ami qui brûle, sans oser le dire, d'une flamme respectueuse pour les charmes divins dont vous êtes épris. Peut-être cet ami me fait-il tous les jours confidence de son martyre, qu'il se plaint à moi tous les jours des rigueurs de sa destinée, et regarde l'hymen de la princesse ainsi que l'arrêt redoutable qui le doit pousser au tombeau; et si cela étoit, seigneur, seroit-il raisonnable que ce fût de ma main qu'il reçût le coup de sa mort?

IPHICRATE.

Vous auriez bien la mine, Sostrate, d'être vous-même cet ami dont vous prenez les intérêts.

SOSTRATE.

Ne cherchez point, de grâce, à me rendre odieux aux personnes qui vous écoutent. Je sais me connoître, seigneur; et les malheureux comme moi n'ignorent pas jusqu'où leur fortune leur permet d'aspirer.

ARISTIONE.

Laissons cela; nous trouverons moyen de terminer l'irrésolution de ma fille.

ANAXARQUE.

En est-il un meilleur, madame, pour terminer les choses au contentement de tout le monde, que les lumières que le ciel peut donner sur ce mariage? J'ai commencé, comme je vous ai dit, à jeter pour cela les figures mystérieuses que notre art nous enseigne; et j'espère vous faire voir tantôt ce que l'avenir garde à cette union souhaitée. Après cela, pourra-t-on balancer encore? La gloire et les prospérités que le ciel promettra ou à l'un ou à l'autre choix ne seront-elles pas suffisantes pour le déterminer; et celui qui sera exclu pourra-t-il s'offenser, quand ce sera le ciel qui décidera cette préférence?

IPHICRATE.

Pour moi, je m'y soumets entièrement; et je déclare que cette voie me semble la plus raisonnable.

TIMOCLÈS.

Je suis de même avis, et le ciel ne sauroit rien faire où je ne souscrive sans répugnance.[1]

ÉRIPHILE.

Mais, seigneur Anaxarque, voyez-vous si clair dans les destinées, que vous ne vous trompiez jamais? et ces prospérités et cette gloire que vous dites que le ciel nous promet, qui en sera caution, je vous prie?

1. Il n'est pas sûr que les deux princes croient à l'astrologie aussi fermement qu'ils le disent; mais, comme l'astrologue, ainsi qu'on l'apprendra tout à l'heure, a promis séparément à chacun d'eux de lui être favorable, tous deux doivent souscrire au moyen qu'il propose, et paroître convaincus de l'infaillibilité de sa science.

ARISTIONE.

Ma fille, vous avez une petite incrédulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE.

Les épreuves, madame, que tout le monde a vues de l'infaillibilité de mes prédictions sont les cautions suffisantes des promesses que je puis faire. Mais enfin, quand je vous aurai fait voir ce que le ciel vous marque, vous vous règlerez là-dessus à votre fantaisie; et ce sera à vous à prendre la fortune de l'un ou de l'autre choix.

ÉRIPHILE.

Le ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent?

ANAXARQUE.

Oui, madame : les félicités qui vous suivront, si vous épousez l'un; et les disgrâces qui vous accompagneront, si vous épousez l'autre.

ÉRIPHILE.

Mais comme il est impossible que je les épouse tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le ciel non-seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver.[1]

CLITIDAS, à part.

Voilà mon astrologue embarrassé.

ANAXARQUE.

Il faudroit vous faire, madame, une longue discussion des principes de l'astrologie, pour vous faire comprendre cela.

1. L'astrologue s'est trop avancé, et Ériphile profite très-habilement de l'avantage qu'il lui donne. L'argument qu'elle pousse au charlatan est sans réplique : aussi n'y répondra-t-il pas. (AUGER.)

CLITIDAS.

Bien répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'astrologie : l'astrologie est une belle chose, et le seigneur Anaxarque est un grand homme.

IPHICRATE.

La vérité de l'astrologie est une chose incontestable; et il n'y a personne qui puisse disputer contre la certitude de ses prédictions.

CLITIDAS.

Assurément.

TIMOCLÈS.

Je suis assez incrédule pour quantité de choses; mais pour ce qui est de l'astrologie, il n'y a rien de plus sûr et de plus constant que le succès des horoscopes qu'elle tire.

CLITIDAS.

Ce sont des choses les plus claires du monde.

IPHICRATE.

Cent aventures prédites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS.

Il est vrai.

TIMOCLÈS.

Peut-on contester, sur cette matière, les incidents célèbres dont les histoires nous font foi?

CLITIDAS.

Il faut n'avoir pas le sens commun. Le moyen de contester ce qui est moulé? [1]

ARISTIONE.

Sostrate n'en dit mot. Quel est son sentiment là-dessus?

1. Ce qui est *imprimé*. Molière a peut-être évité ce dernier mot pour rendre moins sensible l'anachronisme.

SOSTRATE.

Madame, tous les esprits ne sont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicatesse de ces belles sciences, qu'on nomme curieuses; et il y en a de si matériels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'est rien de plus agréable, madame, que toutes les grandes promesses de ces connoissances sublimes. Transformer tout en or; faire vivre éternellement; guérir par des paroles; se faire aimer de qui l'on veut; savoir tous les secrets de l'avenir; faire descendre comme on veut du ciel, sur des métaux, des impressions de bonheur; commander aux démons; se faire des armées invisibles, et des soldats invulnérables; tout cela est charmant, sans doute; et il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité, cela leur est le plus aisé du monde à concevoir. Mais, pour moi, je vous avoue que mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre et à le croire; et j'ai toujours trouvé cela trop beau pour être véritable. Toutes ces belles raisons de sympathie, de force magnétique, et de vertu occulte, sont si subtiles et délicates, qu'elles échappent à mon sens matériel; et sans parler du reste, jamais il n'a été en ma puissance de concevoir comme on trouve écrit dans le ciel jusqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance peut-il y avoir entre nous et des globes éloignés de notre terre d'une distance si effroyable? et d'où cette belle science, enfin, peut-elle être venue aux hommes? Quel dieu l'a révélée? ou quelle expérience l'a pu former de l'observation de ce grand nombre d'astres qu'on n'a pu voir encore deux fois dans la même disposition?

ANAXARQUE.

Il ne sera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE.

Vous serez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS, à Sostrate.

Il vous fera une discussion de tout cela, quand vous voudrez.

IPHICRATE, à Sostrate.

Si vous ne comprenez pas les choses, au moins les pouvez-vous croire sur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE.

Comme mon sens est si grossier qu'il n'a pu rien comprendre, mes yeux aussi sont si malheureux qu'ils n'ont jamais rien vu.

IPHICRATE.

Pour moi, j'ai vu, et des choses tout à fait convaincantes.

TIMOCLÈS.

Et moi aussi.

SOSTRATE.

Comme vous avez vu, vous faites bien de croire; et il faut que vos yeux soient faits autrement que les miens.

IPHICRATE.

Mais enfin la princesse croit à l'astrologie; et il me semble qu'on y peut bien croire après elle. Est-ce que madame, Sostrate, n'a pas de l'esprit et du sens?

SOSTRATE.

Seigneur, la question est un peu violente. L'esprit de la princesse n'est pas une règle pour le mien; et son intelligence peut l'élever à des lumières où mon sens ne peut pas atteindre.

ARISTIONE.

Non, Sostrate, je ne vous dirai rien sur quantité de choses auxquelles je ne donne guère plus de créance que vous; mais, pour l'astrologie, on m'a dit et fait voir des choses si positives, que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE.

Madame, je n'ai rien à répondre à cela.

ARISTIONE.

Quittons ce discours, et qu'on nous laisse un moment. Dressons notre promenade, ma fille, vers cette belle grotte où j'ai promis d'aller. Des galanteries à chaque pas!

QUATRIÈME INTERMÈDE.

Le théâtre représente une grotte où les princesses vont se promener; et, dans le temps qu'elles y entrent, huit Statues, portant chacune un flambeau à la main,* [sortent de leurs niches, et] font une danse variée de [plusieurs figures et de] ** plusieurs belles attitudes, où elles demeurent par intervalles.

ENTRÉE DE BALLET

DE HUIT STATUES.

Huit Statues dansantes : Messieurs Dolivet, Le Chantre, Saint-André, Magny, Lestang, Foignard l'aîné, Dolivet fils, et Foignard le cadet.

* Var. *Portant chacune deux flambeaux à leurs mains*, (1682.)

** Ce qui est entre crochets ne se trouve pas dans le livre du ballet et n'est donné que par l'édition de 1682.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTIONE, ÉRIPHILE.

ARISTIONE.

De qui que cela soit, on ne peut rien de plus galant et de mieux entendu. Ma fille, j'ai voulu me séparer de tout le monde pour vous entretenir; et je veux que vous ne me cachiez rien de la vérité. N'auriez-vous point dans l'âme quelque inclination secrète que vous ne voulez pas nous dire?

ÉRIPHILE.

Moi, madame?

ARISTIONE.

Parlez à cœur ouvert, ma fille. Ce que j'ai fait pour vous mérite bien que vous usiez avec moi de franchise. Tourner vers vous toutes mes pensées, vous préférer à toutes choses, et fermer l'oreille, en l'état où je suis, à toutes les propositions que cent princesses en ma place écouteroient avec bienséance; tout cela vous doit assez persuader que je suis une bonne mère, et que je ne suis pas pour recevoir avec sévérité les ouvertures que vous pourriez me faire de votre cœur.

ÉRIPHILE.

Si j'avois si mal suivi votre exemple, que de m'être laissée aller à quelques sentiments d'inclination que j'eusse

raison de cacher, j'aurois, madame, assez de pouvoir sur moi-même pour imposer silence à cette passion, et me mettre en état de ne rien faire voir qui fût indigne de votre sang.

ARISTIONE.

Non, non, ma fille; vous pouvez, sans scrupule, m'ouvrir vos sentiments. Je n'ai point renfermé votre inclination dans le choix de deux princes : vous pouvez l'étendre où vous voudrez; et le mérite, auprès de moi, tient un rang si considérable, que je l'égale à tout; et si vous m'avouez franchement les choses, vous me verrez souscrire sans répugnance au choix qu'aura fait votre cœur.

ÉRIPHILE.

Vous avez des bontés pour moi, madame, dont je ne puis assez me louer; mais je ne les mettrai point à l'épreuve sur le sujet dont vous me parlez; et tout ce que je leur demande, c'est de ne point presser un mariage où je ne me sens pas encore bien résolue.

ARISTIONE.

Jusqu'ici je vous ai laissée assez maîtresse de tout; et l'impatience des princes vos amants... Mais quel bruit est-ce que j'entends? Ah! ma fille, quel spectacle s'offre à nos yeux! Quelque divinité descend ici, et c'est la déesse Vénus qui semble nous vouloir parler.

SCÈNE II.

VÉNUS, accompagnée de QUATRE PETITS AMOURS, dans une machine; ARISTIONE, ÉRIPHILE.

VÉNUS, à Aristione.

Princesse, dans tes soins brille un zèle exemplaire
Qui par les Immortels doit être couronné;

Et, pour te voir un gendre illustre et fortuné,
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire.
Ils t'annoncent tous par ma voix
La gloire et les grandeurs que, par ce digne choix,
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.
De tes difficultés termine donc le cours;
Et pense à donner ta fille
A qui sauvera tes jours.

SCÈNE III.

ARISTIONE, ÉRIPHILE.

ARISTIONE.

Ma fille, les dieux imposent silence à tous nos raisonnements. Après cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'apprêtent à nous donner; et vous venez d'entendre distinctement leur volonté. Allons dans le premier temple les assurer de notre obéissance, et leur rendre grâces de leurs bontés.

SCÈNE IV.

ANAXARQUE, CLÉON.

CLÉON.

Voilà la princesse qui s'en va; ne voulez-vous pas lui parler?

ANAXARQUE.

Attendons que sa fille soit séparée d'elle. C'est un esprit que je redoute, et qui n'est pas de trempe à se laisser mener ainsi que celui de sa mère. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le stratagème a réussi. Notre Vénus a fait des merveilles, et

l'admirable ingénieur qui s'est employé à cet artifice a si bien disposé tout, a coupé avec tant d'adresse le plancher de cette grotte, si bien caché ses fils de fer et tous ses ressorts, si bien ajusté ses lumières et habillé ses personnages, qu'il y a peu de gens qui n'y eussent été trompés; et, comme la princesse Aristione est fort superstitieuse, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a longtemps, mon fils, que je prépare cette machine, et me voilà tantôt au but de mes prétentions.

CLÉON.

Mais pour lequel des deux princes, au moins, dressez-vous tout cet artifice?

ANAXARQUE.

Tous deux ont recherché mon assistance, et je leur promets à tous deux la faveur de mon art. Mais les présents du prince Iphicrate et les promesses qu'il m'a faites l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'a pu faire l'autre. Ainsi ce sera lui qui recevra les effets favorables de tous les ressorts que je fais jouer; et, comme son ambition me devra toute chose, voilà, mon fils, notre fortune faite. Je vais prendre mon temps pour affermir dans son erreur l'esprit de la princesse, pour la mieux prévenir encore par le rapport que je lui ferai voir adroitement des paroles de Vénus avec les prédictions des figures célestes que je lui dis que j'ai jetées. Va-t'en tenir la main au reste de l'ouvrage, préparer nos six hommes à se bien cacher dans leur barque derrière le rocher, à posément attendre le temps que la princesse Aristione vient tous les soirs se promener seule sur le rivage, à se jeter bien à propos sur elle ainsi que des corsaires, et donner lieu au prince Iphicrate de lui apporter ce secours qui, sur les paroles du

ciel, doit mettre entre ses mains la princesse Ériphile. Ce prince est averti par moi; et, sur la foi de ma prédiction, il doit se tenir dans ce petit bois qui borde le rivage. Mais sortons de cette grotte; je te dirai, en marchant, toutes les choses qu'il faut bien observer. Voilà la princesse Ériphile : évitons sa rencontre.

SCÈNE V.

ÉRIPHILE, seule.

Hélas! quelle est ma destinée! et qu'ai-je fait aux dieux pour mériter les soins qu'ils veulent prendre de moi?

SCÈNE VI.

ÉRIPHILE, CLÉONICE.

CLÉONICE.

Le voici, madame, que j'ai trouvé; et, à vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me suivre.

ÉRIPHILE.

Qu'il approche, Cléonice; et qu'on nous laisse seuls un moment.

SCÈNE VII.

ÉRIPHILE, SOSTRATE.

ÉRIPHILE.

Sostrate, vous m'aimez.

SOSTRATE.

Moi, madame?

ÉRIPHILE.

Laissons cela, Sostrate; je le sais, je l'approuve, et vous permets de me le dire. Votre passion a paru à mes

yeux accompagnée de tout le mérite qui me la pouvoit rendre agréable. Si ce n'étoit le rang où le ciel m'a fait naître, je puis vous dire que cette passion n'auroit pas été malheureuse, et que cent fois je lui ai souhaité l'appui d'une fortune qui pût mettre pour elle en pleine liberté les secrets sentiments de mon âme. Ce n'est pas, Sostrate, que le mérite seul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il doit avoir, et que, dans mon cœur, je ne préfère les vertus qui sont en vous à tous les titres magnifiques dont les autres sont revêtus. Ce n'est pas même que la princesse ma mère ne m'ait assez laissé la disposition de mes vœux; et je ne doute point, je vous l'avoue, que mes prières n'eussent pu tourner son consentement du côté que j'aurois voulu. Mais il est des états, Sostrate, où il n'est pas honnête de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à se mettre au-dessus de toutes choses; et les bruits fâcheux de la renommée vous font trop acheter le plaisir que l'on trouve à contenter son inclination. C'est à quoi, Sostrate, je ne me serois jamais résolue; et j'ai cru faire assez de fuir l'engagement dont j'étois sollicitée. Mais, enfin, les dieux veulent prendre eux-mêmes le soin de me donner un époux; et tous ces longs délais avec lesquels j'ai reculé mon mariage, et que les bontés de la princesse ma mère ont accordés à mes désirs; ces délais, dis-je, ne me sont plus permis, et il me faut résoudre à subir cet arrêt du ciel. Soyez sûr, Sostrate, que c'est avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cet hyménée; et que, si j'avois pu être maîtresse de moi, ou j'aurois été à vous, ou je n'aurois été à personne. Voilà, Sostrate, ce que j'avois à vous dire; voilà ce que j'ai cru devoir à votre mérite, et la consolation que toute ma tendresse peut donner à votre flamme.

SOSTRATE.

Ah! madame, c'en est trop pour un malheureux! Je ne m'étois pas préparé à mourir avec tant de gloire; et je cesse, dans ce moment, de me plaindre des destinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes désirs, elles m'ont fait naître assez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande princesse; et cette pitié glorieuse vaut des sceptres et des couronnes, vaut la fortune des plus grands princes de la terre. Oui, madame, dès que j'ai osé vous aimer (c'est vous, madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot téméraire), dès que j'ai, dis-je, osé vous aimer, j'ai condamné d'abord l'orgueil de mes désirs; je me suis fait moi-même la destinée que je devois attendre. Le coup de mon trépas, madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'y étois préparé; mais vos bontés le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eût osé espérer; et je m'en vais mourir, après cela, le plus content et le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore souhaiter quelque chose, ce sont deux grâces, madame, que je prends la hardiesse de vous demander à genoux : de vouloir souffrir ma présence jusqu'à cet heureux hyménée qui doit mettre fin à ma vie; et, parmi cette grande gloire et ces longues prospérités que le ciel promet à votre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis-je, divine princesse, me promettre de vous cette précieuse faveur?

ÉRIPHILE.

Allez, Sostrate, sortez d'ici. Ce n'est pas aimer mon repos que de me demander que je me souvienne de vous.

SOSTRATE.

Ah! madame, si votre repos...

ÉRIPHILE.

Otez-vous, vous dis-je, Sostrate; épargnez ma foiblesse, et ne m'exposez point à plus que je n'ai résolu.[1]

SCÈNE VIII.

ÉRIPHILE, CLÉONICE.

CLÉONICE.

Madame, je vous vois l'esprit tout chagrin : vous plaît-il que vos danseurs, qui expriment si bien toutes les passions, vous donnent maintenant quelque épreuve de leur adresse ?

ÉRIPHILE.

Oui, Cléonice : qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils me laissent à mes pensées.

1. C'est Molière qui a engendré Marivaux. Sans doute, aucune procréation, dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, n'a droit de surprendre davantage. Quelle est l'explication de cet étrange phénomène? Je vais essayer de la donner. Molière, jeté deux fois hors des voies de la bonne comédie, et transporté, comme de force, dans le domaine de la galanterie romanesque, essaya de parler la langue du pays, et eut le triste avantage d'y réussir. En l'absence de l'amour naïf et des sentiments naturels, il développa la théorie subtile et quintessenciée de l'amour métaphysique; à la place des discours énergiquement passionnés, il mit les entretiens fadement polis et spirituels; aux mots de caractère et de situation, il substitua les phrases fines et recherchées; aux saillies d'une gaieté vive et franche, les traits d'une plaisanterie froide et contrainte. Toutefois, si sa gloire en pouvoit tirer quelque lustre, si plutôt elle n'avoit besoin de s'en excuser, je dirois qu'il fit mieux que personne dans un genre où il est impossible de faire bien. Qu'est-il arrivé cependant? Marivaux, porté par son instinct vers ce même genre que Molière n'avoit traité qu'involontairement, Marivaux, parmi toutes les productions de l'auteur du *Misanthrope*, du *Tartuffe* et des *Femmes savantes*, n'a vu que *la Princesse d'Élide* et *les Amants magnifiques* qui méritassent d'être imités par lui. Faisant descendre le sujet uniforme de ces deux comédies de la hauteur héroïque où l'avoit élevé Molière, et le ramenant à l'époque où nous vivons, mais conservant soigneusement les moyens de l'action, le caractère et le style des personnages, il en a fait plusieurs de

CINQUIÈME INTERMÈDE.

Quatre Pantomimes, pour épreuve de leur adresse, ajustent leurs gestes et leurs pas aux inquiétudes de la jeune princesse [Ériphile].

ENTRÉE DE BALLET

DE QUATRE PANTOMIMES.

Quatre Pantomimes dansants : Messieurs Dolivet, Le Chantre, Saint-André, et Magny.

ses pièces les plus vantées : ce n'est pas assez dire; il en a fait toutes les pièces de son théâtre; car cet écrivain n'a guère traité qu'un même sujet, comme il n'a eu qu'une seule manière; et l'on sait que le titre de deux de ses comédies, *la Surprise de l'amour,* a paru propre à les dénommer toutes plus exactement qu'il n'avoit fait lui-même. (Auger.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS.

De quel côté porter mes pas? où m'aviserai-je d'aller? et en quel lieu puis-je croire que je trouverai maintenant la princesse Ériphile? Ce n'est pas un petit avantage que d'être le premier à porter une nouvelle. Ah! la voilà! Madame, je vous annonce que le ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous destinoit.

ÉRIPHILE.

Eh! laisse-moi, Clitidas, dans ma sombre mélancolie.

CLITIDAS.

Madame, je vous demande pardon. Je pensois faire bien de vous venir dire que le ciel vient de vous donner Sostrate pour époux; mais, puisque cela vous incommode, je rengaîne ma nouvelle, et m'en retourne droit comme je suis venu.

ÉRIPHILE.

Clitidas! holà, Clitidas!

CLITIDAS.

Je vous laisse, madame, dans votre sombre mélancolie.

ÉRIPHILE.

Arrête, te dis-je: approche. Que viens-tu me dire?

CLITIDAS.

Rien, madame. On a parfois des empressements de venir dire aux grands de certaines choses dont ils ne se soucient pas; et je vous prie de m'excuser.

ÉRIPHILE.

Que tu es cruel !

CLITIDAS.

Une autre fois j'aurai la discrétion de ne vous pas venir interrompre.

ÉRIPHILE.

Ne me tiens point dans l'inquiétude. Qu'est-ce que tu viens m'annoncer?

CLITIDAS.

C'est une bagatelle de Sostrate, madame, que je vous dirai une autre fois, quand vous ne serez point embarrassée.

ÉRIPHILE.

Ne me fais point languir davantage, te dis-je, et m'apprends cette nouvelle.

CLITIDAS.

Vous la voulez savoir, madame?

ÉRIPHILE.

Oui; dépêche. Qu'as-tu à me dire de Sostrate?

CLITIDAS.

Une aventure merveilleuse, où personne ne s'attendoit.

ÉRIPHILE.

Dis-moi vite ce que c'est.

CLITIDAS.

Cela ne troublera-t-il point, madame, votre sombre mélancolie?

ÉRIPHILE.

Ah! parle promptement.

CLITIDAS.

J'ai donc à vous dire, madame, que la princesse votre mère passoit presque seule dans la forêt, par ces petites routes qui sont si agréables, lorsqu'un sanglier hideux (ces vilains sangliers-là font toujours du désordre, et l'on devroit les bannir des forêts bien policées), lors, dis-je, qu'un sanglier hideux, poussé, je crois, par des chasseurs, est venu traverser la route où nous étions. Je devrois vous faire peut-être, pour orner mon récit, une description étendue du sanglier dont je parle; mais vous vous en passerez, s'il vous plaît, et je me contenterai de vous dire que c'étoit un fort vilain animal. Il passoit son chemin, et il étoit bon de ne lui rien dire, de ne point chercher de noise avec lui; mais la princesse a voulu égayer sa dextérité, et de son dard, qu'elle lui a lancé un peu mal à propos, ne lui en déplaise, lui a fait au-dessus de l'oreille une assez petite blessure. Le sanglier, mal morigéné, s'est impertinemment détourné contre nous : nous étions là deux ou trois misérables qui avons pâli de frayeur; chacun gagnoit son arbre, et la princesse, sans défense, demeuroit exposée à la furie de la bête, lorsque Sostrate a paru, comme si les dieux l'eussent envoyé.

ÉRIPHILE.

Hé bien! Clitidas?

CLITIDAS.

Si mon récit vous ennuie, madame, je remettrai le reste à une autre fois.

ÉRIPHILE.

Achève promptement.

CLITIDAS.

Ma foi, c'est promptement de vrai que j'achèverai; car un peu de poltronnerie m'a empêché de voir tout le détail

de ce combat; et tout ce que je puis vous dire, c'est que, retournant sur la place, nous avons vu le sanglier mort, tout vautré dans son sang; et la princesse pleine de joie, nommant Sostrate son libérateur, et l'époux digne et fortuné que les dieux lui marquoient pour vous. A ces paroles, j'ai cru que j'en avois assez entendu; et je me suis hâté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

ÉRIPHILE.

Ah! Clitidas, pouvois-tu m'en donner une qui me pût être plus agréable?

CLITIDAS.

Voilà qu'on vient vous trouver.

SCÈNE II.

ARISTIONE, SOSTRATE, ÉRIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

Je vois, ma fille, que vous savez déjà tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les dieux se sont expliqués bien plus tôt que nous n'eussions pensé : mon péril n'a guère tardé à nous marquer leurs volontés, et l'on connoît assez que ce sont eux qui se sont mêlés de ce choix, puisque le mérite tout seul brille dans cette préférence. Aurez-vous quelque répugnance à récompenser de votre cœur celui à qui je dois la vie? et refuserez-vous Sostrate pour époux?

ÉRIPHILE.

Et de la main des dieux, et de la vôtre, madame, je ne puis rien recevoir qui ne me soit fort agréable.

SOSTRATE.

Ciel! n'est-ce point ici quelque songe tout plein de

gloire dont les dieux me veuillent flatter? et quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la bassesse de ma fortune?

SCÈNE III.

ARISTIONE, ÉRIPHILE, SOSTRATE, CLÉONICE, CLITIDAS.

CLÉONICE.

Madame, je viens vous dire qu'Anaxarque a jusqu'ici abusé l'un et l'autre prince par l'espérance de ce choix qu'ils poursuivent depuis longtemps, et qu'au bruit qui s'est répandu de votre aventure, ils ont fait éclater tous deux leur ressentiment contre lui, jusque-là que, de paroles en paroles, les choses se sont échauffées, et il en a reçu quelques blessures dont on ne sait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.

SCÈNE IV.

ARISTIONE, ÉRIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLÈS, SOSTRATE, CLÉONICE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

Princes, vous agissez tous deux avec une violence bien grande! et si Anaxarque a pu vous offenser, j'étois pour vous en faire justice moi-même.

IPHICRATE.

Et quelle justice, madame, auriez-vous pu nous faire de lui, si vous la faites si peu à notre rang dans le choix que vous embrassez?

ARISTIONE.

Ne vous êtes-vous pas soumis l'un et l'autre à ce que

pourroient décider, ou les ordres du ciel, ou l'inclination de ma fille?

TIMOCLÈS.

Oui, madame, nous nous sommes soumis à ce qu'ils pourroient décider entre le prince Iphicrate et moi, mais non pas à nous voir rebutés tous deux.

ARISTIONE.

Et si chacun de vous a bien pu se résoudre à souffrir une préférence, que vous arrive-t-il à tous deux où vous ne soyez préparés? et que peuvent importer à l'un et à l'autre les intérêts de son rival?

IPHICRATE.

Oui, madame, il importe. C'est quelque consolation de se voir préférer un homme qui vous est égal; et votre aveuglement est une chose épouvantable.

ARISTIONE.

Prince, je ne veux pas me brouiller avec une personne qui m'a fait tant de grâce que de me dire des douceurs; et je vous prie, avec toute l'honnêteté qu'il m'est possible, de donner à votre chagrin un fondement plus raisonnable; de vous souvenir, s'il vous plaît, que Sostrate est revêtu d'un mérite qui s'est fait connoître à toute la Grèce, et que le rang où le ciel l'élève aujourd'hui va remplir toute la distance qui étoit entre lui et vous.

IPHICRATE.

Oui, oui, madame, nous nous en souviendrons. Mais peut-être aussi vous souviendrez-vous que deux princes outragés ne sont pas deux ennemis peu redoutables.

TIMOCLÈS.

Peut-être, madame, qu'on ne goûtera pas longtemps la joie du mépris que l'on fait de nous.

ARISTIONE.

Je pardonne toutes ces menaces aux chagrins d'un amour qui se croit offensé; et nous n'en verrons pas avec moins de tranquillité la fête des Jeux Pythiens. Allons-y de ce pas, et couronnons, par ce pompeux spectacle, cette merveilleuse journée.

SIXIÈME INTERMÈDE

QUI EST LA SOLENNITÉ DES JEUX PYTHIENS.

Le théâtre est une grande salle, en manière d'amphithéâtre ouvert d'une grande arcade dans le fond, au-dessus de laquelle est une tribune fermée d'un rideau, et dans l'éloignement paroît un autel pour le sacrifice. Six hommes [habillés comme s'ils étoient]* presque nus, portant chacun une hache sur l'épaule, comme ministres du sacrifice, entrent par le portique, au son des violons, et sont suivis de deux sacrificateurs musiciens et d'une prêtresse musicienne [et leur suite].

LA PRÊTRESSE.

Chantez, peuples, chantez, en mille et mille lieux,
Du dieu que nous servons les brillantes merveilles;
Parcourez la terre et les cieux :
Vous ne sauriez chanter rien de plus précieux,
Rien de plus doux pour les oreilles.

UNE GRECQUE.

A ce dieu plein de force, à ce dieu plein d'appas,
Il n'est rien qui résiste.

AUTRE GRECQUE.

Il n'est rien ici-bas
Qui par ses bienfaits ne subsiste.

* Ce qui est entre crochets n'existe que dans l'édition de 1682.

AUTRE GRECQUE.

Toute la terre est triste
Quand on ne le voit pas.

LE CHOEUR.

Poussons à sa mémoire
Des concerts si touchants,
Que, du haut de sa gloire,
Il écoute nos chants.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les six hommes portant les haches font entre eux une danse ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leurs forces; puis ils se retirent aux deux côtés du théâtre, pour faire place à six voltigeurs.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Six voltigeurs font paroître, en cadence, leur adresse sur des chevaux de bois, qui sont apportés par des esclaves.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

[Quatre conducteurs d'esclaves amènent, en cadence, douze esclaves qui dansent en marquant la joie qu'ils ont d'avoir recouvré leur liberté.] *

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre femmes et quatre hommes, armés à la grecque, font ensemble une manière de jeu pour les armes.

La tribune s'ouvre. Un héraut, six trompettes, et un timbalier,

* Ce paragraphe ne se trouve pas dans le Divertissement royal imprimé en 1670 et n'est donné que par l'édition de 1682.

se mêlant à tous les instruments, annoncent avec un grand bruit la venue d'Apollon.

LE CHOEUR.

Ouvrons tous nos yeux
A l'éclat suprême
Qui brille en ces lieux.
Quelle grâce extrême!
Quel port glorieux!
Où voit-on des dieux
Qui soient faits de même?

Apollon, au bruit des trompettes et des violons, entre par le portique, précédé de six jeunes gens qui portent des lauriers entrelacés autour d'un bâton, et un soleil d'or au-dessus, avec la devise royale, en manière de trophée. Les six jeunes gens, pour danser avec Apollon, donnent leur trophée à tenir aux six hommes qui portent les haches, et commencent avec Apollon une danse héroïque, à laquelle se joignent en diverses manières les six hommes portant les trophées, les quatre femmes armées avec leurs timbres, et les quatre hommes armés avec leurs tambours, tandis que les trompettes, le timbalier, les sacrificateurs, la prêtresse et le chœur de musique accompagnent tout cela en s'y mêlant par diverses reprises; ce qui finit la fête des Jeux Pythiens, et tout le divertissement.

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET.

APOLLON ET SIX JEUNES GENS DE SA SUITE;
CHOEUR DE MUSIQUE.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT CHANTÉ ET DANSÉ
DANS LE SIXIÈME INTERMÈDE.

La Prêtresse : Mademoiselle Hilaire.
Le premier Sacrificateur : Monsieur Gaye.

Le second Sacrificateur : Monsieur Langeais.

Six Ministres du sacrifice : Messieurs Dolivet, Le Chantre, Saint-André, Magny, Foignard l'aîné et Foignard le cadet.

Six Voltigeurs : Messieurs Joly, Doyat, de Launoy, Beaumont, du Gard l'aîné et du Gard le cadet.

Quatre Conducteurs d'esclaves : Messieurs Le Prêtre et Jouan, et les sieurs Pezan l'aîné et Joubert.

Huit Esclaves : Les sieurs Paysan, La Vallée, Pezan le cadet, Favre, Vaignard, Dolivet fils, Girard et Charpentier.

Quatre Hommes armés à la grecque : Les sieurs Noblet, Chicanneau, Mayeu et Desgranges.

Quatre Femmes armées à la grecque : Les sieurs La Montagne, Lestang, Favier le cadet et Arnald.

Un Héraut : Monsieur Rebel.

Six Trompettes : Les sieurs La Plaine, Lorange, du Clos, Beaupré, Cardonnet et Férier.

Un Timbalier : Le sieur Daicre.

Apollon : LE ROI.

Six suivants d'Apollon : Monsieur le Grand, le Marquis de Villeroi, le Marquis de Rassent; Messieurs Beauchamp, Raynal et Favier.

Chœur de musique : Messieurs Le Gros, Hédouin, Estival, Don, Beaumont, Bony, Gingan l'aîné, Fernon l'aîné, Fernon le cadet, Rebel, Gingan le cadet, Deschamps, Morel, Aurat, David, Devellois, Serignan, quatre Pages de la musique de la Chapelle, et deux de la Chambre.

VERS

Pour LE ROI, *représentant le Soleil.*

Je suis la source des clartés;
Et les astres les plus vantés,
Dont le beau cercle m'environne,
Ne sont brillants et respectés
Que par l'éclat que je leur donne.

Du char où je me puis asseoir,
Je vois le désir de me voir
Posséder la nature entière;
Et le monde n'a son espoir
Qu'aux seuls bienfaits de ma lumière.

Bienheureuses de toutes parts,
Et pleines d'exquises richesses,
Les terres où de mes regards
J'arrête les douces caresses!

Pour M. LE GRAND, [*suivant d'Apollon.*]

Bien qu'auprès du soleil tout autre éclat s'efface,
S'en éloigner pourtant n'est pas ce que l'on veut;
Et vous voyez bien, quoi qu'il fasse,
Que l'on s'en tient toujours le plus près que l'on peut.

Pour LE MARQUIS DE VILLEROI, [*suivant d'Apollon.*]

De notre maître incomparable
Vous me voyez inséparable;
Et le zèle puissant qui m'attache à ses vœux
Le suit parmi les eaux, le suit parmi les feux.

Pour LE MARQUIS DE RASSENT, [*suivant d'Apollon.*]

Je ne serai pas vain, quand je ne croirai pas
Qu'un autre, mieux que moi, suive partout ses pas.

FIN DES AMANTS MAGNIFIQUES.

LE

BOURGEOIS GENTILHOMME

COMÉDIE-BALLET EN CINQ ACTES

13 octobre 1670

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

On écrit de Chambord à la Gazette, sous la date du 14 octobre 1670 : « Leurs Majestés (arrivées depuis le 9 en ce château) eurent hier pour la première fois le divertissement d'un ballet de six entrées, accompagné de comédie, dont l'ouverture se fit par une merveilleuse symphonie, suivie d'un dialogue en musique des plus agréables. » Cette mention, si peu précise qu'elle puisse paroître, désigne à n'en pas douter *le Bourgeois gentilhomme*. Robinet, de son côté, dans sa lettre en vers du 18 octobre, s'exprime comme il suit :

Les deux Majestés, à Chambord,
Ont reçu, tout de plein abord,
Harangues, mauvaises ou bonnes,
Des plus magistrales personnes.
Et depuis ce jour, profitants
Tant qu'elles peuvent du beau temps,
S'y sont comme il faut diverties,
Notamment en plusieurs parties
De chasse; illec, en bonne foi,
Plus qu'ailleurs, un plaisir de roi.
Mardi, ballet et comédie[1]
Avec très-bonne mélodie
Aux autres ébats succéda;
Où tout, dit-on, du mieux alla

1. Intitulés *le Bourgeois gentilhomme*. (Note de l'auteur.)

Par les soins des deux grands Baptistes,[1]
Originaux, et non copistes,
Comme on sait, dans leur noble emploi
Pour divertir notre grand roi.

C'étoit presque l'anniversaire de la première apparition de *Monsieur de Pourceaugnac* que le poëte célébroit, dans le même château, sous les traits de monsieur Jourdain. Chambord, comme on voit, inspiroit une énergique gaieté au génie de Molière. *Le Bourgeois gentilhomme* offre certainement un des plus excellents types qu'il ait créés et un des plus heureux sujets de comédie que le ridicule des hommes ait pu fournir. Molière, en effet, n'avoit peut-être pas encore peint un travers aussi commun, aussi général, aussi impérissable en France, et pour ainsi dire aussi national. La Fontaine a dit :

La sotte vanité nous est particulière :
C'est proprement le mal françois.

Si on la trouve dans tous les rangs, si elle pousse les gens de tous les états, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevés, à sortir de leur condition, si

Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages,

Molière a justement saisi le degré de la société où il devoit placer son personnage. Ainsi que le remarque Voltaire, « la foiblesse ou la folie d'un bourgeois qui veut être homme de qualité est la seule qui soit comique et qui puisse faire rire au théâtre : ce sont les extrêmes disproportions des manières et du langage d'un homme avec les airs et les discours qu'il veut affecter qui font un ridicule plaisant. Cette espèce de ridicule ne se trouve point dans des princes ou dans des hommes élevés à la cour, qui couvrent toutes leurs sottises du même air et du même langage. Mais ce ridicule se montre tout entier dans un bourgeois élevé grossièrement et dont le naturel fait à tout moment un contraste avec l'art dont il veut se parer. »

1. Les sieurs Molière et Lulli. (Note de l'auteur.)

Mais en dessinant ce masque plaisant de monsieur Jourdain, Molière n'entendoit pas immoler, même devant la cour, la bourgeoisie à la noblesse; tel est cependant l'effet qui eût été inévitablement produit, si, en regard de l'opulent roturier, tardivement affolé de savoir, de belles manières et d'illustres fréquentations, il avoit placé un gentilhomme accompli, irréprochable, écrasant monsieur Jourdain, non-seulement par la supériorité de son éducation et de sa politesse, mais encore par celle de son caractère. Il falloit absolument un contraste à monsieur Jourdain; il falloit que l'homme qu'il vouloit et ne pouvoit être, fût tout à côté de lui, précisément pour qu'on vît mieux l'inanité des efforts qu'il fait et la différence existant entre l'état dont il veut sortir et celui où il aspire vainement. Le gentilhomme placé en regard de monsieur Jourdain ne pouvoit pas avoir par conséquent les défauts extérieurs de sa classe, ni l'air éventé, ni la fatuité des marquis de Mascarille. La situation exigeoit ici un tout autre personnage.

Si Molière fit de monsieur Jourdain le plus ridicule des bourgeois, il fit de Dorante le moins scrupuleux des gentilshommes. Dorante n'a pas sans doute la fière audace de Don Juan; il n'est pas évidemment d'une naissance ni d'une position qui l'égalent à celui-ci; il poursuit un but plus modeste. Mais il a la même impertinence froide et railleuse, de l'élégance et de l'esprit. Sous ces brillants dehors se cache une âme avilie. Il met au pillage la caisse du bourgeois qu'il caresse; il feint de s'entremettre pour favoriser la folle ardeur qu'inspire à monsieur Jourdain la belle marquise à qui lui-même fait la cour. Il trouve moyen de faire payer à sa dupe les fêtes, les régals, les présents qu'il offre à sa maîtresse; et ses manœuvres peu délicates sont couronnées d'un plein succès. Dorante a certainement un rôle odieux; et, ce qui est non moins constant, c'est que le personnage n'avoit rien de chimérique et que le coup ne frappoit pas en l'air. Dans l'illustre compagnie qui assistoit à ce spectacle, on auroit pu désigner tels héros de cour qui en agissoient aussi cavalièrement vis-à-vis de la morale et même de la probité. « On les voyoit, dit Auger, se glorifier avec impunité des mêmes choses qu'un roturier n'eût pas faites sans honte ou sans châtiment. Il doit suffire ici d'un seul exemple. Dans sa jeunesse, le comte de Grammont trouvoit

plaisant de voler au jeu, et même d'appeler au secours d'une adresse coupable une violence plus coupable encore, en appuyant une partie de quinze d'un détachement d'infanterie; et, vers la fin de sa longue carrière, il s'indigna des scrupules bourgeois de Fontenelle, qui, censeur du livre d'Hamilton, vouloit en effacer le récit de ces charmants larcins et de ces aimables guet-apens, comme pouvant porter quelque atteinte à l'honneur d'un gentilhomme. » Il est vrai que Grammont étoit capable d'autres tours qui expliquent mieux l'espèce d'admiration que lui vouèrent ses contemporains. On sait comment il s'offrit à Louis XIV « pour prendre Dôle avec des mots, » et comment il y réussit. Le comte s'approche d'une porte; on lui crie de s'éloigner; il s'éloigne un instant et revient. Un soldat le couche en joue. Il répond à la menace par une plaisanterie. Le soldat relève son arme; il lui répugne de tirer sur un homme si singulièrement brave. Quelques-uns de ses camarades arrivent; ils trouvent le spectacle et l'homme amusants; pendant quatre heures ils font assaut de quolibets; l'homme leur tient tête à tous. Il a soif; il récompense magnifiquement celui qui lui donne à boire. Enfin un tambour lui ouvre la porte; il se fait mener aux principaux bourgeois, il les embrasse comme de vieilles connoissances; il se nomme; il exalte la puissance du roi, ses vertus magnanimes et sa redoutable colère; il peint les horreurs de l'assaut et ses suites : « N'est-ce pas, s'écrie-t-il, une épouvantable opération que d'être passé tout vif au fil de l'épée? Et comme Besançon se réjouira de la prise, de la ruine de Dôle! » Le comte s'arrête; il a touché juste; les Dôlois ont quelque courage; mais ils ont, avant tout, la haine de Besançon. L'idée de voir transférer à cette rivale odieuse leurs priviléges et leur parlement les émeut; ils demandent à délibérer; le lendemain ils capitulent. Le comte de Grammont a tenu sa promesse. Voilà encore une scène de comédie.

Molière, n'ayant à montrer que le côté vicieux et dégradé des personnages de cette sorte, n'atténue rien, ne fait aucune concession aux puissances qu'il fronde. Il attaque la noblesse de cour aussi franchement qu'il a attaqué la noblesse provinciale. Dorante, dans son genre, est une peinture aussi vigoureuse que M. de Sotenville ou M. de Pourceaugnac. On s'est étonné de la hardiesse du poëte; on a eu peine à s'expliquer comment la bassesse d'un

tel caractère pris dans la classe la plus élevée de la société n'indisposa pas le roi. Mais qui croiroit que Jean-Jacques Rousseau et d'autres critiques après lui ont pu trouver là un sujet de blâme?

Que n'eût-on pas dit si Molière s'étoit borné à railler les hobereaux ridicules, les sots campagnards, dont il n'y avoit rien à craindre? On n'eût pas manqué de lui en faire un crime. On l'eût accusé « de sacrifier aux plaisirs d'une cour voluptueuse et élégante les vieilles mœurs, les manoirs gothiques, les petites villes ombrageuses et mécontentes. » Ne laissant aucun prétexte à cette accusation, Molière va plus loin dans la satire contre les familiers de Versailles qu'il n'a été contre les nobliaux obscurs. On est donc obligé de reconnoître qu'il embrasse la société entière dans sa raillerie impartiale.

Jean-Jacques Rousseau voit les choses tout autrement : « Quel est le plus blâmable, s'écrie-t-il dans une saillie de son humeur sophistique, quel est le plus blâmable, d'un bourgeois sans esprit et vain, qui fait sottement le gentilhomme, ou du gentilhomme fripon qui le dupe? Dans la pièce, ce dernier n'est-il pas l'honnête homme? n'a-t-il pas pour lui l'intérêt? et le public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre? » Ce sont là autant d'affirmations évidemment contraires à la vérité. De ce qu'on n'est pas fâché que M. Jourdain soit puni, il ne s'ensuit pas qu'on estime le chevalier d'industrie qui l'exploite. Si M. Jourdain fait rire à ses dépens, c'est du mépris qu'on éprouve pour ce comte qui a ses entrées chez le roi, et le public est tout à fait d'accord avec madame Jourdain, lorsqu'elle lui dit : « Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main comme vous faites aux sottises de mon mari. »

Quant à la marquise Dorimène, c'est une des silhouettes les plus fines et les plus vraies qu'ait dessinées Molière. Elle reçoit les cadeaux de Dorante avec toute l'innocence du monde; elle est comme l'hermine sans tache dans cette réunion composée d'un gentilhomme escroc et d'un vieux fou amoureux. Est-il bien probable, cependant, que son illusion soit réellement aussi complète? que ses regards ne devinent rien de suspect? C'est difficile à croire. Mais la marquise Dorimène est une veuve et elle a l'expérience du monde. Elle sait qu'il ne faut pas trop approfondir

les choses qui plaisent; elle ne les voit que du côté favorable où on les lui montre. En épousant Dorante, elle n'ignore pas ce qu'elle fait autant qu'on pourroit le croire. Mais elle ne tient pas sans doute à en connoître davantage, quelles que soient ses raisons pour cela. C'est un problème assez irritant que nous offre ce personnage, et volontiers l'imagination composeroit tout un roman avec la marquise Dorimène.

La marquise Dorimène et madame Jourdain en présence l'une de l'autre, c'est le contraste le plus frappant qu'une société puisse présenter et que le théâtre ait jamais fait ressortir.

Prise au cœur même des mœurs contemporaines, la comédie du *Bourgeois gentilhomme* n'a point d'antécédents et, pour cet ouvrage, la recherche des sources et des imitations est presque inutile. On a bien indiqué quelque rapport entre la première partie de la pièce et deux ou trois scènes des *Nuées* d'Aristophane ; le rapprochement offre peu d'intérêt; il suffit qu'on le signale.

On a comparé encore madame Jourdain à Thérèse Pança, digne épouse de l'écuyer de Don Quichotte, et la comparaison mérite qu'on s'y arrête un peu plus. On n'a pas oublié sans doute l'entretien de Thérèse et de Sancho, au moment où celui-ci va partir pour la troisième fois : « Sur ma foi, dit Sancho, si Dieu m'envoie quelque chose qui ressemble à un gouvernement, je veux, ma femme, marier notre Mari-Sancha en si haut lieu, qu'on ne puisse atteindre jusqu'à elle à moins de l'appeler Votre Seigneurie. — Oh! pour cela non, Sancho, répondit Thérèse; mariez-la avec son égal, c'est le plus sûr. Si vous la faites passer des sabots aux escarpins, de la jaquette de laine brune aux vertugadins et aux robes de soie; si d'une Mariette qu'on tutoie, vous faites une belle dame qu'on traite de Doña et de Seigneurie, la pauvre enfant ne s'y reconnoîtra plus, et à chaque pas elle fera mille sottises qui montreront la trame de sa toile grossière et rustique. — Tais-toi, sotte, dit Sancho; tout cela sera l'affaire de deux ou trois ans; après quoi, l'aisance et l'air de dignité lui viendront comme de cire. — Proportionnez-vous, Sancho, à votre état, répondit Thérèse, et ne cherchez pas à vous élever trop haut. Certes, oui, ce seroit gentil de marier notre Mari-Sancha à quelque méchant hobereau, à quelque comte à trente-six quartiers qui, à la première fantaisie, lui chanteroit pouille

en l'appelant vilaine, fille de manant pioche-terre et de paysanne tourne-fuseau ! Non, mon ami ; non, non, ce n'est pas pour cela que j'ai, moi, élevé ma fille ; chargez-vous, Sancho, d'apporter de l'argent, et quant à la marier, fiez-vous à moi, je m'en charge. Nous avons ici Lope Tocho, le fils de Juan Tocho, garçon frais et gaillard que nous connoissons de longue date ; j'ai remarqué qu'il ne regarde pas la petite d'un mauvais œil. Avec celui-là, qui est notre égal, elle sera bien mariée ; nous ne la perdrons jamais de vue ; nous vivrons tous ensemble, pères et enfants, gendre et petits-fils, et la bénédiction de Dieu sera sur nous tous. Mais n'allez pas, vous, me la marier dans vos capitales et dans vos grands palais où personne ne l'entendra, où elle ne s'entendra pas elle-même... » Lisez tout ce cinquième chapitre de la seconde partie du *Don Quichotte,* et vous pourrez suivre le développement de deux caractères analogues plutôt que semblables.

Citons aussi pour mémoire l'hypothèse qui assigne à monsieur Jourdain un modèle vivant que Molière auroit eu sous les yeux. « Il y a des gens de ce temps-ci, dit Grimarest, qui prétendent que Molière ait pris l'idée du *Bourgeois gentilhomme* dans la personne de Gandouin, chapelier, qui avoit consommé cinquante mille écus avec une femme que Molière connoissoit, et à qui ce Gandouin donna une belle maison qu'il avoit à Meudon. Quand cet homme fut abîmé, dit-on, il voulut plaider pour rentrer en possession de son bien. Son neveu, qui étoit procureur, et de meilleur sens que lui, n'ayant pas voulu entrer dans son sentiment, cet oncle furieux lui donna un coup de couteau, dont pourtant il ne mourut pas : mais on fit enfermer ce fou à Charenton, d'où il se sauva par-dessus les murs. » Auger repousse avec raison une supposition si vaine. « Cette fureur de mettre des noms aux portraits du théâtre appartient à ces fureteurs d'anecdotes, qui, trop préoccupés du futile objet de leurs recherches, sont incapables de concevoir les procédés du génie comique. Cent mille bourgeois, peut-être, étoient atteints de la manie de s'élever au-dessus de leur condition. De cette foule de sots, Molière fit un seul homme, qu'il appela monsieur Jourdain ; et, loin que, dans cet homme, le public vît le chapelier Gandouin, il n'y eut peut-être pas un seul spectateur qui n'y aperçût quelqu'un de son voisinage ou de sa connoissance. »

Un intermède de la pièce, la réception de monsieur Jourdain au grade de *mamamouchi*, appelle particulièrement l'attention sur les circonstances qui ont pu donner prétexte à une conception si étrange et si inattendue. Voici l'explication qu'on trouve à ce sujet dans une Vie de Molière écrite par un anonyme en 1724 : « Un ambassadeur de la Porte Ottomane vint à la cour de France. Le roi, qui aimoit à briller, lui donna audience avec un habit superbe, tout chargé de pierreries. Cet envoyé, sortant des appartements, témoigna de l'admiration pour la bonne mine et l'air majestueux du roi, sans dire un seul mot de la richesse des pierreries. Un courtisan, voulant savoir ce qu'il en pensoit, s'avisa de le mettre sur ce chapitre, et eut pour réponse qu'il n'y avoit rien là de fort admirable pour un homme qui avoit vu le Levant. « Quand Sa Hautesse sort, ajouta l'ambassadeur, la « housse de son cheval porte plus de pierreries qu'il n'y en a sur « l'habit de Sa Majesté. » Les adorateurs du demi-dieu se sentirent blessés de cette réponse; Colbert, s'entretenant avec Molière à ce propos, lui demanda s'il ne seroit pas possible de rabattre l'orgueil du mécréant. Molière accepta la mission; c'est dans ce but qu'il imagina, de concert avec Lulli, l'extravagante cérémonie où il a caricaturé l'étiquette asiatique et les rites de l'Alcoran. L'ambassadeur, qu'on vouloit mortifier par ce spectacle ridicule, en fit une critique fort modérée : il trouva seulement à redire qu'on donnât la bastonnade sur le dos au lieu de la donner sur la plante des pieds, comme c'est l'usage. » Ou nous nous trompons bien, ou la riposte de Son Excellence turque, si elle avoit réellement eu lieu, seroit partie d'un esprit moins naïf et plus malicieux qu'on a l'air de le supposer communément; et, dans cette circonstance, Molière, qui jouoit monsieur Jourdain, n'auroit pas eu, comme on dit, le dernier mot. Avons-nous besoin d'avertir que toute cette histoire anecdotique est loin d'offrir de complètes garanties d'authenticité? Ainsi, l'on voit bien qu'au printemps de cette année 1670 un envoyé extraordinaire du Grand Seigneur, que la Gazette nomme Muta Ferraca, fut reçu à Paris; mais ce ministre de la Porte étoit parti le 29 mai, et il n'avoit pas eu de successeur immédiat.

D'après le témoignage du chevalier d'Arvieux, c'est le roi lui-même qui auroit eu l'idée de mettre les Turcs sur la scène.

« Sa Majesté m'ordonna, dit-il,[1] de me joindre à MM. de Molière et de Lulli, pour composer une pièce de théâtre où l'on pût faire entrer quelque chose des habillements et des manières des Turcs (l'arrivée de l'ambassadeur turc à Paris étoit toute récente). Je me rendis pour cet effet au village d'Auteuil, où M. de Molière avoit une maison fort jolie. Ce fut là que nous travaillâmes à cette pièce de théâtre que l'on voit dans les Œuvres de Molière, sous le titre de *Bourgeois gentilhomme.* » Le chevalier d'Arvieux avoit séjourné douze ans dans les Échelles du Levant; il avoit, en 1668, négocié avec le dey de Tunis un traité qui rendit à la liberté trois cent quatre-vingts esclaves françois; et, en 1672, il fut encore envoyé à Constantinople, où il contribua efficacement comme interprète à la conclusion d'un traité avec Mahomet IV; il connoissoit parfaitement les langues turque et arabe. C'est donc à cette connoissance qu'il auroit dû de collaborer avec Molière et Lulli : il auroit fourni quelques-uns des détails de la cérémonie, quelques mots des langues turque et arabe qui y sont employés. Ainsi entendue, sa collaboration est tout à fait admissible.

L'ancienne critique trouvoit beaucoup à dire à cette mascarade; elle la jugeoit trop bouffonne, burlesque, impossible. On est moins rigoureux aujourd'hui. On a appris à mieux goûter cette verve folle, cette fantaisie étourdissante, ces ébats où la farce, emportée par le rire, ne garde plus de mesure et se perd dans un surcroît d'inventions comiques qui vont renchérissant les unes sur les autres. C'est par là que Molière rivalise avec les théâtres plus libres que nous connoissons, et rejoint notamment le fantasque et hyperbolique Aristophane.

Au reste, cette bouffonnerie excessive n'étoit pas si éloignée de la vraisemblance qu'elle nous le paroît à présent. L'histoire de cette époque devoit fournir à Molière la plus singulière justification. L'abbé de Saint-Martin, qui employa une partie de sa fortune à orner la ville de Caen de plusieurs monuments utiles, et entre autres de fort belles fontaines, porta la crédulité aussi loin que monsieur Jourdain, puisqu'il s'imagina que le roi de Siam, ayant lu ses ouvrages, l'avoit élevé à la dignité de mandarin, et qu'il fut reçu avec des cérémonies plus bizarres encore

1. *Mémoires du chevalier d'Arvieux*, t. IV, p. 252.

que celles du *Bourgeois gentilhomme*. Le crédule abbé resta toute sa vie persuadé qu'il étoit mandarin de Siam, et marquis de Miskou à la Nouvelle-France;[1] et il ne manquoit jamais de joindre tous ces titres à sa signature. Cette grande réception se fit à Caen en 1686, c'est-à-dire seize ans après la première représentation du *Bourgeois gentilhomme*.

Le musicien Lulli eut une grande part dans ce divertissement. Non-seulement il composa la musique du *Bourgeois gentilhomme*, mais encore il remplit le rôle du Muphti. A ce rôle se rattache une anecdote qu'on raconte ainsi.

« Lulli avoit déjà reçu de Louis XIV des lettres de noblesse, quand on lui dit que, s'il vouloit suivre la route ordinaire pour arriver à la gentilhommerie par une charge de secrétaire du roi, cette porte lui seroit fermée, et qu'une personne de la compagnie s'en étoit même vantée. Pour avoir le plaisir de narguer ses ennemis, il garda ses lettres de noblesse et ne les fit point enregistrer.

« Quelques jours après, il remplit de nouveau le personnage du Muphti dans *le Bourgeois gentilhomme*, à Versailles, chanta fort bien sa partie et chargea ce rôle par les danses, les pasquinades les plus folles. Le roi, qu'il divertit beaucoup, lui fit des compliments; Lulli s'empressa de lui dire qu'il avoit fait tous ses efforts pour plaire à Sa Majesté; que son zèle pour la servir l'avoit emporté sans doute un peu trop loin, et que malheureusement il alloit en être puni. « Pourquoi donc? — Sire, j'avois « dessein d'être secrétaire du roi; les secrétaires de Votre Majesté « ne voudront plus me recevoir. — Ils ne voudront plus vous re- « cevoir! repartit le monarque; ce sera bien de l'honneur pour « eux. Allez, voyez monsieur le chancelier. »

« Lulli courut chez M. Le Tellier, et le bruit se répandit aussitôt que le *Chiacchierone* de *Monsieur de Pourceaugnac* et du *Bourgeois gentilhomme* devenoit secrétaire du roi. Les secrétaires du roi se révoltèrent, ils murmuroient tout haut : « Voyez- « vous le moment qu'il choisit? A peine a-t-il quitté son bonnet « pointu, sa barbe de muphti, qu'il ose solliciter une charge ho-

1. Le récit de cette plaisanterie a été publié en trois volumes in-12, sous le titre de: *Mandarinade ou Histoire comique du mandarinat de M. l'abbé de Saint-Martin*, marquis de Miskou, docteur en théologie, et protonotaire du saint-siége, etc.; La Haye, 1738.

norable, et prétendre à la qualité de secrétaire de Sa Majesté. « Ce farceur, ce baladin, encore tout haletant des pirouettes et « des gambades qu'il vient de faire sur le théâtre, demande une « entrée au sceau ! »

« C'est ce que désiroit Lulli; il les vouloit pousser à bout, les irriter, afin que l'excès de leur dépit vînt ajouter à l'éclat de sa victoire. M. de Louvois, sollicité par messieurs de la chancellerie, et qui faisoit partie de leur corps, en fut offensé vivement. Il reprocha à Lulli sa témérité : « Il vous sied bien, lui dit-il, « d'aspirer à une charge honorable; vous qui n'avez d'autre « recommandation et d'autres services que d'avoir fait rire le roi. « — Hé! tête-bleu! vous en feriez autant, si vous le pouviez! » La riposte étoit gaillarde; et, ajoute un contemporain, il n'y avoit dans le royaume que le maréchal de La Feuillade et Lulli qui eussent osé répondre à M. de Louvois de cet air. Le roi dit un mot à l'oreille de M. Le Tellier, et alors ce chancelier changea de gamme, en adroit courtisan. Les secrétaires du roi vinrent lui faire des remontrances sur l'intérêt qu'ils avoient à ce qu'on refusât Lulli pour la gloire de leur corps. Le chancelier les renvoya en employant à leur égard des termes plus désagréables que ceux dont Louis XIV s'étoit servi.

« Lulli reçut ses provisions avec des agréments inouïs; le reste de la cérémonie s'accomplit avec la même facilité; ses confrères firent assaut de politesse pour l'accueillir. Lulli ne voulut pas montrer moins d'empressement et de galanterie : le secrétaire musicien donna le festin le plus somptueux à ses nouveaux camarades, et leur offrit un plat de son métier, en les invitant à la représentation du *Triomphe de l'Amour,* annoncée à l'Opéra. Ils y vinrent tous, et l'on vit la chancellerie en corps, quatre rangs de gens graves, en manteau noir, en grand chapeau de castor, aux plus belles places de l'amphithéâtre, qui écoutoient avec un sérieux admirable les sarabandes et les gigues de leur confrère le musicien. Cette singulière décoration embellit le spectacle, et l'Opéra fit connoître à tout Paris que son seigneur, ayant voulu se donner un nouveau titre, n'en avoit pas eu le démenti. M. de Louvois même ne crut pas devoir garder sa mauvaise humeur. Suivi d'une troupe de courtisans, il rencontra Lulli dans la galerie de Versailles, et lui dit en passant : « Bonjour, mon con-

« frère ! » Ce qui fut regardé comme un bon mot de M. de Louvois.[1] »

Revenons à la nouvelle comédie, et racontons ce que Grimarest rapporte de l'accueil qui lui fut fait à Chambord. « A la première représentation, le roi n'avoit donné aucun signe de satisfaction ; et, à son souper, il ne dit pas un seul mot à Molière. Ce silence du monarque parut aux courtisans une marque certaine de mécontentement, et ils se mirent à traiter le poëte comme un homme en disgrâce, c'est-à-dire à le déchirer. « Molière nous « prend assurément pour des grues, de croire nous divertir avec « de telles pauvretés, » disoit M. le duc de ***. « Qu'est-ce qu'il « veut dire avec son Halaba, balachou ? » ajoutoit M. le duc de ***. « Le pauvre homme extravague ; il est épuisé. Si quelque auteur « ne prend le théâtre, il va tomber. Cet homme-là donne dans la « farce italienne. » Il se passa cinq ou six jours avant que l'on représentât cette pièce pour la seconde fois ; et, pendant ces cinq jours, Molière, tout mortifié, se tint caché dans sa chambre. Il appréhendoit le mauvais compliment du courtisan prévenu. Il envoyoit seulement Baron à la découverte, qui lui rapportoit toujours de mauvaises nouvelles. Toute la cour étoit révoltée.

« Cependant on joua cette pièce pour la seconde fois. Après la représentation, le roi, qui n'avoit point encore porté son jugement, eut la bonté de dire à Molière : « Je ne vous ai point parlé « de votre pièce à la première représentation, parce que j'ai « appréhendé d'être séduit par la manière dont elle avoit été « représentée ; mais, en vérité, Molière, vous n'avez encore rien « fait qui m'ait plus diverti, et votre pièce est excellente. » Molière reprit haleine au jugement de Sa Majesté, et aussitôt il fut accablé de louanges par les courtisans, qui tous d'une voix répétoient, tant bien que mal, ce que le roi venoit de dire à l'avantage de la pièce. « Cet homme-là est inimitable, » disoit le même duc de *** ; « il y a un *vis comica* dans tout ce qu'il fait que les « anciens n'ont pas aussi heureusement rencontré que lui. »

Nous voyons, dans la Gazette, que la seconde représentation eut lieu le 16 octobre, trois jours, par conséquent, et non cinq jours après la première. *Le Bourgeois gentilhomme* fut encore joué à Chambord le 20 et le 21 ; puis à Saint-Germain-en-Laye

1. Castil-Blaze, *Molière musicien*.

le 9, le 11 et le 13 novembre. Lorsque la cour fut bien rassasiée de ce spectacle, Molière fut autorisé à en réjouir la ville. Robinet, dans sa lettre datée du 22 novembre, annonçoit au public *le Bourgeois gentilhomme,* en même temps que la *Bérénice* de Corneille.

La première (nouvelle) en forme d'avis,
Dont maints et maints seront ravis,
Est que ce poëme de Corneille,
Sa *Bérénice* nonpareille,
Se donnera pour le certain
Le jour de vendredi prochain,
Sur le théâtre de Molière;
Et que, par grâce singulière,
Mardi, l'on y donne au public,
De bout en bout et ric à ric,
Son charmant *Bourgeois gentilhomme,*
C'est-à-dire presque tout comme
A Chambord et dans Saint-Germain
L'a vu notre grand souverain,
Mèmes avecques des entrées
De ballet des mieux préparées,
D'harmonieux et grands concerts,
Et tous les ornements divers
Qui firent de ce gai régale
La petite oie à la royale.[1]
J'ajoute encor, brièvement,
Qu'on doit alternativement
Jouer la grande *Bérénice*
Qu'on loue avec tant de justice,
Et *le Gentilhomme bourgeois.*
L'on pourra donc, comme je crois,
Beaucoup ainsi se satisfaire.

La comédie nouvelle fut en effet jouée le 23 novembre; la première représentation produisit 1397 livres, la deuxième 1260 livres. La Grange enregistre au 28 novembre la représentation de *Bérénice,* qui produisit le premier jour 1913 livres, le second jour 1669 livres. Les deux pièces furent données alternativement : *le Bourgeois gentilhomme* eut vingt-quatre représentations jusqu'à la clôture de Pâques suivant, et *Bérénice* vingt.

1. On nommoit *petite oie* ce qui étoit l'agrément et l'ornement des choses; dans la toilette, c'étoient les plumes, les rubans; en amour, c'étoient les premiers priviléges, les menues faveurs. En se rappelant les différentes applications de ce mot, aujourd'hui inusité, on comprendra ce que Robinet veut dire.

La pièce fut imprimée peu après : « *Le Bourgeois gentilhomme*, comédie-ballet faite à Chambord pour le divertissement du Roy, par J.-B. P. Molière. Et se vend pour l'autheur. A Paris, chez Pierre Le Monnier, au Palais, vis-à-vis la porte de l'église de la Sainte-Chapelle, à l'image S. Louis et au Feu divin. 1671. Avec privilége du Roy. » Ces mots *Et se vend pour l'auteur,* que nous voyons ici et que nous retrouverons sur le titre de l'édition princeps de *Psyché,* des *Fourberies de Scapin* et des *Femmes savantes,* achèvent de confirmer ce que nous avons dit de la mention à peu près semblable que présente l'édition originale du *Tartuffe* (voyez tome IV, page 399).

Deuxième édition : « *Le Bourgeois gentilhomme*, comédie-ballet faite à Chambord pour le divertissement du Roy, par J.-B. P. Molière. A Paris, chez Claude Barbin, au Palais, sur le second perron de la Sainte-Chapelle. 1673. Avec privilége du Roy. »

Enfin elle a place dans l'édition de 1682 sous ce titre : « *Le Bourgeois gentilhomme,* comédie-ballet, faite à Chambord pour le divertissement du Roy, au mois d'octobre 1670, par J.-B. P. de Molière, et représentée en public à Paris, pour la première fois, sur le théâtre du Palais-Royal, le 23 novembre de la même année 1670 par la troupe du Roy. »

Avant toutes ces éditions de la pièce, on avoit eu le livre du ballet : « *Le Bourgeois gentilhomme,* comédie-ballet, donné par le Roy à toute sa cour dans le château de Chambord, au mois d'octobre 1670. A Paris, chez Robert Ballard, seul imprimeur du Roy pour la musique. 1670. Avec privilége de Sa Majesté. »

LE

BOURGEOIS GENTILHOMME

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois	MOLIÈRE.
MADAME JOURDAIN, sa femme	HUBERT.
LUCILE, fille de M. Jourdain	Mlle MOLIÈRE.
CLÉONTE, amoureux de Lucile	LA GRANGE.
DORIMÈNE, marquise	Mlle DEBRIE.
DORANTE, comte, amant de Dorimène	LA THORILLIÈRE.
NICOLE, servante de M. Jourdain	Mlle BEAUVAL.[1]
COVIELLE, valet de Cléonte	***
UN MAITRE DE MUSIQUE	***
UN ÉLÈVE du maître de musique	GAYE.
UN MAITRE A DANSER	***
UN MAITRE D'ARMES	DEBRIE.
UN MAITRE DE PHILOSOPHIE	DU CROISY.
UN MAITRE TAILLEUR	***
UN GARÇON TAILLEUR	***

DEUX LAQUAIS.

PLUSIEURS MUSICIENS, MUSICIENNES, JOUEURS D'INSTRUMENTS, DANSEURS, CUISINIERS, GARÇONS TAILLEURS, ET AUTRES PERSONNAGES DES INTERMÈDES DU BALLET.

La scène est à Paris.

1. Mlle Beauval venoit d'entrer dans la troupe du Palais-Royal, où, disoit Robine dans sa lettre du 27 septembre 1670 :

> On voit depuis peu la Beauval,
> Actrice d'un rare mérite,
> Qui de bonne grâce récite
> Ainsi qu'avecque jugement,
> Et qui, bref, en est l'ornement.

La lettre de cachet par laquelle cette actrice fut appelée à Paris a été imprimée par M. Depping, dans la *Correspondance administrative sous Louis XIV* (tome IV, page 571), et reproduite par M. Taschereau; la voici : « A Saint-Germain en Laye, le xxxie juillet 1670. — S. M. voulant toujours entretenir les troupes de ses comédiens complètes, et pour cet effet les meilleurs des provinces, pour son divertissement; et étant informé que la nommée de Beauval, l'une des actrices de la troupe des comédiens qui est présentement à Mâcon, a toutes les qualités requises pour mériter une place dans la troupe de ses comédiens qui représentent dans la salle de son Palais-Royal, Sadite Majesté mande et ordonne à ladite Beauval et à son mari de se rendre incessamment à la suite de sa cour pour y recevoir ses ordres. Veut et entend que les comédiens de la dite troupe qui est présentement à Mâcon aient à les laisser sûrement et librement partir sans leur donner aucun trouble ni empêchement, nonobstant toutes conventions, contrats et traités avec clauses de dédit qu'ils pourroient avoir faits ensemble, dont, attendu qu'il s'agit de la satisfaction et du service de S. M., elle les a relevés et dispensés. Enjoint à tous ses officiers et sujets qu'il appartiendra, de tenir la main à l'exécution du présent ordre. Signé : LOUIS. Et plus bas : COLBERT. »

Nous avons dit (tome II, page L) quelle influence la création de ce personnage de Nicole exerça sur l'avenir de cette artiste.

LE
BOURGEOIS GENTILHOMME

COMÉDIE-BALLET

ACTE PREMIER.

L'ouverture se fait par un grand assemblage d'instruments; et dans le milieu du théâtre on voit un élève du maître de musique qui compose sur une table un air que le bourgeois a demandé pour une sérénade.*

SCÈNE PREMIÈRE.

UN MAITRE DE MUSIQUE,
UN MAITRE A DANSER, TROIS MUSICIENS,
DEUX VIOLONS, QUATRE DANSEURS.

LE MAITRE DE MUSIQUE, parlant à ses musiciens.

Venez, entrez dans cette salle, et vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

* Le livre du ballet ajoute : *Les paroles de cet air sont :*

Je languis nuit et jour, etc.,

comme ci-après.

LE MAITRE A DANSER, parlant aux danseurs.

Et vous aussi, de ce côté.

LE MAITRE DE MUSIQUE, à l'élève.

Est-ce fait?

L'ÉLÈVE.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyons... Voilà qui est bien.

LE MAITRE A DANSER.

Est-ce quelque chose de nouveau?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, c'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

LE MAITRE A DANSER.

Peut-on voir ce que c'est?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

LE MAITRE A DANSER.

Nos occupations, à vous et à moi, ne sont pas petites maintenant.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête. Et votre danse et ma musique auroient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

LE MAITRE A DANSER.

Non pas entièrement; et je voudrois pour lui qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il est vrai qu'il les connoît mal, mais il les paye bien; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

LE MAITRE A DANSER.

Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissements me touchent, et je tiens que, dans tous les beaux-arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essuyer, sur des compositions, la barbarie d'un stupide.[1] Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art, qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et, par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail.[2] Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues; et ce sont des douceurs exquises que des louanges éclairées.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les

1. Le maître à danser parle un langage qui ressemble à celui des précieuses. C'est un trait de pinceau qu'il est bon de remarquer.

2. *Régaler*, dans le sens de dédommager, de donner contentement et joie en échange d'une peine, d'un travail, d'un souci. (Voyez tome Ier, page 94.)

Régaler, dit M. Génin, est la forme itérative de *galer*, qui signifioit se réjouir, prendre du bon temps. « Vous ne faites que aler par pays et galer par les tavernes. » (*Lettres de Rémission de 1409.*)

Ce mot s'employoit aussi activement, dans le sens de bien traiter, faire danser, réjouir quelqu'un :

Çà, là, galons-le en enfant de bon lieu.

(LA FONTAINE, *le Diable de Papefiguière.*)

applaudissements que vous dites; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise : il y faut mêler du solide; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contre-sens; mais son argent redresse les jugements de son esprit. Il a du discernement dans sa bourse; ses louanges sont monnoyées; et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

LE MAITRE A DANSER.

Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent; et l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

LE MAITRE A DANSER.

Assurément; mais je n'en fais pas tout mon bonheur; et je voudrois qu'avec son bien il eût encore quelque bon goût des choses.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je le voudrois aussi; et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connoître dans le monde; et il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.[1]

1. L'amour des louanges chez le maître à danser, et l'amour de l'argent chez le maître de musique, forment un contraste naturel et piquant; mais

LE MAITRE A DANSER.

Le voilà qui vient.

SCÈNE II.

MONSIEUR JOURDAIN, en robe de chambre et en bonnet de nuit; LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, L'ÉLÈVE DU MAITRE DE MUSIQUE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, DANSEURS, DEUX LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé bien, messieurs? Qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie?

le coup de maître, c'est d'avoir fait le plus sensible à la gloire celui des deux qui a le moins droit d'y prétendre. Dans un musicien, un compositeur, préférer l'honneur au profit seroit un sentiment légitime et noble; dans un danseur, ce n'est guère qu'un ridicule. Ainsi, Molière met en action cette observation de mœurs, qu'on est souvent à portée de faire, que la vanité d'un artiste est toujours en raison de la futilité de son art. (Auger.)

Il y a du vrai dans cette remarque d'Auger. Faisons toutefois observer que l'art de la danse étoit alors en beaucoup plus haute considération qu'il ne l'est aujourd'hui. M. Castil-Blaze cite à ce propos les considérants de l'acte de Louis XIV qui fonda l'Académie de Danse en 1661 : « Bien que l'art de la danse ait toujours été reconnu l'un des plus honnêtes et des plus nécessaires à former le corps, et lui donner les premières et les plus naturelles dispositions à toutes sortes d'exercices, et entre autres à ceux des armes, et par conséquent l'un des plus utiles à notre noblesse et autres qui ont l'honneur de nous approcher, non-seulement en temps de guerre, dans nos armées, mais encore en temps de paix, dans les divertissements de nos ballets; néanmoins il s'est, pendant les désordres des dernières guerres, introduit dans ledit art, comme dans tous les autres, un grand nombre d'abus capables de les porter à leur ruine irréparable...

« Beaucoup d'ignorants ont tâché de défigurer la danse et de la corrompre en la personne de la plus grande partie des gens de qualité; ce qui fait que nous en voyons peu, dans notre cour et suite, capables d'entrer dans nos ballets, quelque dessein que nous eussions de les y appeler. A quoi étant nécessaire de pourvoir, et désirant rétablir ledit art dans sa perfection, et l'augmenter en tant que faire se pourra, nous avons jugé à propos d'établir dans notre bonne ville de Paris une Académie royale de Danse. »

LE MAITRE A DANSER.

Comment? Quelle petite drôlerie?

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé! la... Comment appelez-vous cela? Votre prologue ou dialogue de chansons et de danse.

LE MAITRE A DANSER.

Ah! ah!

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez préparés.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous ai fait un peu attendre; mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité; et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

LE MAITRE A DANSER.

Tout ce qu'il vous plaira.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je me suis fait faire cette indienne-ci.[1]

1. L'indienne désignoit alors une étoffe venue de l'Inde et étoit un grand luxe.

LE MAITRE A DANSER.

Elle est fort belle.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Cela vous sied à merveille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Laquais! holà, mes deux laquais!

PREMIER LAQUAIS.

Que voulez-vous, monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN.

Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (Au maitre de musique et au maitre à danser.) Que dites-vous de mes livrées?

LE MAITRE A DANSER.

Elles sont magnifiques.

MONSIEUR JOURDAIN. Il entr'ouvre sa robe, et fait voir un haut-de-chausses étroit de velours rouge, et une camisole de velours vert dont il est vêtu.

Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il est galant.

MONSIEUR JOURDAIN.

Laquais!

PREMIER LAQUAIS.

Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

L'autre laquais!

SECOND LAQUAIS.

Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN, ôtant sa robe de chambre.

Tenez ma robe. (Au maître de musique et au maître à danser.) Me trouvez-vous bien comme cela?

LE MAITRE A DANSER.

Fort bien. On ne peut pas mieux.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voyons un peu votre affaire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un air (Montrant son élève.) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, mais il ne falloit pas faire faire cela par un écolier; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il ne faut pas, monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres; et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Écoutez seulement.

MONSIEUR JOURDAIN, à ses laquais.

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe. Non, redonnez-la-moi; cela ira mieux.

UN MUSICIEN, chantant.*

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis.

* Var. *Une musicienne est priée de chanter l'air qu'a composé l'Élève; laquelle chante les paroles qui suivent :* (Livre du ballet.)

Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas! que pourriez-vous faire à vos ennemis?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cette chanson me semble un peu lugubre; elle endort, et je voudrois que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci par-là.[1]

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il faut, monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

MONSIEUR JOURDAIN.

On m'en apprit un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez... la... Comment est-ce qu'il dit?

LE MAITRE A DANSER.

Par ma foi, je ne sais.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans.

LE MAITRE A DANSER.

Du mouton?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui. Ah! (Il chante.)

Je croyois Jeanneton
Aussi douce que belle;
Je croyois Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas! hélas!

1. Le flutiste Descoteaux, le même à qui Molière disoit un jour en parlant de La Fontaine : « Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme, » Descoteaux faisoit cette remarque : « Si je joue à ma fenêtre un air du Pont-Neuf, une brunette du temps d'Henri IV, tout le monde s'arrête. Si je fais entendre un air nouveau, quel qu'il soit, les Parisiens passent leur chemin sans y prêter la moindre attention. » Le goût musical de M. Jourdain étoit donc celui qui régnoit alors dans la classe moyenne; quelque chose lui en reste encore aujourd'hui.

Elle est cent fois, mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre aux bois.[1]

N'est-il pas joli?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Le plus joli du monde!

LE MAITRE A DANSER.

Et vous le chantez bien.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est sans avoir appris la musique.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

LE MAITRE A DANSER.

Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

MONSIEUR JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre; car, outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie qui doit commencer ce matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La philosophie est quelque chose; mais la musique, monsieur, la musique...

1. C'est ainsi que la chanson est imprimée dans l'édition originale et dans celle de 1682. On a proposé d'écrire ainsi les trois derniers vers :

Hélas! hélas! elle est cent fois,
Mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre aux bois.

LE MAITRE A DANSER.

La musique et la danse... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui soit si utile dans un État que la musique.[1]

LE MAITRE A DANSER.

Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans la musique, un État ne peut subsister.

LE MAITRE A DANSER.

Sans la danse, un homme ne sauroit rien faire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

LE MAITRE A DANSER.

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, et les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment cela?

1. Dans les lettres données par Charles IX en 1570 pour l'établissement de l'Académie de Musique, on lit : « Et que l'opinion de plusieurs grands philosophes anciens ne soit à mespriser, à sçavoir qu'il importe grandement pour les mœurs des citoyens d'une ville que la musique courante et usitée au pays soit retenue sous certaines loix, d'autant que la pluspart des esprits des hommes se conforment et comportent selon qu'elle est; de façon que là où la musique est désordonnée, là volontiers les mœurs sont dépravez, et où elle est bien ordonnée, là sont les hommes bien moriginez. A ces causes, etc. »

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cela est vrai.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et si tous les hommes apprenoient la musique, ne seroit-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle?

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous avez raison.

LE MAITRE A DANSER.

Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un État, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire?[1]

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, on dit cela.

LE MAITRE A DANSER.

Et faire un mauvais pas peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cela est vrai, vous avez raison tous deux.[2]

1. Dans *les Aventures du baron de Fæneste*, ouvrage satirique, composé en 1620 par T.-Agrippa d'Aubigné, on lit : « Un baladin nommé Faucheri, qui n'étoit point assis avec les autres, vint dire par-dessus les épaules que les royaumes se ruinoient faute de la danse. »

2. Ce dialogue a donné lieu de rappeler la vanité des deux danseurs, dont on peut dire qu'ils ont été les derniers grands hommes de leur profession, Marcel et Vestris. Marcel avoit la prétention de reconnoître un homme d'État à sa manière de danser; et Vestris disoit, en parlant de lui-même, et cela sérieusement : « Il n'y a que trois grands hommes en Europe : le roi de Prusse, Voltaire et moi! »

LE MAITRE A DANSER.

C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je comprends cela à cette heure.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux affaires?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

MONSIEUR JOURDAIN.

Fort bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE, aux musiciens.

Allons, avancez. (A monsieur Jourdain.) Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pourquoi toujours des bergers? On ne voit que cela partout.

LE MAITRE A DANSER.

Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que, pour la vraisemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers; et il n'est guère naturel, en dialogue, que des princes ou des bourgeois chantent leurs passions.[1]

1. La plupart des commentateurs ont cru découvrir, dans le dernier couplet du maître à danser, un trait satirique dirigé contre l'opéra italien, introduit en France par Mazarin en 1645, et contre l'opéra françois, qui préparoit son début. On pourroit aussi bien prendre ces paroles pour un conseil prudent qui a été suivi. Molière exclut de la scène lyrique les princes et les bourgeois; que restoit-il à Perrin, à Cambert, fondateurs de notre opéra? la mythologie et la féerie. Le champ étoit encore assez vaste, et des

MONSIEUR JOURDAIN.

Passe, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE

UNE MUSICIENNE ET DEUX MUSICIENS.

LA MUSICIENNE.

Un cœur, dans l'amoureux empire,
De mille soins est toujours agité.
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire;
Mais quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

PREMIER MUSICIEN.

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie;
On ne peut être heureux sans amoureux désirs.
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

SECOND MUSICIEN.

Il seroit doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvoit en amour de la foi;
Mais, hélas! ô rigueur cruelle!
On ne voit point de bergère fidèle;
Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

PREMIER MUSICIEN.

Aimable ardeur!

LA MUSICIENNE.

Franchise[1] heureuse!

personnages fantastiques sembloient inventés tout exprès pour faire accepter un langage séduisant, mais, sans contredit, très-peu naturel. L'Académie a suivi le plan que Molière lui traçoit; elle a même saisi le mot de l'énigme qu'il lui laissoit à deviner, en exploitant les fictions de la mythologie antique, de la féerie du moyen âge, combinées plus ou moins adroitement avec les fadaises de la bergerie. (Castil-Blaze.)

1. *Franchise* dans le sens d'*indépendance*.

SECOND MUSICIEN.

Sexe trompeur!

PREMIER MUSICIEN.

Que tu m'es précieuse!

LA MUSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur!

SECOND MUSICIEN.

Que tu me fais d'horreur!

PREMIER MUSICIEN.

Ah! quitte, pour aimer, cette haine mortelle!

LA MUSICIENNE.

On peut, on peut te montrer
Une bergère fidèle.

SECOND MUSICIEN.

Hélas! où la rencontrer?

LA MUSICIENNE.

Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

SECOND MUSICIEN.

Mais, bergère, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur?

LA MUSICIENNE.

Voyons, par expérience,
Qui des deux aimera mieux.

SECOND MUSICIEN.

Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les dieux!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A des ardeurs si belles
Laissons-nous enflammer;
Ah! qu'il est doux d'aimer
Quand deux cœurs sont fidèles!

MONSIEUR JOURDAIN.

Est-ce tout?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je trouve cela bien troussé, et il y a là dedans de petits dictons assez jolis.

LE MAITRE A DANSER.

Voici, pour mòn affaire, un petit essai des plus beaux mouvements et des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.

MONSIEUR JOURDAIN.

Sont-ce encore des bergers ?

LE MAITRE A DANSER.

C'est ce qu'il vous plaira. (Aux danseurs.) Allons.

ENTRÉE DE BALLET.

Quatre danseurs exécutent tous les mouvements différents et toutes les sortes de pas que le maître à danser leur commande : et cette danse fait le premier intermède.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT CHANTÉ ET DANSÉ DANS LE DIALOGUE EN MUSIQUE ET DANS LE PREMIER INTERMÈDE.

Une musicienne : Mademoiselle Hilaire.

Premier musicien : Monsieur Langeais.

Second musicien : Monsieur Gaye.

Deux violons : Les sieurs Laquaisse et Marchand.

Quatre danseurs : Messieurs La Pierre, Favier, Saint-André et Magny.

ACTE DEUXIÈME.[1]

SCÈNE PREMIÈRE.

MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore: et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est pour tantôt, au moins; et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

LE MAITRE A DANSER.

Tout est prêt.

1. Les actes de cette pièce sont séparés par des intermèdes à la manière des anciens; comme les mêmes personnages se retrouvent toujours sur la scène, rien ne seroit plus facile que de réunir les cinq actes en un seul. *Le Bourgeois gentilhomme* est donc en réalité une pièce en un acte, divisée par des entrées de ballet. Aucun autre des ouvrages de Molière ne présente une pareille singularité. (Aimé Martin.)

Dans le livre du ballet, *le Bourgeois gentilhomme* n'est divisé qu'en trois actes; le premier acte continue après le premier intermède.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au reste, monsieur, ce n'est pas assez; il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique, et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis ou tous les jeudis.[1]

MONSIEUR JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité en ont?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois voix, un dessus, une haute-contre,[2] et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un téorbe, et d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour les ritournelles.[3]

1. Il paroît que ces deux jours de la semaine étoient spécialement choisis pour les réunions musicales. Les directeurs de l'Opéra, dont le théâtre fut ouvert l'année suivante (1671, 10 mars), ne les prirent pas. L'Opéra donna ses représentations les dimanches, mardis, vendredis, depuis les fêtes de Pâques jusqu'à la Saint-Martin (11 novembre). Pour la saison d'hiver, une quatrième représentation par semaine avoit lieu le jeudi. Pendant toute l'année, les premières représentations d'ouvrages nouveaux ou remis en scène étoient données invariablement le jeudi. (Castil-Blaze.)

2. Le mot *haute-contre* désignoit une voix plus élevée et moins volumineuse que le ténor ; c'étoit le *contraltino* des Italiens.

3. Les violes, le téorbe, le luth, le clavecin, avoient le privilége exclusif d'accompagner la musique de chambre. Leur son plus doux, la faculté de former des accords, des arpéges, les faisoient préférer aux violons, à qui l'on abandonnoit le soin de jouer les préludes, les ritournelles, et de se faire entendre pendant que les voix se taisoient. La *basse de viole* est un instrument de la forme du violon, mais beaucoup plus grand, ayant sept cordes, et dont on joue avec l'archet. Il n'est plus d'usage, non plus que le *téorbe*, ou *tuorbe*, espèce de luth à deux manches, dont on joue en pinçant les cordes avec les doigts.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y faudra mettre aussi une trompette marine.[1] La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous gouverner les choses.

MONSIEUR JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens, pour chanter à table.[2]

1. Remarquons d'abord que c'est justement le moins harmonieux de tous les instruments de musique. Il est bruyant, mais il n'a d'autre harmonie que celle de ses aliquotes, harmonie fantastique et qu'il faut examiner avec la loupe de Savart ou de Chladni.

Beaucoup de personnes savent ce que c'est qu'une trompette marine. Aux représentations du *Bourgeois gentilhomme,* je me suis aperçu que plusieurs l'ignoroient. En effet, ce mot de *trompette marine* donne l'idée d'une conque de triton, d'un cornet à bouquin, d'un buccin, d'un turlututu, d'un taratantara de la même espèce. La trompette marine, ancien monocorde, *fidis ad modum tubæ resonans*, est un instrument de la forme d'une grande mandoline. Sur un manche extrêmement long, se déploie une seule corde de boyau très-grosse, montée sur un chevalet qui ne touche que d'un pied sur la table. On presse la corde avec le pouce, tandis qu'on la frotte vivement avec l'archet. Les Italiens, les Espagnols, les Allemands, les Anglois, lui donnent le même nom que nous, *tromba marina, trompa marina, seetrompete, marine trumpet.*

En 1775, les joueurs de trompette marine faisoient encore leur partie dans la musique du roi. Le dessus de cet instrument étoit exécuté par H. G. Carrion de Nisas, la quinte par P. Anores, la basse par P. Féray. Comme les trombones, les trompettes marines figuroient au nombre de trois. Elles ne pouvoient faire sonner les trois notes de l'accord d'une autre manière, la double corde leur étant interdite. (Castil-Blaze.)

2. C'étoit l'usage, parmi les grands personnages de cette époque, d'égayer les festins avec de la musique et de la danse. On rencontre dans les Mémoires un grand nombre de traces de cette coutume. Citons ces quelques lignes des Mémoires de mademoiselle de Montpensier : « Mme de Châtillon entra comme je dînois, et que mes violons jouoient; elle me dit : « Avez-vous le cœur d'entendre ces violons, pendant que l'on assure que « nous serons tous chassés? » Je lui répondis : « Il faut attendre et se « résoudre. »

Et encore, cent ans plus tard : « Aux festins splendides que La Poupeli-

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais, surtout, que le ballet soit beau.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous en serez content, et, entre autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! les menuets sont ma danse, et je veux que vous me les voyiez danser.[1] Allons, mon maître.

LE MAITRE A DANSER.

Un chapeau, monsieur, s'il vous plaît. (Monsieur Jourdain va prendre le chapeau de son laquais, et le met par-dessus son bonnet de nuit. Son maître lui prend les mains, et le fait danser sur un air de menuet qu'il chante.) La, la, la; la, la, la, la, la, la; la, la, la (*bis*); la, la, la; la, la. En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la; la, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiés. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps.

MONSIEUR JOURDAIN.

Euh?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voilà qui est le mieux du monde.

nière donnoit en son château de Passy, dit Marmontel, lorsque de belles voix avoient charmé l'oreille, que Jéliotte et Mlle de Fel avoient chanté les délices de l'amour heureux; que Chassé, d'une voix éclatante et sonore, frappoit la dernière cadence d'une chanson bachique, on étoit agréablement surpris de voir Lany, sa sœur, Mlle Puvigné quitter la table, et dans la même salle danser les airs que l'orchestre exécutoit. »

1. On disoit *danser les menuets*, suivant l'étymologie du mot : danser les pas menus.

MONSIEUR JOURDAIN.

A propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise: j'en aurai besoin tantôt.

LE MAITRE A DANSER.

Une révérence pour saluer une marquise?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui. Une marquise qui s'appelle Dorimène.

LE MAITRE A DANSER.

Donnez-moi la main.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non. Vous n'avez qu'à faire; je le retiendrai bien.

LE MAITRE A DANSER.

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

MONSIEUR JOURDAIN.

Faites un peu. (Après que le maître à danser a fait trois révérences.) Bon.

SCÈNE II.

MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là

MONSIEUR JOURDAIN.

Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. (Au maître de musique et au maître à danser.) Je veux que vous me voyiez faire.

SCÈNE III.

MONSIEUR JOURDAIN, UN MAITRE D'ARMES, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS, tenant deux fleurets.

LE MAITRE D'ARMES, après avoir pris les deux fleurets de la main du laquais, et en avoir présenté un à monsieur Jourdain.

Allons, monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée.* [1] La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. [Une, deux.]** Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. [Une, deux.]*** Un saut en arrière. En garde, monsieur, en garde. (Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant : En garde.)

* Var. *L'épaule gauche plus quarrée.* (1682.) Ce mot n'a point de sens.

** Var. Ces deux mots se trouvent seulement dans l'édition de 1682.

*** Var. Ces deux mots n'existent, de même, que dans l'édition de 1682.

1. *Quartée* est un terme d'escrime qui indique la position que doit avoir l'épaule gauche, lorsqu'on est en quarte, c'est-à-dire lorsque l'épée de votre adversaire est à votre gauche, et que l'épaule, plus menacée, doit être par conséquent effacée avec plus de soin.

MONSIEUR JOURDAIN.

Euh ? *

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous l'ai déjà dit; tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses : à donner et à ne point recevoir; et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans, ou en dehors.

MONSIEUR JOURDAIN.

De cette façon, donc, un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué ?

LE MAITRE D'ARMES.

Sans doute; n'en vîtes-vous pas la démonstration ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE D'ARMES.

Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un État; et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

LE MAITRE A DANSER.

Tout beau, monsieur le tireur d'armes; ne parlez de la danse qu'avec respect.

* Var. *Euh!* (1682.) Suivant l'une ou l'autre ponctuation, on pourroit croire soit que M. Jourdain se récrie contre les bottes que lui pousse le maître d'armes, soit qu'il provoque les compliments des personnages qui le regardent.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

LE MAITRE D'ARMES.

Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne!

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'homme d'importance!

LE MAITRE A DANSER.

Voilà un plaisant animal, avec son plastron!

LE MAITRE D'ARMES.

Mon petit maître à danser, je vous ferois danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferois chanter de la belle manière.

LE MAITRE A DANSER.

Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

MONSIEUR JOURDAIN, au maître à danser.

Êtes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative?

LE MAITRE A DANSER.

Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce, et de sa quarte.

MONSIEUR JOURDAIN, au maître à danser.

Tout doux, vous dis-je.

LE MAITRE D'ARMES, au maître à danser.

Comment! petit impertinent!

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé! mon maître d'armes!

LE MAITRE A DANSER, au maître d'armes.

Comment! grand cheval de carrosse!

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé! mon maître à danser!

LE MAITRE D'ARMES.

Si je me jette sur vous...

MONSIEUR JOURDAIN, au maître d'armes.

Doucement.

LE MAITRE A DANSER.

Si je mets sur vous la main...

MONSIEUR JOURDAIN, au maître à danser.

Tout beau!

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous étrillerai d'un air...

MONSIEUR JOURDAIN, au maître d'armes.

De grâce!

LE MAITRE A DANSER.

Je vous rosserai d'une manière...

MONSIEUR JOURDAIN, au maître à danser.

Je vous prie...

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

MONSIEUR JOURDAIN, au maître de musique.

Mon Dieu! arrêtez-vous!

SCÈNE IV.

UN MAITRE DE PHILOSOPHIE,
MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE,
LE MAITRE A DANSER,
LE MAITRE D'ARMES, UN LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Holà! monsieur le philosophe, vous arrivez tout à pro-

pos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il, messieurs?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et en vouloir venir aux mains.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Hé quoi, messieurs! faut-il s'emporter de la sorte? et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce? Et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements?

LE MAITRE A DANSER.

Comment, monsieur! il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse, que j'exerce, et la musique, dont il fait profession.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

LE MAITRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Faut-il que cela vous émeuve! Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

LE MAITRE A DANSER.

Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

LE MAITRE D'ARMES.

Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et que sera donc la philosophie? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur, et de baladin!

LE MAITRE D'ARMES.

Allez, philosophe de chien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Allez, belître de pédant.

LE MAITRE A DANSER.

Allez, cuistre fieffé.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Comment! marauds que vous êtes... (Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.)

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur le philosophe!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Infâmes! coquins! insolents!

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur le philosophe !

LE MAITRE D'ARMES.

La peste l'animal ! *

MONSIEUR JOURDAIN.

Messieurs !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Impudents !

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur le philosophe !

LE MAITRE A DANSER.

Diantre soit de l'âne bâté !

MONSIEUR JOURDAIN.

Messieurs !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Scélérats !

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur le philosophe !

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au diable l'impertinent !

MONSIEUR JOURDAIN.

Messieurs !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Fripons ! gueux ! traîtres ! imposteurs !

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur le philosophe ! Messieurs ! Monsieur le philosophe ! Messieurs ! Monsieur le philosophe !

(Ils sortent en se battant.)

* Var. *La peste de l'animal !* (1682.)

SCÈNE V.

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oh! battez-vous tant qu'il vous plaira : je n'y saurois que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serois bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

SCÈNE VI.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, raccommodant son collet.

Venons à notre leçon.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses; et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étois jeune.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable : *nam, sine doctrina, vita*

est quasi mortis imago. Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui; mais faites comme si je ne le savois pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

MONSIEUR JOURDAIN.

Ce latin-là a raison.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oh! oui, je sais lire et écrire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commencions?[1] Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

1. On a rapproché ce dialogue de celui de Socrate et de Strepsiade dans *les Nuées* d'Aristophane :

« Socrate. Eh bien! quelle science veux-tu d'abord apprendre, de toutes celles qu'on ne t'a jamais enseignées? Les mesures, les rhythmes ou les vers?

« Strepsiade. Ah! les mesures : l'autre jour, un marchand de farine m'a fraudé de deux chénix.

« Socrate. Ce n'est pas là ce que je te demande. Mais quelle est, selon toi, la plus belle mesure, le trimètre ou le tétramètre? (Ce sont des mètres poétiques.)

« Strepsiade. Celle que je préfère est le demi-setier. (Strepsiade comprend qu'il s'agit de mesures de capacité.)

« Socrate. Tu radotes, mon brave homme.

« Strepsiade. Je te parie que ton tétramètre est un demi-setier.

« Socrate. Peste soit du balourd et de l'ignorant! Allons, peut-être apprendras-tu plus vite les rhythmes, etc. »

Il y a incontestablement de l'analogie entre la scène du comique grec et la scène du comique françois, mais c'est une ressemblance éloignée.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette logique?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La première, la seconde, et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux; la seconde, de bien juger, par le moyen des catégories; et la troisième, de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures : ***Barbara***, ***Celarent***, ***Darii***, ***Ferio***, ***Baralipton***.[1]

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la morale?

MONSIEUR JOURDAIN.

La morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui.

1. On reconnoît toujours en logique trois opérations de l'esprit, la conception ou perception, le jugement et le raisonnement. Quant aux termes d'*universaux* et de *catégories*, ils appartiennent à l'ancien jargon de l'école, heureusement abandonné aujourd'hui. On comptoit cinq *universaux*, le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident. Les *catégories*, suivant Aristote, étoient au nombre de dix, savoir : la substance, la quantité, la qualité, la relation, la situation, etc. *Barbara*, *Celarent*, *Darii*, *Ferio*, *Baralipton*, est le premier de quatre vers techniques, composés de mots purement artificiels, et inventés comme un moyen de désigner les dix-neuf modes de syllogismes réguliers. Chaque mot est formé de trois syllabes, représentant les trois propositions d'un syllogisme, et la voyelle de chaque syllabe indique la nature de chaque proposition. (AUGER.)

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

MONSIEUR JOURDAIN.

Non; laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne : je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents, et les tourbillons.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

MONSIEUR JOURDAIN.

Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Très-volontiers.

MONSIEUR JOURDAIN.

Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir

quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connoissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix : A, E, I, O, U.

MONSIEUR JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

MONSIEUR JOURDAIN.

A, A. Oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

MONSIEUR JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

MONSIEUR JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste : A, E, I, O, I, O. Cela est admirable ! I, O ; I, O.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

MONSIEUR JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait : U.

MONSIEUR JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus véritable : U.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue : d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.[1]

MONSIEUR JOURDAIN.

U, U. Cela est vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela !

1. Le poëte italien Alfieri, qui sembleroit avoir eu le même maître de françois que M. Jourdain, a laissé éclater de la manière la plus comique son indignation contre cette voyelle : « L'*u* françois, dit-il, m'a toujours déplu par sa maigre articulation, et par la petite bouche que font les lèvres de celui qui le prononce : on diroit la grimace ridicule des singes. A présent même, ajoute-t-il, depuis cinq ou six ans que je suis en France, quoique j'aie les oreilles pleines de cet *u*, je ne puis m'empêcher d'en rire toutes les fois que j'y prends garde au théâtre, et surtout dans les salons. » (*Mémoires d'Alfieri*, tome I, page 121.)

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

MONSIEUR JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : DA.

MONSIEUR JOURDAIN.

DA, DA. Oui! Ah! les belles choses! les belles choses!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : FA.

MONSIEUR JOURDAIN.

FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : R, RA.[1]

1. Toutes ces explications sur le mécanisme qui produit les voix et les articulations sont tirées presque mot pour mot d'un ouvrage de M. de Cordemoy, de l'Académie françoise, intitulé : *Discours physique de la parole*, et publié en 1668, c'est-à-dire deux ans avant la représentation du *Bourgeois gentilhomme*. On en jugera par ces citations, où j'aurai soin de souligner les phrases empruntées par Molière.

« Si, par exemple, on ouvre la bouche autant qu'on la peut ouvrir en criant, on ne sauroit former qu'une voix en A.

« Que si l'on ouvre un peu moins la bouche, *en avançant la mâchoire d'en bas vers celle d'en haut*, on formera une autre voix terminée en E.

« Et *si l'on approche encore un peu davantage les mâchoires l'une de*

MONSIEUR JOURDAIN.

R, R, RA ; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah ! l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps ! R, R, R, RA.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

l'autre, sans toutefois que les dents se touchent, on formera une troisième voix en I.

« Mais si, au contraire, on vient à ouvrir les mâchoires, et à *rapprocher en même temps les lèvres par les deux coins, le haut et le bas,* sans néanmoins les fermer tout à fait, on formera une voix en O.

« Enfin, si l'on *rapproche les dents sans les joindre entièrement*, et si, en même instant, *on allonge les deux lèvres, sans les joindre tout à fait*, on formera une voix en U.

« Le D se prononce en approchant *le bout de la langue au-dessus des dents d'en haut.*

« La lettre F se prononce quand on joint la lèvre de dessous aux dents de dessus.

« *Et la lettre R en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais, de manière qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient souvent au même endroit.* » (Auger.)

« Tout ce fatras n'avoit rien de nouveau, et les spectateurs y reconnoissoient les études de leur jeunesse; car, il faut bien le remarquer, la critique de Molière ne porte pas seulement sur le livre de Cordemoy, mais sur les puérilités scolastiques que la routine perpétuoit dans les écoles. Les divers passages du livre de Cordemoy sont traduits littéralement d'un traité du xve siècle, dont voici le titre : *Galeoti Martii Narniensis de homine libri duo, cum annotationibus Georgii Merulæ.* (Cap. *de Literis*, p. 57.) Molière paroît même avoir emprunté à Galeotus plusieurs traits qui ne se trouvent pas dans Cordemoy; tel est celui-ci : *O rotundiore spiritu comparatur, forma per se patet, nec declaratione indiget. Circulus enim est forma capacissima : unde ore rotundo loqui dicuntur hi qui multa paucis exprimunt.* « Le son de l'o est produit par un mouvement arrondi de la bouche : on le lit sur les lèvres qui le prononcent. Le cercle est de toutes les figures celle qui renferme le plus d'espace : et c'est pour cela qu'on a dit de ceux qui expriment beaucoup de choses en peu de mots, qu'ils parlent avec une bouche arrondie. » Galeotus professoit à Bologne; Louis XI le fit venir en France, où il mourut en 1448. Quant à l'ouvrage de Cordemoy, il étoit dédié à Louis XIV; circonstance qui dut contribuer aux plaisirs de la cour et du roi, à qui sans doute on ne laissa pas ignorer la source où Molière avoit puisé. (Aimé Martin.)

Molière travailloit par la moquerie, comme les solitaires de Port-Royal par la science, à la réforme de l'enseignement. (Louandre.)

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterois que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien!

MONSIEUR JOURDAIN.

Cela sera galant, oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non; point de vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la prose?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pourquoi?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raison, monsieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il n'y a que la prose ou les vers?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

De la prose.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quoi! quand je dis : Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose?[1]

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrois donc lui mettre dans un billet : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*; mais je voudrois que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non, non, je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

1. Cette naïveté étoit dès longtemps attribuée au comte de Soissons, mort en 1641. C'est du moins ce qu'on doit conclure du début d'une lettre de madame de Sévigné, du 12 juin 1681 : « Comment! ma fille, j'ai donc fait un sermon sans y penser! J'en suis aussi étonnée que monsieur le comte de Soissons, quand on lui découvrit qu'il faisoit de la prose. »

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la chose.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, vous dis-je. Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, me font.* Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN.

Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manquerai pas.

SCÈNE VII.

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN, à son laquais.

Comment! mon habit n'est point encore arrivé?

LE LAQUAIS.

Non, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur! Au diable le tailleur! La peste étouffe le tailleur! Si je le tenois maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

SCÈNE VIII.

MONSIEUR JOURDAIN, UN MAITRE TAILLEUR, UN GARÇON TAILLEUR portant l'habit de monsieur Jourdain; UN LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! vous voilà! je m'allois mettre en colère contre vous.[1]

LE MAITRE TAILLEUR.

Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues.

LE MAITRE TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

1. Après la colère furibonde de monsieur Jourdain, quoi de plus comique que cette apostrophe presque doucereuse? Monsieur Jourdain est impatient comme un parvenu, et timide comme un bourgeois qui ne sait pas encore se faire servir. Il n'y a point de traits d'esprit qui vaillent ces petites passions maniées avec une telle délicatesse. (AIMÉ MARTIN.)

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.[1]

LE MAITRE TAILLEUR.

Point du tout, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment! point du tout?

LE MAITRE TAILLEUR.

Non, ils ne vous blessent point.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je me l'imagine parce que je le sens. Voyez la belle raison!

LE MAITRE TAILLEUR.

Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que ceci? vous avez mis les fleurs en en bas.[2]

1. On voit que le tailleur, à cette époque, se chargeoit de fournir presque toutes les parties de l'habillement; ce qui étoit nécessaire, en effet, pour qu'il pût introduire une certaine harmonie dans un costume très-compliqué.

2. Nicot écrit d'un seul mot *embas*, *enhault*. Perrault, parlant de la feuille d'arbre :

> Lorsque l'hiver répand sa neige et ses frimas,
> Elle quitte sa tige, et descend *en en-bas*.

« Ce mot, dit Trévoux, doit être, en de certaines occasions, regardé comme substantif, car on lui donne une préposition. »

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en en haut.

MONSIEUR JOURDAIN.

Est-ce qu'il faut dire cela?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

MONSIEUR JOURDAIN.

Les personnes de qualité portent les fleurs en en bas?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oh! voilà qui est donc bien.

LE MAITRE TAILLEUR.

Si vous voulez, je les mettrai en en haut.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, vous dis-je; vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien?[1]

LE MAITRE TAILLEUR.

Belle demande! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une ringrave, est le plus grand génie du monde; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

[1] VAR. *Croyez-vous que mon habit m'aille bien?* (1682.)

MONSIEUR JOURDAIN.

La perruque et les plumes sont-elles comme il faut?

LE MAITRE TAILLEUR.

Tout est bien.

MONSIEUR JOURDAIN, *en regardant l'habit du tailleur.*

Ah! ah! monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien.

LE MAITRE TAILLEUR.

C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui : mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

LE MAITRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre votre habit?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui : donnez-le-moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà! entrez, vous autres.

SCÈNE IX.

MONSIEUR JOURDAIN,
LE MAITRE TAILLEUR, LE GARÇON TAILLEUR,
GARÇONS TAILLEURS DANSANTS,
UN LAQUAIS.

LE MAITRE TAILLEUR, *à ses garçons.*

Mettez cet habit à monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les quatre garçons tailleurs dansants* s'approchent de monsieur Jourdain. Deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices; les deux autres lui ôtent la camisole; après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent son habit neuf. Monsieur Jourdain se promène au milieu d'eux, et leur montre son habit pour voir s'il est bien.

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment m'appelez-vous ?

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon gentilhomme! Voilà ce que c'est, de se mettre en personne de qualité! Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point : Mon gentilhomme. (Donnant de l'argent.) Tenez, voilà pour Mon gentilhomme.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monseigneur! Oh! oh! Monseigneur! Attendez, mon ami; Monseigneur mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que Monseigneur! Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

* Les éditions de la pièce disent quatre garçons tailleurs, au lieu de six, que compte le livre du ballet.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Votre Grandeur! Oh! oh! oh! Attendez; ne vous en allez pas. A moi, Votre Grandeur! (Bas, à part.) Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. (Haut.) Tenez, voilà pour ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous la remercions très-humblement de ses libéralités.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il a bien fait, je lui allois tout donner.[1]

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les garçons tailleurs se réjouissent de la libéralité de monsieur Jourdain par une danse qui fait le deuxième intermède.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT DANSÉ DANS LE DEUXIÈME INTERMÈDE.

Garçons tailleurs dansants : Messieurs Dolivet, Le Chantre, Bonard, Isaac, Magny et Saint-André.

1. D'après le livre du ballet, *le Bourgeois gentilhomme* fut primitivement divisé en trois actes dont le premier finissoit en cet endroit.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville; et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS.

Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez : la voilà.

SCÈNE II.

MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE,
DEUX LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Nicole !

NICOLE.

Plaît-il ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Écoutez.

NICOLE, riant.

Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Que veut dire cette coquine-là?

NICOLE.

Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti! Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment donc?

NICOLE.

Ah! ah! mon Dieu! Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quelle friponne est-ce là! Te moques-tu de moi?

NICOLE.

Nenni, monsieur; j'en serois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE.

Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE.

Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si plaisant, que je ne saurois me tenir de rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais voyez quelle insolence!

NICOLE.

Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je te...

NICOLE.

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien! monsieur, voilà qui est fait : je ne rirai plus.

MONSIEUR JOURDAIN.

Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoies...

NICOLE.

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Que tu nettoies comme il faut...

NICOLE.

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et...

NICOLE.

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Encore?

NICOLE, tombant à force de rire.[1]

Tenez, monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire

1. Cette indication a été donnée pour la première fois par l'éditeur de

tout mon soûl; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

J'enrage!

NICOLE.

De grâce, monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Si je te prends...

NICOLE.

Monsieur, eur, je crèverai, ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres?

NICOLE.

Que voulez-vous que je fasse, monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN.

Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE, se relevant.[1]

Ah! par ma foi, je n'ai plus envie de rire; et toutes vos compagnies font tant de désordre céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ne dois-je point pour toi fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

1734, Marc-Ant. Joly, d'après la tradition du théâtre; mais elle n'existe ni dans les éditions originales, ni dans l'édition de 1682.

1. Cette indication a, bien entendu, la même source que la précédente.

SCÈNE III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN.

Ah! ah! voici une nouvelle histoire! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous?

MONSIEUR JOURDAIN.

Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

MADAME JOURDAIN.

Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure; et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

MADAME JOURDAIN.

Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On diroit qu'il est céans carême-prenant[1] tous les jours; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne saurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir

1. On appeloit ainsi autrefois les jours gras qui précèdent le carême.

chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville, pour l'apporter ici; et la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouais! notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé, pour une paysanne!

MADAME JOURDAIN.

Nicole a raison; et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrois bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser, à l'âge que vous avez.

NICOLE.

Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient, avec ses battements de pied, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carriaux de notre salle.

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, ma servante et ma femme.

MADAME JOURDAIN.

Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes?

NICOLE.

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je : vous êtes des ignorantes l'une et l'autre; et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

MADAME JOURDAIN.

Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un

parti pour elle; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE.

J'ai encore ouï dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

MONSIEUR JOURDAIN.

Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

MADAME JOURDAIN.

N'irez-vous point, l'un de ces jours, au collége, vous faire donner le fouet, à votre âge?

MONSIEUR JOURDAIN.

Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collége![1]

NICOLE.

Oui, ma foi, cela vous rendroit la jambe bien mieux faite.

MONSIEUR JOURDAIN.

Sans doute.

MADAME JOURDAIN.

Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison!

MONSIEUR JOURDAIN.

Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. (A madame Jourdain.) Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure?

MADAME JOURDAIN.

Oui. Je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

1. « La sotte chose, dit Montaigne, qu'un vieillard abécédaire! On peut continuer en tout temps l'estude, non pas l'escholage. »

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

MADAME JOURDAIN.

Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est?

MADAME JOURDAIN.

Des chansons.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé! non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure?

MADAME JOURDAIN.

Hé bien?

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment est-ce que cela s'appelle?

MADAME JOURDAIN.

Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est de la prose, ignorante.

MADAME JOURDAIN.

De la prose?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers; et tout ce qui n'est point vers est prose. Heu! voilà ce que c'est d'étudier. (A Nicole.) Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U?

NICOLE.

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U?

NICOLE.

Quoi?

MONSIEUR JOURDAIN.

Dis un peu U, pour voir.

NICOLE.

Hé bien! U.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce que tu fais?

NICOLE.

Je dis U.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui; mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oh! l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas; U, vois-tu? Je fais la moue : U.

NICOLE.

Oui, cela est biau.

MADAME JOURDAIN.

Voilà qui est admirable!

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là?

NICOLE.

De quoi est-ce que tout cela guérit?

MONSIEUR JOURDAIN.

J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

MADAME JOURDAIN.

Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouais! ce maître d'armes vous tient au cœur! * Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. (Il fait apporter des fleurets, et en donne un à Nicole.) Tiens, raison démonstrative. La ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela, et, quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; et cela n'est-il pas beau, d'être assuré de son fait quand on se bat contre quelqu'un? Là, pousse-moi un peu, pour voir.

NICOLE.

Hé bien! quoi! (Nicole pousse plusieurs coups à monsieur Jourdain.)

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout beau! Holà! ho! Doucement. Diantre soit la coquine!

NICOLE.

Vous me dites de pousser.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui; mais tu me pousses en tierce avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

MADAME JOURDAIN.

Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies;

* VAR. *Ouais! ce maître d'armes vous tient bien au cœur!* (1682.)

et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

MONSIEUR JOURDAIN.

Lorsque je hante la noblesse, je fais paroître mon jugement; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

MADAME JOURDAIN.

Çamon[1] vraiment! il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau monsieur le comte, dont vous vous êtes embéguiné!

MONSIEUR JOURDAIN.

Paix; songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me

1. *Çamon*, abrégé de *ce a mon*. On disoit aussi et plus ordinairement : *c'est mon*. « Un médecin vantoit à Nicoclès son art estre de grande autorité : Vraiment, c'est mon, dict Nicoclès, qui peult impunément tuer tant de gents. » (MONTAIGNE, livre II, ch. 37.)

Ardez, vraiment c'est mon, on vous l'endurera!
(CORNEILLE, *la Galerie du Palais*, IV, XII.)

On disoit encore : *assavoir mon*, *savoir mon; ce fais mon*, etc.

Ces diverses manières de parler se résument dans l'emploi de *mon* comme particule affirmative; les étymologistes se sont donné carrière à ce sujet et ont expliqué fort diversement l'origine de cette expression, qui fut en usage jusqu'au XVIII[e] siècle. On admet généralement aujourd'hui que *mon* étoit une transformation du μων grec et du *num* latin, gardant de l'un et de l'autre un sens moitié interrogatif et moitié affirmatif. Si l'on veut connoître ce qui a été écrit de plus satisfaisant et de plus complet sur ce point de linguistique, on consultera le *Lexique de la langue de Molière*, par F. Génin, page 47; et le *Lexique de la langue de Corneille*, par F. Godefroy, tome II, page 55.

traite comme si j'étois son égal? Il a pour moi des bontés qu'on ne devineroit jamais; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

MADAME JOURDAIN.

Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses; mais il vous emprunte votre argent.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé bien! ne m'est-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami?

MADAME JOURDAIN.

Et ce seigneur, que fait-il pour vous?

MONSIEUR JOURDAIN.

Des choses dont on seroit étonné, si on les savoit.[1]

MADAME JOURDAIN.

Et quoi?

MONSIEUR JOURDAIN.

Baste! je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

MADAME JOURDAIN.

Oui. Attendez-vous à cela.

MONSIEUR JOURDAIN.

Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit?

MADAME JOURDAIN.

Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.[2]

MONSIEUR JOURDAIN.

Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

1. Nous les saurons bientôt, ces *choses;* et vraiment il y aura de quoi être étonné, pour le moins. (AUGER.)

2. Aujourd'hui qu'on a retranché, ou à peu près, le verbe *faillir,* comme suranné, il faudroit dire : Il ne manquera pas d'y manquer. Voilà l'avantage de supprimer les synonymes. (F. GÉNIN.)

MADAME JOURDAIN.

Chansons!

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouais! Vous êtes bien obstinée, ma femme! Je vous dis qu'il me tiendra sa parole; j'en suis sûr.

MADAME JOURDAIN.

Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous. Le voici.

MADAME JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt; et il me semble que j'ai dîné quand je le vois.

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE IV.

DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN,
MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

Mon cher ami, monsieur Jourdain, comment vous portez-vous?

MONSIEUR JOURDAIN.

Fort bien, monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE.

Et madame Jourdain, que voilà, comment se porte-t-elle?

MADAME JOURDAIN.

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment! monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde!

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout à fait bon air avec cet habit; et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hai, hai.

MADAME JOURDAIN, à part.

Il le gratte par où il se démange.

DORANTE.

Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.

MADAME JOURDAIN, à part.

Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DORANTE.

Ma foi, monsieur Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus; et je parlois encore de vous, ce matin, dans la chambre du roi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur. (A madame Jourdain.) Dans la chambre du roi!

DORANTE.

Allons, mettez.[1]

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

1. Formule alors en usage pour inviter les gens à mettre leur chapeau sur la tête. (Voyez tome II, page 458, et tome III, page 164.)

DORANTE.

Mon Dieu! mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur...

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, monsieur Jourdain, vous êtes mon ami.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE.

Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

MONSIEUR JOURDAIN, se couvrant.

J'aime mieux être incivil qu'importun.

DORANTE.

Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

MADAME JOURDAIN, à part.

Oui : nous ne le savons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE.

Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnoître les plaisirs qu'on me fait.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je n'en doute point, monsieur.

DORANTE.

Je veux sortir d'affaire avec vous; et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Hé bien! vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE.

Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Je vous le disois bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous dois.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Vous voilà, avec vos soupçons ridicules.

DORANTE.

Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

DORANTE.

Cela est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN.

Une autre fois six-vingts.

DORANTE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et une autre fois cent quarante.

DORANTE.

Vous avez raison.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.[1]

1. Le louis valoit onze livres.

DORANTE.

Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

DORANTE.

Justement.

MONSIEUR JOURDAIN.

Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

DORANTE.

Il est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sous huit deniers à votre marchand.

DORANTE.

Fort bien. Douze sous huit deniers; le compte est juste.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et mille sept cent quarante-huit livres sept sous quatre deniers à votre sellier.

DORANTE.

Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait?

MONSIEUR JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE.

Somme totale est juste. Quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents pistoles que vous m'allez donner : cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.[1]

1. Comme il manque 2,200 francs à Dorante pour faire la somme de 18,000, des éditeurs modernes ont cru que *deux cents pistoles* ne feroient pas le compte, et ils ont mis *deux cents louis*, qui, à onze francs pièce,

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

Hé bien! ne l'avois-je pas bien deviné?

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Paix.

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis?

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé! non.

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Taisez-vous.

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, monsieur.

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

MONSIEUR JOURDAIN.

Point, monsieur.

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

C'est un vrai enjôleux.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Taisez-vous donc.

font, en effet, 2,200 livres. Mais ils ont ignoré qu'alors on disoit indifféremment louis pour pistole, et pistole pour louis; ce qui n'empêchoit pas la pistole d'être aussi une monnoie de compte, valant dix francs. (AUGER.)

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Vous tairez-vous?

DORANTE.

J'ai force gens qui m'en prêteroient avec joie; mais comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferois tort si j'en demandois à quelque autre.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est trop d'honneur, monsieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

Quoi! vous allez encore lui donner cela?

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Que faire? voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du roi?

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCÈNE V.

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

Vous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, madame Jourdain?

MADAME JOURDAIN.

J'ai la tête plus grosse que le poing, et si[1] elle n'est pas enflée.

1. *Et si*, c'est-à-dire *et pourtant*. (Voyez tome IV, page 470.)

DORANTE.

Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point?

MADAME JOURDAIN.

Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE.

Comment se porte-t-elle?

MADAME JOURDAIN.

Elle se porte sur ses deux jambes.[1]

DORANTE.

Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle le ballet et la comédie que l'on fait chez le roi?

MADAME JOURDAIN.

Oui, vraiment! nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je pense, madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

MADAME JOURDAIN.

Tredame![2] monsieur, est-ce que madame Jourdain est décrépite, et la tête lui grouille-t-elle déjà?[3]

1. Dans *l'Eunuque*, de Térence, le parasite Gnathon aborde l'esclave Parmenon :

GNATHO.
Plurima salute Parmenonem
Summum suum impertit Gnatho. Quid agitur?
PARMENO.
Statur.
GNATHO.
Video...

« Gnathon. Mille saluts à Parmenon, notre excellent ami, de la part de Gnathon. Comment se porte-t-on?

« Parmenon. Sur les jambes.

« Gnathon. Je le vois. »

2. Abréviation de *Notre-Dame*.

3. C'est-à-dire : la tête lui branle-t-elle déjà? (Voyez tome IV, page 85.)

DORANTE.

Ah! ma foi, madame Jourdain, je vous demande pardon! je ne songeois pas que vous êtes jeune: et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCÈNE VI.

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

MONSIEUR JOURDAIN, à Dorante.

Voilà deux cents louis bien comptés.

DORANTE.

Je vous assure, monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous suis trop obligé.

DORANTE.

Si madame Jourdain veut voir le Divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

MADAME JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE, bas, à monsieur Jourdain.

Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas; et je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.*

MONSIEUR JOURDAIN.

Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ai vu; et je ne vous ai

* VAR. *Au régal que vous lui voulez donner.* (1682.)

point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule; et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE.

Merveilleux; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

MONSIEUR JOURDAIN.

Plût au ciel!

MADAME JOURDAIN, à Nicole.

Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent, et la grandeur de votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ce sont, monsieur, des bontés qui m'accablent; et je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.[1]

DORANTE.

Vous moquez-vous? Est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules? et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offroit?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oh! assurément, et de très-grand cœur.

MADAME JOURDAIN, à Nicole.

Que sa présence me pèse sur les épaules!

1. Monsieur Jourdain, qui a fait si longtemps de la prose sans s'en douter, qualifie avec la même naïveté la conduite de Dorante.

DORANTE.

Pour moi, je ne regarde rien quand il faut servir un ami; et lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable, chez qui j'avois commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il est vrai. Ce sont des bontés qui me confondent.

MADAME JOURDAIN, à Nicole.

Est-ce qu'il ne s'en ira point?

NICOLE.

Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez,* tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par là je pouvois trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants; et c'est un honneur que j'achèterois au prix de toutes choses.

MADAME JOURDAIN, bas, à Nicole.

Que peuvent-ils tant dire ensemble? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille.

* VAR. *Et le régal que vous lui préparez*. (1682.)

DORANTE.

Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue; et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dînée.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment, et votre femme auroit pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention; et pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

MONSIEUR JOURDAIN. Il s'aperçoit que Nicole écoute, et lui donne un soufflet.

Ouais! vous êtes bien impertinente! (A Dorante.) Sortons, s'il vous plaît.

SCÈNE VII.

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE.

Ma foi, madame, la curiosité m'a coûté quelque chose; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche, et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

MADAME JOURDAIN.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne; et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille.

Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle : c'est un homme qui me revient; et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE.

En vérité, madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentiments; car si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhaiterois que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

MADAME JOURDAIN.

Va-t'en lui en parler de ma part, et lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble, à mon mari, la demande de ma fille.

NICOLE.

J'y cours, madame, avec joie, et je ne pouvois recevoir une commission plus agréable. (Seule.) Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCÈNE VIII.

CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE, à Cléonte.

Ah! vous voilà tout à propos! Je suis une ambassadrice de joie, et je viens...

CLÉONTE.

Retire-toi, perfide, et ne me viens point amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE.

Est-ce ainsi que vous recevez...

CLÉONTE.

Retire-toi, te dis-je, et va-t'en dire, de ce pas, à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE.

Quel vertigo est-ce donc là? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire.

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite scélérate! Allons, vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

NICOLE.

Quoi! tu me viens aussi...

COVIELLE.

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle pas de ta vie.

NICOLE, à part.

Ouais! Quelle mouche les a piqués tous deux? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.[1]

SCÈNE IX.

CLÉONTE, COVIELLE.

CLÉONTE.

Quoi! traiter un amant de la sorte, et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants!

COVIELLE.

C'est une chose épouvantable que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉONTE.

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute

1. Ici, Molière se prépare à traiter, pour la troisième fois, une situation qu'on a déjà vue dans *le Dépit amoureux* et dans *le Tartuffe*, celle de la brouillerie et du raccommodement des deux amants. La scène du *Dépit amoureux* est annoncée, amenée exactement comme celle-ci. Marinette, chargée d'un doux message pour Éraste, est reçue de même par le maître et par le valet; et elle dit de même, dans son étonnement: « Quelle mouche le pique? » (AUGER.)

la tendresse qu'on peut imaginer; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joie; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle; et voilà de tant d'amitié la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables: je la rencontre par hasard; mon cœur, à cette vue, se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle, et l'infidèle détourne de moi ses regards, et passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avoit vu!

COVIELLE.

Je dis les mêmes choses que vous.

CLÉONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE.

Et à celle, monsieur, de la pendarde de Nicole?

CLÉONTE.

Après tant de sacrifices ardents, de soupirs et de vœux que j'ai faits à ses charmes!

COVIELLE.

Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans la cuisine! *

CLÉONTE.

Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux!

COVIELLE.

Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle!

* Var. *Dans sa cuisine.* 1682.)

CLÉONTE.

Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la chérir plus que moi-même!

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place!

CLÉONTE.

Elle me fuit avec mépris!

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie!

CLÉONTE.

C'est une perfidie digne des plus grands châtiments.

COVIELLE.

C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLÉONTE.

Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moi, monsieur? Dieu m'en garde!

CLÉONTE.

Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLÉONTE.

Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

COVIELLE.

Qui songe à cela?

CLÉONTE.

Je veux contre elle conserver mon ressentiment, et rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE.

J'y consens.

CLÉONTE.

Ce monsieur le comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue ; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'est fort bien dit, et j'entre pour mon compte dans tous vos sentiments.

CLÉONTE.

Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable, et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, monsieur? voilà une belle mijaurée, une pimpesouée [1] bien bâtie, pour vous donner tant d'amour! Je ne lui vois rien que de très-médiocre ; et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE.

Cela est vrai, elle a les yeux petits, mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

1. Une *pimpesouée*, c'est-à-dire une personne délicate et prétentieuse. Ce mot vient probablement d'un ancien verbe *pimper*, qui signifioit *se parer, s'attifer*, et dont il nous reste *pimpant;* et du vieil adjectif *souef, souefve*, qui vouloit dire, *doux, agréable*.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLÉONTE.

Oui; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.

Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE.

Non; mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions.

CLEONTE.

Il est vrai; mais elle a grâce à tout cela; et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'esprit...

CLÉONTE.

Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE.

Sa conversation...

CLEONTE.

Sa conversation est charmante.

COVIELLE.

Elle est toujours sérieuse.

CLÉONTE.

Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes? et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE.

Mais, enfin, elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLÉONTE.

Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles; on souffre tout des belles.[1]

COVIELLE.

Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE.

Moi? j'aimerois mieux mourir; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite?

CLÉONTE.

C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur, à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, tout aimable que je la trouve. La voici.

SCÈNE X.

LUCILE, CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE, *à Lucile.*

Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

1. On prétend que Molière s'est plu à tracer, dans les réponses de Cléonte, le portrait de sa femme, telle qu'elle étoit, ou du moins telle qu'il la voyoit. Rien n'empêche de le croire; et ce qui viendroit à l'appui de l'anecdote, c'est que M[lle] Molière fut chargée du rôle même de Lucile. Mais cette particularité, vraie ou fausse, nous importe moins que l'admirable vérité de passion qui brille dans les sentiments opposés, dans les discours contradictoires de Cléonte. (AUGER.)

LUCILE.

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je te dis.* Mais voilà.

CLÉONTE, à Covielle.

Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'est-ce donc, Cléonte? qu'avez-vous?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE.

Quel chagrin vous possède?

NICOLE.

Quelle mauvaise humeur te tient?

LUCILE.

Êtes-vous muet, Cléonte?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle?

CLÉONTE.

Que voilà qui est scélérat!

COVIELLE.

Que cela est Judas!

LUCILE.

Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

CLÉONTE, à Covielle.

Ah! ah! On voit ce qu'on a fait.

* Var. *Que ce que je dis.* (1682.)

NICOLE.

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre.[1]

COVIELLE, à Cléonte.

On a deviné l'enclouure.[2]

LUCILE.

N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit?

CLÉONTE.

Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas, comme vous pensez, de votre infidélité; que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous; cela me causera des chagrins, je souffrirai un temps; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le cœur, que d'avoir la foiblesse de retourner à vous.

COVIELLE, à Nicole.

Queussi, queumi.[3]

LUCILE.

Voilà bien du bruit pour un rien! Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLÉONTE, voulant s'en aller pour éviter Lucile.

Non, je ne veux rien écouter.

NICOLE, à Covielle.

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.

1. Nous avons déjà rencontré cette expression proverbiale, tome II, page 98.

2. Ce mot a été expliqué tome I, page 52.

3. « Tout de même, il en sera ainsi de moi. »

COVIELLE, voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole.

Je ne veux rien entendre.

LUCILE, suivant Cléonte.

Sachez que ce matin...

CLÉONTE, marchant toujours sans regarder Lucile.

Non, vous dis-je.

NICOLE, suivant Covielle.

Apprends que...

COVIELLE, marchant aussi sans regarder Nicole.

Non, traîtresse!

LUCILE.

Écoutez.

CLÉONTE.

Point d'affaire.

NICOLE.

Laisse-moi dire.

COVIELLE.

Je suis sourd.

LUCILE.

Cléonte!

CLÉONTE.

Non.

NICOLE.

Covielle!

COVIELLE.

Point.

LUCILE.

Arrêtez.

CLÉONTE.

Chansons.

NICOLE.

Entends-moi.

COVIELLE.

Bagatelles.

LUCILE.

Un moment.

CLÉONTE.

Point du tout.

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LUCILE.

Deux paroles.

CLÉONTE.

Non : c'en est fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LUCILE, s'arrêtant.

Hé bien ! puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE, s'arrêtant aussi.

Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.

CLÉONTE, se tournant vers Lucile.

Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE, s'en allant à son tour pour éviter Cléonte.

Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE, se tournant vers Nicole.

Apprends-nous un peu cette histoire.

NICOLE, s'en allant aussi pour éviter Covielle.

Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLÉONTE, suivant Lucile.

Dites-moi...

LUCILE, marchant toujours sans regarder Cléonte.

Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE, suivant Nicole.

Conte-moi...

NICOLE, marchant aussi sans regarder Covielle.

Non, je ne conte rien.

CLÉONTE.

De grâce!

LUCILE.

Non, vous dis-je.

COVIELLE.

Par charité.

NICOLE.

Point d'affaire.

CLÉONTE.

Je vous en prie.

LUCILE.

Laissez-moi.

COVIELLE.

Je t'en conjure.

NICOLE.

Ôte-toi de là.

CLÉONTE.

Lucile!

LUCILE.

Non.

COVIELLE.

Nicole!

NICOLE.

Point.

CLÉONTE.

Au nom des dieux !

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moi.

NICOLE.

Point du tout.

CLÉONTE.

Éclaircissez mes doutes.

LUCILE.

Non : je n'en ferai rien.

COVIELLE.

Guéris-moi l'esprit.

NICOLE.

Non : il ne me plaît pas.

CLÉONTE.

Hé bien ! puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine, et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois; et je vais, loin de vous, mourir de douleur et d'amour.

COVIELLE, à Nicole.

Et moi, je vais suivre ses pas.

LUCILE, à Cléonte, qui veut sortir.

Cléonte !

NICOLE, à Covielle, qui suit son maître.

Covielle !

CLÉONTE, s'arrêtant.

Hé ?

COVIELLE, s'arrêtant aussi.

Plaît-il ?

LUCILE.

Où allez-vous?

CLÉONTE.

Où je vous ai dit.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LUCILE.

Vous allez mourir, Cléonte?

CLÉONTE.

Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

LUCILE.

Moi! je veux que vous mouriez!

CLÉONTE.

Oui, vous le voulez.

LUCILE.

Qui vous le dit?

CLÉONTE, s'approchant de Lucile.

N'est-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons?

LUCILE.

Est-ce ma faute? et, si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurois-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante, qui veut à toute force que la seule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir?

NICOLE, à Covielle.

Voilà le secret de l'affaire.

CLÉONTE.

Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE, à Nicole.

Ne m'en donnes-tu point à garder?

LUCILE, à Cléonte.

Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE, à Covielle.

C'est la chose comme elle est.

COVIELLE, à Cléonte.

Nous rendrons-nous à cela?

CLÉONTE.

Ah! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez apaiser de choses dans mon cœur, et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime!

COVIELLE.

Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là! [1]

SCÈNE XI.

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

MADAME JOURDAIN.

Je suis bien aise de vous voir, Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient; prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

1. Cette fois, les deux scènes du *Dépit amoureux* sont ramenées à une seule. Au lieu de duos successifs, on a un quatuor. Nicole répétant ce qu'a dit Lucile, comme Covielle ce qu'a dit Cléonte, leurs paroles s'entrelacent exactement à la manière des morceaux lyriques dans lesquels quatre personnes dialoguent entre elles. Ajoutons à cela que les mouvements, les changements d'humeur et de résolution des deux hommes sont répétés par les deux femmes, et réciproquement; c'est-à-dire que l'un de ces deux couples tient rigueur, quand l'autre supplie, et que ce dernier tient rigueur à son tour, lorsque le premier s'adoucit : d'où résultent, sur le théâtre même, plusieurs marches et contremarches qu'on croiroit avoir été dessinées par un maître de ballets. (AUGER.)

CLÉONTE.

Ah! madame, que cette parole m'est douce, et qu'elle flatte mes désirs! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse?

SCÈNE XII.

CLÉONTE, MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLÉONTE.

Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même, et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

MONSIEUR JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE.

Monsieur, la plupart des gens, sur cette question, n'hésitent pas beaucoup; on tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments, sur cette matière, un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables; je me suis acquis, dans les armes,

l'honneur de six ans de services, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable; mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres en ma place croiroient pouvoir prétendre, et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.[1]

MONSIEUR JOURDAIN.

Touchez là, monsieur; ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE.

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis? [2]

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, ma femme; je vous vois venir.

MADAME JOURDAIN.

Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà pas le coup de langue?

MADAME JOURDAIN.

Et votre père n'étoit-il pas marchand aussi bien que le mien?

MONSIEUR JOURDAIN.

Peste soit de la femme! elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui; mais pour

1. Aujourd'hui encore cette tirade va à son adresse, et elle ne manque jamais, à la représentation, d'exciter l'applaudissement du public.

2. C'étoit une façon de parler proverbiale pour dire : « Est-ce que nous sommes de si haute noblesse? »

le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

MADAME JOURDAIN.

Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre; et il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE.

Cela est vrai: nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne[1] et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

MONSIEUR JOURDAIN, à Nicole.

Taisez-vous, impertinente; vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille; je n'ai besoin que d'honneurs, et je la veux faire marquise.

MADAME JOURDAIN.

Marquise?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, marquise.

MADAME JOURDAIN.

Hélas! Dieu m'en garde!

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est une chose que j'ai résolue.

MADAME JOURDAIN.

C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand' maman.

1. *Malitorne*, de *male tornatus*, maladroit, inepte, qui ne peut rien faire de bien ni à propos. (RICHELET.)

S'il falloit qu'elle me vînt visiter en équipage de grande dame, et qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas aussitôt de dire cent sottises. Voyez-vous, diroit-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse? c'est la fille de monsieur Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendoient du drap auprès de la porte Saint-Innocent.[1] Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant, peut-être, bien cher en l'autre monde; et l'on ne devient guère si riches à être honnêtes gens. Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise, en dépit de tout le monde; et, si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.[2]

1. Aucun des historiens de Paris n'a parlé de la *porte Saint-Innocent*, ou plutôt des *Saints-Innocents*. Ce n'étoit pas une porte de la ville, comme les *portes Saint-Denis*, *Saint-Martin*, *Saint-Honoré*, *de Buci*, etc.; c'étoit sans doute la porte du fameux cimetière des Saints-Innocents, dont le terrain est occupé aujourd'hui par la Halle.

2. Voyez, dans la Notice, l'entretien de Sancho Pança et de Thérèse, sa femme; traduit du chapitre v, deuxième partie de *Don Quichotte*.

SCÈNE XIII.

MADAME JOURDAIN, LUCILE, CLÉONTE, NICOLE, COVIELLE.

MADAME JOURDAIN.

Cléonte, ne perdez point courage encore. (A Lucile.) Suivez-moi, ma fille; et venez dire résolûment à votre père que si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCÈNE XIV.

CLÉONTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Vous avez fait de belles affaires, avec vos beaux sentiments!

CLÉONTE.

Que veux-tu? j'ai un scrupule là-dessus que l'exemple ne sauroit vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous, de le prendre sérieusement avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou? et vous coûtoit-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères?

CLÉONTE.

Tu as raison; mais je ne croyois pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de monsieur Jourdain.

COVIELLE, riant.

Ah! ah! ah!

CLÉONTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme, et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLÉONTE.

Comment?

COVIELLE.

L'idée est tout à fait plaisante.

CLÉONTE.

Quoi donc?

COVIELLE.

Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourle*[1] que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie; mais, avec lui, on peut hasarder toute chose; il n'y faut point chercher tant de façons, et il est homme à y jouer son rôle à merveille, et à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts; laissez-moi faire seulement.

CLÉONTE.

Mais apprends-moi...

COVIELLE.

Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous; le voilà qui revient.

* Var. *Dans une bourde* (1682.)

1. L'édition originale porte *bourle :* c'est le vrai mot; il vient de l'italien *burla,* qui signifie : plaisanterie, niche, et dont *burlesque* est un des dérivés. *Bourde,* qu'on a substitué à *bourle* dans ce passage, signifie : mensonge, défaite; sens qui ne peut convenir à la phrase de Covielle. Il est vrai que *bourle* n'est plus usité. (Auger.)

SCÈNE XV.

MONSIEUR JOURDAIN, seul.

Que diable est-ce là? ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher, et moi je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs; il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux; et je voudrois qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, et être né comte ou marquis.

SCÈNE XVI.

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, voici monsieur le comte, et une dame qu'il mène par la main.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé! mon Dieu! j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure.

SCÈNE XVII.

DORIMÈNE, DORANTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur dit comme cela qu'il va venir ici tout à l'heure.

DORANTE.

Voilà qui est bien.

SCÈNE XVIII.

DORIMÈNE, DORANTE.

DORIMÈNE.

Je ne sais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange

démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connois personne.

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc, madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison ni la mienne?

DORIMÈNE.

Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement, chaque jour, à recevoir de trop grands témoignages de votre passion. J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé, les déclarations sont venues ensuite, qui, après elles, ont traîné les sérénades et les cadeaux, que les présents ont suivis. Je me suis opposée à tout cela; mais vous ne vous rebutez point, et, pied à pied, vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, et je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE.

Ma foi, madame, vous y devriez déjà être : vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous; je suis maître de moi, et vous aime plus que ma vie: à quoi tient-il que dès aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur?

DORIMÈNE.

Mon Dieu! Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble; et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE.

Vous vous moquez, madame, de vous y figurer tant

de difficultés : et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMÈNE.

Enfin j'en reviens toujours là ; les dépenses que je vous vois faire pour moi m'inquiètent par deux raisons : l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois ; et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez ; et je ne veux point cela.

DORANTE.

Ah ! madame, ce sont des bagatelles ; et ce n'est pas par là...

DORIMÈNE.

Je sais ce que je dis ; et, entre autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre est d'un prix...

DORANTE.

Hé ! madame, de grâce, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous ; et souffrez... Voici le maître du logis.

SCÈNE XIX.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE.

MONSIEUR JOURDAIN, après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène.

Un peu plus loin, madame.

DORIMÈNE.

Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMÈNE.

Quoi donc ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Reculez un peu, pour la troisième.

DORANTE.

Madame, monsieur Jourdain sait son monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné, pour être si heureux, que d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grâce, de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence; et si j'avois aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE.

Monsieur Jourdain, en voilà assez. Madame n'aime pas les grands compliments; et elle sait que vous êtes homme d'esprit. (Bas à Dorimène.) C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

DORIMÈNE, bas, à Dorante.

Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

DORANTE.

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant homme tout à fait.

DORIMÈNE.

J'ai beaucoup d'estime pour lui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je n'ai rien fait encore, madame, pour mériter cette grâce.

DORANTE, bas, à monsieur Jourdain.

Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Dorante.

Ne pourrois-je pas seulement lui demander comment elle le trouve?

DORANTE, bas, à monsieur Jourdain.

Comment! gardez-vous-en bien. Cela seroit vilain à vous; et, pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'étoit pas vous qui lui eussiez fait ce présent. (Haut.) Monsieur Jourdain, madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMÈNE.

Il m'honore beaucoup.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Dorante.

Que je vous suis obligé, monsieur, de lui parler ainsi pour moi!

DORANTE, bas, à monsieur Jourdain.

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Dorante.

Je ne sais quelles grâces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMÈNE.

C'est bien de la grâce qu'il me fait.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, c'est vous qui faites les grâces; et...

DORANTE.

Songeons à manger.

SCÈNE XX.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, à monsieur Jourdain.

Tout est prêt, monsieur.

DORANTE.

Allons donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir les musiciens.

SCÈNE XXI.

ENTRÉE DE BALLET.

Six cuisiniers, qni ont préparé le festin, dansent ensemble, et font le troisième intermède, après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIMÈNE, MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, TROIS MUSICIENS,* LAQUAIS.

DORIMÈNE.

Comment! Dorante, voilà un repas tout à fait magnifique!

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous vous moquez, madame; et je voudrois qu'il fût plus digne de vous être offert.

(Dorimène, monsieur Jourdain, Dorante et les trois musiciens se mettent à table.)

DORANTE.

Monsieur Jourdain a raison, madame, de parler de la sorte; et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère, et des barbarismes de bon goût. Si Damis, [notre ami,]** s'en étoit mêlé, tout seroit dans les règles; il y auroit partout de l'élégance et

* Les éditions de la pièce indiquent ici : *Deux musiciens et une musicienne.* Le livre du ballet : *Trois musiciens.*

** Ces deux mots sont ajoutés par le texte de 1682.

de l'érudition,[1] et il ne manqueroit pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donneroit, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux, de vous parler d'un pain de rive[2] à biseau doré, relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent; d'un vin à séve veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant; d'un carré de mouton gourmandé de persil; d'une longe de veau de rivière,[3] longue comme cela, blanche, délicate, et qui, sous les dents, est une vraie pâte d'amande; de perdrix relevées d'un fumet surprenant; et, pour son opéra,[4] d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros

1. « Cliton n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires, qui est de dîner le matin, et de souper le soir. Il ne semble né que pour la digestion. Il n'a de même qu'un entretien : il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé; il dit combien il y a eu de potages, et quels potages; il place ensuite le rôt et les entremets; il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service; il n'oublie pas les hors-d'œuvre, le fruit et les assiettes; il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu. Il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre..... C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusqu'où il pouvoit aller. » (La Bruyère, *de l'Homme.*)

2. Un *pain de rive* est un pain qui, ayant été placé au bord du four, et, par conséquent, n'ayant pas été en contact avec les autres pains, est bien cuit sur les bords, et a un *biseau doré.*

3. *Veau de rivière*, veau élevé en Normandie, dans les prairies voisines de la Seine.

4. *Opéra*, mot italien adopté par les François, étoit assez souvent employé dans le sens d'*œuvre capitale.* Voici quelques exemples de ce mot appliqué à d'autres choses qu'à la gastronomie :

Vous avez fait, seigneur, un opéra.
Quoi! le vieux duc, suivi de Caprara?
Quoi! la bravoure et la matoiserie?
Grande est la gloire, ainsi que la tuerie.
Vous savez coudre avec encor plus d'art
Peau de lion avec peau de renard.

(La Fontaine, *epître XI, à M. de Turenne, 1674.*)

— « On ne doute plus du mariage de la comtesse de P***. C'est son amie

dindon cantonné de pigeonneaux,[1] et couronnée d'oignons blancs mariés avec la chicorée.[2] Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance; et, comme monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMÈNE.

Je ne réponds à ce compliment qu'en mangeant comme je fais.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! que voilà de belles mains!

DORIMÈNE.

Les mains sont médiocres, monsieur Jourdain; mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

MONSIEUR JOURDAIN.

Moi, madame? Dieu me garde d'en vouloir parler! ce

qui a fait cet opéra; le tout pour de l'argent. » (Mme DE SCUDÉRY, *Lettre au comte de Bussy-Rabutin*, 6 juin 1673.)

— « Vous vous souvenez bien de la lettre que vous m'avez promise dès que vous m'avez appris que je serois grand-père. Je m'attends à un opéra. » (BUSSY-RABUTIN, *Lettre à Madame de G***;* 3 janvier 1676.)

1. *Cantonné*, est une expression empruntée au blason, et qui signifie, ayant à ses quatre coins. On dit : *une croix cantonnée de quatre étoiles.*

2. Dans une petite pièce intitulée : *les Costeaux ou les Marquis friands*, par de Villiers (1665), on s'entretient avec admiration d'un potage aux oignons blancs farcis :

LÉANDRE.

Je fus hier dîner chez un de mes amis,
Et mangeai d'un potage aux oignons blancs farcis.

CLIDAMANT.

Aux oignons blancs farcis! Peste! il est admirable;
J'en ai vu l'inventeur.

LÉANDRE.

Il aimoit bien la table.

CLIDAMANT.

Aux oignons blancs farcis!

LÉANDRE.

Tu les aimes, je croi?

CLIDAMANT.

Je puis bien les aimer; c'est un manger de roi.

V. *les Contemporains de Molière*, édités par V. Fournel, tome I, page 338.

ne seroit pas agir en galant homme; et le diamant est fort peu de chose.

DORIMÈNE.

Vous êtes bien dégoûté.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté...

DORANTE, après avoir fait signe à monsieur Jourdain.

Allons, qu'on donne du vin à monsieur Jourdain, et à ces messieurs,* qui nous feront la grâce de nous chanter un air à boire.**

DORIMÈNE.

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère, que d'y mêler la musique; et je me vois ici admirablement régalée.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, ce n'est pas...

DORANTE.

Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces messieurs; ce qu'ils nous diront vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.***

Les musiciens**** prennent des verres, chantent deux chansons à boire, et sont soutenus de toute la symphonie.[1]

* Var. *Et à ces messieurs et à ces dames*, (1682.)

** Var. *De nous chanter quelque air à boire.* (1682.)

*** Var. *Ce qu'ils nous feront entendre vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.* (1682.)

**** Les éditions de la pièce disent : *les musiciens et la musicienne.*

1. Le livre du ballet donne les noms des trois musiciens : « Messieurs de La Grille, Morel et Blondel. »

PREMIÈRE CHANSON A BOIRE.

PREMIER et SECOND MUSICIEN, ensemble, un verre à la main.

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour :
Ah ! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes?
Vous et le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour ;
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits !
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie !
Ah ! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits.
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

SECONDE CHANSON A BOIRE.

DEUXIÈME et TROISIÈME MUSICIEN, ensemble.

Buvons, chers amis, buvons !
Le temps qui fuit nous y convie :
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.

Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours.
Dépêchons-nous de boire ;
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie ;
Notre philosophie
Le met parmi les pots.

Les biens, le savoir et la gloire
N'ôtent point les soucis fâcheux;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.*

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, sus, du vin; partout versez, garçons, versez.**
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise : Assez.

DORIMÈNE.

Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter; et cela est tout à fait beau.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vois encore ici, madame, quelque chose de plus beau.

DORIMÈNE.

Ouais! monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensois.

DORANTE.

Comment, madame! pour qui prenez-vous monsieur Jourdain?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je dirois.

DORIMÈNE.

Encore?

DORANTE, à Dorimène.

Vous ne le connoissez pas.

MONSIEUR JOURDAIN.

Elle me connoîtra quand il lui plaira.

DORIMÈNE.

Oh! je le quitte.

* Ces quatre vers manquent dans l'édition de 1682; ils sont remplacés par le refrain du premier couplet : « Quand on a passé l'onde noire, etc. »
** VAR. *Garçon, versez.* (Éditions de la pièce.)

DORANTE.

Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que monsieur Jourdain, madame, mange tous les morceaux que vous touchez.*

DORIMÈNE.

Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

MONSIEUR JOURDAIN.

Si je pouvois ravir votre cœur, je serois...

SCÈNE II.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, MUSICIENS,** LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN.

Ah! ah! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien; et c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie, tandis que vous m'envoyez promener.

DORANTE.

Que voulez-vous dire, madame Jourdain? et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que

* VAR. *Tous les morceaux que vous avez touchés.* (1682.)

** Les éditions de la pièce ajoutent : *musicienne.* Il faut conclure de cette différence suivie que présentent le livre du ballet et les éditions de la pièce, que trois chanteurs dirent à la cour les couplets ci-dessus, et que deux chanteurs et une chanteuse les dirent à la ville.

votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce régal à madame? Apprenez que c'est moi, je vous prie; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, impertinente, c'est monsieur le comte qui donne tout ceci à madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

MADAME JOURDAIN.

Ce sont des chansons que cela; je sais ce que je sais.

DORANTE.

Prenez, madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

MADAME JOURDAIN.

Je n'ai que faire de lunettes, monsieur, et je vois assez clair. Il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main comme vous faites aux sottises de mon mari. Et vous, madame, pour une grand'dame, cela n'est ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la dissension dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMÈNE.

Que veut donc dire tout ceci? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

DORANTE, suivant Dorimène qui sort.

Madame, holà! madame, où courez-vous?

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame... Monsieur le comte, faites-lui excuses, et tâchez de la ramener.

SCÈNE III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits! Vous me venez faire des affronts devant tout le monde; et vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

MADAME JOURDAIN.

Je me moque de leur qualité.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler. (Les laquais emportent la table.)

MADAME JOURDAIN, sortant.

Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends, et j'aurai pour moi toutes les femmes.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colère.

SCÈNE IV.

MONSIEUR JOURDAIN, seul.

Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étois en humeur de dire de jolies choses; et jamais je ne m'étois senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela?

SCÈNE V.

MONSIEUR JOURDAIN; COVIELLE, déguisé

COVIELLE.

Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, monsieur.

COVIELLE, étendant la main à un pied de terre.

Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

MONSIEUR JOURDAIN.

Moi?

COVIELLE.

Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiser.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pour me baiser!

COVIELLE.

Oui. J'étois grand ami de feu monsieur votre père.

MONSIEUR JOURDAIN.

De feu monsieur mon père!

COVIELLE.

Oui. C'étoit un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment dites-vous?

COVIELLE.

Je dis que c'étoit un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon père?

COVIELLE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu?

COVIELLE.

Assurément.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour gentilhomme?

COVIELLE.

Sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE.

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE.

Lui marchand! C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il étoit fort obligeant, fort officieux; et, comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les côtés, les faisoit apporter chez lui, et en donnoit à ses amis pour de l'argent.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je suis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père étoit gentilhomme.

COVIELLE.

Je le soutiendrai devant tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par tout le monde?

COVIELLE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE.

Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; et, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quelle?

COVIELLE.

Vous savez que le fils du Grand Turc est ici?

MONSIEUR JOURDAIN.

Moi? Non.

COVIELLE.

Comment! il a un train tout à fait magnifique; tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par ma foi, je ne savois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Le fils du Grand Turc?

COVIELLE.

Oui; et il veut être votre gendre.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon gendre, le fils du Grand Turc!

COVIELLE.

Le fils du Grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi; et, après quelques autres discours, il me dit : *Acciam croc soler onch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulath*,[1] c'est-à-dire : N'as-tu point vu une jeune belle personne, qui est la fille de monsieur Jourdain, gentilhomme parisien?

MONSIEUR JOURDAIN.

Le fils du Grand Turc dit cela de moi?

COVIELLE.

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connoissois particulièrement, et que j'avois vu votre fille : Ah! me dit-il, *marababa sahem!* c'est-à-dire : Ah! que je suis amoureux d'elle!

MONSIEUR JOURDAIN.

Marababa sahem veut dire : Ah! que je suis amoureux d'elle?

COVIELLE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par ma foi, vous faites bien de me le dire; car, pour moi, je n'aurois jamais cru que *marababa sahem* eût voulu dire : Ah! que je suis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable que ce turc!

1. Molière, qui se seroit donné une peine très-inutile en se procurant des phrases correctes et significatives, a pris la plupart de ces prétendus mots turcs dans une comédie de Rotrou, intitulée *la Sœur*. On pourroit, cependant, en distinguer quelques-uns qui semblent se rapprocher de mots turcs ou arabes, défigurés par une très-vicieuse orthographe; ainsi, *acciam* (peut-être *actchem* ou, par une mauvaise prononciation, *actcham*) qui signifie : mon argent; *Alla* (probablement *Allah*), qui signifie : Dieu; *Moustaph*, qui est le nom propre *Moustapha*, et *gidelum* (*guidélum*), qui veut dire : allons-nous-en. (AUGER.)

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *cacaracamouchen?*

MONSIEUR JOURDAIN.

Cacaracamouchen? Non.

COVIELLE.

C'est-à-dire : Ma chère âme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Cacaracamouchen veut dire : Ma chère âme?

COVIELLE.

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà qui est merveilleux. *Cacaracamouchen*, Ma chère âme. Diroit-on jamais cela? Voilà qui me confond.

COVIELLE.

Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage; et, pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *mamamouchi*,[1] qui est une certaine dignité de son pays.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mamamouchi?

COVIELLE.

Oui, *mamamouchi*; c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin, enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde, et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

MONSIEUR JOURDAIN.

Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup; et je vous prie de me mener chez lui pour lui faire mes remerciements.

1. Pour : *Turc de carnaval*. Mot de la création de Molière, et qui est resté dans la langue françoise.

COVIELLE.

Comment! le voilà qui va venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il va venir ici?

COVIELLE.

Oui; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE.

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre qui s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte, et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE.

Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand Turc; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse : c'est que le fils du Grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré; et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et... Je l'entends venir; le voilà.

SCÈNE VI.

CLÉONTE, en Turc; TROIS PAGES, portant la veste de Cléonte; MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE.

CLÉONTE.

Ambousahim oqui boraf, Jordina, salamalequi.[1]

1. Dans ce mot *salamalequi*, il est impossible de ne pas apercevoir les mots arabes, *salàm aléïqui*, qui signifient : que le salut soit sur ta tête!

COVIELLE, à monsieur Jourdain.

C'est-à-dire : Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri. Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je suis très-humble serviteur de Son Altesse turque.

COVIELLE.

Carigar camboto oustin moraf.

CLÉONTE.

Oustin yoc catamalequi basum base alla moran.

COVIELLE.

Il dit : Que le ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents.

MONSIEUR JOURDAIN.

Son Altesse turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE.

Ossa binamen sadoc babally oracaf ouram.

CLÉONTE.

Bel-men.[1]

COVIELLE.

Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tant de choses en deux mots?

et qui sont une formule dont les musulmans se servent pour saluer ceux qu'ils rencontrent. On sait que nous en avons fait le mot *salamalec*, qui, dans notre langage familier, veut dire : révérence profonde. (Auger.)

1. *Bel-men*, peut-être, *bilmen*, qui, en turc, signifie : je ne sais pas.

COVIELLE.

Oui. La langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles.[1] Allez vite où il souhaite.

SCÈNE VII.

COVIELLE, seul.

Ah! ah! ah! Ma foi, cela est tout à fait drôle. Quelle dupe! Quand il auroit appris son rôle par cœur, il ne pourroit pas le mieux jouer. Ah! ah!

SCÈNE VIII.

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Je vous prie, monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE.

Ah! ah! Covielle, qui t'auroit reconnu? Comme te voilà ajusté!

COVIELLE.

Vous voyez. Ah! ah!

DORANTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une chose, monsieur, qui le mérite bien.

1. Dans *la Sœur*, cette comédie de Rotrou dont nous avons parlé plus haut, un valet fourbe interprète encore plus longuement, c'est-à-dire en six vers, les deux mots, *vare hec;* ce qui fait dire au bonhomme que l'on trompe :

T'en a-t-il pu tant dire en si peu de propos?

Le faux truchement répond :

Oui, le langage turc dit beaucoup en deux mots.

DORANTE.

Comment ?

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, monsieur, à deviner le stratagème dont nous nous servons auprès de monsieur Jourdain, pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE.

Je ne devine point le stratagème ; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

COVIELLE.

Je sais, monsieur, que la bête vous est connue.

DORANTE.

Apprends-moi ce que c'est.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

SCÈNE IX.

CÉRÉMONIE TURQUE.[1]

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS, ASSISTANTS DU MUPHTI, CHANTANTS ET DANSANTS.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Six Turcs entrent gravement deux à deux, au son des instruments. Ils portent trois tapis qu'ils lèvent fort haut, après en

1. Cette cérémonie n'est tracée que sommairement dans le livre du ballet et dans les premières éditions de la pièce. Les éditeurs de 1682, développant le programme de cette cérémonie, y firent entrer tout ce qui se disoit à la

avoir fait, en dansant, plusieurs figures. Les Turcs chantants passent par-dessous ces tapis pour s'aller ranger aux deux côtés du théâtre. Le muphti, accompagné des dervis, ferme cette marche.

Les Turcs étendent les tapis par terre, et se mettent dessus à genoux. Le muphti et les dervis restent debout au milieu d'eux; et, pendant que le muphti invoque Mahomet, en faisant beaucoup de contorsions et de grimaces, sans proférer une parole, les Turcs assistants se prosternent jusqu'à terre en chantant *Alli*, puis lèvent les bras au ciel en chantant *Alla;* ce qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'invocation. Alors ils se relèvent tous, chantant *Alla eckber;*[1] et deux dervis vont chercher monsieur Jourdain.

SCÈNE X.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS CHANTANTS ET DANSANTS; MONSIEUR JOURDAIN, vêtu à la turque, la tête rasée, sans turban et sans sabre.

LE MUPHTI, à monsieur Jourdain.

Se ti sabir,
Ti respondir;

représentation. L'éditeur de 1734, à son tour, y introduisant la division en scènes et en entrées de ballet, a arrangé ce long intermède d'après le système usité pour les œuvres dramatiques qui vivent au théâtre. Nous n'avons pas voulu repousser cet ensemble définitif et consacré, pour revenir soit au sommaire de l'édition de 1671, soit au texte de 1682. Nous contrôlons le travail qui a été fait par nos devanciers; souvent nous le corrigeons : mais nous nous gardons bien de l'anéantir. Nous tendons à nous rapprocher toujours des textes primitifs, sans renoncer pour cela aux améliorations successives qu'ont apportées l'étude de l'œuvre et la pratique de la scène. Cette conduite nous semble surtout obligatoire pour les pièces qui font partie du répertoire courant. Toutefois, pour donner satisfaction à cette curiosité archéologique qui règne de nos jours, nous publierons à la suite de la pièce le programme élémentaire que donnent seulement les textes vraiment originaux.

1. *Alli* et *Alla*, qui s'écrit *Allah*, signifient Dieu. *Alla eckber :* Dieu est grand.

Se non sabir,
Tazir, tazir.

Mi star muphti,
Ti qui star, ti?
Non intendir?
Tazir, tazir.[1]

(Deux dervis font retirer monsieur Jourdain.)

SCÈNE XI.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS CHANTANTS ET DANSANTS.

LE MUPHTI.

Dice, Turque, qui star quista? Anabatista? anabatista?[2]

LES TURCS.

Ioc.[3]

LE MUPHTI.

Zuinglista?[4]

LES TURCS.

Ioc.

1. Ces deux petits couplets, chantés par le muphti, sont en langue franque. On sait que cette langue, parlée dans les États barbaresques et aux Échelles du Levant, est un mélange corrompu d'italien, d'espagnol, de portugais, de turc, etc., dans lequel les verbes sont presque toujours employés à l'infinitif, comme dans le jargon des nègres de nos colonies. Voici la traduction des deux couplets :

Si toi savoir,
Toi, répondre;
Si non savoir,
Te taire, te taire.

Moi être muphti;
Toi qui être, toi?
Pas entendre?
Te taire, te taire.

2. « Dis, Turc, qui être celui-là? Anabaptiste? anabaptiste? »

3. *Ioc*, ou plutôt *yoc*, mot turc qui signifie : non.

4. *Zuinglista*, zuinglien, ou de la secte de Zuingle.

LE MUPHTI.

Coffita?[1]

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Hussita? Morista? Fronista?[2]

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Star Pagana?[3]

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Luterana?[4]

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Puritana?[5]

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Bramina? Moffina? Zurina?[6]

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Mahametana? Mahametana?

1. *Coffita*, cophte, chrétien d'Égypte, de la secte des jacobites.

2. *Hussita*, hussite, ou de la secte de Jean Huss. *Morista*, more. — *Fronista*, probablement phroniste, ou contemplatif.

3. « Être païen? »

4. *Luterana*, luthérien.

5. *Puritana*, puritain.

6. *Bramina*, bramine. Quant à *Moffina* et à *Zurina*, ce sont probablement des noms d'invention. Du moins on ne les trouve dans aucun des livres qui traitent des religions et des sectes religieuses. (AUGER.)

LES TURCS.

Hi Valla. Hi Valla.[1]

LE MUPHTI.

Como chamara? Como chamara?[2]

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI, sautant et regardant de côté et d'autre.

Giourdina? Giourdina? Giourdina?

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI.

Mahameta, per Giourdina,
Mi pregar sera e matina.
Voler far un paladina
De Giourdina, de Giourdina.
Dar turbanta e dar scarrina,
Con galera e brigantina,
Per deffender Palestina.
Mahameta, per Giourdina,
Mi pregar sera e matina.

(Aux Turcs.)

Star bon Turca Giourdina?[3] (*Bis.*)

1. *Hi Valla*, mots arabes, qui devroient être écrits *Ei Vallah*, et qui signifient : oui, par Dieu.

2. « Comment s'appelle-t-il? Comment s'appelle-t-il? »

3. Voici la traduction littérale de ce couplet :

Mahomet, pour Jourdain,
Moi prier soir et matin.
Vouloir faire un paladin
De Jourdain, de Jourdain.
Donner turban et donner cimeterre,
Avec galère et brigantine,
Pour défendre Palestine.
Mahomet, pour Jourdain
Moi prier soir et matin.
Être bon Turc Jourdain?

LES TURCS.

Hi Valla. Hi Valla.[1]

LE MUPHTI, chantant et dansant.

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.[2]

LES TURCS.

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

SCÈNE XII.

TURCS, CHANTANTS ET DANSANTS.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

SCÈNE XIII.

LE MUPHTI, DERVIS, MONSIEUR JOURDAIN, TURCS CHANTANTS ET DANSANTS.

Le muphti revient coiffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, et garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs; il est accompagné de deux dervis qui portent l'Alcoran, et qui ont des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées.

Les deux autres dervis amènent le bourgeois, qui est tout épouvanté de cette cérémonie, et le font mettre à genoux, les mains par terre, de façon que son dos, sur lequel est mis l'Alcoran, sert de pupitre au muphti. Le muphti fait une seconde invocation burlesque, fronçant le sourcil et ouvrant la bouche, sans dire mot; puis parlant avec véhémence, tantôt radoucissant sa voix, tantôt la poussant d'un enthousiasme à faire trembler, en

1. Comme on l'a vu plus haut, *Hi Valla,* ou plutôt *Ei Vallah,* signifie en turc : oui, par Dieu.

2. Ces syllabes, ainsi détachées, n'ont aucun sens. Mais, en les rapprochant, et en rectifiant ce qu'elles ont d'incorrect, on en forme aisément ces mots : *Allah, baba, hou, Allah, baba,* qui sont véritablement turcs, et qui signifient : Dieu, mon père; Dieu, Dieu, mon père. (Auger.)

se tenant les côtes avec les mains, comme pour faire sortir les paroles, frappant de temps en temps sur l'Alcoran, et tournant les feuillets avec précipitation. Après quoi, en levant les bras au ciel, le muphti crie à haute voix : *Hou.*[1]

Pendant cette seconde invocation, les Turcs assistants s'inclinent trois fois et trois fois se relèvent, en chantant aussi *Hou, hou, hou.*[2]

MONSIEUR JOURDAIN, après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos.

Ouf.

LE MUPHTI, à monsieur Jourdain.

Ti non star furba?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI.

Non star forfanta?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI, aux Turcs.

Donar turbanta.[3] (*Bis.*)

LES TURCS.

Ti non star furba?
No, no, no.
Non star forfanta?

1. *Hou*, mot arabe qui signifie *lui*, est un des noms que les musulmans donnent à Dieu : ils ne le prononcent qu'avec une crainte respectueuse. Nous avons restitué dans le texte de cette cérémonie, et notamment dans ce paragraphe, d'après l'édition de 1682, quelques détails supprimés par l'éditeur de 1734.

2. Cette parodie facétieuse, qui sans doute passa pour fort innocente au XVIIe siècle, a paru de nos jours avoir plus de portée. Et, en effet, il y a du Rabelais là dedans, c'est-à-dire de la moquerie à outrance, excessive et profonde.

3. « Toi pas être fourbe? — Pas être imposteur? — Donner turban. »

No, no, no.
Donar turbanta. (*Bis.*)

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Turcs dansants mettent le turban sur la tête de monsieur Jourdain au son des instruments.

LE MUPHTI, donnant le sabre à monsieur Jourdain.

Ti star nobile, non star fabbola.
Pigliar schiabbola.[1]

LES TURCS, mettant tous le sabre à la main.

Ti star nobile, non star fabbola.
Pigliar schiabbola.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Turcs dansants donnent en cadence plusieurs coups de sabre à monsieur Jourdain.

LE MUPHTI.

Dara, dara
Bastonnara.[2] (*Ter.*)

LES TURCS.

Dara, dara
Bastonnara. (*Ter.*)

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Turcs dansants donnent à monsieur Jourdain des coups de bâton en cadence.

1. « Toi être noble; pas être fable. Prendre sabre. »
2. « On donnera, on donnera bastonnade. » A chaque fois qu'il a donné un de ces ordres, le muphti, pendant qu'on l'exécute, s'en va à l'écart; puis revient.

LE MUPHTI.

Non tener honta ;
Questa star l'ultima affronta.[1]

LES TURCS.

Non tener honta;
Questa star l'ultima affronta.

Le muphti commence une troisième invocation. Les dervis le soutiennent par-dessous les bras avec respect; après quoi les Turcs chantants et dansants, sautant autour du muphti, se retirent avec lui et emmènent monsieur Jourdain.

ACTEURS DE LA CÉRÉMONIE :

Un muphti, représenté par le sieur Chiacheron.[2]

Douze Turcs musiciens assistants à la cérémonie : Messieurs Le Gros, Estival, Blondel, Gingan l'aîné, Hédouin, Rebel, Gillet, Fernon le cadet, Bernard, Deschamps, Langeais et Gaye.

Quatre dervis : Messieurs Morel, Gingan le cadet, Noblet et Philbert.

Six Turcs dansants : Messieurs Beauchamp, Dolivet, La Pierre, Favier, Mayeu, Chicanneau.

1. « N'avoir pas honte ; être le dernier affront. »

2. Ce nom est ainsi écrit dans le livre du ballet, au lieu de *Chiacchierone*. C'étoit le sobriquet adopté par Lulli. On trouve un portrait de Lulli dans une petite brochure intitulée : *Lettre de Clément Marot touchant ce qui s'est passé à l'arrivée de Jean-Baptiste Lulli aux Champs-Élysées.* Voici ce portrait, qui mérite de trouver place ici. « Sur une espèce de brancard composé de plusieurs branches de laurier, parut, porté par douze satyres, un petit homme d'assez mauvaise mine et d'un extérieur fort négligé. De petits yeux bordés de rouge qu'on voyoit à peine, et qui avoient peine à voir, brilloient en lui d'un feu sombre, qui marquoit tout ensemble beaucoup d'esprit et beaucoup de malignité. Un caractère de plaisanterie étoit répandu sur son visage; enfin sa figure entière respiroit la bizarrerie ; et quand nous n'aurions pas été instruits de ce qu'il étoit, sur la foi de sa physionomie, nous l'aurions pris sans peine pour un musicien. »

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN.

MADAME JOURDAIN.

Ah! mon Dieu, miséricorde! Qu'est-ce que c'est donc que cela? Quelle figure! Est-ce un momon[1] que vous allez porter, et est-il temps d'aller en masque? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que ceci? Qui vous a fagoté comme cela?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *mamamouchi!*

MADAME JOURDAIN.

Comment donc!

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous dire avec votre *mamamouchi?*

MONSIEUR JOURDAIN.

Mamamouchi, vous dis-je. Je suis *mamamouchi*.

1. Cette expression a été expliquée tome I, page 91, note 2.

MADAME JOURDAIN.

Quelle bête est-ce là?

MONSIEUR JOURDAIN.

Mamamouchi, c'est-à-dire, en notre langue, paladin.

MADAME JOURDAIN.

Baladin! Êtes-vous en âge de danser des ballets?[1]

MONSIEUR JOURDAIN.

Quelle ignorante! Je dis paladin: c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

MADAME JOURDAIN.

Quelle cérémonie donc?

MONSIEUR JOURDAIN.

Mahameta per Jordina.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MONSIEUR JOURDAIN.

Jordina, c'est-à-dire Jourdain.

MADAME JOURDAIN.

Hé bien! quoi, Jourdain?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voler far un paladina de Jordina.

MADAME JOURDAIN.

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN.

Dar turbanta con galera.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce à dire, cela?

MONSIEUR JOURDAIN.

Per deffender Palestina.

1. *Paladin* est un mot que Mme Jourdain ne connoît pas, et *baladin* est un nom qui semble parfaitement convenir à M. Jourdain, *fagoté* comme il l'est. Il est tout naturel que Mme Jourdain prenne l'un pour l'autre.

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire?

MONSIEUR JOURDAIN.

Dara, dara bastonnara.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce donc que ce jargon-là?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non tener honta, questa star l'ultima affronta.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est donc que tout cela?

MONSIEUR JOURDAIN, chantant et dansant.

Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da. (Il tombe par terre.)

MADAME JOURDAIN.

Hélas! mon Dieu! mon mari est devenu fou!

MONSIEUR JOURDAIN, se relevant et s'en allant.

Paix, insolente. Portez respect à monsieur le *mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN, seule.

Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit? Courons l'empêcher de sortir. (Apercevant Dorimène et Dorante.) Ah! ah! voici justement le reste de notre écu.[1] Je ne vois que chagrin de tous côtés.

SCÈNE II.

DORANTE, DORIMÈNE.

DORANTE.

Oui, madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir; et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi

1. Expression figurée, prise du change des monnoies. Voici le reste de notre écu! c'est-à-dire: voici qui complète notre infortune. (F. GÉNIN.)

fou que celui-là. Et puis, madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, et d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme, et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMÈNE.

J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE.

Outre cela, nous avons ici, madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre; et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMÈNE.

J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions; et, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret; et toutes ces choses finissent avec le mariage, [comme vous savez].*

DORANTE.

Ah! madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution?

DORIMÈNE.

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner; et, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu vous n'auriez pas un sou.

DORANTE.

Que j'ai d'obligation, madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur; et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

* Ces mots, *comme vous savez*, sont ajoutés dans l'édition de 1682.

DORIMÈNE.

J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme; la figure en est admirable.

SCÈNE III.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE.

DORANTE.

Monsieur, nous venons rendre hommage, madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc.

MONSIEUR JOURDAIN, après avoir fait les révérences à la turque.

Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions.

DORIMÈNE.

J'ai été bien aise d'être des premières, monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri. Je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent; et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici, pour vous faire les très-humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMÈNE.

Cela n'est rien; j'excuse en elle un pareil mouvement: votre cœur lui doit être précieux; et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

MONSIEUR JOURDAIN.

La possession de mon cœur est une chose qui vous est tout acquise.

DORANTE.

Vous voyez, madame, que monsieur Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent, et qu'il sait, dans sa gloire,* connoître encore ses amis.

DORIMÈNE.

C'est la marque d'une âme tout à fait généreuse.

DORANTE.

Où est donc Son Altesse turque? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

MONSIEUR JOURDAIN.

Le voilà qui vient; et j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

SCÈNE IV.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE; CLÉONTE, habillé en Turc.

DORANTE, à Cléonte.

Monsieur, nous venons faire la révérence à Votre Altesse, comme amis de monsieur votre beau-père, et l'assurer avec respect de nos très-humbles services.

MONSIEUR JOURDAIN.

Où est le truchement, pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra; et il parle turc à merveille. Holà! où diantre est-il allé? (A Cléonte.) *Strouf, strif, strof, straf.* Monsieur est un *grande segnore, grande segnore, grande*

* Var. *Dans sa grandeur.* (1682.)

segnore; et madame une *granda dama*, *granda dama*. (Voyant qu'il ne se fait point entendre.) Ahi! (A Cléonte, montrant Dorante.) Monsieur, lui *mamamouchi* françois, et madame *mamamouchie* françoise. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon! voici l'interprète.

SCÈNE V.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, CLÉONTE, habillé en Turc; COVIELLE, déguisé.

MONSIEUR JOURDAIN.

Où allez-vous donc? nous ne saurions rien dire sans vous. (Montrant Cléonte.) Dites-lui un peu que monsieur et madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, et l'assurer de leurs services. (A Dorimène et à Dorante.) Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLÉONTE.

Catalequi tubal ourin soter amalouchan.

MONSIEUR JOURDAIN, à Dorimène et à Dorante.

Voyez-vous?

COVIELLE.

Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous l'avois bien dit, qu'il parle turc.

DORANTE.

Cela est admirable.

SCÈNE VI.

LUCILE, CLÉONTE, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, COVIELLE.

MONSIEUR JOURDAIN.

Venez, ma fille; approchez-vous, et venez donner votre main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE.

Comment! mon père, comme vous voilà fait! Est-ce une comédie que vous jouez?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non, ce n'est pas une comédie; c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. (Montrant Cléonte.) Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE.

A moi, mon père?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main; et rendez grâces au ciel de votre bonheur.

LUCILE.

Je ne veux point me marier.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je le veux, moi, qui suis votre père.

LUCILE.

Je n'en ferai rien.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! que de bruit! Allons, vous dis-je. Çà, votre main.

LUCILE.

Non, mon père; je vous l'ai dit, il n'est point de pou-

voir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de... (Reconnoissant Cléonte.) Il est vrai que vous êtes mon père; je vous dois entière obéissance; et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir; et voilà qui me plaît, d'avoir une fille obéissante.

SCÈNE VII.

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, MONSIEUR JOURDAIN, LUCILE, DORANTE, DORIMÈNE, COVIELLE.

MADAME JOURDAIN.

Comment donc? qu'est-ce que c'est que ceci? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant.[1]

MONSIEUR JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses; et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

MADAME JOURDAIN.

C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage; et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cet assemblage?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

1. C'est-à-dire : à un masque qui court les rues. Voir plus haut, page 166 le sens propre du mot *carême-prenant*.

MADAME JOURDAIN.

Avec le fils du Grand Turc?

MONSIEUR JOURDAIN, montrant Covielle.

Oui. Faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

MADAME JOURDAIN.

Je n'ai que faire du truchement; et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE.

Comment! madame Jourdain, vous vous opposez à un bonheur comme celui-là? Vous refusez Son Altesse turque pour gendre?

MADAME JOURDAIN.

Mon Dieu! monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMÈNE.

C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejeter.

MADAME JOURDAIN.

Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.

C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait intéresser dans vos avantages.

MADAME JOURDAIN.

Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE.

Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

MADAME JOURDAIN.

Ma fille consent à épouser un Turc?

DORANTE.

Sans doute.

MADAME JOURDAIN.

Elle peut oublier Cléonte?

DORANTE.

Que ne fait-on pas pour être grand' dame.

MADAME JOURDAIN.

Je l'étranglerois de mes mains, si elle avoit fait un coup comme celui-là.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

MADAME JOURDAIN.

Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! que de bruit!

LUCILE.

Ma mère!

MADAME JOURDAIN.

Allez! vous êtes une coquine.

MONSIEUR JOURDAIN, à madame Jourdain.

Quoi! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit!

MADAME JOURDAIN.

Oui. Elle est à moi aussi bien qu'à vous.

COVIELLE, à madame Jourdain.

Madame!

MADAME JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE.

Un mot.

MADAME JOURDAIN.

Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE, à monsieur Jourdain.

Monsieur, si elle veut écouter une parole en particu-

lier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

MADAME JOURDAIN.

Je n'y consentirai point.

COVIELLE.

Écoutez-moi seulement.

MADAME JOURDAIN.

Non.

MONSIEUR JOURDAIN, à madame Jourdain.

Écoutez-le.

MADAME JOURDAIN.

Non; je ne veux pas écouter.*

MONSIEUR JOURDAIN.

Il vous dira...

MADAME JOURDAIN.

Je ne veux point qu'il me dise rien.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voilà une grande obstination de femme! Cela vous fera-t-il mal, de l'entendre?

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

MADAME JOURDAIN.

Hé bien! quoi?

COVIELLE, bas, à madame Jourdain.

Il y a une heure, madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari; que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc?

* Var. *Non; je ne veux pas l'écouter.* (1682.)

MADAME JOURDAIN, bas, à Covielle.

Ah! ah!

COVIELLE, bas, à madame Jourdain.

Et moi, Covielle, qui suis le truchement?

MADAME JOURDAIN, bas, à Covielle.

Ah! comme cela, je me rends.

COVIELLE, bas, à madame Jourdain.

Ne faites pas semblant de rien.

MADAME JOURDAIN, haut.

Oui, voilà qui est fait, je consens au mariage.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! voilà tout le monde raisonnable. (A madame Jourdain.) Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savois bien qu'il vous expliqueroit ce que c'est que le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons querir un notaire.

DORANTE.

C'est fort bien dit. Et afin, madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier, madame et moi.

MADAME JOURDAIN.

Je consens aussi à cela.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Dorante.

C'est pour lui faire accroire.

DORANTE, bas, à monsieur Jourdain.

Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

MONSIEUR JOURDAIN, bas.

Bon, bon. (Haut.) Qu'on aille vite querir le notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse turque.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

MADAME JOURDAIN.

Et Nicole?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je la donne au truchement; et ma femme, à qui la voudra.[1]

COVIELLE.

Monsieur, je vous remercie. (A part.) Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

(La comédie finit par un petit ballet qui avoit été préparé.)[2]

1. Certains rôles, tels que Harpagon dans *l'Avare*, Monsieur Jourdain dans *le Bourgeois gentilhomme*, etc., permettent à l'acteur qui les remplit de s'abandonner à une sorte d'exagération dans son débit comme dans son jeu muet; mais, pour réussir complétement à la rendre alors agréable aux spectateurs, il faut qu'il ait l'art de les conduire à une sorte d'ivresse qui les mette hors d'état de pouvoir le juger avec la même sévérité que s'ils étaient de sang-froid. Il faut enfin qu'ils soient pour ainsi dire de moitié avec lui, et que le plus ou moins de gaieté qu'il leur inspire soit le thermomètre sur lequel il se règle pour se taire, agir ou parler. (PRÉVILLE, *Réflexions sur l'art du comédien.*)

2. Les représentations solennelles du *Bourgeois gentilhomme* n'exigent pas moins que le concours de la Comédie-Françoise et de l'Opéra. Au mois de janvier 1717, la Comédie-Françoise vint se réunir à l'Académie royale de musique pour donner une suite de magnifiques représentations du *Bourgeois gentilhomme* sur le théâtre de l'Opéra. « Jamais spectacle n'a été plus brillant, mieux exécuté, plus suivi, » dit *le Mercure de France* de janvier, page 250. Récemment encore, le 9 janvier 1852, la Comédie-Françoise se réunit à l'Académie de musique, et de superbes représentations du *Bourgeois gentilhomme* furent données sur le théâtre de l'Opéra avec non moins de succès qu'au XVIII[e] siècle.

BALLET DES NATIONS.[1]

PREMIÈRE ENTRÉE.

Un homme vient donner les livres du ballet, qui d'abord est fatigué par une multitude de gens de provinces différentes, qui crient en musique pour en avoir, et par trois importuns qu'il trouve toujours sur ses pas.

DIALOGUE

DES GENS QUI, EN MUSIQUE, DEMANDENT DES LIVRES.

TOUS.

A moi, monsieur, à moi de grâce; à moi, monsieur :
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

HOMME DU BEL AIR.

Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient.
Quelques livres ici; les dames vous en prient.

AUTRE HOMME DU BEL AIR.

Holà, monsieur! monsieur! ayez la charité
D'en jeter de notre côté.

FEMME DU BEL AIR.

Mon Dieu! qu'aux personnes bien faites

1. Ce ballet ayant été reproduit dans *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, pastorale représentée par l'Académie royale de musique en 1672, nous donnerons en notes certaines indications empruntées à cette leçon distincte, qui parut du vivant de Molière.

On sait peu rendre honneur céans!

AUTRE FEMME DU BEL AIR.

Ils n'ont des livres et des bancs
Que pour mesdames les grisettes.[1]

GASCON.

Aho! l'homme aux libres, qu'on m'en vaille!
J'ai déjà le poumon usé.
Bous boyez qué chacun mé raille;
Et jé suis escandalisé
De boir ès mains de la canaille
Ce qui m'est par bous réfusé.

AUTRE GASCON.

Hé, cadédis! monseu, boyez qui l'on pût être.*
Un libret, jé bous prie, au varon d'Asbarat.
Jé pense, mordi! que le fat
N'a pas l'honnur dé mé connoître.

LE SUISSE.

Mon'siur le donneur de papieir,
Que veul dire sti façon de fifre?
Moi l'écorchair tout mon gosieir
A crieir,
Sans que je pouvre afoir ein lifre.
Pardi! mon foi, mon'siur, je pense fous l'être ifre.[2]

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.

De tout ceci, franc et net,

* VAR. *Qui l'on peut être.* (*Fêtes de l'Amour et de Bacchus.*)

1. Ce mot s'entendoit alors des filles de la bourgeoisie. En 1671, Champmeslé fit jouer, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, une comédie en trois actes et en vers intitulée *les Grisettes;* les grisettes dans cette pièce sont deux filles de M. Gripaut, procureur.

2. « Le donneur de livres, fatigué par les *quatre* importuns, se retire en colère. » (*Fêtes de l'Amour et de Bacchus.*)

Je suis mal satisfait:
Et cela sans doute est laid,
Que notre fille
Si bien faite et si gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à son souhait
Un livre de ballet,
Pour lire le sujet
Du divertissement qu'on fait:
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille,
Pour être placée au sommet
De la salle, où l'on met
Les gens de l'entriguet![1]
De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait;
Et cela sans doute est laid.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.

Il est vrai que c'est une honte;
Le sang au visage me monte;
Et ce jeteur de vers, qui manque au capital,
L'entend fort mal:
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal,
De faire si peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du Palais-Royal,

1. Ce mot, qu'on ne rencontre nulle part, est généralement entendu dans le sens de *l'intriguette*, de la petite intrigue. Quelques commentateurs ont interprété : *les valets*. Ce sont des explications toutes conjecturales.

Et que, ces jours passés, un comte
Fut prendre la première au bal.
Il l'entend mal,
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal.

HOMMES ET FEMMES DU BEL AIR.

Ah! quel bruit!
Quel fracas!
Quel chaos!
Quel mélange!
Quelle confusion!
Quelle cohue étrange!
Quel désordre!
Quel embarras!
On y sèche.
L'on n'y tient pas.

GASCON.

Bentre jé suis à vout.

AUTRE GASCON.

J'enrage, Diou me damne!

LE SUISSE.

Ah! que l'y faire saif dans sti sal de cians!

GASCON.

Jé murs!

AUTRE GASCON.

Jé perds la tramontane!

LE SUISSE.

Mon foi, moi le foudrois être hors de dedans.

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,

Je vous en prie.
Et ne me quittez pas.
On fait de nous trop peu de cas;
Et je suis las
De ce tracas.
Tout ce fatras,*
Cet embarras,
Me pèse par trop sur les bras.
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie
A ballet ni comédie,
Je veux bien qu'on m'estropie.
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas.
On fait de nous trop peu de cas.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis;
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être assis.
Ils seront bien ébaubis,
Quand ils nous verront partis.
Trop de confusion règne dans cette salle,
Et j'aimerois mieux être au milieu de la Halle.
Si jamais je reviens à semblable régale,
Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis;

* VAR. *Tout ce fracas*, 1682.

Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être assis.[1]

TOUS.

A moi, monsieur, à moi, de grâce; à moi, monsieur :
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

DEUXIÈME ENTRÉE.

Les trois importuns dansent.[2]

TROISIÈME ENTRÉE.

TROIS ESPAGNOLS chantent.

PREMIER ESPAGNOL chantant.

Sé que me muero de amor
Y solicito el dolor.

Aun muriendo de querer,
De tan buen ayre adolezco
Que es mas de lo que padezco,
Lo que quiero padecer;
Y no pudiendo exceder
A mi deseo el rigor.

Sé que me muero de amor
Y solicito el dolor.

Lisonxea me la suerte
Con piedad tan advertida,

1. « Le donneur de livres revient avec les quatre importuns qui l'ont suivi, ce qui oblige encore ceux qui sont placés dans les balcons à s'écrier. » (*Fêtes de l'Amour et de Bacchus.*)

2. « Les quatre importuns ayant pris des livres des mains de celui qui les donne, les distribuent aux acteurs qui en demandent; cependant le donneur de livres danse, et les quatre importuns se joignent à lui. » (*Fêtes de l'Amour et de Bacchus.*)

Que me assegura la vida
En el riesgo de la muerte.
Vivir de su golpe fuerte
Es de mi salud primor.

Sé que me muero de amor
Y solicito el dolor.[1]

(Danse de six Espagnols, après laquelle deux autres Espagnols dansent encore ensemble.)

PREMIER ESPAGNOL chantant.

Ay! que locura, con tanto rigor
Quexarse de Amor,
Del nino bonito
Que todo es dulçura!
Ay! que locura!
Ay! que locura!

DEUXIÈME ESPAGNOL chantant.

El dolor solicita
El que al dolor se da:
Y nadie de amor muere,
Sino quien no save amar.

PREMIER ET DEUXIÈME ESPAGNOL chantant.

Dulce muerte es el amor
Con correspondencia ygual;

1. Voici la traduction de ces couplets :

« Je sais que je me meurs d'amour, et je recherche la douleur.

« Quoique mourant de désir, je dépéris de si bon air, que ce que je désire souffrir est plus que ce que je souffre; et la rigueur de mon mal ne peut excéder mon désir.

« Je sais, etc.

« Le sort me flatte avec une pitié si attentive, qu'il m'assure la vie dans le danger de la mort. Vivre d'un coup si fort est le prodige de mon salut.

« Je sais, etc. »

Y si esta gozamos o,
Porque la quieres turbar?

PREMIER ESPAGNOL chantant.

Alegrese enamorado
Y tome mi parecer,
Que en esto de querer,
Todo es hallar el vado.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Vaya, vaya de fiestas!
Vaya de vayle!
Alegria, alegria, alegria!
Que esto de dolor es fantasia.[1]

QUATRIÈME ENTRÉE.

ITALIENS.

UNE MUSICIENNE ITALIENNE fait le premier récit dont voici les paroles :

Di rigori armata il seno,
Contro Amor mi ribellai;
Ma fui vinta in un baleno,
In mirar due vaghi rai.
Ahi! che resiste puoco
Cor di gelo a stral di fuoco!

1. Traduction. « Ah! quelle folie de se plaindre de l'Amour avec tant de rigueur! de l'enfant gentil qui est la douceur même! Ah! quelle folie! ah! quelle folie!

« La douleur tourmente celui qui s'abandonne à la douleur : et personne ne meurt d'amour, si ce n'est celui qui ne sait pas aimer.

« L'amour est une douce mort, quand on est payé de retour; et si nous en jouissons aujourd'hui, pourquoi la veux-tu troubler?

« Que l'amant se réjouisse, et adopte mon avis; car lorsqu'on désire, tout est de trouver le moyen.

« Allons, allons, des fêtes; allons, de la danse. Gai, gai, gai; la douleur n'est qu'imagination. »

Ma sì caro è 'l mio tormento,
Dolce è sì la piaga mia,
Ch' il penare è 'l mio contento,
E 'l sanarmi è tirannia.
Ahi! che più giova e piace,
Quanto amor è più vivace![1]

Après l'air que la musicienne a chanté, deux Scaramouches, deux Trivelins et un Arlequin, représentent une nuit à la manière des comédiens italiens, en cadence.

Un musicien italien se joint à la musicienne italienne, et chante avec elle les paroles qui suivent :

LE MUSICIEN ITALIEN.

Bel tempo che vola
Rapisce il contento :
D' Amor ne la scola
Si coglie il momento.

LA MUSICIENNE.

Insinchè florida
Ride l' età,
Che pur tropp' orrida
Da noi sen và :

TOUS DEUX.

Sù cantiamo,
Sù godiamo
Ne' bei dì di gioventù.
Perduto ben non si racquista più.

1. Traduction. « Ayant armé mon sein de rigueurs, je me révoltai contre l'Amour; mais je fus vaincue, avec la promptitude de l'éclair, en regardant deux beaux yeux. Ah! qu'un cœur de glace résiste peu à une flèche de feu !

« Cependant mon tourment m'est si cher, et ma plaie m'est si douce, que ma peine fait mon bonheur, et que me guérir seroit une tyrannie. Ah! plus l'amour est vif, plus il a de charmes et cause de plaisir. »

MUSICIEN.

Pupilla ch' è vaga
Mill' alme incatena,
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.

MUSICIENNE.

Ma poichè frigida
  Langue l' età,
Più l' alma rigida
  Fiamme non hà.

TOUS DEUX.

  Sù cantiamo,
  Sù godiamo
Ne' bei dì di gioventù.
Perduto ben non si racquista più.[1]

Après les dialogues italiens, les Scaramouches et Trivelins dansent une réjouissance.

CINQUIÈME ENTRÉE.

FRANÇOIS.

Deux musiciens poitevins dansent, et chantent les paroles qui suivent.

1. Traduction. « Le beau temps, qui s'envole, emporte le plaisir : à l'école d'Amour on apprend à profiter du moment.

« Tant que rit l'âge fleuri, qui trop promptement, hélas! s'éloigne de nous,

« Chantons, jouissons dans les beaux jours de la jeunesse. Un bien perdu ne se recouvre plus.

« Un bel œil enchaîne mille cœurs; ses blessures sont douces; le mal qu'il cause est un bonheur.

« Mais, quand languit l'âge glacé, l'âme engourdie n'a plus de feux.

« Chantons, jouissons dans les beaux jours de la jeunesse. Un bien perdu ne se recouvre plus. »

PREMIER MENUET.

PREMIER MUSICIEN.

Ah ! qu'il fait beau dans ces bocages !
Ah ! que le ciel donne un beau jour !

SECOND MUSICIEN.

Le rossignol, sous ces tendres feuillages,
Chante aux échos son doux retour :
Ce beau séjour,
Ces doux ramages,
Ce beau séjour
Nous invite à l'amour.

SECOND MENUET.

LES DEUX MUSICIENS ENSEMBLE.

Vois, ma Climène,
Vois, sous ce chêne,
S'entre-baiser ces oiseaux amoureux :
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne ;
De leurs doux feux
Leur âme est pleine.
Qu'ils sont heureux !
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Être comme eux.

Six autres François viennent après, vêtus galamment à la poitevine, trois en hommes et trois en femmes, accompagnés de huit flûtes et de hautbois, et dansent les menuets.

SIXIÈME ENTRÉE.

Tout cela finit par le mélange des trois nations, et les applau-

dissements en danse et en musique de toute l'assistance, qui chante les deux vers qui suivent :

Quels spectacles charmants! Quels plaisirs goûtons-nous!
Les dieux mêmes, les dieux n'en ont point de plus doux.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT CHANTÉ ET DANSÉ
DANS LE BALLET DES NATIONS.

PREMIÈRE ENTRÉE.

Un donneur de livres : Monsieur Dolivet.

Un homme du bel air : Monsieur Le Gros.

Un autre homme du bel air : Monsieur Fernon.

Hommes et femmes du bel air : Messieurs Bernard, Noblet, Rebel.

Un vieux babillard : Monsieur Blondel.

Une vieille babillarde : Monsieur Langeais.

Gascons : Messieurs Estival, Hédouin, Gaye, Morel, Gingan l'aîné, Gingan le cadet.

Suisses : Messieurs Deschamps, Gillet, Philbert.

Filles coquettes : Quatre pages de la musique : Jeannot, Pierrot, Renier, un page de la Chapelle.

DEUXIÈME ENTRÉE.

Trois importuns dansants : Messieurs Saint-André, La Pierre et Favier.

TROISIÈME ENTRÉE.

Premier Espagnol chantant : Monsieur Morel.

Deuxième Espagnol chantant : Monsieur Gillet.

Troisième Espagnol chantant : Monsieur Martin.

Espagnols dansants : Messieurs Dolivet, Le Chantre, Bonard, Lestang, Isaac et Joubert.

Deux Espagnols dansant ensemble : Messieurs Beauchamp et Chicanneau.

QUATRIÈME ENTRÉE.

Une musicienne italienne : Mademoiselle Hilaire.

Un musicien italien : Monsieur Gaye.

Deux Scaramouches : Messieurs Beauchamp et Mayeu.

Deux Trivelins : Messieurs Magny et Foignard cadet.

Arlequin : Le seigneur Dominique.[1]

CINQUIÈME ENTRÉE.

Deux musiciens poitevins : Messieurs Noblet et La Grille.

Poitevins dansants : Messieurs La Pierre, Favier et Saint-André.

Poitevines dansantes : Messieurs Faure, Foignard et Favier le jeune.

Les huit flûtes et hautbois : Les sieurs Descouteaux, Pièche le fils, Philidor, Boutet, Du Clos, Plumet, Fossart et Nicolas Hottere.

1. Il s'agit ici du célèbre arlequin Dominique Biancolelli, dont il est si souvent question dans l'histoire anecdotique du siècle. Voici quelques traits que nous fournit M. Taschereau : Au théâtre, et sous son masque, il savoit exciter le rire des spectateurs; mais, à la ville, il étoit mélancolique et triste. Étant allé un jour chez un fameux médecin pour le consulter sur la maladie noire dont il étoit attaqué, celui-ci, qui ne le connaissoit pas, lui dit qu'il n'y avoit d'autre remède pour lui que d'aller souvent rire aux bouffonneries d'Arlequin. « En ce cas, je suis mort, répondit le pauvre malade, car c'est moi qui suis Arlequin. » Les Italiens jouoient des pièces françoises; les comédiens françois prétendirent qu'ils n'en avoient pas le droit. Le roi voulut être le juge de ce différend; Baron se présenta pour défendre la prétention des comédiens françois, et Arlequin vint pour soutenir celle des italiens. Après le plaidoyer de Baron, Arlequin dit au roi : « Sire, comment parlerai-je? — Parle comme tu voudras, répondit le roi. — Il n'en faut pas davantage, dit Arlequin, j'ai gagné ma cause. » On assure que cette décision, quoique obtenue par subtilité, eut son effet, et que depuis les comédiens italiens jouèrent des pièces françoises. Dans les Mémoires de Dangeau, on lit sous la date du 2 août 1688 : « Arlequin est mort aujourd'hui à Paris. On dit qu'il laisse 300,000 livres de biens. On lui a donné tous les sacrements, parce qu'il a promis de ne plus monter sur le théâtre. » Et un anonyme (Saint-Simon) a ajouté en note : « Cet Arlequin étoit le sieur Dominique, comédien plaisant, salé, mettant du sien, sur-le-champ et avec variété, ce qu'il y avoit de meilleur dans ses rôles; il étoit sérieux, studieux et très-instruit. Le premier président de Harlay, qui le rencontra souvent à la bibliothèque de Saint-Victor, fut si charmé de sa science et de sa modestie, qu'il l'embrassa et lui demanda son amitié. Depuis ce temps-là jusqu'à la mort de ce rare acteur, M. de Harlay le reçut toujours chez lui avec une estime et une distinction particulières; le monde qui le sut prétendoit qu'Arlequin le dressoit aux mines; et qu'il étoit plus savant que le magistrat, mais que celui-ci étoit aussi bien meilleur comédien que Dominique. »

APPENDICE AU BOURGEOIS GENTILHOMME.

CÉRÉMONIE TURQUE

D'APRÈS LE LIVRE DU BALLET ET LES ÉDITIONS ORIGINALES.[1]

Le Bourgeois, qui veut donner sa fille au fils du Grand Turc, est anobli auparavant par une cérémonie qui se fait en danse et en musique.

[Le muphti, quatre dervis, six Turcs dansants, six Turcs musiciens, et autres joueurs d'instruments à la turque, sont les acteurs de cette cérémonie.]

Le muphti invoque Mahomet avec les douze Turcs et les quatre dervis; après on lui amène le Bourgeois, [vêtu à la turque, sans turban et sans sabre,] auquel il chante ces paroles :

LE MUPHTI.

Se ti sabir,
Ti respondir;
Se non sabir,
Tazir, tazir.

Mi star muphti,
Ti qui star ti?
Non intendir;
Tazir, tazir.

Le muphti demande en même langue aux Turcs assistants de quelle religion est le Bourgeois, et ils l'assurent qu'il est maho-

1. Voyez plus haut, page 230. Ce que nous plaçons entre crochets est donné par les éditions originales, mais ne se trouve pas dans le livre du ballet.

métan. Le muphti invoque Mahomet en langue franche, et chante les paroles qui suivent :

LE MUPHTI.

Mahametta per Giourdina
Mi pregar sera é mattina.
Voler far un paladina
Dé Giourdina, dé Giourdina.
Dar turbanta é dar scarcina
Con galera é brigantina
Per deffender Palestina.
Mahametta, etc.

Le muphti demande aux Turcs si le Bourgeois sera ferme dans la religion mahométane, et leur chante ces paroles :

LE MUPHTI.

Star bon Turca Giourdina?

LES TURCS.

Hi Valla.

Le muphti [danse, et chante ces mots :]

Hu la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

Les Turcs répondent les mêmes vers.

Le muphti propose de donner le turban au Bourgeois, et chante les paroles qui suivent :

LE MUPHTI.

Ti non star furba?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI.

Non star furfanta?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI.

Donar turbanta, donar turbanta.

Les Turcs répètent tout ce qu'a dit le muphti pour donner le turban au Bourgeois. Le muphti et les dervis se coiffent avec des turbans de cérémonies, et l'on présente au muphti l'Alcoran, qui fait une seconde invocation avec tout le reste des Turcs

assistants; après son invocation, il donne au Bourgeois l'épée et chante ces paroles :

LE MUPHTI.

Ti star nobilé é non star fabbola.
Pigliar schiabbola.

Les Turcs répètent les mêmes vers, [mettant tous le sabre à la main, et six d'entre eux dansent autour du Bourgeois, auquel ils feignent de donner plusieurs coups de sabre.]

Le muphti commande aux Turcs de bâtonner le Bourgeois, et chante les paroles qui suivent :

LE MUPHTI.

Dara, dara
Bastonnara, bastonnara.

Les Turcs répètent les mêmes vers, [et lui donnent plusieurs coups de bâton en cadence.]

Le muphti, après l'avoir fait bâtonner, lui dit en chantant :

LE MUPHTI.

Non tener honta,
Questa star ultima affronta.

Les Turcs répètent les mêmes vers.

Le muphti recommence une invocation, et se retire après la cérémonie avec tous les Turcs, en dansant et chantant avec plusieurs instruments à la turquesque.

FIN DU BOURGEOIS GENTILHOMME.

PSYCHÉ

TRAGI-COMÉDIE ET BALLET, EN CINQ ACTES.

17 janvier 1671

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

Le philosophe de Madaure, le rhéteur Apulée, est le premier écrivain qui nous ait transmis la brillante fable de Psyché. Elle forme un épisode de son roman fantastique des *Métamorphoses* ou de *l'Ane d'or*. Une vieille femme « radoteuse » raconte cette histoire à une jeune prisonnière, pour la distraire des chagrins de sa captivité :

Un roi et une reine avoient trois filles, toutes trois fort belles. La cadette surtout étoit d'une perfection si rare et si merveilleuse que les habitants du pays l'adoroient avec un respect religieux, comme si c'eût été Vénus elle-même. Vénus s'irrita de ces hommages rendus à une mortelle, et elle chargea son fils Cupidon de la venger. Cupidon, au lieu de servir le courroux de sa mère, se laissa toucher par les attraits de Psyché. Il écarte tous ses rivaux, et il fait rendre par Apollon un oracle qui enjoint au roi d'exposer sa fille sur un rocher, où elle deviendra l'épouse et la victime d'un affreux dragon. Psyché est conduite, avec une pompe funèbre, sur une montagne escarpée où on la laisse seule. Psyché, tremblante d'effroi, baignée de larmes, attend le monstre dont elle doit être la proie, lorsque tout à coup l'haleine délicate de Zéphire, gonflant les plis de la robe dont elle est revêtue, la soulève, la transporte doucement, et la dépose dans une vallée profonde, sur un gazon émaillé de fleurs. Elle pénètre dans un merveilleux palais, construit avec un art

tout divin; elle y est servie par des êtres invisibles. Des instruments mystérieux lui donnent des concerts. Tous les soins l'entourent. L'époux qui lui a été prédit vient lui rendre visite, mais il vient lorsque la nuit est obscure, et il se retire avant l'aube du jour; et il recommande bien à Psyché de ne pas chercher à voir son visage. Psyché désire la présence de ses sœurs, malgré les avis de son mari, qui finit par cèder à ses instances. Zéphire amène les sœurs de Psyché dans ce délicieux séjour. Celles-ci, apprenant que leur cadette a épousé un dieu, tandis qu'elles ne sont que les femmes de vulgaires humains, se sentent mordues au cœur par la jalousie. Elles s'efforcent par leurs mauvais conseils de la précipiter d'une si haute fortune. Sachant la recommandation faite à Psyché par son époux, elles lui persuadent que ce mari, qui redoute tant d'être aperçu, n'est autre que le monstre prédit par l'oracle, le cruel dragon qui doit un jour la dévorer. Elles l'engagent à cacher une lampe derrière un épais rideau, à s'armer d'un poignard, puis, au milieu de la nuit, à dévoiler la lumière, à reconnoître le monstre et à le frapper.

Psyché, bouleversée par leurs paroles, se résout à suivre les conseils de ses sœurs. Lorsqu'elle a dégagé de sa cachette la lampe qu'elle a préparée, au lieu d'un affreux dragon, elle voit endormi le plus brillant des dieux. Elle se penche pour admirer cette tête radieuse. Une goutte d'huile bouillante tombe sur l'épaule de Cupidon. Celui-ci se réveille, et aussitôt qu'il découvre la trahison de Psyché, il s'envole dans les airs et disparoît.

« O Psyché, Psyché! s'écrie M. Cousin en faisant allusion à ce passage du conte, respecte ton bonheur; n'en sonde pas trop le mystère; garde-toi d'approcher la redoutable lumière de l'invisible amant dont ton cœur est épris. Au premier rayon de la lampe fatale, l'Amour s'éveille et s'envole. Image charmante de ce qui se passe dans l'âme, lorsqu'à la sereine et insouciante confiance du sentiment succède la réflexion avec son triste cortége! »

Psyché, abandonnée et désespérée, erre à travers le monde. Elle va voir d'abord ses deux sœurs et leur raconte le triste événement. Les sœurs, croyant prendre la place de leur cadette, courent, chacune de son côté, au rocher d'où Zéphire les a précédemment transportées dans le palais de Cupidon; elles s'élan-

cent; mais Zéphire n'est plus là pour les soutenir, et elles se brisent dans leur chute.

Cependant Vénus, qui est instruite de tout ce qui s'est passé, fait chercher Psyché pour satisfaire elle-même cette fois sa vengeance. Elle la jette en esclavage et lui impose des travaux qu'il paroît impossible d'accomplir; elle lui tend des piéges presque inévitables. Une première fois elle lui montre un vaste amas de froment, d'orge, de millet et d'autres semences, et lui ordonne de séparer ces graines. Les fourmis, ayant pitié de la malheureuse Psyché, viennent à son secours; elles accourent par nombreux bataillons et démêlent grain à grain tout le monceau. Une autre fois Vénus commande à son esclave de lui rapporter de la laine qu'elle dérobera à un troupeau de béliers sauvages et furieux. Un roseau compatissant indique à Psyché les buissons auxquels ce troupeau laisse, en prenant ses ébats, une partie de sa toison, et Psyché en fait une récolte abondante. Vénus l'envoie encore puiser une bouteille à la source inaccessible d'un des affluents du Cocyte. L'aigle vient à son aide, et, prenant le flacon entre ses serres, le remplit lui-même et le rapporte à Psyché. Enfin Vénus l'envoie présenter une boîte à Proserpine et lui demander un peu du trésor de beauté dont font usage les déesses. C'est la plus perfide des embûches que la reine de Cnide ait tendues à sa belle-fille, devenue sa servante. Psyché descend aux enfers et échappe à un nombre infini de périls. Mais lorsqu'elle revoit la lumière des cieux, elle ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil curieux sur la boîte qu'elle rapporte. « Ainsi, dit-elle, je tiens ici le secret de la beauté immortelle des déesses; pourquoi n'en déroberois-je pas un tant soit peu pour moi-même? » Cédant à la tentation, elle ouvre la boîte; et il s'en exhale des vapeurs léthargiques qui la plongent dans un assoupissement mortel.

Mais Cupidon, retenu captif dans le palais maternel, s'échappe par une fenêtre. Il vole à tire d'ailes vers Psyché, qu'il n'a pas cessé d'aimer. Il la réveille; puis il va implorer l'appui de Jupiter. Le maître de l'Olympe intervient; il apaise sa fille Vénus; il place Psyché parmi les divinités et l'unit à jamais à Cupidon; et « au bout de neuf mois il leur naquit une fille que nous nommons la Volupté. »

Quelle fortune a eue cette fable, depuis que le rhéteur africain la racontoit au IIe siècle de l'ère chrétienne! Combien de savants mythologues en ont cherché l'origine, la signification allégorique; et quelles singulières explications quelques-uns en ont trouvées! [1] Combien aussi de peintres, de sculpteurs, de poëtes se sont inspirés de la gracieuse et mystérieuse fiction!

Elle fut, dès le XIIIe siècle, renouvelée avec une curieuse originalité par l'un de nos plus gracieux conteurs du moyen âge, Denys Piramus, l'auteur du roman de *Partenopeus de Blois*. Elle lui servit à peindre les nobles et délicates épreuves de l'amour chevaleresque. Le poëte espagnol Calderon fit sur le même sujet un *auto sacramentale*, un petit drame mystique, dans lequel Éros (l'Amour) figure le Christ, Psyché l'âme du fidèle qui aspire incessamment vers lui; et où l'hyménée final des deux amants dans l'Olympe symbolise l'union de l'homme et de Dieu dans l'Eucharistie. Mais déjà, dans l'Italie de la Renaissance, le divin Raphaël avoit traduit la fable grecque avec ses pinceaux, et, plus fidèle au sens primitif, lui avoit fait exprimer la passion ingénue et le souverain pouvoir de la beauté pure. Non-seulement il en tira la matière des douze tableaux dont il décora la Farnésine; son crayon reproduisit encore l'histoire de Psyché dans une suite de trente-deux dessins qui furent gravés par Marc-Antoine ou plutôt par ses élèves.

On voit que la fable de Psyché eut tout d'abord, chez les modernes, des interprétations diverses, naïves, éclatantes. Notre XVIIe siècle s'en empara à son tour. Elle séduisit La Fontaine, qui se mit à la raconter à sa manière, tantôt en prose, tantôt en rimes; il en composa son roman des *Amours de Psyché et de Cupidon*, qui parut en 1669. Parmi les trois amis, Acante, Ariste et Gélaste, auxquels l'auteur feint de lire son ouvrage, on s'accorde à reconnoître Molière sous le nom de Gélaste.[2] « Je vous ai, dit Gélaste à ses amis, tantôt laissés mettre le plaisir de rire après celui de pleurer, trouverez-vous bon que je vous guérisse de cette erreur? Vous savez que le rire est ami de l'homme, et le mien particulier; m'avez-vous cru capable d'abandonner sa

1. Sur ce sujet, on consultera avec fruit les notes de M. Victor Bétolaud, dans sa traduction d'Apulée, publiée chez Garnier frères, en 1862.

2. Voyez tome I, page CLXXXII.

défense sans vous contredire le moins du monde?... La tragédie nous attache, si vous voulez; mais la comédie nous amuse agréablement. Pour preuve infaillible de ce que j'avance; prenez garde que, pour effacer les impressions que la tragédie avoit faites en nous, on lui fait succéder un divertissement comique; mais de celui-ci à l'autre il n'y a point de retour; ce qui vous fait voir que le suprême degré du plaisir, après quoi il n'y a plus rien, c'est la comédie. » C'est bien vraisemblablement Molière que La Fontaine fait ainsi parler. Molière avoit donc participé ou du moins assisté à la création de ce poëme, et le sujet lui en étoit familier. On comprend que ce sujet se soit présenté à son esprit lorsqu'il s'agit d'inaugurer, au commencement de l'année 1671, la vaste salle des Machines que Louis XIV avoit fait construire aux Tuileries « pour les divers spectacles et pour les délassements de son esprit et le divertissement de ses peuples.[1] »

Les aventures de Psyché, qui, comme le disoit Lamotte, auroient pu faire inventer l'opéra, étoient tout à fait propres à satisfaire les intentions du monarque. Molière avoit déjà tracé le plan de sa pièce; déjà il avoit écrit le premier acte, la première scène du second acte, et la première aussi du troisième. Mais le roi ayant déclaré qu'il vouloit plusieurs représentations de l'ouvrage avant le carême, Molière fut forcé de prendre pour collaborateur Pierre Corneille, qui écrivit les autres scènes dans l'espace d'une quinzaine de jours. Quinault composa les paroles destinées à être chantées; et Lulli, auteur de la musique, fournit pour sa part les paroles italiennes du premier intermède. « C'est sans doute un fait remarquable dans l'histoire des lettres, dit Auger, qu'une pièce de théâtre composée par trois hommes de génie (sans parler du musicien), créateurs en France l'un de la tragédie, l'autre de la comédie, et l'autre de l'opéra. »

La tragédie-ballet de Psyché n'est pas indigne d'une telle collaboration. Le plan que Molière a tracé est des plus hardis qu'il ait conçus; la grande scène du second acte, où le roi conduit à la fois les fiançailles et le deuil de sa fille, est ce qu'il a écrit de plus touchant dans le genre élevé. Les plaintes du père de Psyché

1. Ce sont les termes de l'abbé de Pure dans son ouvrage intitulé *Idée des Spectacles anciens et nouveaux*. Voyez, pour la description de cette salle, le livre du Ballet à la suite de la pièce.

pleurant sa fille, plaintes inspirées par un profond sentiment de tendresse paternelle, ont fait supposer que Molière dut les écrire sous l'impression de la mort de son fils aîné qu'il perdit à une époque incertaine.

L'apparition dans le royaume des ombres des deux princes qui se sont tués par amour, est d'une grandeur shakspearienne. Corneille, qui avoit alors soixante-cinq ans, fit preuve d'une délicatesse, d'une suavité, d'une mollesse de style que la jeunesse de son talent n'avoit pas possédées au même degré : « La déclaration de l'Amour à Psyché, dit Voltaire, passe encore pour être un des morceaux les plus tendres et les plus naturels qui soient au théâtre. »

« Tout ce qu'a écrit Corneille dans les quatre derniers actes, ajoute un critique moderne, est d'une ampleur de style, d'une élévation, d'une aisance magistrales. Quelle langue noble, mâle, souple, harmonieuse! Quels beaux vers et quels tendres sentiments! Je ne parle pas seulement de cette scène immortelle que tout le monde sait par cœur, la scène de la déclaration, mais y a-t-il rien de plus magnifique au théâtre que ce cri longtemps contenu que laisse éclater enfin l'Amour offensé?

Eh bien! je suis le dieu le plus puissant des dieux,
Absolu sur la terre, absolu dans les cieux;
Dans les eaux, dans les airs, mon pouvoir est suprême,
En un mot, je suis l'Amour même.....

Il y a là du souffle et de la grandeur de *Polyeucte.* »

Psyché fut représentée aux Tuileries le 17 janvier 1671. On écrit de Paris à la Gazette, sous la date du 24 janvier : « Le 17 de ce mois, Leurs Majestés, avec lesquelles étoient monseigneur le Dauphin, Monsieur, Mademoiselle, Mademoiselle d'Orléans, et tous les seigneurs et dames de la cour, prirent, pour la première fois, dans la salle des Machines, au palais des Tuileries, le divertissement d'un grand ballet dansé dans les entr'actes de la tragi-comédie de *Psyché,* représentée par la troupe du roi avec tout l'éclat et toute la pompe imaginables, etc. »

« De Paris, le 31 janvier 1671 :

« Le 24, Leurs Majestés retournèrent en cette ville, où Elles ont continué plusieurs fois le divertissement du grand ballet. »

Robinet, de son côté, s'exprime comme il suit, dans sa lettre du 24 :

Le dix-sept de ce mois tout juste,
Ce Ballet pompeux, grand, auguste,
Et bien digne, *veramente*,
De divertir la majesté
Du premier monarque du monde
Tant sur la terre que sur l'onde,
Fut, pour le premier coup, dansé
En ce vaste sallon, dressé
Dans le palais des Tuileries
Pour les royales momeries,
Avec tant de grands ornements
Si merveilleux et si charmants,
Tant de colonnes, de pilastres
Valant plusieurs mille piastres,
Tant de niches, tant de balcons,
Et, depuis son brillant plat-fonds
Jusques en bas, tant de peintures,
D'enrichissements et dorures,
Que l'on croit, sur la foi des yeux,
Être en quelque canton des cieux.

Après une longue description dont quelques traits nous serviront par la suite, il termine ainsi son compte rendu :

La scène, au reste, incessamment,
Comme par un enchantement,
En différents objets se change;
Et, par une surprise étrange,
On y voit tantôt des palais
De marbre, en un tourne-main faits;
Puis, en moins de rien, à leur place,
Sans qu'il en reste nulle trace,
Des mers, des jardins, des déserts,
Enfin les cieux et les enfers.
Mais il m'en faudroit faire un livre
Gros comme cil qui s'en délivre
Chez Ballard, imprimeur du roi,
(Je vous le dis de bonne foi,)
Pour tout raconter, tout déduire
Et parfaitement vous instruire
De ce spectacle si royal.
Ainsi donc, en auteur féal,
D'y recourir je vous avise.

Dans la lettre du 7 février 1671, on lit encore ces vers :

Le fameux Ballet de Psyché
Qu'assez bien l'on trouva touché
Dans ma pénultième épître
Où j'en fis un fort long chapitre,
Ce spectacle plein de beautés
Est encor de Leurs Majestés
Le cher ébat carnavaliste
Et le principal sur la liste
Des autres divertissements.

La troupe, par une délibération qui est mentionnée sur le registre de La Grange et que nous avons rapportée tome I[er], page CCX, résolut de représenter la tragi-comédie sur le théâtre du Palais-Royal. Il fallut, bien entendu, rabattre un peu des magnificences et des enchantements de la première mise en scène. On s'imposa pourtant des sacrifices, puisque, sans parler des frais extraordinaires dont le total a été donné à la susdite page de notre premier volume, les frais ordinaires s'élevèrent pour cette pièce au chiffre de 351 livres par jour.

Psyché parut pour la première fois à la ville le 24 juillet. Robinet consacra à la nouvelle mise en scène une grande partie de la lettre du 1[er] août et ne lui marchanda pas les éloges :

Illec ainsi qu'aux Tuileries
Il a les mêmes ornements,
Même éclat, mêmes agréments ;
Les airs, les chœurs, la symphonie
Sans la moindre cacophonie,
Sont ici comme ils étoient là.
Vous y voyez, outre cela,
Les divers changements de scène
Qu'on ne s'imagine qu'à peine,
Les mers, les jardins, les déserts,
Les palais, les cieux, les enfers,
Les mêmes dieux, mêmes déesses
Soit à blondes ou brunes tresses.
On y voit aussi tous les vols,
Les aériens caracols,
Les machines et les entrées
Qui furent là tant admirées.

Psyché eut trente-huit représentations consécutives. Deux fois

reprise dans le courant de l'année suivante, elle eut treize représentations la première fois et trente et une la seconde. Ce fut donc un grand succès, qui égala presque ceux du *Tartuffe* et de *l'École des Femmes*.

La pièce fut imprimée la même année : « *Psiché*, tragédie-ballet par J.-B. P. Molière. Et se vend pour l'autheur, à Paris, chez Pierre Lemonnier, au Palais, vis-à-vis la porte de l'église de la Sainte-Chapelle, à l'image S. Louis et au Feu divin. 1671. Avec privilége du Roy. » Privilége du 31 décembre 1670. — Achevé d'imprimer pour la première fois le 6 octobre 1671.

Une seconde édition eut lieu deux ans plus tard : « *Psiché*, tragédie-ballet, par J.-B. P. Molière. A Paris, chez Claude Barbin, au Palais, sur le second perron de la Sainte- Chapelle. 1673. Avec privilége du Roy. »

La tragédie-ballet fut enfin réimprimée dans l'édition des Œuvres complètes de Molière de 1682.

Avant toutes ces éditions de la pièce, on avoit eu le livre du Ballet : « *Psiché*, tragi-comédie et ballet dansé devant Sa Majesté au mois de janvier 1671. A Paris, par Robert Ballard, seul imprimeur du Roi pour la musique, rue S. Jean de Beauvais, au Mont-Parnasse. 1671. Avec privilége de Sa Majesté. » La mise en scène, telle qu'elle est décrite dans le livre du Ballet, présente de notables différences avec la mise en scène qui est indiquée dans les éditions de la pièce. Ces différences se comprennent aisément, puisque l'un se réfère à la mise en scène des Tuileries, et les autres à celle du Palais-Royal. Il y eut réellement, dans cette occasion, deux représentations assez distinctes pour qu'on ne puisse les identifier; deux spectacles qu'il est intéressant de comparer l'un à l'autre. C'est pourquoi nous publierons à la suite de la pièce le livre du Ballet, qui permettra de faire cette comparaison.

En 1678, sept ans après la *Psyché* de Molière et de Corneille, parut sous le même titre un opéra dont Lulli avoit aussi composé la musique. L'auteur des paroles étoit Fontenelle, qui ne se fit point connoître. On retrouvoit dans le nouvel ouvrage beaucoup des morceaux chantés de la tragédie-ballet, dont il n'étoit qu'une transformation.

L. M.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.[1]

Cet ouvrage n'est pas tout d'une main. M. Quinault a fait les paroles qui s'y chantent en musique, à la réserve de la plainte italienne. M. de Molière* a dressé le plan de la pièce, et réglé la disposition, où il s'est plus attaché aux beautés et à la pompe du spectacle, qu'à l'exacte régularité. Quant à la versification, il n'a pas eu le loisir de la faire entière. Le carnaval approchoit; et les ordres pressants du roi, qui se vouloit donner ce magnifique divertissement plusieurs fois avant le carême, l'ont mis dans la nécessité de souffrir un peu de secours. Ainsi il n'y a que le prologue, le premier acte, la première scène du second, et la première du troisième, dont les vers soient de lui. M. Corneille** a employé une quinzaine au reste; et par ce moyen Sa Majesté s'est trouvée servie dans le temps qu'elle l'avoit ordonné.

* Var. *M. Molière* (1682.)
** Var. *M. Corneille l'aîné* (1682.)

1. Cet avis, que présentent toutes les éditions de la pièce, est probablement de Molière lui-même.

PSYCHÉ

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JUPITER	Du Croisy.
VÉNUS	Mlle Debrie.
L'AMOUR	Baron.[1]
ÆGIALE, } Grâces	Mlle Beauval.
PHAÈNE, } Grâces	Mlle Du Croisy.[2]
PSYCHÉ	Mlle Molière.
LE ROI, père de Psyché	La Thorillière.
AGLAURE, } sœurs de Psyché	Mlle Marotte.[3]
CIDIPPE, } sœurs de Psyché	Mlle Beauval.
CLÉOMÈNE, } princes amants de Psyché	Hubert.
AGÉNOR, } princes amants de Psyché	La Grange.
LE ZÉPHYRE	Molière.[4]
LYCAS	Chateauneuf.
LE DIEU D'UN FLEUVE	Debrie.

1. Baron, alors âgé de dix-huit ans, joua avec un grand succès ce personnage de l'Amour. Nous avons parlé, tome II, page XLVII, des anecdotes plus ou moins véridiques qui ont eu cours à cette occasion.

2. Comme on le voit dans le livre du Ballet, les rôles des deux Grâces avoient été remplis aux Tuileries par les petites La Thorillière et Du Croisy. La fille de La Thorillière ne joua pas à la ville. Robinet, dans sa lettre du 1er août 1671, nomme Mlles Du Croisy et Beauval,

> Deux agréables pouponnes
> Au plus de six et de dix ans.

La fille de Du Croisy, née en 1658, avoit douze à treize ans; elle épousa par la suite le comédien Paul Poisson, et passe pour avoir fourni les renseignements de la « Lettre sur la vie et les ouvrages de Molière et sur les comédiens de son temps, » publiée dans le *Mercure de France*, en mai 1740.

La petite Beauval étoit sans doute une fille de l'actrice de ce nom.

3. Mlle Marotte, que Robinet, dans sa lettre du 1er août, nomme Mlle Létang, n'est autre que cette Marie Ragueneau de l'Étang que La Grange épousa l'année suivante et qui entra alors à demi-part dans la compagnie. (Voyez tome II, page LI.)

4. Ce n'est pas sans étonnement qu'on voit, sur le livre du Ballet, le nom de Molière attaché à ce rôle insignifiant; Molière, âgé de cinquante ans, ne devoit guère avoir le physique de l'emploi; mais il ne se refusoit pas à faire ce qu'on nomme au théâtre une *utilité*. Il paroît du reste qu'il savoit donner à ce personnage un caractère tout particulier, car si l'on en croit Robinet dans sa lettre du 1er août :

> Un Zéphyre fort goguenard
> Et qui d'aimer sait très-bien l'art
> Aide à l'Amour; et c'est, pour rire,
> Molière qui fait ce Zéphyre.

Voyez ci-après, page 333.

PSYCHÉ

TRAGÉDIE-BALLET[1]

PROLOGUE.

La scène représente, sur le devant, un lieu champêtre, et dans l'enfoncement, un rocher percé à jour, au travers duquel on voit la mer en éloignement.

Flore paroît au milieu du théâtre, accompagnée de Vertumne, dieu des arbres et des fruits, et de Palémon, dieu des eaux. Chacun de ces dieux conduit une troupe de divinités : l'un mène à sa suite des dryades et des sylvains, et l'autre des dieux des fleuves et des naïades. Flore chante ce récit pour inviter Vénus à descendre en terre :

Ce n'est plus le temps de la guerre;
Le plus puissant des rois
Interrompt ses exploits,
Pour donner la paix à la terre.
Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Vertumne et Palémon, avec les divinités qui les accompa-

1. *Psyché* est ainsi qualifiée dans les éditions originales. Le livre du Ballet dit : *Tragi-comédie et ballet.*

gnent, joignent leurs voix à celle de Flore, et chantent ces paroles :

CHOEUR DES DIVINITÉS de la terre et des eaux, composé de Flore, nymphes, Palémon, Vertumne, sylvains, faunes, dryades et naïades.

Nous goûtons une paix profonde;
Les plus doux jeux sont ici-bas.
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand roi du monde.[1]
Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Il se fait ensuite une entrée de ballet, composée de deux dryades, quatre sylvains, deux fleuves, et deux naïades; après laquelle Vertumne et Palémon chantent ce dialogue :

VERTUMNE.

Rendez-vous, beautés cruelles,
Soupirez à votre tour.

PALÉMON.

Voici la reine des belles,
Qui vient inspirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel objet toujours sévère
Ne se fait jamais bien aimer.

PALÉMON.

C'est la beauté qui commence de plaire;
Mais la douceur achève de charmer.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

C'est la beauté qui commence de plaire;
Mais la douceur achève de charmer.

1. On jouissoit encore des douceurs de la paix signée à Aix-la-Chapelle le 2 mai 1668; et le roi venoit de détacher l'Angleterre de la ligue que cette puissance, la Hollande et l'Espagne avoient formée contre lui.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'Amour nous blesse :
Languissons, puisqu'il le faut.

PALÉMON.

Que sert un cœur sans tendresse?
Est-il un plus grand défaut?

VERTUMNE.

Un bel objet toujours sévère
Ne se fait jamais bien aimer.

PALÉMON.

C'est la beauté qui commence de plaire;
Mais la douceur achève de charmer.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

C'est la beauté qui commence de plaire;
Mais la douceur achève de charmer.

FLORE répond au dialogue de Vertumne et de Palémon par ce menuet;* et les autres divinités y mêlent leurs danses.

Est-on sage,
Dans le bel âge,
Est-on sage
De n'aimer pas?
Que sans cesse,
L'on se presse
De goûter les plaisirs ici-bas.
La sagesse
De la jeunesse,
C'est de savoir jouir de ses appas.

L'Amour charme
Ceux qu'il désarme;

* VAR. *Par un menuet qu'elle chante.* Nous empruntons cette variante au même texte reproduit dans une composition ultérieure, le livre du *Ballet des ballets.*

L'Amour charme,
Cédons-lui tous.
Notre peine
Seroit vaine
De vouloir résister à ses coups;
Quelque chaîne
Qu'un amant prenne,
La liberté n'a rien qui soit si doux.

Vénus descend du ciel dans une grande machine, avec l'Amour son fils, et deux petites Grâces nommées Ægiale et Phaène;[1] et les divinités de la terre et des eaux recommencent de joindre toutes leurs voix, et continuent par leurs danses de lui témoigner la joie qu'elles ressentent à son abord.

CHOEUR de toutes les divinités de la terre et des eaux.

Nous goûtons une paix profonde,
Les plus doux jeux sont ici-bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand roi du monde.
Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.[2]

VÉNUS, dans sa machine.

Cessez, cessez pour moi tous vos chants d'allégresse;
De si rares honneurs ne m'appartiennent pas;

1. Nous connoissons trois Grâces, sous les noms de Thalie, d'Euphrosine et d'Aglaé; mais quelques anciens les ont nommées différemment, et d'autres en ont reconnu plus de trois. *Ægiale* et *Phaène* étoient ou deux de ces noms différents, ou deux de ces Grâces surnuméraires. Les mythologues sont partagés sur ce point. (Auger.)

2. Quinault, comme on l'a vu dans l'avertissement, ayant été chargé de faire les paroles destinées à être chantées, cette première partie du prologue est de lui probablement. Le reste, qui étoit récité, est de la main de Molière.

Et l'hommage qu'ici votre bonté m'adresse
Doit être réservé pour de plus doux appas.
C'est une trop vieille méthode
De me venir faire sa cour:
Toutes les choses ont leur tour,
Et Vénus n'est plus à la mode.
Il est d'autres attraits naissants
Où l'on va porter ses encens.
Psyché, Psyché la belle, aujourd'hui tient ma place;
Déjà tout l'univers s'empresse à l'adorer;
Et c'est trop que, dans ma disgrâce,
Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.
On ne balance point entre nos deux mérites;
A quitter mon parti tout s'est licencié,
Et du nombreux amas de Grâces favorites
Dont je traînois partout les soins et l'amitié,
Il ne m'en est resté que deux des plus petites,
Qui m'accompagnent par pitié.
Souffrez que ces demeures sombres
Prêtent leur solitude aux troubles de mon cœur,
Et me laissez, parmi leurs ombres,
Cacher ma honte et ma douleur.

Flore et les autres déités se retirent, et Vénus, avec sa suite, sort de sa machine.

EGIALE.

Nous ne savons, déesse, comment faire,
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler.
Notre respect veut se taire,
Notre zèle veut parler.

VÉNUS.

Parlez; mais si vos soins aspirent à me plaire,

Laissez tous vos conseils pour une autre saison,
Et ne parlez de ma colère
Que pour dire que j'ai raison.
C'étoit là, c'étoit là la plus sensible offense
Que ma divinité pût jamais recevoir :
Mais j'en aurai la vengeance,
Si les dieux ont du pouvoir.

PHAÈNE.

Vous avez plus que nous de clarté, de sagesse,
Pour juger ce qui peut être digne de vous;
Mais, pour moi, j'aurois cru qu'une grande déesse
Devroit moins se mettre en courroux.

VÉNUS.

Et c'est là la raison de ce courroux extrême.
Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront est sanglant;
Et, si je n'étois pas dans ce degré suprême,
Le dépit de mon cœur seroit moins violent.
Moi, la fille du dieu qui lance le tonnerre,
Mère du dieu qui fait aimer;
Moi, les plus doux souhaits du ciel et de la terre,
Et qui ne suis venue au jour que pour charmer;
Moi qui, par tout ce qui respire,
Ai vu de tant de vœux encenser mes autels,
Et qui de la beauté, par des droits immortels,
Ai tenu de tout temps le souverain empire;
Moi, dont les yeux ont mis deux grandes déités
Au point de me céder le prix de la plus belle,
Je me vois ma victoire et mes droits disputés
Par une chétive mortelle!
Le ridicule excès d'un fol entêtement
Va jusqu'à m'opposer une petite fille!
Sur ses traits et les miens j'essuierai constamment

Un téméraire jugement,
Et du haut des cieux, où je brille,
J'entendrai prononcer aux mortels prévenus :
Elle est plus belle que Vénus ! [1]

ÉGIALE.

Voilà comme l'on fait ; c'est le style des hommes ;
Ils sont impertinents dans leurs comparaisons.

PHAÈNE.

Ils ne sauroient louer, dans le siècle où nous sommes,
Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

VÉNUS.

Ah ! que de ces trois mots la rigueur insolente
Venge bien Junon et Pallas,

1. Ce discours de Vénus est imité d'Apulée. Voici le texte de cet écrivain, dont la latinité africaine n'est pourtant pas tout à fait dépourvue de grâce et d'élégance : *Hæc honorum cælestium ad puellæ mortalis cultum immodica translatio veræ Veneris incendit animos ; et, impatiens indignationis, capite quassanti fremens altius, sic secum disserit : En rerum naturæ prisca parens, en elementorum origo initialis, en orbis totius alma Venus, quæ cum mortali puella partiario majestatis honore tractor ! Et nomen meum cælo conditum terrenis sordibus profanatur ! Nimirum communi numinis piamento vicariæ venerationis incertum sustinebo, et imaginem meam circumferet puella moritura ! Frustra me pastor ille, cujus justitiam fidemque magnus comprobavit Jupiter, ob eximiam speciem tantis prætulit deabus*, etc. « En voyant que les honneurs divins passoient d'une manière si exagérée à une simple mortelle, la véritable Vénus s'enflamma d'un violent dépit ; elle ne put contenir son indignation ; et secouant la tête avec le frémissement de la colère : Qui, moi ! se dit-elle, moi ! Vénus, l'âme première de la nature, l'origine et le germe de tous les éléments ; moi qui féconde l'univers entier ; moi partager avec une jeune fille, avec une mortelle, les honneurs dus à mon rang suprême ! Faut-il que je sois ainsi traitée ! Faut-il que, consacré dans le ciel, mon nom soit profané et souillé sur la terre ! Ainsi donc les hommages qu'on rend à ma divinité, une autre les partagera ! Je verrai les hommes incertains si c'est celle-là ou si c'est Vénus qu'ils doivent adorer ! Et qui me représentera parmi les hommes ? Une créature destinée à la mort ! Ce sera inutilement que le fameux berger dont le puissant Jupiter confirma l'équitable et juste sentence m'aura préférée, à cause de l'excellence de mes charmes, à deux grandes déesses, etc. » (Traduction de V. Bétolaud.)

Et console leurs cœurs de la gloire éclatante
Que la fameuse pomme acquit à mes appas!
Je les vois s'applaudir de mon inquiétude,
Affecter à toute heure un ris malicieux,
Et, d'un fixe regard, chercher avec étude
Ma confusion dans mes yeux.
Leur triomphante joie, au fort d'un tel outrage,
Semble me venir dire, insultant mon courroux :
Vante, vante, Vénus, les traits de ton visage!
Au jugement d'un seul tu l'emportas sur nous;
Mais, par le jugement de tous,
Une simple mortelle a sur toi l'avantage.
Ah! ce coup-là m'achève, il me perce le cœur;
Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales;
Et c'est trop de surcroît à ma vive douleur,
Que le plaisir de mes rivales.
Mon fils, si j'eus jamais sur toi quelque crédit,
Et si jamais je te fus chère,
Si tu portes un cœur à sentir le dépit
Qui trouble le cœur d'une mère
Qui si tendrement te chérit,
Emploie, emploie ici l'effort de ta puissance
A soutenir mes intérêts;
Et fais à Psyché, par tes traits,
Sentir les traits de ma vengeance.
Pour rendre son cœur malheureux,
Prends celui de tes traits le plus propre à me plaire,
Le plus empoisonné de ceux
Que tu lances dans ta colère.
Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mortel,
Fais que jusqu'à la rage elle soit enflammée,
Et qu'elle ait à souffrir le supplice cruel

D'aimer et n'être point aimée.[1]

L'AMOUR.

Dans le monde on n'entend que plaintes de l'Amour:
On m'impute partout mille fautes commises,
Et vous ne croiriez point le mal et les sottises
Que l'on dit de moi chaque jour.
Si pour servir votre colère...

VÉNUS.

Va, ne résiste point aux souhaits de ta mère;
N'applique tes raisonnements
Qu'à chercher les plus prompts moments
De faire un sacrifice à ma gloire outragée.
Pars, pour toute réponse à mes empressements,
Et ne me revois point que je ne sois vengée.[2]

L'Amour s'envole, et Vénus se retire avec les Grâces.

1. La Fontaine, qui prête à Vénus une tirade pareille, la fait suivre de cette réflexion : « Ces extrémités où s'emporta la déesse marquent merveilleusement bien le naturel et l'esprit des femmes : rarement se pardonnent-elles l'avantage de la beauté. Et je dirai en passant que l'offense la plus irrémissible parmi ce sexe, c'est quand l'une d'elles en défait une autre en pleine assemblée; cela se venge ordinairement comme les assassinats et les trahisons. »

2. Ce prologue annonce et prépare le sujet de la pièce. L'entretien de Vénus avec son fils et les deux petites Grâces qui sont restées à son service, est plein de naturel et de vivacité. La déesse de la beauté s'y montre animée de tous ces sentiments que la malice des hommes attribue à son sexe, l'insatiable désir de plaire, l'amour de la vengeance, et la haine des conseils qui contrarient la passion. On reconnoît là le génie de Molière; et le style même, en dépit de la noblesse des personnages, a une teinte de familiarité qui décèle le poëte comique. (AUGER.)

ACTE PREMIER.

La scène est changée en une grande ville, où l'on découvre, des deux côtés, des palais et des maisons de différents ordres d'architecture.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

Il est des maux, ma sœur, que le silence aigrit :
Laissons, laissons parler mon chagrin et le vôtre,
Et de nos cœurs l'un à l'autre
Exhalons le cuisant dépit.
Nous nous voyons sœurs d'infortune;
Et la vôtre et la mienne ont un si grand rapport,
Que nous pouvons mêler toutes les deux en une,
Et, dans notre juste transport,
Murmurer, à plainte commune,
Des cruautés de notre sort.
Quelle fatalité secrète,
Ma sœur, soumet tout l'univers
Aux attraits de notre cadette,
Et, de tant de princes divers
Qu'en ces lieux la fortune jette,
N'en présente aucun à nos fers?
Quoi! voir de toutes parts, pour lui rendre les armes,

Les cœurs se précipiter,
Et passer devant nos charmes
Sans s'y vouloir arrêter!
Quel sort ont nos yeux en partage?
Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux dieux,
De ne jouir d'aucun hommage
Parmi tous ces tributs de soupirs glorieux,
Dont le superbe avantage
Fait triompher d'autres yeux?
Est-il pour nous, ma sœur, de plus rude disgrâce
Que de voir tous les cœurs mépriser nos appas,
Et l'heureuse Psyché jouir avec audace
D'une foule d'amants attachés à ses pas?

CIDIPPE.

Ah! ma sœur, c'est une aventure
A faire perdre la raison;
Et tous les maux de la nature
Ne sont rien en comparaison.

AGLAURE.

Pour moi, j'en suis souvent jusqu'à verser des larmes.
Tout plaisir, tout repos par là m'est arraché;
Contre un pareil malheur ma constance est sans armes.
Toujours à ce chagrin mon esprit attaché
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes,
Et le triomphe de Psyché.
La nuit, il m'en repasse une idée éternelle,
Qui sur toute chose prévaut.
Rien ne me peut chasser cette image cruelle;
Et, dès qu'un doux sommeil me vient délivrer d'elle,
Dans mon esprit aussitôt
Quelque songe la rappelle,
Qui me réveille en sursaut.

CIDIPPE.

Ma sœur, voilà mon martyre :
Dans vos discours je me voi;
Et vous venez là de dire
Tout ce qui se passe en moi.

AGLAURE.

Mais encor, raisonnons un peu sur cette affaire.
Quels charmes si puissants en elle sont épars?
Et par où, dites-moi, du grand secret de plaire
L'honneur est-il acquis à ses moindres regards?
Que voit-on dans sa personne,
Pour inspirer tant d'ardeurs?
Quel droit de beauté lui donne
L'empire de tous les cœurs?
Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeunesse :
On en tombe d'accord; je n'en disconviens pas :
Mais lui cède-t-on fort pour quelque peu d'aînesse,
Et se voit-on sans appas?
Est-on d'une figure à faire qu'on se raille?
N'a-t-on point quelques traits et quelques agréments,
Quelque teint, quelques yeux, quelque air et quelque taille,
A pouvoir dans nos fers jeter quelques amants?
Ma sœur, faites-moi la grâce
De me parler franchement :
Suis-je faite d'un air, à votre jugement,
Que mon mérite au sien doive céder la place?
Et, dans quelque ajustement,
Trouvez-vous qu'elle m'efface?

CIDIPPE.

Qui? vous, ma sœur? nullement.
Hier, à la chasse, près d'elle,
Je vous regardai longtemps:

Et, sans vous donner d'encens,
Vous me parûtes plus belle.
Mais moi, dites, ma sœur, sans me vouloir flatter,
Sont-ce des visions que je me mets en tête,
Quand je me crois taillée à pouvoir mériter
La gloire de quelque conquête?

AGLAURE.

Vous, ma sœur, vous avez, sans nul déguisement,
Tout ce qui peut causer une amoureuse flamme.
Vos moindres actions brillent d'un agrément
Dont je me sens toucher l'âme;
Et je serois votre amant
Si j'étois autre que femme.

CIDIPPE.

D'où vient donc qu'on la voit l'emporter sur nous deux?
Qu'à ses premiers regards les cœurs rendent les armes?
Et que d'aucun tribut de soupirs et de vœux
On ne fait honneur à nos charmes?

AGLAURE.

Toutes les dames, d'une voix,
Trouvent ses attraits peu de chose;
Et du nombre d'amants qu'elle tient sous ses lois,
Ma sœur, j'ai découvert la cause.

CIDIPPE.

Pour moi, je la devine; et l'on doit présumer
Qu'il faut que là-dessous soit caché du mystère.
Ce secret de tout enflammer
N'est point de la nature un effet ordinaire;
L'art de la Thessalie entre dans cette affaire;
Et quelque main a su, sans doute, lui former
Un charme pour se faire aimer.

AGLAURE.

Sur un plus fort appui ma croyance se fonde;
Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,
C'est un air en tout temps désarmé de rigueurs,
Des regards caressants que la bouche seconde,
Un souris chargé de douceurs,
Qui tend les bras à tout le monde,
Et ne vous promet que faveurs.
Notre gloire n'est plus aujourd'hui conservée;
Et l'on n'est plus au temps de ces nobles fiertés
Qui, par un digne essai d'illustres cruautés,
Vouloient voir d'un amant la constance éprouvée.
De tout ce noble orgueil, qui nous seyoit si bien,
On est bien descendu dans le siècle où nous sommes;
Et l'on en est réduite à n'espérer plus rien,
A moins que l'on se jette à la tête des hommes.[1]

CIDIPPE.

Oui, voilà le secret de l'affaire; et je voi
Que vous le prenez mieux que moi.
C'est pour nous attacher à trop de bienséance
Qu'aucun amant, ma sœur, à nous ne veut venir;
Et nous voulons trop soutenir
L'honneur de notre sexe et de notre naissance.
Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit;
L'espoir, plus que l'amour, est ce qui les attire;
Et c'est par là que Psyché nous ravit
Tous les amants qu'on voit sous son empire.

1. Cette tirade fait peut-être allusion au changement qui s'étoit opéré dans les mœurs depuis la première représentation des *Précieuses*. Psyché est douce, aimable, sans pruderie; c'est ce qui lui attire les hommages de tous les hommes. Ses sœurs ont, au contraire, des sentiments romanesques, et sont aussi fières que les héroïnes de Mlle de Scudéry. Il y a dans cette opposition les éléments d'une excellente scène de comédie. (PETITOT.)

Suivons, suivons l'exemple, ajustons-nous au temps;
Abaissons-nous, ma sœur, à faire des avances;
Et ne ménageons plus de tristes bienséances,
Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.

AGLAURE.

J'approuve la pensée, et nous avons matière
D'en faire l'épreuve première
Aux deux princes qui sont les derniers arrivés.
Ils sont charmants, ma sœur; et leur personne entière
Me... Les avez-vous observés?

CIDIPPE.

Ah! ma sœur, ils sont faits tous deux d'une manière,
Que mon âme... Ce sont deux princes achevés.

AGLAURE.

Je trouve qu'on pourroit rechercher leur tendresse
Sans se faire déshonneur.

CIDIPPE.

Je trouve que, sans honte, une belle princesse
Leur pourroit donner son cœur.

AGLAURE.

Les voici tous deux, et j'admire
Leur air et leur ajustement.

CIDIPPE.

Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

SCÈNE II.

CLÉOMÈNE, AGÉNOR, AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

D'où vient, princes, d'où vient que vous fuyez ainsi?
Prenez-vous l'épouvante en nous voyant paroître?

CLÉOMÈNE.

On nous faisoit croire qu'ici
La princesse Psyché, madame, pourroit être.

AGLAURE.

Tous ces lieux n'ont-ils rien d'agréable pour vous,
Si vous ne les voyez ornés de sa présence?

AGÉNOR.

Ces lieux peuvent avoir des charmes assez doux;
Mais nous cherchons Psyché dans notre impatience.

CIDIPPE.

Quelque chose de bien pressant
Vous doit, à la chercher, pousser tous deux, sans doute.

CLÉOMÈNE.

Le motif est assez puissant,
Puisque notre fortune enfin en dépend toute.

AGLAURE.

Ce seroit trop à nous, que de nous informer
Du secret que ces mots nous peuvent enfermer.

CLÉOMÈNE.

Nous ne prétendons point en faire de mystère :
Aussi bien, malgré nous, paroîtroit-il au jour;
Et le secret ne dure guère,
Madame, quand c'est de l'amour.

CIDIPPE.

Sans aller plus avant, princes, cela veut dire
Que vous aimez Psyché tous deux?

AGÉNOR.

Tous deux soumis à son empire,
Nous allons, de concert, lui découvrir nos feux.

AGLAURE.

C'est une nouveauté, sans doute, assez bizarre,
Que deux rivaux si bien unis.

CLÉOMÈNE.

Il est vrai que la chose est rare.
Mais non pas impossible à deux parfaits amis.

CIDIPPE.

Est-ce que dans ces lieux il n'est qu'elle de belle?
Et n'y trouvez-vous point à séparer vos vœux?

AGLAURE.

Parmi l'éclat du sang,[1] vos yeux n'ont-ils vu qu'elle
A pouvoir mériter vos feux?

CLÉOMÈNE.

Est-ce que l'on consulte au moment qu'on s'enflamme?
Choisit-on qui l'on veut aimer?
Et, pour donner toute son âme,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer?

AGÉNOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On suit, dans une telle ardeur,
Quelque chose qui nous attire;
Et, lorsque l'amour touche un cœur,
On n'a point de raisons à dire.

AGLAURE.

En vérité, je plains les fâcheux embarras
Où je vois que vos cœurs se mettent.
Vous aimez un objet dont les riants appas
Mêleront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jettent;
Et son cœur ne vous tiendra pas
Tout ce que ses yeux vous promettent.

CIDIPPE.

L'espoir qui vous appelle au rang de ses amants

1. *Parmi l'éclat du sang*, pour dire, parmi les personnes d'un sang illustre.

Trouvera du mécompte aux douceurs qu'elle étale;
Et c'est pour essuyer de très-fâcheux moments,
Que les soudains retours de son âme inégale.

AGLAURE.

Un clair discernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le sort où cet amour vous guide;
Et vous pouvez trouver tous deux, si vous voulez,
Avec autant d'attraits, une âme plus solide.

CIDIPPE.

Par un choix plus doux de moitié,
Vous pouvez de l'amour sauver votre amitié;
Et l'on voit en vous deux un mérite si rare,
Qu'un tendre avis veut bien prévenir, par pitié,
Ce que votre cœur se prépare.

CLÉOMÈNE.

Cet avis généreux fait, pour nous, éclater
Des bontés qui nous touchent l'âme;
Mais le ciel nous réduit à ce malheur, madame,
De ne pouvoir en profiter.

AGÉNOR.

Votre illustre pitié veut en vain nous distraire
D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet;
Ce que notre amitié, madame, n'a pas fait,
Il n'est rien qui le puisse faire.

CIDIPPE.

Il faut que le pouvoir de Psyché... La voici.

SCÈNE III.

PSYCHÉ, CIDIPPE, AGLAURE, CLÉOMÈNE, AGÉNOR.

CIDIPPE.

Venez jouir, ma sœur, de ce qu'on vous apprête.

AGLAURE.

Préparez vos attraits à recevoir ici
Le triomphe nouveau d'une illustre conquête.

CIDIPPE.

Ces princes ont tous deux si bien senti vos coups,
Qu'à vous le découvrir leur bouche se dispose.

PSYCHÉ.

Du sujet qui les tient si rêveurs parmi nous
Je ne me croyois pas la cause;
Et j'aurois cru toute autre chose,
En les voyant parler à vous.

AGLAURE.

N'ayant ni beauté ni naissance
A pouvoir mériter leur amour et leurs soins,
Ils nous favorisent au moins
De l'honneur de la confidence.

CLÉOMÈNE, à Psyché.

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas
Est sans doute, madame, un aveu téméraire;
Mais tant de cœurs près du trépas
Sont, par de tels aveux, forcés à vous déplaire,
Que vous êtes réduite à ne les punir pas
Des foudres de votre colère.
Vous voyez en nous deux amis
Qu'un doux rapport d'humeurs sut joindre dès l'enfance;

Et ces tendres liens se sont vus affermis
Par cent combats d'estime et de reconnoissance.
Du destin ennemi les assauts rigoureux,
Les mépris de la mort, et l'aspect des supplices,
Par d'illustres éclats de mutuels offices,
Ont de notre amitié signalé les beaux nœuds;
Mais, à quelques essais qu'elle se soit trouvée,
Son grand triomphe est en ce jour;
Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée,
Que de se conserver au milieu de l'amour.
Oui, malgré tant d'appas, son illustre constance
Aux lois qu'elle nous fait a soumis tous nos vœux;
Elle vient, d'une douce et pleine déférence,
Remettre à votre choix le succès de nos feux;
Et, pour donner un poids à notre concurrence,
Qui des raisons d'État entraîne la balance
Sur le choix de l'un de nous deux,
Cette même amitié s'offre, sans répugnance,
D'unir nos deux États au sort du plus heureux.

AGÉNOR.

Oui, de ces deux États, madame,
Que sous votre heureux choix nous nous offrons d'unir,
Nous voulons faire à notre flamme
Un secours pour vous obtenir.
Ce que, pour ce bonheur, près du roi votre père
Nous nous sacrifions tous deux,
N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux;
Et c'est au plus heureux faire un don nécessaire
D'un pouvoir dont le malheureux,
Madame, n'aura plus affaire.

PSYCHÉ.

Le choix que vous m'offrez, princes, montre à mes yeux

De quoi remplir les vœux de l'âme la plus fière :
Et vous me le parez tous deux d'une manière
Qu'on ne peut rien offrir qui soit plus précieux.
Vos feux, votre amitié, votre vertu suprême,
Tout me relève en vous l'offre de votre foi,
Et j'y vois un mérite à s'opposer lui-même
A ce que vous voulez de moi.
Ce n'est pas à mon cœur qu'il faut que je défère,
Pour entrer sous de tels liens;
Ma main, pour se donner, attend l'ordre d'un père,
Et mes sœurs ont des droits qui vont devant les miens.
Mais, si l'on me rendoit sur mes vœux absolue,
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois;
Et toute mon estime, entre vous suspendue,
Ne pourroit sur aucun laisser tomber mon choix.
A l'ardeur de votre poursuite
Je répondrois assez de mes vœux les plus doux;
Mais c'est, parmi tant de mérite,
Trop que deux cœurs pour moi, trop peu qu'un cœur pour vous.
De mes plus doux souhaits j'aurois l'âme gênée
A l'effort de votre amitié;
Et j'y vois l'un de vous prendre une destinée
A me faire trop de pitié.
Oui, princes, à tous ceux dont l'amour suit le vôtre
Je vous préférerois tous deux avec ardeur;
Mais je n'aurois jamais le cœur
De pouvoir préférer l'un de vous deux à l'autre.
A celui que je choisirois
Ma tendresse feroit un trop grand sacrifice;
Et je m'imputerois à barbare injustice
Le tort qu'à l'autre je ferois.
Oui, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'âme

Pour en faire aucun malheureux;
Et vous devez chercher dans l'amoureuse flamme
Le moyen d'être heureux tous deux.
Si votre cœur me considère
Assez pour me souffrir de disposer de vous,
J'ai deux sœurs capables de plaire,
Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux;
Et l'amitié me rend leur personne assez chère
Pour vous souhaiter leurs époux.

CLÉOMÈNE.

Un cœur dont l'amour est extrême
Peut-il bien consentir, hélas!
D'être donné par ce qu'il aime?
Sur nos deux cœurs, madame, à vos divins appas
Nous donnons un pouvoir suprême;
Disposez-en pour le trépas :
Mais pour une autre que vous-même,
Ayez cette bonté de n'en disposer pas.

AGÉNOR.

Aux princesses, madame, on feroit trop d'outrage,
Et c'est, pour leurs attraits, un indigne partage,
Que les restes d'une autre ardeur.
Il faut d'un premier feu la pureté fidèle
Pour aspirer à cet honneur
Où votre bonté nous appelle;
Et chacune mérite un cœur
Qui n'ait soupiré que pour elle.

AGLAURE.

Il me semble, sans nul courroux,
Qu'avant que de vous en défendre,
Princes, vous deviez bien attendre
Qu'on se fût expliqué sur vous.

Vous croyez-vous un cœur si facile et si tendre?
Et, lorsqu'on parle ici de vous donner à nous,
Savez-vous si l'on veut vous prendre?[1]

CIDIPPE.

Je pense que l'on a d'assez hauts sentiments
Pour refuser un cœur qu'il faut qu'on sollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à son propre mérite
La conquête de ses amants.

PSYCHÉ.

J'ai cru pour vous, mes sœurs, une gloire assez grande,
Si la possession d'un mérite si haut...

SCÈNE IV.

PSYCHÉ, AGLAURE, CIDIPPE, CLÉOMÈNE, AGÉNOR, LYCAS.

LYCAS, à Psyché

Ah! madame!

PSYCHÉ.

Qu'as-tu?

LYCAS.

Le roi...

PSYCHÉ.

Quoi?

1. On peut comparer à cette situation celle d'Arsinoé, acte V, scène VI, du *Misanthrope :*

> Hé! croyez-vous, monsieur, qu'on ait cette pensée
> Et que de vous avoir on soit tant empressée? etc.

et celle d'Armande, acte I, scène II des *Femmes savantes :*

> Hé! qui vous dit, monsieur, que l'on ait cette envie,
> Et que de vous enfin si fort on se soucie? etc.

C'est Molière qui tient la plume, et l'acte se tient jusqu'à présent dans le ton de la comédie.

LYCAS.

Vous demande.

PSYCHÉ.

De ce trouble si grand que faut-il que j'attende?

LYCAS.

Vous ne le saurez que trop tôt.

PSYCHÉ.

Hélas! que pour le roi tu me donnes à craindre!

LYCAS.

Ne craignez que pour vous; c'est vous que l'on doit plaindre.

PSYCHÉ.

C'est pour louer le ciel, et me voir hors d'effroi,
De savoir que je n'aie à craindre que pour moi.
Mais apprends-moi, Lycas, le sujet qui te touche.

LYCAS.

Souffrez que j'obéisse à qui m'envoie ici,
Madame, et qu'on vous laisse apprendre de sa bouche
Ce qui peut m'affliger ainsi.

PSYCHÉ.

Allons savoir sur quoi l'on craint tant ma foiblesse.

SCÈNE V.

AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS.

AGLAURE.

Si ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,
Dis-nous quel grand malheur nous couvre ta tristesse.

LYCAS.

Hélas! ce grand malheur, dans la cour répandu,
Voyez-le vous-même, princesse,
Dans l'oracle qu'au roi les destins ont rendu.
Voici ses propres mots, que la douleur, madame,

A gravés au fond de mon âme :
« Que l'on ne pense nullement
« A vouloir de Psyché conclure l'hyménée ;
« Mais qu'au sommet d'un mont elle soit promptement
« En pompe funèbre menée ;
« Et que, de tous abandonnée,
« Pour époux elle attende en ces lieux constamment
« Un monstre dont on a la vue empoisonnée,
« Un serpent qui répand son venin en tous lieux,
« Et trouble dans sa rage et la terre et les cieux.[1] »

1. Cet oracle est à double sens, comme ils l'étoient presque tous. Les paroles où sont décrits les ravages du monstre et ses moyens de nuire, s'appliquent fort bien à l'Amour, dont on dit métaphoriquement les mêmes choses. C'est l'Amour lui-même qui a fait rendre cet oracle ambigu, qui semble répondre aux désirs de vengeance de Vénus, et qui, dans la réalité, doit servir les vues de l'Amour sur Psyché. Cette imagination est d'Apulée. Voici le texte latin de l'oracle :

Montis in excelsi scopulo desiste puellam
Ornatam mundo funerei thalami :
Nec speres generum mortali stirpe creatum,
Sed sævum atque ferum vipereumque malum ;
Qui pinnis volitans super æthera, cuncta fatigat,
Flammaque et ferro singula debilitat :
Quem tremit ipse Jovis : quo numina terrificantur :
Flumina quem horrescunt et stygiæ tenebræ.

Dans l'imitation de La Fontaine, l'allégorie est plus transparente encore :

L'époux que les destins gardent à votre fille
Est un monstre cruel qui déchire les cœurs,
Qui trouble maint État, détruit mainte famille,
Se nourrit de soupirs, se baigne dans les pleurs.
A l'univers entier il déclare la guerre,
Courant de bout en bout un flambeau dans la main :
On le craint dans les cieux, on le craint sur la terre ;
Le Styx n'a pu borner son pouvoir souverain.
C'est un empoisonneur, c'est un incendiaire,
Un tyran qui de fers charge jeunes et vieux.
Qu'on lui livre Psyché, qu'elle tâche à lui plaire :
Tel est l'arrêt du sort, de l'Amour et des dieux.
Menez-la sur un roc, au haut d'une montagne,
En des lieux où l'attend le monstre son époux ;
Qu'une pompe funèbre en ces lieux l'accompagne.
Car elle doit mourir pour ses sœurs et pour vous.

Après un arrêt si sévère,
Je vous quitte, et vous laisse à juger entre vous
Si, par de plus cruels et plus sensibles coups,
Tous les dieux nous pouvoient expliquer leur colère.

SCÈNE VI.

AGLAURE, CIDIPPE.

CIDIPPE.

Ma sœur, que sentez-vous à ce soudain malheur
Où nous voyons Psyché par les destins plongée?

AGLAURE.

Mais vous, que sentez-vous, ma sœur?

CIDIPPE.

A ne vous point mentir, je sens que, dans mon cœur,
Je n'en suis pas trop affligée.

AGLAURE.

Moi, je sens quelque chose au mien
Qui ressemble assez à la joie.
Allons, le Destin nous envoie
Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.

PREMIER INTERMÈDE.

La scène est changée en des rochers affreux, et fait voir en éloignement une grotte effroyable.

C'est dans ce désert que Psyché doit être exposée, pour obéir à l'oracle. Une troupe de personnes affligées y viennent déplorer sa disgrâce. Une partie de cette troupe désolée témoigne sa pitié par des plaintes touchantes et par des concerts lugubres; et l'autre exprime sa désolation par une danse pleine de toutes les marques du plus violent désespoir.

PLAINTES EN ITALIEN

CHANTÉES PAR UNE FEMME DÉSOLÉE ET DEUX HOMMES AFFLIGÉS.

FEMME DÉSOLÉE.

Deh! piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve;
Lagrimate, fonti, e belve,
D'un bel volto il fato rio.

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Ahi dolore!

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Ahi martire!

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Cruda morte!

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Empia sorte!

TOUS TROIS.

Che condanni a morir tanta beltà!
Cieli! stelle! ahi crudeltà!

[FEMME DÉSOLÉE.

Rispondete a miei lamenti,
Antri cavi, ascose rupi;
Deh! ridite, fondi cupi,
Del mio duolo i mesti accenti.

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Ahi dolore!

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Ahi martire!

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Cruda morte!

FEMME DÉSOLÉE, ET SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Empia sorte!

TOUS TROIS.

Che condanni a morir tanta beltà!
Cieli! stelle! ahi crudeltà!] *

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Com' esser può fra voi, o numi eterni,
Chi voglia estinta una beltà innocente?
Ahi! che tanto rigor, cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli stessi inferni.

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Nume fiero!

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Dio severo!

* Ce qui est entre crochets est tiré du livre du Ballet et ne se trouve pas dans les éditions originales de la pièce.

LES DEUX HOMMES AFFLIGÉS.

Perchè tanto rigor
Contro innocente cor?
Ahi! sentenza inudita!
Dar morte a la beltà, ch' altrui dà vita!

FEMME DÉSOLÉE.

Ahi! ch' indarno si tarda!
Non resiste a li dei mortale affetto.
Alto impero ne sforza,
Ove comanda il ciel, l' uom cede a forza.

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Ahi dolore!

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Ahi martire!

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Cruda morte!

FEMME DÉSOLÉE, ET SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Empia sorte!

TOUS TROIS.

Che condanni a morir tanta beltà!
Cieli! stelle! ahi crudeltà! [1]

Ces plaintes sont entrecoupées et finies par une entrée de ballet de huit personnes affligées,* [qui par leurs attitudes expriment leur douleur.]

* L'édition de 1682 ajoute les quelques mots placés entre crochets.

1. Voici une imitation des couplets italiens en vers françois :

FEMME AFFLIGÉE.

Mêlez vos pleurs avec mes larmes,
Durs rochers, froides eaux, et vous, tigres affreux;
Pleurez le destin rigoureux
D'un objet dont le crime est d'avoir trop de charmes.

UN HOMME AFFLIGÉ.

O dieux! quelle douleur!

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Ah! quel malheur!

UN HOMME AFFLIGÉ.

Rigueur mortelle!

AUTRE HOMME.

Fatalité cruelle!

TOUS TROIS.

Faut-il, hélas!
Qu'un sort barbare
Puisse condamner au trépas
Une beauté si rare!
Cieux, astres, pleins de dureté!
Ah! quelle cruauté!

FEMME AFFLIGÉE.

Répondez à ma plainte, échos de ces bocages;
Qu'un bruit lugubre éclate au fond de ces forêts;
Que les antres profonds, les cavernes sauvages,
Répètent les accents de mes tristes regrets.

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Quel de vous, ô grands dieux! avec tant de furie,
Veut détruire tant de beauté?
Impitoyable ciel, par cette barbarie
Voulez-vous surmonter l'enfer en cruauté!

UN HOMME AFFLIGÉ.

Dieu plein de haine!

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Divinité trop inhumaine!

LES DEUX HOMMES.

Pourquoi ce courroux si puissant
Contre un cœur innocent?
O rigueur inouïe!
Trancher de si beaux jours,
Lorsqu'ils donnent la vie
A tant d'amours!

FEMME AFFLIGÉE.

Que c'est un vain secours contre un mal sans remède,
Que d'inutiles pleurs et des cris superflus!
Quand le ciel a donné des ordres absolus,
Il faut que l'effort humain cède.

UN HOMME AFFLIGÉ.

O dieux! quelle douleur!

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Ah! quel malheur!

UN HOMME AFFLIGÉ.

Rigueur mortelle !

AUTRE HOMME.

Fatalité cruelle !

TOUS TROIS.

Faut-il, hélas !
Qu'un sort barbare
Puisse condamner au trépas
Une beauté si rare !
Cieux, astres, pleins de dureté,
Ah ! quelle cruauté !

Cette imitation se trouve pour la première fois, non pas dans l'opéra de 1678, comme on le dit ordinairement, mais dans le livre du *Ballet des ballets* imprimé en 1671, de sorte qu'il n'est pas impossible que Molière lui-même en soit l'auteur. (Voyez la Notice de *la Comtesse d'Escarbagnas.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, PSYCHÉ, AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS, SUITE.

PSYCHÉ.

De vos larmes, seigneur, la source m'est bien chère;
Mais c'est trop aux bontés que vous avez pour moi,
Que de laisser régner les tendresses de père
Jusque dans les yeux d'un grand roi.
Ce qu'on vous voit ici donner à la nature,
Au rang que vous tenez, seigneur, fait trop d'injure,
Et j'en dois refuser les touchantes faveurs.
Laissez moins sur votre sagesse
Prendre d'empire à vos douleurs;
Et cessez d'honorer mon destin par des pleurs
Qui dans le cœur d'un roi montrent de la foiblesse.

LE ROI.

Ah! ma fille, à ces pleurs laisse mes yeux ouverts.
Mon deuil est raisonnable, encor qu'il soit extrême;
Et lorsque pour toujours on perd ce que je perds,
La sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même.
En vain l'orgueil du diadème
Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers;
En vain de la raison les secours sont offerts

Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime :
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.
Je ne veux point, dans cette adversité,
Parer mon cœur d'insensibilité,
Et cacher l'ennui qui me touche.
Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche
Que l'on appelle fermeté;
Et de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je ressens les coups,
Je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous,
Et dans le cœur d'un roi montrer le cœur d'un homme.

PSYCHÉ.

Je ne mérite pas cette grande douleur :
Opposez, opposez un peu de résistance
Aux droits qu'elle prend sur un cœur
Dont mille événements ont marqué la puissance.
Quoi ! faut-il que pour moi vous renonciez, seigneur,
A cette royale constance
Dont vous avez fait voir, dans les coups du malheur,
Une fameuse expérience?

LE ROI.

La constance est facile en mille occasions.
Toutes les révolutions
Où nous peut exposer la fortune inhumaine,
La perte des grandeurs, les persécutions,
Le poison de l'envie et les traits de la haine,
N'ont rien que ne puissent sans peine
Braver les résolutions
D'une âme où la raison est un peu souveraine ;
Mais ce qui porte des rigueurs

A faire succomber les cœurs
Sous le poids des douleurs amères,
Ce sont, ce sont les rudes traits
De ces fatalités sévères
Qui nous enlèvent pour jamais
Les personnes qui nous sont chères.
La raison, contre de tels coups,
N'offre point d'armes secourables;
Et voilà, des dieux en courroux,
Les foudres les plus redoutables
Qui se puissent lancer sur nous.

PSYCHÉ.

Seigneur, une douceur ici vous est offerte :
Votre hymen a reçu plus d'un présent des dieux;
Et, par une faveur ouverte,
Ils ne vous ôtent rien, en m'ôtant à vos yeux,
Dont ils n'aient pris le soin de réparer la perte.
Il vous reste de quoi consoler vos douleurs;
Et cette loi du ciel, que vous nommez cruelle,
Dans les deux princesses mes sœurs,
Laisse à l'amitié paternelle
Où placer toutes ses douceurs.

LE ROI.

Ah! de mes maux soulagement frivole!
Rien, rien ne s'offre à moi qui de toi me console.
C'est sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts;
Et, dans un destin si funeste,
Je regarde ce que je perds,
Et ne vois point ce qui me reste.

PSYCHÉ.

Vous savez mieux que moi qu'aux volontés des dieux,
Seigneur, il faut régler les nôtres;

Et je ne puis vous dire, en ces tristes adieux,
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.
Les dieux sont maîtres souverains
Des présents qu'ils daignent nous faire:
Ils ne les laissent dans nos mains
Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire.
Lorsqu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer
Des grâces que leur main ne veut plus nous étendre.
Seigneur, je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux;
Et, quand par cet arrêt ils veulent me reprendre,
Ils ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux;
Et c'est sans murmurer que vous devez me rendre.

LE ROI.

Ah! cherche un meilleur fondement
Aux consolations que ton cœur me présente;
Et, de la fausseté de ce raisonnement,
Ne fais point un accablement
A cette douleur si cuisante,
Dont je souffre ici le tourment.
Crois-tu là me donner une raison puissante
Pour ne me plaindre point de cet arrêt des cieux?
Et dans le procédé des dieux,
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur assassinante
Ne paroît-elle pas aux yeux?
Vois l'état où ces dieux me forcent à te rendre,
Et l'autre où te reçut mon cœur infortuné :
Tu connoîtras par là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je reçus d'eux en toi, ma fille,
Un présent que mon cœur ne leur demandoit pas;

J'y trouvois alors peu d'appas,
Et leur en vis, sans joie, accroître ma famille.
Mais mon cœur, ainsi que mes yeux,
S'est fait de ce présent une douce habitude :
J'ai mis quinze ans de soins, de veilles et d'étude
A me le rendre précieux;
Je l'ai paré de l'aimable richesse
De mille brillantes vertus;
En lui j'ai renfermé, par des soins assidus,
Tous les plus beaux trésors que fournit la sagesse;
A lui j'ai de mon âme attaché la tendresse;
J'en ai fait de ce cœur le charme et l'allégresse,
La consolation de mes sens abattus,
Le doux espoir de ma vieillesse.
Ils m'ôtent tout cela, ces dieux!
Et tu veux que je n'aie aucun sujet de plainte
Sur cet affreux arrêt dont je souffre l'atteinte!
Ah! leur pouvoir se joue avec trop de rigueur
Des tendresses de notre cœur.
Pour m'ôter leur présent, leur falloit-il attendre
Que j'en eusse fait tout mon bien?
Ou plutôt, s'ils avoient dessein de le reprendre,
N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien?[1]

PSYCHÉ.

Seigneur, redoutez la colère
De ces dieux contre qui vous osez éclater.

LE ROI.

Après ce coup, que peuvent-ils me faire?

1. A quelle époque Molière a-t-il perdu son premier enfant, né en 1664? On ne sait; mais il semble que par la tournure même et le mouvement de la phrase, qui passe insensiblement du féminin au masculin, le poëte ait voulu s'approprier ces plaintes et le père pleurer son fils.

Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

PSYCHÉ.

Ah! seigneur, je tremble des crimes
Que je vous fais commettre, et je dois me haïr...

LE ROI.

Ah! qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes;
Ce m'est assez d'effort que de leur obéir;
Ce doit leur être assez que mon cœur t'abandonne
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans prétendre gêner la douleur que me donne
L'épouvantable arrêt d'un sort si rigoureux.
Mon juste désespoir ne sauroit se contraindre;
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais;
Je veux sentir toujours la perte que je fais;
De la rigueur du ciel je veux toujours me plaindre;
Je veux, jusqu'au trépas, incessamment pleurer
Ce que tout l'univers ne peut me réparer.

PSYCHÉ.

Ah! de grâce, seigneur, épargnez ma foiblesse;
J'ai besoin de constance en l'état où je suis.
Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis
Des larmes de votre tendresse.
Seuls ils sont assez forts, et c'est trop pour mon cœur
De mon destin et de votre douleur.

LE ROI.

Oui, je dois t'épargner mon deuil inconsolable.
Voici l'instant fatal de m'arracher de toi;
Mais comment prononcer ce mot épouvantable?
Il le faut toutefois; le ciel m'en fait la loi :
Une rigueur inévitable
M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.

Adieu; je vais... Adieu.[1]

(Ce qui suit jusqu'à la fin de la pièce est de M. C...,* à la réserve de la première scène du troisième acte, qui est de la même main que ce qui a précédé.)

SCÈNE II.

PSYCHÉ, AGLAURE, CIDIPPE.

PSYCHÉ.

Suivez le roi, mes sœurs : vous essuierez ses larmes,
Vous adoucirez ses douleurs;
Et vous l'accableriez d'alarmes,
Si vous vous exposiez encore à mes malheurs.
Conservez-lui ce qui lui reste :
Le serpent que j'attends peut vous être funeste,
Vous envelopper dans mon sort,
Et me porter en vous une seconde mort.
Le ciel m'a seule condamnée
A son haleine empoisonnée;
Rien ne sauroit me secourir;
Et je n'ai pas besoin d'exemple pour mourir.[2]

* Var. *De monsieur de Corneille l'aîné*, (1682.)

1. La situation de Psyché et de son père est la même que celle d'Iphigénie et d'Agamemnon. Le père de Psyché est plus touchant que le roi de Mycènes, parce qu'il ne mérite en rien son malheur, qu'il ne peut rien pour s'y soustraire, et que rien ne pourra l'en consoler. Mais, d'un autre côté, Iphigénie, laissant échapper ces regrets si naturels dans une jeune fille qui va perdre, avec la vie qu'elle aime, un amant qu'elle chérit encore davantage, est bien plus attendrissante que Psyché encourageant son père à la constance, et lui remontrant ce qu'il doit à sa qualité de roi et à son respect pour les dieux. (Auger.)

2. Quand on ne seroit pas averti par une note que Corneille vient de prendre la plume, ce vers,

Et je n'ai pas besoin d'exemple pour mourir,

suffiroit pour déceler sa main.

AGLAURE.

Ne nous enviez pas ce cruel avantage,
De confondre nos pleurs avec vos déplaisirs,
De mêler nos soupirs à vos derniers soupirs :
D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

PSYCHÉ.

C'est vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

C'est en votre faveur espérer un miracle,
Ou vous accompagner jusques au monument.

PSYCHÉ.

Que peut-on se promettre après un tel oracle?

AGLAURE.

Un oracle jamais n'est sans obscurité :
On l'entend d'autant moins que mieux on croit l'entendre;[1]
Et peut-être, après tout, n'en devez-vous attendre
Que gloire et que félicité.
Laissez-nous voir, ma sœur, par une digne issue
Cette frayeur mortelle heureusement déçue,
Ou mourir du moins avec vous,
Si le ciel à nos vœux ne se montre plus doux.

PSYCHÉ.

Ma sœur, écoutez mieux la voix de la nature,
Qui vous appelle auprès du roi.
Vous m'aimez trop, le devoir en murmure;
Vous en savez l'indispensable loi.
Un père vous doit être encor plus cher que moi.
Rendez-vous toutes deux l'appui de sa vieillesse;
Vous lui devez chacune un gendre et des neveux:
Mille rois, à l'envi, vous gardent leur tendresse;

1. Ce vers et le précédent se trouvent dans *Horace*, acte III, scène III.

Mille rois, à l'envi, vous offriront leurs vœux.
L'oracle me veut seule; et seule aussi je veux
Mourir, si je puis, sans foiblesse,
Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux
De ce que, malgré moi, la nature m'en laisse.

AGLAURE.

Partager vos malheurs, c'est vous importuner.

CIDIPPE.

J'ose dire un peu plus, ma sœur, c'est vous déplaire.

PSYCHÉ.

Non; mais enfin c'est me gêner,[1]
Et peut-être du ciel redoubler la colère.

AGLAURE.

Vous le voulez, et nous partons.
Daigne ce même ciel, plus juste et moins sévère,
Vous envoyer le sort que nous vous souhaitons,
Et que notre amitié sincère,
En dépit de l'oracle et malgré vous, espère.

PSYCHÉ.

Adieu. C'est un espoir, ma sœur, et des souhaits
Qu'aucun des dieux ne remplira jamais.

SCÈNE III.

PSYCHÉ, seule.

Enfin, seule et toute à moi-même,
Je puis envisager cet affreux changement
Qui, du haut d'une gloire extrême,
Me précipite au monument.

1. On se rappellera l'observation que nous avons déjà faite sur l'énergie que conservoit ce mot au XVIIe siècle, et que depuis lors il a perdue.

Cette gloire étoit sans seconde:
L'éclat s'en répandoit jusqu'aux deux bouts du monde.
Tout ce qu'il a de rois sembloient faits pour m'aimer:
Tous leurs sujets, me prenant pour déesse,
Commençoient à m'accoutumer
Aux encens qu'ils m'offroient sans cesse;
Leurs soupirs me suivoient, sans qu'il m'en coutât rien:
Mon âme restoit libre en captivant tant d'âmes;
Et j'étois, parmi tant de flammes,
Reine de tous les cœurs et maîtresse du mien.
O ciel! m'auriez-vous fait un crime
De cette insensibilité?
Déployez-vous sur moi tant de sévérité,
Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'estime?
Si vous m'imposiez cette loi
Qu'il fallût faire un choix pour ne pas vous déplaire
Puisque je ne pouvois le faire,
Que ne le faisiez-vous pour moi?
Que ne m'inspiriez-vous ce qu'inspire à tant d'autres
Le mérite, l'amour, et... Mais que vois-je ici?

SCÈNE IV.

CLÉOMÈNE, AGÉNOR, PSYCHÉ.

CLÉOMÈNE.

Deux amis, deux rivaux, dont l'unique souci
Est d'exposer leurs jours pour conserver les vôtres.

PSYCHÉ.

Puis-je vous écouter, quand j'ai chassé deux sœurs?
Princes, contre le ciel pensez-vous me défendre?
Vous livrer au serpent qu'ici je dois attendre,
Ce n'est qu'un désespoir qui sied mal aux grands cœurs;

Et mourir alors que je meurs,
C'est accabler une âme tendre
Qui n'a que trop de ses douleurs.

AGÉNOR.

Un serpent n'est pas invincible :
Cadmus, qui n'aimoit rien, défit celui de Mars.
Nous aimons, et l'Amour sait rendre tout possible
Au cœur qui suit ses étendards,
A la main dont lui-même il conduit tous les dards.

PSYCHÉ.

Voulez-vous qu'il vous serve en faveur d'une ingrate
Que tous ses traits n'ont pu toucher?
Qu'il dompte sa vengeance au moment qu'elle éclate
Et vous aide à m'en arracher?
Quand même vous m'auriez servie,
Quand vous m'auriez rendu la vie,
Quel fruit espérez-vous de qui ne peut aimer?

CLÉOMÈNE.

Ce n'est point par l'espoir d'un si charmant salaire
Que nous nous sentons animer;
Nous ne cherchons qu'à satisfaire
Aux devoirs d'un amour qui n'ose présumer
Que jamais, quoi qu'il puisse faire,
Il soit capable de vous plaire,
Et digne de vous enflammer.
Vivez, belle princesse, et vivez pour un autre :
Nous le verrons d'un œil jaloux,
Nous en mourrons, mais d'un trépas plus doux
Que s'il nous falloit voir le vôtre;
Et, si nous ne mourons en vous sauvant le jour,
Quelque amour qu'à nos yeux vous préfériez au nôtre,
Nous voulons bien mourir de douleur et d'amour.

PSYCHÉ.

Vivez, princes, vivez, et de ma destinée
Ne songez plus à rompre ou partager la loi :
Je crois vous l'avoir dit, le ciel ne veut que moi ;
Le ciel m'a seule condamnée.
Je pense ouïr déjà les mortels sifflements
De son ministre qui s'approche :
Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous moments ;
Et, maîtresse qu'elle est de tous mes sentiments,
Elle me le figure au haut de cette roche.
J'en tombe de foiblesse, et mon cœur abattu
Ne soutient plus qu'à peine un reste de vertu.
Adieu, princes, fuyez, qu'il ne vous empoisonne.

AGÉNOR.

Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne ;
Et, quand vous vous peignez un si proche trépas,
Si la force vous abandonne,
Nous avons des cœurs et des bras
Que l'espoir n'abandonne pas.
Peut-être qu'un rival a dicté cet oracle,
Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu.
Ce ne seroit pas un miracle
Que, pour un dieu muet, un homme eût répondu ;
Et, dans tous les climats, on n'a que trop d'exemples
Qu'il est, ainsi qu'ailleurs, des méchants dans les temples.

CLÉOMÈNE.

Laissez-nous opposer au lâche ravisseur,
A qui le sacrilége indignement vous livre,
Un amour qu'a le ciel choisi pour défenseur
De la seule beauté pour qui nous voulons vivre.
Si nous n'osons prétendre à sa possession,
Du moins, en son péril, permettez-nous de suivre

L'ardeur et les devoirs de notre passion.

PSYCHÉ.

Portez-les à d'autres moi-mêmes,[1]
Princes, portez-les à mes sœurs,
Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes
Dont pour moi sont remplis vos cœurs;
Vivez pour elles, quand je meurs;
Plaignez de mon destin les funestes rigueurs,
Sans leur donner en vous de nouvelles matières.
Ce sont mes volontés dernières:
Et l'on a reçu, de tout temps,
Pour souveraines lois les ordres des mourants.

CLÉOMÈNE.

Princesse...

PSYCHÉ.

Encore un coup, princes, vivez pour elles.
Tant que vous m'aimerez, vous devez m'obéir :
Ne me réduisez pas à vouloir vous haïr,
Et vous regarder en rebelles,
A force de m'être fidèles.
Allez, laissez-moi seule expirer en ce lieu,
Où je n'ai plus de voix que pour vous dire adieu.
Mais je sens qu'on m'enlève, et l'air m'ouvre une route
D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
Adieu, princes; adieu pour la dernière fois :

1. Anciennement, *même*, adverbe ou adjectif singulier, prenoit un *s* final, et Corneille l'a plusieurs fois écrit de cette manière. (Voyez t. I, p. 158, note 2.) Ici, il n'a peut-être pas cru user de la même licence; il a peut-être considéré *moi-même*, dans cette phrase, comme un véritable substantif, susceptible de nombre, et cru pouvoir dire, *d'autres moi-mêmes,* en parlant de plusieurs personnes, comme on dit, *un autre moi-même*, en parlant d'une seule.



Voyez si de mon sort vous pouvez être en doute.

(Psyché est enlevée en l'air par deux Zéphyrs.)

AGÉNOR.

Nous la perdons de vue. Allons tous deux chercher
Sur le faîte de ce rocher,
Prince, les moyens de la suivre.

CLÉOMÈNE.

Allons-y chercher ceux de ne lui point survivre.

SCÈNE V.

L'AMOUR, en l'air.[1]

Allez mourir, rivaux d'un dieu jaloux,
Dont vous méritez le courroux,
Pour avoir eu le cœur sensible aux mêmes charmes.
Et toi, forge, Vulcain, mille brillants attraits
Pour orner un palais
Où l'Amour de Psyché veut essuyer les larmes,
Et lui rendre les armes.

1. Ces vers étoient probablement récités par le même jeune acteur qui avoit rempli le rôle de l'Amour dans le prologue, c'est-à-dire, suivant l'indication du livre du Ballet, par La Thorillière le fils. Baron ne prenoit sans doute ce personnage qu'au commencement de l'acte suivant, où l'Amour se transfigure pour tromper les yeux de Psyché. (Voyez ci-après page 330 et le livre du Ballet.)

Ces acteurs qui se succèdent dans le même personnage font songer aux mystères dramatiques du moyen âge où un rôle, retraçant parfois une vie entière, se divisoit, selon les périodes, entre plusieurs acteurs; et dans lesquels on trouve, par exemple, cet avertissement : « Ci commence la grand Nostre-Dame, » pour indiquer l'endroit où une grande personne remplaçoit l'enfant qui avoit joué jusque-là.

DEUXIÈME INTERMÈDE.

La scène se change en une cour magnifique, ornée de colonnes de lapis, enrichies de figures d'or, qui forment un palais pompeux et brillant que l'Amour destine pour Psyché. Six cyclopes, avec quatre Fées, y font une entrée de ballet, où ils achèvent en cadence quatre gros vases d'argent que les Fées leur ont apportés. Cette entrée est entrecoupée par ce récit de Vulcain, qu'il fait à deux reprises :

PREMIER COUPLET.

Dépêchez, préparez ces lieux
Pour le plus aimable des dieux :
Que chacun pour lui s'intéresse ;
N'oubliez rien des soins qu'il faut.
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère ;
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups ;
Que l'ardeur de lui plaire
Fasse vos soins les plus doux.

SECOND COUPLET.

Servez bien un dieu si charmant :
Il se plaît dans l'empressement :

Que chacun pour lui s'intéresse;
N'oubliez rien de ce qu'il faut.
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère;
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups;
Que l'ardeur de lui plaire
Fasse vos soins les plus doux.[1]

1. Voici comment Robinet décrit cet intermède :

Une autre (entrée), de Cyclopes, suit;
Mais nullement à petit bruit,
Car, n'étant pas des gens d'extases,
Ils achèvent de pompeux vases
Pour un beau palais dont l'Amour
Consacre à Psyché le séjour,
L'aimant, et trahissant sa mère
Comme un faux et malin compère.
Et des Fées aux forgerons,
Faisant des pas légers et prompts,
Apportent ces vases superbes,
Dignes des beaux vers des Malherbes.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AMOUR, ZÉPHYRE.

ZÉPHYRE.

Oui, je me suis galamment acquitté
De la commission que vous m'avez donnée;
Et, du haut du rocher, je l'ai, cette beauté,
Par le milieu des airs doucement amenée
Dans ce beau palais enchanté,
Où vous pouvez en liberté
Disposer de sa destinée.
Mais vous me surprenez par ce grand changement
Qu'en votre personne vous faites;
Cette taille, ces traits, et cet ajustement,
Cachent tout à fait qui vous êtes;
Et je donne aux plus fins à pouvoir, en ce jour,
Vous reconnoître pour l'Amour.

L'AMOUR.[1]

Aussi ne veux-je pas qu'on puisse me connoître;
Je ne veux à Psyché découvrir que mon cœur,
Rien que les beaux transports de cette vive ardeur

1. C'est ici, selon toute apparence, que Baron prenoit le rôle. Les observations de Zéphyre ne s'expliqueroient guère, si l'Amour avoit paru précédemment sous les mêmes traits.

Que ses doux charmes y font naître;
Et, pour en exprimer l'amoureuse langueur,
Et cacher ce que je puis être
Aux yeux qui m'imposent des lois,
J'ai pris la forme que tu vois.

ZÉPHYRE.

En tout vous êtes un grand maître;
C'est ici que je le connois.
Sous des déguisements de diverse nature,
On a vu les dieux amoureux
Chercher à soulager cette douce blessure
Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feux;
Mais en bon sens vous l'emportez sur eux;
Et voilà la bonne figure
Pour avoir un succès heureux
Près de l'aimable sexe où l'on porte ses vœux.
Oui, de ces formes-là l'assistance est bien forte;
Et, sans parler ni de rang ni d'esprit,
Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte
Ne soupire guère à crédit.

L'AMOUR.

J'ai résolu, mon cher Zéphyre,
De demeurer ainsi toujours;
Et l'on ne peut le trouver à redire
A l'aîné de tous les Amours.
Il est temps de sortir de cette longue enfance
Qui fatigue ma patience;
Il est temps désormais que je devienne grand.

ZÉPHYRE.

Fort bien. Vous ne pouvez mieux faire;
Et vous entrez dans un mystère
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

Ce changement, sans doute, irritera ma mère.

ZÉPHYRE.

Je prévois là-dessus quelque peu de colère.
Bien que les disputes des ans
Ne doivent point régner parmi des immortelles,
Votre mère Vénus est de l'humeur des belles,
Qui n'aiment point de grands enfants.[1]
Mais où je la trouve outragée,
C'est dans le procédé que l'on vous voit tenir;
Et c'est l'avoir étrangement vengée,
Que d'aimer la beauté qu'elle vouloit punir!
Cette haine où ses vœux prétendent que réponde
La puissance d'un fils que redoutent les dieux...

L'AMOUR.

Laissons cela, Zéphyre, et me dis si tes yeux
Ne trouvent pas Psyché la plus belle du monde.
Est-il rien sur la terre, est-il rien dans les cieux
Qui puisse lui ravir le titre glorieux
De beauté sans seconde?
Mais je la vois, mon cher Zéphyre,
Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

ZÉPHYRE.

Vous pouvez vous montrer pour finir son martyre,
Lui découvrir son destin glorieux,
Et vous dire entre vous tout ce que peuvent dire
Les soupirs, la bouche et les yeux.

1. Le germe de cette idée plaisante est dans Apulée, qui fait dire à Vénus elle-même : *Felix vero ego quæ in ipso ætatis meæ flore vocabor avia.* « Ne serai-je pas fort heureuse de m'entendre appeler grand'mère à la fleur de mon âge ? »

En confident discret, je sais ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux mystère.[1]

SCÈNE II.

PSYCHÉ, *seule.*

Où suis-je? et, dans un lieu que je croyois barbare,
Quelle savante main a bâti ce palais,
Que l'art, que la nature pare
De l'assemblage le plus rare
Que l'œil puisse admirer jamais?
Tout rit, tout brille, tout éclate
Dans ces jardins, dans ces appartements,
Dont les pompeux ameublements
N'ont rien qui n'enchante et ne flatte;
Et, de quelque côté que tournent mes frayeurs,
Je ne vois sous mes pas que de l'or ou des fleurs.

Le ciel auroit-il fait cet amas de merveilles
Pour la demeure d'un serpent?
Et lorsque, par leur vue, il amuse et suspend
De mon destin jaloux les rigueurs sans pareilles,
Veut-il montrer qu'il s'en repent?

1. Cette scène a été écrite par Molière. On peut remarquer que Molière jouant Zéphyre avoit eu soin d'écrire tout son rôle et n'avoit à réciter sur le théâtre que ce qui étoit de lui.

Il ne garda pas, du reste, ce rôle longtemps. Robinet nous apprend, dans sa lettre du 26 novembre 1672, qu'à cette époque M[lle] Du Croisy la jeune, celle qui faisoit d'abord l'une des deux petites Grâces, avoit remplacé Molière; et toujours complimenteur, Robinet a soin d'ajouter :

Que son Zéphyr, des plus galants,
Des plus jeunes, des plus brillants
Qui soient sous l'empire de Flor
Me donna de plaisir encore!

Non, non; c'est de sa haine, en cruautés féconde,
Le plus noir, le plus rude trait,
Qui, par une rigueur nouvelle et sans seconde,
N'étale ce choix qu'elle a fait
De ce qu'a de plus beau le monde,
Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.

Que mon espoir est ridicule,
S'il croit par là soulager mes douleurs ![1]
Tout autant de moments que ma mort se recule
Sont autant de nouveaux malheurs :
Plus elle tarde, et plus de fois je meurs.

Ne me fais plus languir, viens prendre ta victime,
Monstre qui dois me déchirer.
Veux-tu que je te cherche, et faut-il que j'anime
Tes fureurs à me dévorer?
Si le ciel veut ma mort, si ma vie est un crime,
De ce peu qui m'en reste ose enfin t'emparer:
Je suis lasse de murmurer
Contre un châtiment légitime.
Je suis lasse de soupirer;
Viens, que j'achève d'expirer.

1. Comment faut-il entendre ces vers? Ce mot d'*espoir*, lorsque Psyché vient d'imputer au ciel un raffinement de cruauté, semble assez peu compréhensible. Mais dans l'intervalle d'une strophe à l'autre, Psyché est sans doute revenue à sa première pensée, que le ciel a peut-être quelque repentir de sa cruauté; et c'est sur cette pensée qu'elle reprend :

Que mon espoir est ridicule, etc.

Quelques éditeurs ont proposé et adopté :

Que *son* espoir est ridicule, etc.

l'espoir du ciel. Cette leçon ne nous paroît point préférable à celle qu'on lit dans le texte et que présentent uniformément les éditions originales.

SCÈNE III.

L'AMOUR, PSYCHÉ, ZÉPHYRE.

L'AMOUR.

Le voilà, ce serpent, ce monstre impitoyable,
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé,
Et qui n'est pas, peut-être, à tel point effroyable
Que vous vous l'êtes figuré.[1]

PSYCHÉ.

Vous, seigneur, vous seriez ce monstre dont l'oracle
A menacé mes tristes jours,
Vous qui semblez plutôt un dieu qui, par miracle,
Daigne venir lui-même à mon secours!

L'AMOUR.

Quel besoin de secours au milieu d'un empire
Où tout ce qui respire
N'attend que vos regards pour en prendre la loi,
Où vous n'avez à craindre autre monstre que moi?

PSYCHÉ.

Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte!
Et que, s'il a quelque poison,
Une âme auroit peu de raison
De hasarder la moindre plainte
Contre une favorable atteinte,

1. Tout le monde sait que, dans le conte d'Apulée, l'Amour est invisible pour Psyché, et que c'est dans l'ombre de la nuit seulement qu'il approche d'elle. Molière n'a pas cru apparemment que ces scènes nocturnes et non éclairées pussent être agréables au théâtre. Il a mieux aimé que l'Amour et Psyché, visibles l'un pour l'autre, fussent aussi vus sans peine par le spectateur; et au voile de la nuit, dont l'Amour s'enveloppe dans le conte, il a substitué le voile d'une espèce de déguisement : le dieu, sans ailes, sans arc et sans flambeau, se montre à son amante sous la figure d'un jeune et beau mortel. (Auger.)

Dont tout le cœur craindroit la guérison!
A peine je vous vois, que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas,
Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sais quel feu que je ne connois pas.
J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnoissance;
De la compassion les chagrins innocents
M'en ont fait sentir la puissance;
Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.
Je ne sais ce que c'est, mais je sais qu'il me charme,
Que je n'en conçois point d'alarme.
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer.
Tout ce que j'ai senti n'agissoit point de même;
Et je dirois que je vous aime,
Seigneur, si je savois ce que c'est que d'aimer.
Ne les détournez point ces yeux qui m'empoisonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Hélas! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux.
Par quel ordre du ciel, que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois,
Moi de qui la pudeur devroit du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous vois?
Vous soupirez, seigneur, ainsi que je soupire;
Vos sens, comme les miens, paroissent interdits.
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire;
Et cependant c'est moi qui vous le dis.[1]

1. Mlle Molière auroit, suivant A. Martin, inspiré au vieux Corneille ces vers émus. « Un an plus tard, dit ce commentateur, il lui rendit un nouvel hommage, dans *Pulchérie*, sous le nom de Martian. Robinet (*Lettre en*

L'AMOUR.

Vous avez eu, Psyché, l'âme toujours si dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner
Si, pour en réparer l'injure,
L'Amour, en ce moment, se paye avec usure

vers, du 26 novembre 1672) dit expressément que Corneille composa *Pulchérie* par l'effet de l'*extrême estime* que lui avoit inspirée mademoiselle Molière :

.... L'auteur a fait ce poëme
Par l'effet d'une estime extrême
Pour la merveilleuse Psyché
Par qui chacun est alléché,
Ou mademoiselle Molière
Qui, de façon si singulière,
Et bref, avecque tant d'appas
Qui font courir les gens à tas,
Encor maintenant représente
Ladite Psyché si charmante.

D'autre part, Fontenelle nous apprend que Corneille se peignit lui-même dans cette pièce sous le nom de Martian, vieillard amoureux de Pulchérie; or, Pulchérie, c'étoit mademoiselle Molière elle-même, qui vit ainsi successivement à ses pieds les deux plus beaux génies du siècle, Molière et Corneille. Tout le monde alors remarqua le passage où ce dernier a exprimé avec une admirable énergie les supplices d'une passion au déclin de l'âge,

Qui n'ose souhaiter ni même accepter rien.

Le rapprochement de ces deux anecdotes, rapportées par Fontenelle et Robinet, ne laisse aucun doute sur la passion de Corneille, et cette passion explique la verve des vers de Psyché et du rôle de Martian. Tous les détails amoureux de la pièce de *Pulchérie* viennent d'ailleurs à l'appui de notre opinion; ainsi dans *Pulchérie*, Martian déclare qu'il aime depuis dix ans :

J'aime, et depuis dix ans ma flamme et mon silence
Font à mon triste cœur égale violence.

Or, la passion de Corneille datoit précisément de dix années, puisqu'il ne vit mademoiselle Molière qu'en 1662, époque à laquelle il vint se fixer à Paris, et que *Pulchérie* ne fut jouée qu'en 1672. »

Nous croyons que M. Aimé Martin a eu tort de changer l'estime extrême, dont parle Robinet, en une passion. Cette estime extrême n'empêcha pas Corneille de quitter le Palais-Royal et de porter *Pulchérie* au théâtre du Marais, où cette comédie héroïque fut représentée le 25 novembre 1672. Ce ne fut pas Mlle Molière qui fut Pulchérie, ce fut Mlle Dupin. Il est bien à croire que, si le grand Corneille s'attendrit ainsi à la fin de sa carrière, la cause principale en doit être attribuée, non à Mlle Molière, mais à l'émulation qu'inspiroient au vieux tragique les succès de Racine, son rival.

De ceux qu'elle a dû lui donner.
Ce moment est venu qu'il faut que votre bouche
Exhale des soupirs si longtemps retenus;
Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de transports aussi doux qu'inconnus
Aussi sensiblement tout à la fois vous touche,
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours
Dont cette âme insensible a profané le cours.

PSYCHÉ.

N'aimer point, c'est donc un grand crime?

L'AMOUR.

En souffrez-vous un rude châtiment?

PSYCHÉ.

C'est punir assez doucement.

L'AMOUR.

C'est lui choisir sa peine légitime,
Et se faire justice, en ce glorieux jour,
D'un manquement d'amour par un excès d'amour.

PSYCHÉ.

Que n'ai-je été plus tôt punie!
J'y mets le bonheur de ma vie.
Je devrois en rougir, ou le dire plus bas;
Mais le supplice a trop d'appas.
Permettez que, tout haut, je le die et redie:
Je le dirois cent fois, et n'en rougirois pas.
Ce n'est point moi qui parle; et de votre présence
L'empire surprenant, l'aimable violence,
Dès que je veux parler s'empare de ma voix.
C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense,
Que le sexe et la bienséance
Osent me faire d'autres lois:
Vos yeux de ma réponse eux-mêmes font le choix

Et ma bouche asservie à leur toute-puissance
Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L'AMOUR.

Croyez, belle Psyché, croyez ce qu'ils vous disent,
Ces yeux qui ne sont point jaloux;
Qu'à l'envi les vôtres m'instruisent
De tout ce qui se passe en vous.
Croyez-en ce cœur qui soupire,
Et qui, tant que le vôtre y voudra repartir,
Vous dira bien plus d'un soupir,
Que cent regards ne peuvent dire.
C'est le langage le plus doux;
C'est le plus fort, c'est le plus sûr de tous.

PSYCHÉ.

L'intelligence en étoit due
A nos cœurs, pour les rendre également contents.
J'ai soupiré, vous m'avez entendue;
Vous soupirez, je vous entends.
Mais ne me laissez plus en doute,
Seigneur, et dites-moi si par la même route,
Après moi, le Zéphyre ici vous a rendu
Pour me dire ce que j'écoute.
Quand j'y suis arrivée, étiez-vous attendu?
Et quand vous lui parlez, êtes-vous entendu?

L'AMOUR.

J'ai dans ce doux climat un souverain empire,
Comme vous l'avez sur mon cœur;
L'Amour m'est favorable, et c'est en sa faveur
Qu'à mes ordres Éole a soumis le Zéphyre.
C'est l'Amour qui, pour voir mes feux récompensés,
Lui-même a dicté cet oracle
Par qui vos beaux jours menacés

D'une foule d'amants se sont débarrassés,
Et qui m'a délivré de l'éternel obstacle
De tant de soupirs empressés
Qui ne méritoient pas de vous être adressés.
Ne me demandez point quelle est cette province,
Ni le nom de son prince :
Vous le saurez quand il en sera temps.
Je veux vous acquérir, mais c'est par mes services,
Par des soins assidus et par des vœux constants,
Par les amoureux sacrifices
De tout ce que je suis,
De tout ce que je puis,
Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite,
Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite;
Et, bien que souverain dans cet heureux séjour,
Je ne vous veux, Psyché, devoir qu'à mon amour.
Venez en admirer avec moi les merveilles,
Princesse, et préparez vos yeux et vos oreilles
A ce qu'il a d'enchantements;
Vous y verrez des bois et des prairies
Contester sur leurs agréments
Avec l'or et les pierreries;
Vous n'entendrez que des concerts charmants;
De cent beautés vous y serez servie,
Qui vous adoreront sans vous porter envie,
Et brigueront à tous moments,
D'une âme soumise et ravie,
L'honneur de vos commandements.

PSYCHÉ.

Mes volontés suivent les vôtres;
Je n'en saurois plus avoir d'autres :
Mais votre oracle enfin vient de me séparer

De deux sœurs et du roi mon père,
Que mon trépas imaginaire
Réduit tous trois à me pleurer.
Pour dissiper l'erreur dont leur âme accablée
De mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,
Souffrez que mes sœurs soient témoins
Et de ma gloire et de vos soins.
Prêtez-leur, comme à moi, les ailes du Zéphyre,
Qui leur puissent de votre empire,
Ainsi qu'à moi, faciliter l'accès;
Faites-leur voir en quel lieu je respire;
Faites-leur de ma perte admirer le succès.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psyché, toute votre âme;
Ce tendre souvenir d'un père et de deux sœurs
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flamme.
N'ayez d'yeux que pour moi, qui n'en ai que pour vous;
Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire :
Et, quand de tels soucis osent vous en distraire...

PSYCHÉ.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature.
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent;
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent;
Dès qu'il les flatte, j'en murmure.
L'air même que vous respirez
Avec trop de plaisir passe par votre bouche;
Votre habit de trop près vous touche;
Et, sitôt que vous soupirez,
Je ne sais quoi qui m'effarouche,

Craint, parmi vos soupirs, des soupirs égarés.
Mais vous voulez vos sœurs; allez, partez, Zéphyre;
Psyché le veut, je ne l'en puis dédire.[1]

(Zéphyre s'envole.)

SCÈNE IV.

L'AMOUR, PSYCHÉ.

L'AMOUR.

Quand vous leur ferez voir ce bienheureux séjour,
De ces trésors faites-leur cent largesses,
Prodiguez-leur caresses sur caresses;
Et du sang, s'il se peut, épuisez les tendresses,
Pour vous rendre toute à l'amour.
Je n'y mêlerai point d'importune présence;
Mais ne leur faites pas de si longs entretiens:
Vous ne sauriez pour eux avoir de complaisance,

1. Cette tirade est toujours citée comme un modèle de grâce et de sentiment. Elle développe une pensée qui a été fréquemment exprimée par les poëtes; on peut surtout en rapprocher un passage de la tragédie de *Pyrame et Thisbé*, par Théophile de Viaud (1621). Pyrame dit à Thisbé :

Mais je me sens jaloux de tout ce qui te touche,
De l'air qui si souvent entre et sort par ta bouche;
Je crois qu'à ton sujet le soleil fait le jour
Avecque des flambeaux et d'envie et d'amour.
Les fleurs que sous tes pas tous les chemins produisent,
Dans l'honneur qu'elles ont de te plaire, me nuisent;
Si je pouvois complaire à mon jaloux dessein,
J'empêcherois tes yeux de regarder ton sein;
Ton ombre suit ton corps de trop près, ce me semble;
Car nous deux seulement devons aller ensemble.
Bref, un si rare objet m'est si doux et si cher,
Que ta main seulement me nuit de te toucher.

(*Pyrame et Thisbé*, acte IV, scène I.)

Avec l'Amour invisible, tel qu'il est dans Apulée et dans La Fontaine, la passion est nécessairement moins expansive; et les scènes entre les deux amants ont un autre caractère, qu'il n'eût pas été facile sans doute de traduire au théâtre.

Que vous ne dérobiez aux miens.

PSYCHÉ.

Votre amour me fait une grâce
Dont je n'abuserai jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces jardins, ce palais,
Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.
Et vous, petits Amours, et vous, jeunes Zéphyrs,
Qui pour âmes n'avez que de tendres soupirs,
Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma princesse
Vous avez senti d'allégresse.

TROISIÈME INTERMÈDE.

Il se fait une entrée de ballet de quatre Amours et de quatre Zéphyrs, interrompue deux fois par un dialogue chanté par un Amour et un Zéphyr.

PREMIER COUPLET.

LE ZÉPHYR.

Aimable jeunesse,
Suivez la tendresse;
Joignez aux beaux jours
La douceur des amours.
C'est pour vous surprendre
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter leurs soupirs,
Et craindre leurs désirs :
Laissez-vous apprendre
Quels sont leurs plaisirs.

LE ZÉPHYR et L'AMOUR chantent ensemble.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

LE ZÉPHYR SEUL.

Un cœur jeune et tendre
Est fait pour se rendre;

Il n'a point à prendre
De fâcheux détour.

LES DEUX ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

L'AMOUR SEUL.

Pourquoi se défendre?
Que sert-il d'attendre?
Quand on perd un jour,
On le perd sans retour.

LES DEUX ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

SECOND COUPLET.

LE ZÉPHYR.

L'Amour a des charmes,
Rendons-lui les armes;
Ses soins et ses pleurs
Ne sont pas sans douceurs.
Un cœur, pour le suivre,
A cent maux se livre.
Il faut, pour goûter ses appas,
Languir jusqu'au trépas.
Mais ce n'est pas vivre
Que de n'aimer pas.

LE ZÉPHYR et L'AMOUR chantent ensemble.

S'il faut des soins et des travaux,

En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

LE ZÉPHYR SEUL.

On craint, on espère;
Il faut du mystère.
Mais on n'obtient guère
De bien sans tourment.

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il faut des soins et des travaux,
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

L'AMOUR SEUL.[1]

Que peut-on mieux faire
Qu'aimer et que plaire?
C'est un soin charmant,
Que l'emploi d'un amant.

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il faut des soins et des travaux,
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

1. Robinet vante beaucoup la « jeunette Turpin » qui chanta ces couplets à la ville :

. . . . Une mignonne
Qui mérite qu'on la couronne
Pour sa manière de chanter
Et son aimable petit geste
Qui, ma foi, paroît tout céleste,
Et vaut que la ville et la cour
Aille admirer ce jeune Amour.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre devient un autre palais magnifique, coupé dans le fond par un vestibule, au travers duquel on voit un jardin superbe et charmant, décoré de plusieurs vases d'orangers, et d'arbres chargés de toutes sortes de fruits.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

Je n'en puis plus, ma sœur; j'ai vu trop de merveilles.
L'avenir aura peine à les bien concevoir;
Le soleil qui voit tout, et qui nous fait tout voir,
N'en a vu jamais de pareilles.
Elles me chagrinent l'esprit;
Et ce brillant palais, ce pompeux équipage,
Font un odieux étalage
Qui m'accable de honte autant que de dépit.
Que la Fortune indignement nous traite,
Et que sa largesse indiscrète
Prodigue aveuglément, épuise, unit d'efforts,
Pour faire de tant de trésors
Le partage d'une cadette![1]

1. Ces reproches adressés à la Fortune sont imités d'Apulée.
En orba et sæva et iniqua Fortuna! Hiccine tibi complacuit ut utroque parente cognatæ diversam sortem sustineremus? Et nos quidem, quæ natu

CIDIPPE.

J'entre dans tous vos sentiments;
J'ai les mêmes chagrins; et, dans ces lieux charmants,
Tout ce qui vous déplaît me blesse;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront,
Comme vous, m'accable, et me laisse
L'amertume dans l'âme et la rougeur au front.

AGLAURE.

Non, ma sœur, il n'est point de reines
Qui, dans leur propre État, parlent en souveraines
Comme Psyché parle en ces lieux.
On l'y voit obéie avec exactitude;
Et de ses volontés une amoureuse étude
Les cherche jusque dans ses yeux.
Mille beautés s'empressent autour d'elle,
Et semblent dire, à nos regards jaloux :
Quels que soient nos attraits, elle est encor plus belle;
Et nous, qui la servons, le sommes plus que vous.
Elle prononce, on exécute;
Aucun ne s'en défend, aucun ne s'en rebute.
Flore, qui s'attache à ses pas,
Répand à pleines mains, autour de sa personne,

majores sumus, maritis advenis ancillæ deditæ, extorres et Lare et ipsa patria degamus, longe parentum velut exulantes : hæc autem novissima, quam fœtu satiante postremus partus effudit, tantis opibus et deo marito posita, quæ nec uti recte tanta bonorum copia novit.

« Voyez combien la Fortune est aveugle et cruelle! Déesse injuste, tu as voulu que, filles d'un même père et d'une même mère, nous eussions une destinée différente. Nous qui sommes les aînées, on nous a mariées à des étrangers dont nous sommes les très-humbles servantes. Éloignées du toit qui nous vit naître, de notre patrie même et de nos parents, nous sommes en quelque sorte exilées. Au contraire, cette cadette, dernier fruit d'une fécondité qu'elle a tarie, est en possession d'une telle opulence! La voilà l'épouse d'un dieu, elle qui ne sait pas même profiter convenablement d'une si grande abondance de biens. »

Ce qu'elle a de plus doux appas:
Zéphyre vole aux ordres qu'elle donne,
Et son amante et lui, s'en laissant trop charmer,
Quittent, pour la servir, les soins de s'entr'aimer.

CIDIPPE.

Elle a des dieux à son service,
Elle aura bientôt des autels;
Et nous ne commandons qu'à de chétifs mortels,
De qui l'audace et le caprice,
Contre nous, à toute heure, en secret révoltés,
Opposent à nos volontés
Ou le murmure ou l'artifice.

AGLAURE.

C'étoit peu que, dans notre cour,
Tant de cœurs, à l'envi, nous l'eussent préférée;
Ce n'étoit pas assez que, de nuit et de jour,
D'une foule d'amants elle y fût adorée.
Quand nous nous consolions de la voir au tombeau
Par l'ordre imprévu d'un oracle,
Elle a voulu de son destin nouveau
Faire en notre présence éclater le miracle,
Et choisir nos yeux pour témoins
De ce qu'au fond du cœur nous souhaitions le moins.[1]

CIDIPPE.

Ce qui le plus me désespère,

1. Dans Apulée, l'une des sœurs reproche également à Psyché d'avoir étalé avec orgueil devant elles les trésors qu'elle possède.

Recordare enim quam superbe, quam arroganter nobiscum egerit, et ipsa jactatione immodicæ ostentationis tumentem suum prodiderit animum.

« Souvenez-vous avec quelle fierté et quelle arrogance elle en a usé envers nous, avec quelle ostentation insupportable elle nous a fait voir toutes ses richesses. »

C'est cet amant parfait et si digne de plaire
Qui se captive sous ses lois.
Quand nous pourrions choisir entre tous les monarques,
En est-il un, de tant de rois,
Qui porte de si nobles marques?
Se voir du bien par delà ses souhaits,
N'est souvent qu'un bonheur qui fait des misérables;
Il n'est ni train pompeux ni superbes palais
Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables;
Mais avoir un amant d'un mérite achevé,
Et s'en voir chèrement aimée,
C'est un bonheur si haut, si relevé,
Que sa grandeur ne peut être exprimée.

AGLAURE.

N'en parlons plus, ma sœur, nous en mourrions d'ennui.
Songeons plutôt à la vengeance,
Et trouvons le moyen de rompre entre elle et lui
Cette adorable intelligence.
La voici. J'ai des coups tout prêts à lui porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.

SCÈNE II.

PSYCHÉ, AGLAURE, CIDIPPE.

PSYCHÉ.

Je viens vous dire adieu; mon amant vous renvoie,
Et ne sauroit plus endurer
Que vous lui retranchiez un moment de la joie
Qu'il prend de se voir seul à me considérer.
Dans un simple regard, dans la moindre parole,
Son amour trouve des douceurs

Qu'en faveur du sang je lui vole,
Quand je les partage à des sœurs.

AGLAURE.

La jalousie est assez fine:
Et ces délicats sentiments
Méritent bien qu'on s'imagine
Que celui qui pour vous a ces empressements
Passe le commun des amants.
Je vous en parle ainsi, faute de le connoître.
Vous ignorez son nom, et ceux dont il tient l'être;
Nos esprits en sont alarmés.
Je le tiens un grand prince, et d'un pouvoir suprême,
Bien au delà du diadème;
Ses trésors, sous vos pas confusément semés,
Ont de quoi faire honte à l'abondance même;
Vous l'aimez autant qu'il vous aime;
Il vous charme, et vous le charmez.
Votre félicité, ma sœur, seroit extrême,
Si vous saviez qui vous aimez.

PSYCHÉ.

Que m'importe? j'en suis aimée.
Plus il me voit, plus je lui plais.
Il n'est point de plaisirs dont l'âme soit charmée
Qui ne préviennent mes souhaits;
Et je vois mal de quoi la vôtre est alarmée,
Quand tout me sert dans ce palais.

AGLAURE.

Qu'importe qu'ici tout vous serve,
Si toujours cet amant vous cache ce qu'il est?
Nous ne nous alarmons que pour votre intérêt.
En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaît,
Le véritable amour ne fait point de réserve;

Et qui s'obstine à se cacher
Sent quelque chose en soi qu'on lui peut reprocher.
Si cet amant devient volage
(Car souvent, en amour, le change est assez doux;
Et j'ose le dire entre nous,
Pour grand que soit l'éclat dont brille ce visage,
Il en peut être ailleurs d'aussi belles que vous);
Si, dis-je, un autre objet sous d'autres lois l'engage;
Si, dans l'état où je vous voi,
Seule en ses mains, et sans défense,
Il va jusqu'à la violence,
Sur qui vous vengera le roi
Ou de ce changement, ou de cette insolence?

PSYCHÉ.

Ma sœur, vous me faites trembler.
Juste ciel, pourrois-je être assez infortunée...

CIDIPPE.

Que sait-on si déjà les nœuds de l'hyménée...

PSYCHÉ.

N'achevez pas; ce seroit m'accabler.

AGLAURE.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.
Ce prince qui vous aime, et qui commande aux vents,
Qui nous donne pour char les ailes du Zéphyre,
Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous moments,
Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la nature,
Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'imposture;
Peut-être ce palais n'est qu'un enchantement;
Et ces lambris dorés, ces amas de richesses,
Dont il achète vos tendresses,
Dès qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,
Disparoîtront en un moment.

Vous savez, comme nous, ce que peuvent les charmes.[1]

PSYCHÉ.

Que je sens à mon tour de cruelles alarmes!

AGLAURE.

Notre amitié ne veut que votre bien.

PSYCHÉ.

Adieu, mes sœurs; finissons l'entretien.
J'aime, et je crains qu'on ne s'impatiente.
Partez; et demain, si je puis,
Vous me verrez ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE.

Nous allons dire au roi quelle nouvelle gloire,
Quel excès de bonheur le ciel répand sur vous.

CIDIPPE.

Nous allons lui conter d'un changement si doux
La surprenante et merveilleuse histoire.

PSYCHÉ.

Ne l'inquiétez point, ma sœur, de vos soupçons;
Et, quand vous lui peindrez un si charmant empire...

AGLAURE.

Nous savons toutes deux ce qu'il faut taire ou dire,
Et n'avons pas besoin, sur ce point, de leçons.

Zéphyre enlève les deux sœurs de Psyché dans un nuage qui

1. Les soupçons que les deux sœurs inspirent à Psyché sont ici d'une autre nature que dans Apulée et dans La Fontaine. Cette différence tient à celle de la catastrophe. Dans le conte, l'Amour ne veut pas être vu de Psyché, ce qui donne à la fois les moyens de lui persuader qu'il est un monstre effroyable, et de la déterminer à le tuer. Dans la tragi-comédie, l'Amour n'est pas invisible, mais seulement inconnu : pour engager Psyché à lui arracher son secret, il n'y avoit d'autre moyen que de mettre en doute la sincérité des sentiments que cet amant lui exprime et la réalité des prodiges dont il l'entoure. (AUGER.)

descend jusqu'à terre, et dans lequel il les emporte avec rapidité.

SCÈNE III.

L'AMOUR, PSYCHÉ.

L'AMOUR.

Enfin vous êtes seule, et je puis vous redire,
Sans avoir pour témoins vos importunes sœurs,
Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi d'empire,
Et quels excès ont les douceurs
Qu'une sincère ardeur inspire
Sitôt qu'elle assemble deux cœurs.
Je puis vous expliquer de mon âme ravie
Les amoureux empressements,
Et vous jurer qu'à vous seule asservie
Elle n'a pour objet de ses ravissements
Que de voir cette ardeur, de même ardeur suivie,
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de régler mes vœux sur vos désirs,
Et de ce qui vous plaît faire tous mes plaisirs.
Mais d'où vient qu'un triste nuage
Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux?
Vous manque-t-il quelque chose en ces lieux?
Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous l'hommage?

PSYCHÉ.

Non, seigneur.

L'AMOUR.

Qu'est-ce donc? et d'où vient mon malheur?
J'entends moins de soupirs d'amour que de douleur;
Je vois de votre teint les roses amorties
Marquer un déplaisir secret;
Vos sœurs à peine sont parties,

Que vous soupirez de regret!
Ah! Psyché, de deux cœurs quand l'ardeur est la même,
Ont-ils des soupirs différents?
Et quand on aime bien, et qu'on voit ce qu'on aime,
Peut-on songer à des parents?

PSYCHÉ.

Ce n'est point là ce qui m'afflige.

L'AMOUR.

Est-ce l'absence d'un rival,
Et d'un rival aimé, qui fait qu'on me néglige?

PSYCHÉ.

Dans un cœur tout à vous que vous pénétrez mal!
Je vous aime, seigneur, et mon amour s'irrite
De l'indigne soupçon que vous avez formé.
Vous ne connoissez pas quel est votre mérite,
Si vous craignez de n'être pas aimé.
Je vous aime; et, depuis que j'ai vu la lumière,
Je me suis montrée assez fière
Pour dédaigner les vœux de plus d'un roi;
Et, s'il vous faut ouvrir mon âme tout entière,
Je n'ai trouvé que vous qui fût digne de moi.
Cependant j'ai quelque tristesse
Qu'en vain je voudrois vous cacher;
Un noir chagrin se mêle à toute ma tendresse,
Dont je ne la puis détacher.
Ne m'en demandez point la cause;
Peut-être, la sachant, voudrez-vous m'en punir;
Et, si j'ose aspirer encore à quelque chose,
Je suis sûre du moins de ne point l'obtenir.

L'AMOUR.

Eh! ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite
Que vous connoissiez mal quel est votre mérite,

Ou feigniez de ne pas savoir
Quel est sur moi votre absolu pouvoir?
Ah! si vous en doutez, soyez désabusée.
Parlez.

PSYCHÉ.

J'aurai l'affront de me voir refusée.

L'AMOUR.

Prenez en ma faveur de meilleurs sentiments:
L'expérience en est aisée.
Parlez, tout se tient prêt à vos commandements.
Si, pour m'en croire, il vous faut des serments,
J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon âme,
Ces divins auteurs de ma flamme;
Et, si ce n'est assez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le Styx, comme jurent les dieux.

PSYCHÉ.

J'ose craindre un peu moins, après cette assurance.
Seigneur, je vois ici la pompe et l'abondance;
Je vous adore, et vous m'aimez;
Mon cœur en est ravi, mes sens en sont charmés;
Mais, parmi ce bonheur suprême,
J'ai le malheur de ne savoir qui j'aime:
Dissipez cet aveuglement,
Et faites-moi connoître un si parfait amant.

L'AMOUR.

Psyché, que venez-vous de dire?

PSYCHÉ.

Que c'est le bonheur où j'aspire:
Et si vous ne me l'accordez...

L'AMOUR.

Je l'ai juré, je n'en suis plus le maître:

Mais vous ne savez pas ce que vous demandez.
Laissez-moi mon secret. Si je me fais connoître,
Je vous perds, et vous me perdez.
Le seul remède est de vous en dédire.

PSYCHÉ.

C'est là sur vous mon souverain empire?

L'AMOUR.

Vous pouvez tout, et je suis tout à vous.
Mais, si nos feux vous semblent doux,
Ne mettez point d'obstacle à leur charmante suite;
Ne me forcez point à la fuite;
C'est le moindre malheur qui nous puisse arriver
D'un souhait qui vous a séduite.

PSYCHÉ.

Seigneur, vous voulez m'éprouver;
Mais je sais ce que j'en dois croire.
De grâce, apprenez-moi tout l'excès de ma gloire,
Et ne me cachez plus pour quel illustre choix
J'ai rejeté les vœux de tant de rois.

L'AMOUR.

Le voulez-vous?

PSYCHÉ.

Souffrez que je vous en conjure.

L'AMOUR.

Si vous saviez, Psyché, la cruelle aventure
Que par là vous vous attirez...

PSYCHÉ.

Seigneur, vous me désespérez.

L'AMOUR.

Pensez-y bien: je puis encor me taire.

PSYCHÉ.

Faites-vous des serments pour n'y point satisfaire? [1]

L'AMOUR.

Hé bien! je suis le dieu le plus puissant des dieux,
Absolu sur la terre, absolu dans les cieux;
Dans les eaux, dans les airs, mon pouvoir est suprême :
En un mot, je suis l'Amour même,
Qui de mes propres traits m'étois blessé pour vous; [2]
Et, sans la violence, hélas! que vous me faites,
Et qui vient de changer mon amour en courroux,
Vous m'alliez avoir pour époux.
Vos volontés sont satisfaites;
Vous avez su qui vous aimiez;
Vous connoissez l'amant que vous charmiez;
Psyché, voyez où vous en êtes.
Vous me forcez vous-même à vous quitter;
Vous me forcez vous-même à vous ôter

1. Dans Apulée et dans La Fontaine, Psyché, par le conseil de ses sœurs, s'arme d'une lampe pour voir, pendant la nuit, son mystérieux époux, et d'un poignard pour l'égorger. Une goutte d'huile, échappée de la lampe et tombée sur l'épaule de l'Amour, réveille le dieu qui s'envole, après avoir accablé de reproches sa trop curieuse amante. Molière, pour les raisons que nous avons dites plus haut, n'ayant pas cru devoir amener la catastrophe par les mêmes moyens, les a ingénieusement remplacés par le serment terrible que l'Amour fait à Psyché de lui accorder ce qu'elle demandera, serment qu'il est obligé de tenir en se faisant connoître.

L'opéra de 1678 revint à la donnée primitive et la traduisit sur la scène : « Psyché lève le rideau qui ferme l'alcôve, et on voit l'Amour endormi sur un lit très-riche. Il est dans la figure d'enfant que les peintres ont accoutumé de lui donner. La suite d'un grand appartement se découvre au travers de cette alcôve...

« Lorsque la lampe étincelle, l'Amour s'éveille et s'élève à plomb par un vol qui le dérobe aux yeux de Psyché... » (Acte III, scène III.)

2. Ces deux vers sont imités d'Apulée : *Præclarus ille sagittarius, ipse me telo meo percussi.* « Moi, le plus habile des archers, je me suis blessé pour vous d'un de mes traits. »

Tout l'effet de votre victoire.
Peut-être vos beaux yeux ne me reverront plus.
Ce palais, ces jardins, avec moi disparus,
Vont faire évanouir votre naissante gloire.
Vous n'avez pas voulu m'en croire:
Et, pour tout fruit de ce doute éclairci,
Le Destin, sous qui le ciel tremble,
Plus fort que mon amour, que tous les dieux ensemble,
Vous va montrer sa haine, et me chasse d'ici.

L'Amour disparoît; et dans l'instant qu'il s'envole, le superbe jardin s'évanouit. Psyché demeure seule au milieu d'une vaste campagne, et sur le bord sauvage d'un grand fleuve où elle veut se précipiter. Le dieu du fleuve paroît assis sur un amas de joncs et de roseaux, et appuyé sur une grande urne d'où sort une grosse source d'eau.

SCÈNE IV.

PSYCHÉ, LE DIEU DU FLEUVE.

PSYCHÉ.

Cruel Destin! funeste inquiétude!
Fatale curiosité!
Qu'avez-vous fait, affreuse solitude,
De toute ma félicité?
J'aimois un dieu, j'en étois adorée,
Mon bonheur redoubloit de moment en moment:
Et je me vois seule, éplorée,
Au milieu d'un désert, où, pour accablement,
Et confuse et désespérée,
Je sens croître l'amour quand j'ai perdu l'amant.
Le souvenir m'en charme et m'empoisonne,
Sa douceur tyrannise un cœur infortuné

Qu'aux plus cuisants chagrins ma flamme a condamné.
O ciel! quand l'Amour m'abandonne,
Pourquoi me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné?
Source de tous les biens, inépuisable et pure,
Maître des hommes et des dieux,
Cher auteur des maux que j'endure,
Êtes-vous pour jamais disparu de mes yeux?
Je vous en ai banni moi-même :
Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême,
D'un indigne soupçon mon cœur s'est alarmé.
Cœur ingrat! tu n'avois qu'un feu mal allumé;
Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime,
Que ce que veut l'objet aimé.
Mourons, c'est le parti qui seul me reste à suivre,
Après la perte que je fais.
Pour qui, grands dieux! voudrois-je vivre?
Et pour qui former des souhaits?
Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes sables,
Ensevelis mon crime dans tes flots;
Et, pour finir des maux si déplorables,
Laisse-moi dans ton lit assurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trépas souilleroit mes ondes,[1]

1. Dans Apulée, « Psyché se précipite dans un fleuve, mais le fleuve indulgent, pour honorer sans doute le dieu qui a coutume d'enflammer les eaux mêmes, et aussi par un sentiment de crainte personnelle, la soulève aussitôt sur ses vagues sans lui faire aucun mal; et il la dépose sur le gazon fleuri dont ses rives sont bordées. » La Fontaine explique comme il suit la sollicitude du fleuve : « La crainte qu'il eut que les poëtes ne le diffamassent, si la première beauté du monde, fille de roi et femme d'un dieu, se noyoit chez lui, et ne l'appelassent frère du Styx; cette crainte, dis-je, l'obligea de commander à ses nymphes qu'elles recueillissent Psyché, et qu'elles la portassent vers l'autre rive, qui étoit moins haute et plus agréable que celle-là. »

Psyché, le ciel te le défend:
Et peut-être qu'après des douleurs si profondes,
Un autre sort t'attend.
Fuis plutôt de Vénus l'implacable colère:
Je la vois qui te cherche et qui te veut punir:
L'amour du fils a fait la haine de la mère.
Fuis, je saurai la retenir.

PSYCHÉ.

J'attends ses fureurs vengeresses;
Qu'auront-elles pour moi qui ne me soit trop doux?
Qui cherche le trépas ne craint dieux ni déesses,
Et peut braver tout leur courroux.

SCÈNE V.

VÉNUS, PSYCHÉ, LE DIEU DU FLEUVE.

VÉNUS.

Orgueilleuse Psyché, vous m'osez donc attendre,
Après m'avoir sur terre enlevé mes honneurs;
Après que vos traits suborneurs
Ont reçu les encens qu'aux miens seuls on doit rendre?
J'ai vu mes temples désertés;
J'ai vu tous les mortels, séduits par vos beautés,
Idolâtrer en vous la beauté souveraine,
Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus,
Et ne se mettre pas en peine
S'il étoit une autre Vénus:
Et je vous vois encor l'audace
De n'en pas redouter les justes châtiments,
Et de me regarder en face,
Comme si c'étoit peu que mes ressentiments!

PSYCHÉ.

Si de quelques mortels on m'a vue adorée,
Est-ce un crime pour moi d'avoir eu des appas,
Dont leur âme inconsidérée
Laissoit charmer des yeux qui ne vous voyoient pas?
Je suis ce que le ciel m'a faite;
Je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter.
Si les vœux qu'on m'offroit vous ont mal satisfaite,
Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter,
Vous n'aviez qu'à vous présenter,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite
Qui, pour les rendre à leur devoir,
Pour se faire adorer, n'a qu'à se faire voir.

VÉNUS.

Il falloit vous en mieux défendre.
Ces respects, ces encens se doivent refuser;
Et, pour les mieux désabuser,
Il falloit, à leurs yeux, vous-même me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur,
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur.
Vous avez bien fait plus : votre humeur arrogante,
Sur le mépris de mille rois,
Jusques aux cieux a porté de son choix
L'ambition extravagante.

PSYCHÉ.

J'aurois porté mon choix, déesse, jusqu'aux cieux?

VÉNUS.

Votre insolence est sans seconde.
Dédaigner tous les rois du monde,
N'est-ce pas aspirer aux dieux?

PSYCHÉ.

Si l'Amour pour eux tous m'avoit endurci l'âme,

Et me réservoit toute à lui,
En puis-je être coupable? et faut-il qu'aujourd'hui,
Pour prix d'une si belle flamme,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui?

VÉNUS.

Psyché, vous deviez mieux connoître
Qui vous étiez, et quel étoit ce dieu.

PSYCHÉ.

Et m'en a-t-il donné ni le temps ni le lieu,
Lui qui de tout mon cœur d'abord s'est rendu maître?

VÉNUS.

Tout votre cœur s'en est laissé charmer,
Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit : J'aime.

PSYCHÉ.

Pouvois-je n'aimer pas le dieu qui fait aimer,
Et qui me parloit pour lui-même?
C'est votre fils : vous savez son pouvoir;
Vous en connoissez le mérite.

VÉNUS.

Oui, c'est mon fils, mais un fils qui m'irrite,
Un fils qui me rend mal ce qu'il sait me devoir,
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,
Et qui, pour mieux flatter ses indignes amours,
Depuis que vous l'aimez ne blesse plus personne
Qui vienne à mes autels implorer mon secours.
Vous m'en avez fait un rebelle :
On m'en verra vengée, et hautement, sur vous;
Et je vous apprendrai s'il faut qu'une mortelle
Souffre qu'un dieu soupire à ses genoux.
Suivez-moi, vous verrez, par votre expérience,
A quelle folle confiance
Vous portoit cette ambition.

Venez, et préparez autant de patience
Qu'on vous voit de présomption.[1]

1. L'entretien de Vénus et de Psyché me rappelle involontairement celui du loup et de l'agneau : c'est la foible innocence aux prises avec la force injuste, dont la fureur croît avec la douceur de l'autre, et dont l'iniquité augmente à mesure qu'elle lui est démontrée. Molière, dans son plan, et Corneille dans la manière dont il l'a exécuté, semblent s'être attachés à rassembler sur Psyché tout ce que peuvent exciter d'intérêt la jeunesse, la beauté et l'infortune. (Auger.)

Mlle Molière joua à ravir ce rôle de Psyché. On a raconté que cette actrice et le jeune Baron s'enflammèrent l'un pour l'autre, dans l'exaltation de leur commun triomphe. Nous avons dit, dans la notice consacrée à Baron, le degré de confiance que nous paroît mériter cette anecdote. Ce qui est plus certain, c'est que Mlle Molière tomba gravement malade vers le milieu du mois de septembre.

Robinet le constate dans sa lettre du 26 septembre 1671 :

La belle Psyché qui tout charme,
Justes dieux! quel sujet d'alarmes!
A presque passé tout de bon
Dans la nacelle de Caron
Où, par feinte, on voit qu'elle passe
Au ballet, sans qu'elle trépasse.
Mais son mal, d'abord véhément
Se modère présentement,
Et bientôt, étant drue et saine,
Icelle reprendra son rôle sur la scène.

Le nouvelliste annonce, en effet, dans sa lettre du 24 octobre, la rentrée de Mlle Molière au théâtre :

L'assistance se sent saisir,
Sans doute, d'un nouveau plaisir,
De voir Psyché représentée
Par cette actrice tant vantée,
Laquelle de Molière a nom,
Que l'on craignoit voir tout de bon
Passer dans la fatale barque
Par le coup de l'atroce Parque;
Mais qui, triomphant du trépas,
Plus que jamais montre d'appas,
Dont l'époux, à gogo, je pense,
Reprend nouvelle jouissance.

On ne sauroit du moins, comme on le voit, invoquer le témoignage de Robinet pour prouver les infortunes conjugales de Molière.

QUATRIÈME INTERMÈDE.

La scène représente les enfers. On y voit une mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpétuelle agitation. Cette mer effroyable est bornée par des ruines enflammées; et au milieu de ses flots agités, au travers d'une gueule affreuse, paroît le palais infernal de Pluton. Huit furies en sortent et forment une entrée de ballet, où elles se réjouissent de la rage qu'elles ont allumée dans l'âme de la plus douce des divinités. Un lutin mêle quantité de sauts périlleux à leurs danses, cependant que Psyché, qui a passé aux enfers par le commandement de Vénus, repasse dans la barque de Caron, avec la boîte qu'elle a reçue de Proserpine pour cette déesse.[1]

1. Dans l'intervalle du quatrième acte au quatrième intermède, il s'est écoulé un espace de temps pendant lequel Psyché a été soumise aux épreuves que raconte Apulée : le monceau de graines à démêler; la laine des brebis sauvages à recueillir; le flacon à remplir à la source inaccessible. Elle s'acquitte en ce moment de la dernière et de la plus dangereuse commission que lui ait imposée son implacable marâtre; elle est descendue aux enfers pour demander à Proserpine une boîte du fard qui conserve aux déesses leur beauté immortelle.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PSYCHÉ, seule.

Effroyables replis des ondes infernales,
Noirs palais où Mégère et ses sœurs font leur cour,
        Éternels ennemis du jour,
Parmi vos Ixions et parmi vos Tantales,
Parmi tant de tourments qui n'ont point d'intervalles,
        Est-il, dans votre affreux séjour,
        Quelques peines qui soient égales
Aux travaux où Vénus condamne mon amour?
        Elle n'en peut être assouvie;
Et, depuis qu'à ses lois je me trouve asservie,
Depuis qu'elle me livre à ses ressentiments,
    Il m'a fallu, dans ces cruels moments,
        Plus d'une âme et plus d'une vie
        Pour remplir ses commandements.
        Je souffrirois tout avec joie,
Si, parmi les rigueurs que sa haine déploie,
Mes yeux pouvoient revoir, ne fût-ce qu'un moment,
        Ce cher, cet adorable amant.
Je n'ose le nommer; ma bouche, criminelle
        D'avoir trop exigé de lui,
S'en est rendue indigne; et, dans ce dur ennui,

La souffrance la plus mortelle
Dont m'accable à toute heure un renaissant trépas,
Est celle de ne le voir pas.
Si son courroux duroit encore,
Jamais aucun malheur n'approcheroit du mien;
Mais, s'il avoit pitié d'une âme qui l'adore,
Quoi qu'il fallût souffrir, je ne souffrirois rien.
Oui, Destins, s'il calmoit cette juste colère,
Tous mes malheurs seroient finis :
Pour me rendre insensible aux fureurs de la mère,
Il ne faut qu'un regard du fils.
Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,
Il voit ce que je souffre, et souffre comme moi.
Tout ce que j'endure le gêne;
Lui-même il s'en impose une amoureuse loi.
En dépit de Vénus, en dépit de mon crime,
C'est lui qui me soutient, c'est lui qui me ranime
Au milieu des périls où l'on me fait courir;
Il garde la tendresse où son feu le convie,
Et prend soin de me rendre une nouvelle vie
Chaque fois qu'il me faut mourir.
Mais que me veulent ces deux ombres
Qu'à travers le faux jour de ces demeures sombres
J'entrevois s'avancer vers moi?

SCÈNE II.

PSYCHÉ, CLÉOMÈNE, AGÉNOR.

PSYCHÉ.

Cléomène, Agénor, est-ce vous que je voi?
Qui vous a ravi la lumière?

CLÉOMÈNE.

La plus juste douleur qui d'un beau désespoir
Nous eût pu fournir la matière :
Cette pompe funèbre, où du sort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fière,
L'injustice la plus entière.

AGÉNOR.

Sur ce même rocher où le ciel en courroux
Vous promettoit, au lieu d'époux,
Un serpent dont soudain vous seriez dévorée,
Nous tenions la main préparée
A repousser sa rage, ou mourir avec vous.
Vous le savez, princesse; et, lorsqu'à notre vue,
Par le milieu des airs vous êtes disparue,
Du haut de ce rocher, pour suivre vos beautés,
Ou plutôt pour goûter cette amoureuse joie
D'offrir pour vous au monstre une première proie,
D'amour et de douleur l'un et l'autre emportés,
Nous nous sommes précipités.

CLÉOMÈNE.

Heureusement déçus au sens de votre oracle,
Nous en avons ici reconnu le miracle,
Et su que le serpent prêt à vous dévorer
Étoit le dieu qui fait qu'on aime,
Et qui, tout dieu qu'il est, vous adorant lui-même,
Ne pouvoit endurer
Qu'un mortel comme nous osât vous adorer.

AGÉNOR.

Pour prix de vous avoir suivie,
Nous jouissons ici d'un trépas assez doux.
Qu'avions-nous affaire de vie,
Si nous ne pouvions être à vous?

Nous revoyons ici vos charmes,
Qu'aucun des deux là-haut n'auroit revus jamais.
Heureux si nous voyons la moindre de vos larmes
Honorer des malheurs que vous nous avez faits!

PSYCHÉ.

Puis-je avoir des larmes de reste,
Après qu'on a porté les miens au dernier point?
Unissons nos soupirs dans un sort si funeste;
Les soupirs ne s'épuisent point.
Mais vous soupireriez, princes, pour une ingrate.
Vous n'avez point voulu survivre à mes malheurs;
Et quelque douleur qui m'abatte,
Ce n'est point pour vous que je meurs.

CLÉOMÈNE.

L'avons-nous mérité, nous dont toute la flamme
N'a fait que vous lasser du récit de nos maux?

PSYCHÉ.

Vous pouviez mériter, princes, toute mon âme,
Si vous n'eussiez été rivaux.
Ces qualités incomparables,
Qui de l'un et de l'autre accompagnoient les vœux
Vous rendoient tous deux trop aimables,
Pour mépriser aucun des deux.

AGÉNOR.

Vous avez pu, sans être injuste ni cruelle,
Nous refuser un cœur réservé pour un dieu.
Mais revoyez Vénus. Le Destin nous rappelle,
Et nous force à vous dire adieu.

PSYCHÉ.

Ne vous donne-t-il point le loisir de me dire
Quel est ici votre séjour?

CLÉOMÈNE.

Dans des bois toujours verts, où d'amour on respire,
Aussitôt qu'on est mort d'amour.
D'amour on y revit, d'amour on y soupire,
Sous les plus douces lois de son heureux empire;
Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour,
Que lui-même il attire
Sur nos fantômes qu'il inspire,
Et dont aux enfers même il se fait une cour.[1]

AGÉNOR.

Vos envieuses sœurs, après nous descendues,
Pour vous perdre se sont perdues;
Et l'une et l'autre tour à tour,
Pour le prix d'un conseil qui leur coûte la vie,
A côté d'Ixion, à côté de Titye,
Souffrent tantôt la roue, et tantôt le vautour.
L'Amour, par les Zéphyrs, s'est fait prompte justice

1. Dans La Fontaine, Psyché va de même aux enfers. Quelques traits de la description peu terrible qu'a tracée ce poëte peuvent être rapprochés de ce que dit ici Cléomène; voici le sort réservé aux amants moins parfaits que les deux princes de Molière :

En un lieu séparé l'on voit ceux de qui l'âme
A violé les droits de l'amoureuse flamme,
Offensé Cupidon, méprisé ses autels,
Refusé le tribut qu'il impose aux mortels.
Là souffre un monde entier d'ingrates, de coquettes;
Là, Mégère punit les langues indiscrètes,
Surtout ceux qui, tachés du plus noir des forfaits,
Se sont vantés d'un bien qu'on ne leur fit jamais.
Par de cruels vautours l'inhumaine est rongée;
Dans un fleuve glacé la volage est plongée;
Et l'insensible expie en des lieux embrasés,
Aux yeux de ses amants, les maux qu'elle a causés.
Ministres, confidents, domestiques perfides,
Y lassent sous le fouet le bras des Euménides.
Près d'eux sont les auteurs de maint hymen forcé;
L'amant chiche, et la dame au cœur intéressé;
La troupe des censeurs, peuple à l'amour rebelle,
Ceux enfin dont les vers ont noirci quelque belle.

De leur envenimée et jalouse malice;
Ces ministres ailés de son juste courroux,
Sous couleur de les rendre encore auprès de vous,
Ont plongé l'une et l'autre au fond d'un précipice,[1]
Où le spectacle affreux de leurs corps déchirés
N'étale que le moindre et le premier supplice
De ces conseils dont l'artifice
Fait les maux dont vous soupirez.

PSYCHÉ.

Que je les plains!

CLÉOMÈNE.

Vous êtes seule à plaindre;
Mais nous demeurons trop à vous entretenir;
Adieu. Puissions-nous vivre en votre souvenir!
Puissiez-vous, et bientôt, n'avoir plus rien à craindre!
Puisse, et bientôt, l'Amour vous enlever aux cieux,
Vous y mettre à côté des dieux,
Et, rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux
D'augmenter le jour en ces lieux![2]

1. Apulée a raconté la punition des deux sœurs, punition qui, dans le conteur africain, est une vengeance de Psyché qu'elles ont perdue. Mais il ne dit rien de leur sort dans les demeures de Pluton.

La Fontaine a expliqué à sa manière le châtiment qu'elles y subissent :

Là les sœurs de Psyché, dans l'importune glace
D'un miroir que sans cesse elles avoient en face,
Revoyoient leur cadette heureuse et dans les bras,
Non d'un monstre effrayant, mais d'un dieu plein d'appas.

« La Fontaine, dit M. Saint-Marc Girardin, a eu raison de punir les deux envieuses par où elles avoient péché. C'est le propre, en effet, de l'envie de se servir à elle-même de bourreau. L'envieux ne peut pas supporter le bonheur d'autrui; mais par là en même temps il détruit le sien. »

2. Cette rencontre aux enfers de Psyché et des deux princes qui ont péri pour elle est de l'invention de Molière. Elle rappelle la rencontre d'Énée et de Didon dans le même lieu, au sixième livre de l'*Énéide*, avec cette diffé-

SCÈNE III.

PSYCHÉ, *seule.*

Pauvres amants! Leur amour dure encore!
Tout morts qu'ils sont, l'un et l'autre m'adore,
Moi, dont la dureté reçut si mal leurs vœux!
Tu n'en fais pas ainsi, toi qui seul m'as ravie,
Amant que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
Et qui brises de si beaux nœuds!
Ne me fuis plus, et souffre que j'espère
Que tu pourras un jour rabaisser l'œil sur moi,
Qu'à force de souffrir j'aurai de quoi te plaire,
De quoi me rengager ta foi.
Mais ce que j'ai souffert m'a trop défigurée,
Pour rappeler un tel espoir.
L'œil abattu, triste, désespérée,
Languissante et décolorée,
De quoi puis-je me prévaloir,
Si, par quelque miracle impossible à prévoir,
Ma beauté qui t'a plu ne se voit réparée?
Je porte ici de quoi la réparer :
Ce trésor de beauté divine,
Qu'en mes mains pour Vénus a remis Proserpine,
Enferme des appas dont je puis m'emparer;
Et l'éclat en doit être extrême,
Puisque Vénus, la beauté même,
Les demande pour se parer.
En dérober un peu, seroit-ce un si grand crime?

rence que le héros troyen est beaucoup moins bien accueilli par celle dont il a causé la mort,

Illa solo fixos oculos aversa tenebat...

Pour plaire aux yeux d'un dieu qui s'est fait mon amant,
Pour regagner son cœur et finir mon tourment,
Tout n'est-il pas trop légitime?[1]
Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau?
Et que vois-je sortir de cette boîte ouverte?
Amour, si ta pitié ne s'oppose à ma perte,
Pour ne revivre plus je descends au tombeau.

(Elle s'évanouit, et l'Amour descend auprès d'elle en volant.)

SCÈNE IV.

L'AMOUR; PSYCHÉ, évanouie.

L'AMOUR.

Votre péril, Psyché, dissipe ma colère,
Ou plutôt de mes feux l'ardeur n'a point cessé;
Et, bien qu'au dernier point vous m'ayez su déplaire,
Je ne me suis intéressé
Que contre celle de ma mère :
J'ai vu tous vos travaux, j'ai suivi vos malheurs;
Mes soupirs ont partout accompagné vos pleurs.

1. Citons encore Apulée : *Mente capitur temeraria curiositate : « Et ecce, inquit, inepta ego divinæ curiositatis gerula, quæ ne tantillum quidem indidem mihi delibo, vel sic illi amatori meo formoso placitura. » Et cum dicto reserat pixidem. Nec quidquam ibi rerum, nec formositas ulla, sed infernus somnus ac vere stygius.* « Une curiosité téméraire s'empare de son esprit : « Quoi ! dit-elle, me voilà en possession de la beauté des déesses ; « et j'aurois la sottise de n'en pas dérober délicatement un tant soit peu pour « moi ! Peut-être sera-ce un moyen de plaire ainsi à l'être charmant que « j'adore. » En disant ces mots, elle ouvre la boîte; il n'y avoit absolument rien en fait de beauté; mais à peine en a-t-elle soulevé le couvercle, qu'aussitôt s'en exhale une vapeur léthargique, vrai sommeil du Styx. »

Même catastrophe dans le récit de La Fontaine. Seulement il fait sortir de la boîte une épaisse fumée qui noircit le teint de Psyché et la rend semblable à une Éthiopienne. Il naît de là de nouveaux incidents étrangers à la fable antique.

Tournez les yeux vers moi; je suis encor le même.
Quoi! je dis et redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites point, Psyché, que vous m'aimez!
Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont fermés?
Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie?
O mort! devois-tu prendre un dard si criminel,
Et, sans aucun respect pour mon être éternel,
Attenter à ma propre vie!
Combien de fois, ingrate déité,
Ai-je grossi ton noir empire
Par les mépris et par la cruauté
D'une orgueilleuse ou farouche beauté!
Combien même, s'il le faut dire,
T'ai-je immolé de fidèles amants,
A force de ravissements!
Va, je ne blesserai plus d'âmes,
Je ne percerai plus de cœurs
Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs
Qui nourrissent du ciel les immortelles flammes,
Et n'en lancerai plus que pour faire à tes yeux
Autant d'amants, autant de dieux.
Et vous, impitoyable mère,
Qui la forcez à m'arracher
Tout ce que j'avois de plus cher,
Craignez, à votre tour, l'effet de ma colère.
Vous me voulez faire la loi,
Vous qu'on voit si souvent la recevoir de moi;
Vous, qui portez un cœur sensible comme un autre,
Vous enviez au mien les délices du vôtre!
Mais dans ce même cœur j'enfoncerai des coups
Qui ne seront suivis que de chagrins jaloux;
Je vous accablerai de honteuses surprises,



LES FOURBERIES DE SCAPIN

Garnier frères Editeurs

Et choisirai partout, à vos vœux les plus doux,
Des Adonis et des Anchises
Qui n'auront que haine pour vous.

SCÈNE V.

VÉNUS, L'AMOUR; PSYCHÉ, évanouie.

VÉNUS.

La menace est respectueuse;
Et, d'un enfant qui fait le révolté,
La colère présomptueuse...

L'AMOUR.

Je ne suis plus enfant, et je l'ai trop été;
Et ma colère est juste autant qu'impétueuse.

VÉNUS.

L'impétuosité s'en devroit retenir;
Et vous pourriez vous souvenir
Que vous me devez la naissance.

L'AMOUR.

Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un cœur et des appas
Qui relèvent de ma puissance;
Que mon arc de la vôtre est l'unique soutien;
Que sans mes traits elle n'est rien;
Et que si les cœurs les plus braves
En triomphe, par vous, se sont laissé traîner,
Vous n'avez jamais fait d'esclaves
Que ceux qu'il m'a plu d'enchaîner!
Ne me vantez donc plus ces droits de la naissance
Qui tyrannisent mes désirs;
Et, si vous ne voulez perdre mille soupirs,
Songez, en me voyant, à la reconnoissance.

Vous qui tenez de ma puissance
Et votre gloire et vos plaisirs.

VÉNUS.

Comment l'avez-vous défendue,
Cette gloire dont vous parlez?
Comment me l'avez-vous rendue?
Et, quand vous avez vu mes autels désolés,
Mes temples violés,
Mes honneurs ravalés,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a-t-on vu punie
Psyché, qui me les a volés?
Je vous ai commandé de la rendre charmée
Du plus vil de tous les mortels,
Qui ne daignât répondre à son âme enflammée
Que par des rebuts éternels,
Par les mépris les plus cruels;
Et vous-même l'avez aimée!
Vous avez contre moi séduit des immortels;
C'est pour vous qu'à mes yeux les Zéphyrs l'ont cachée;
Qu'Apollon même, suborné,
Par un oracle adroitement tourné,
Me l'avoit si bien arrachée,
Que si sa curiosité,
Par une aveugle défiance,
Ne l'eût rendue à ma vengeance,
Elle échappoit à mon cœur irrité.
Voyez l'état où votre amour l'a mise,
Votre Psyché : son âme va partir;
Voyez; et, si la vôtre en est encore éprise,
Recevez son dernier soupir.
Menacez, bravez-moi, cependant qu'elle expire :

Tant d'insolence vous sied bien :
Et je dois endurer quoi qu'il vous plaise dire,
Moi qui, sans vos traits, ne puis rien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez que trop, déesse impitoyable !
Le Destin l'abandonne à tout votre courroux :
Mais soyez moins inexorable
Aux prières, aux pleurs d'un fils à vos genoux.
Ce doit vous être un spectacle assez doux
De voir d'un œil Psyché mourante,
Et de l'autre ce fils, d'une voix suppliante,
Ne vouloir plus tenir son bonheur que de vous.
Rendez-moi ma Psyché, rendez-lui tous ses charmes ;
Rendez-la, déesse, à mes larmes ;
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur,
Le charme de mes yeux et le choix de mon cœur.

VÉNUS.

Quelque amour que Psyché vous donne,
De ses malheurs par moi n'attendez pas la fin.
Si le Destin me l'abandonne,
Je l'abandonne à son destin.
Ne m'importunez plus ; et, dans cette infortune,
Laissez-la, sans Vénus, triompher ou périr.

L'AMOUR.

Hélas ! si je vous importune,
Je ne le ferois pas si je pouvois mourir.

VÉNUS.

Cette douleur n'est pas commune,
Qui force un immortel à souhaiter la mort.

L'AMOUR.

Voyez, par son excès, si mon amour est fort.
Ne lui ferez-vous grâce aucune ?

VÉNUS.

Je vous l'avoue, il me touche le cœur,
Votre amour; il désarme, il fléchit ma rigueur :
Votre Psyché reverra la lumière.

L'AMOUR.

Que je vous vais partout faire donner d'encens!

VÉNUS.

Oui, vous la reverrez dans sa beauté première;
Mais de vos vœux reconnoissants
Je veux la déférence entière;
Je veux qu'un vrai respect laisse à mon amitié
Vous choisir une autre moitié.

L'AMOUR.

Et moi, je ne veux plus de grâce :
Je reprends toute mon audace;
Je veux Psyché, je veux sa foi;
Je veux qu'elle revive, et revive pour moi;
Et tiens indifférent que votre haine lasse
En faveur d'une autre se passe.
Jupiter, qui paroît, va juger entre nous
De mes emportements et de votre courroux.

Après quelques éclairs et des roulements de tonnerre, Jupiter paroît en l'air sur son aigle.

SCÈNE VI.

JUPITER, VÉNUS, L'AMOUR; PSYCHÉ, évanouie.

L'AMOUR.

Vous, à qui seul tout est possible,
Père des dieux, souverain des mortels,
Fléchissez la rigueur d'une mère inflexible,

Qui, sans moi, n'auroit point d'autels.
J'ai pleuré, j'ai prié, je soupire, menace,
Et perds menaces et soupirs.
Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
Dépend du monde entier l'heureuse ou triste face;
Et que, si Psyché perd le jour,
Si Psyché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour.
Oui, je romprai mon arc, je briserai mes flèches,
J'éteindrai jusqu'à mon flambeau,
Je laisserai languir la Nature au tombeau;
Ou, si je daigne aux cœurs faire encor quelques brèches,
Avec ces pointes d'or qui me font obéir
Je vous blesserai tous là-haut pour des mortelles,
Et ne décocherai sur elles
Que des traits émoussés qui forcent à haïr,
Et qui ne font que des rebelles,
Des ingrates et des cruelles.[1]
Par quelle tyrannique loi
Tiendrai-je à vous servir mes armes toujours prêtes,

1. Ces flèches, les unes d'or, les autres de plomb, dont l'effet est tout contraire, sont une fiction d'Ovide :

Fugat hoc, facit illud amorem ;
Quod facit auratum est et cuspide fulget acuta :
Quod fugat obtusum est et habet sub arundine plumbum.
(*Metamorphoseon*, lib. I.)

Voltaire a employé la même idée dans ces vers de *Nanine* :

Je vous l'ai dit, l'Amour a deux carquois;
L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'âme,
Et rend plus purs nos goûts, nos sentiments,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchants;
L'autre n'est plein que de flèches cruelles
Qui répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'âme, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur.
(*Nanine*, scène I.)

Et vous ferai-je à tous conquêtes sur conquêtes,
Si vous me défendez d'en faire une pour moi?

JUPITER, à Vénus.

Ma fille, sois-lui moins sévère;
Tu tiens de sa Psyché le destin en tes mains.
La Parque, au moindre mot, va suivre ta colère.
Parle, et laisse-toi vaincre aux tendresses de mère,
Ou redoute un courroux que moi-même je crains.
Veux-tu donner le monde en proie
A la haine, au désordre, à la confusion:
Et d'un dieu d'union,
D'un dieu de douceurs et de joie,
Faire un dieu d'amertume et de division?
Considère ce que nous sommes,
Et si les passions doivent nous dominer.
Plus la vengeance a de quoi plaire aux hommes,
Plus il sied bien aux dieux de pardonner.

VÉNUS.

Je pardonne à ce fils rebelle :
Mais voulez-vous qu'il me soit reproché
Qu'une misérable mortelle,
L'objet de mon courroux, l'orgueilleuse Psyché,
Sous ombre qu'elle est un peu belle,
Par un hymen dont je rougis,
Souille mon alliance et le lit de mon fils?

JUPITER.

Hé bien! je la fais immortelle,
Afin d'y rendre tout égal.

VÉNUS.

Je n'ai plus de mépris ni de haine pour elle,
Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.
Psyché, reprenez la lumière,

Pour ne la reperdre jamais.
Jupiter a fait votre paix:
Et je quitte cette humeur fière
Qui s'opposoit à vos souhaits.

PSYCHÉ, sortant de son évanouissement.

C'est donc vous, ô grande déesse,
Qui redonnez la vie à ce cœur innocent!

VÉNUS.

Jupiter vous fait grâce, et ma colère cesse.
Vivez, Vénus l'ordonne; aimez, elle y consent.

PSYCHÉ, à l'Amour.

Je vous revois enfin, cher objet de ma flamme!

L'AMOUR, à Psyché.

Je vous possède enfin, délices de mon âme!

JUPITER.

Venez, amants, venez aux cieux
Achever un si grand et si digne hyménée.
Viens-y, belle Psyché, changer de destinée;
Viens prendre place au rang des dieux.

Deux grandes machines descendent aux deux côtés de Jupiter, cependant qu'il dit ces derniers vers. Vénus, avec sa suite, monte dans l'une, l'Amour et Psyché dans l'autre, et tous ensemble remontent au ciel.

Les divinités qui avoient été partagées entre Vénus et son fils se réunissent en les voyant d'accord; et toutes ensemble, par des concerts, des chants et des danses, célèbrent la fête des noces de l'Amour.

Apollon paroît le premier, et, comme dieu de l'harmonie, commence à chanter, pour inviter les autres dieux à se réjouir.

RÉCIT D'APOLLON.

Unissons-nous, troupe immortelle :
Le dieu d'amour devient heureux amant,

Et Vénus a repris sa douceur naturelle
        En faveur d'un fils si charmant;
Il va goûter en paix, après un long tourment,
Une félicité qui doit être éternelle.

TOUTES LES DIVINITÉS chantent ensemble ce couplet à la gloire de l'Amour.

Célébrons ce grand jour,
Célébrons tous une fète si belle;
Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle;
Qu'ils fassent retentir le céleste séjour.
Chantons, répétons tour à tour,
Qu'il n'est point d'âme si cruelle
Qui tôt ou tard ne se rende à l'Amour.

APOLLON continue.

Le dieu qui nous engage
A lui faire la cour
Défend qu'on soit trop sage.
Les plaisirs ont leur tour :
C'est leur plus doux usage
Que de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des jeux et de l'amour.

Ce seroit grand dommage
Qu'en ce charmant séjour
On eût un cœur sauvage.
Les plaisirs ont leur tour :
C'est leur plus doux usage
Que de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des jeux et de l'amour.

Deux Muses qui ont toujours évité de s'engager sous les lois

de l'Amour, conseillent aux belles qui n'ont point encore aimé, de s'en défendre avec soin, à leur exemple.

CHANSON DES MUSES.

Gardez-vous, beautés sévères :
Les amours font trop d'affaires;
Craignez toujours de vous laisser charmer :
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

SECOND COUPLET DES MUSES.

On ne peut aimer sans peines;
Il est peu de douces chaînes;
A tout moment on se sent alarmer.
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

Bacchus fait entendre qu'il n'est pas si dangereux que l'Amour.

RÉCIT DE BACCHUS.

Si quelquefois
Suivant nos douces lois,
La raison se perd et s'oublie,
Ce que le vin nous cause de folie
Commence et finit en un jour;
Mais quand un cœur est enivré d'amour,
Souvent c'est pour toute la vie.

ENTRÉE DE BALLET

COMPOSÉE DE DEUX MÉNADES ET DE DEUX ÉGIPANS
QUI SUIVENT BACCHUS.

Mome déclare qu'il n'a point de plus doux emploi que de médire, et que ce n'est qu'à l'Amour seul qu'il n'ose se jouer.

RÉCIT DE MOME.

Je cherche à médire
Sur la terre et dans les cieux;
Je soumets à ma satire
Les plus grands des dieux.
Il n'est dans l'univers que l'Amour qui m'étonne,
Il est le seul que j'épargne aujourd'hui;
Il n'appartient qu'à lui
De n'épargner personne.

ENTRÉE DE BALLET

COMPOSÉE DE QUATRE POLICHINELLES ET DE DEUX MATASSINS
QUI SUIVENT MOME, ET VIENNENT JOINDRE LEUR PLAISANTERIE
ET LEUR BADINAGE AUX DIVERTISSEMENTS
DE CETTE GRANDE FÊTE.

Bacchus et Mome, qui les conduisent, chantent au milieu d'eux chacun une chanson, Bacchus à la louange du vin, et Mome une chanson enjouée sur le sujet et les avantages de la raillerie.

RÉCIT DE BACCHUS.

Admirons le jus de la treille :
Qu'il est puissant, qu'il a d'attraits!
Il sert aux douceurs de la paix,
Et dans la guerre il fait merveille :
Mais surtout pour les amours
Le vin est d'un grand secours.

RÉCIT DE MOME.

Folâtrons, divertissons-nous,
Raillons, nous ne saurions mieux faire;
La raillerie est nécessaire
Dans les jeux les plus doux.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui :
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Plaisantons, ne pardonnons rien;
Rions, rien n'est plus à la mode;
On court péril d'être incommode
En disant trop de bien.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Mars arrive au milieu du théâtre, suivi de sa troupe guerrière, qu'il excite à profiter de leur loisir, en prenant part aux divertissements.

RÉCIT DE MARS.

Laissons en paix toute la terre;
Cherchons de doux amusements.
Parmi les jeux les plus charmants,
Mêlons l'image de la guerre.

ENTRÉE DE BALLET.

Suivants de Mars, qui font, en dansant avec [des drapeaux et] * des enseignes, une manière d'exercice.

* Les mots entre crochets ne sont que dans l'édition de 1682.

DERNIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les troupes différentes de la suite d'Apollon, de Bacchus, de Mome et de Mars, après avoir achevé leurs entrées particulières, s'unissent ensemble, et forment la dernière entrée, qui renferme toutes les autres.

Un chœur de toutes les voix et de tous les instruments, qui sont au nombre de quarante,[1] se joint à la danse générale, et termine la fête des noces de l'Amour et de Psyché.

DERNIER CHOEUR.

Chantons les plaisirs charmants
Des heureux amants.
Que tout le ciel s'empresse
A leur faire sa cour.
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants d'allégresse ;
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

Dans le grand salon du palais des Tuileries, où *Psyché* a été représentée devant Leurs Majestés, il y avoit des timbales, des trompettes et des tambours mêlés dans ces derniers concerts; et ce dernier couplet se chantoit ainsi :

Chantons les plaisirs charmants
Des heureux amants.
Répondez-nous, trompettes,
Timbales et tambours;
Accordez-vous toujours
Avec le doux son des musettes;
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des amours.

1. Comparez ce tableau final avec celui qui est tracé par le livre du Ballet, ci-après, page 398.

PSYCHÉ

TRAGI-COMÉDIE ET BALLET

Dansé devant Sa Majesté au mois de janvier 1671 [1]

DESCRIPTION DE LA SALLE.

Le lieu destiné pour la représentation et pour les spectateurs de cet assemblage de tant de magnifiques divertissements est une salle faite exprès pour les plus grandes fêtes et qui seule peut passer pour un très-superbe spectacle. Sa longueur est de quarante toises. Elle est partagée en deux parties, l'une pour le théâtre et l'autre pour l'assemblée. Cette dernière partie est celle que l'on voit la première; elle a des beautés qui amusent agréablement les regards jusqu'au moment où la scène doit s'ouvrir. La face du théâtre, ainsi que les deux retours, est un grand ordre corinthien qui comprend toute la hauteur de l'édifice. On entre dans le parterre par deux portes différentes, à droit et à gauche. Ces entrées ont, des deux côtés, des colonnes sur des piédestaux, et des pilastres carrés élevés à la hauteur du théâtre. On monte ensuite sur un haut dais réservé pour les places des personnes royales et de ce qu'il y a de plus considérable à la

1. Nous avons dit dans la Notice préliminaire, page 279, ce qui nous engage à publier le livre du Ballet de *Psyché*. Qui rédigea ce livret? Est-ce Molière? est-ce Quinault, ou quelque autre? Il est fort possible, fort probable même que Molière prit ce soin. Les arguments de chaque acte ne sont peut-être que le canevas qu'il avoit livré à son collaborateur Corneille. Il est sûr, du moins, que, soigneux comme il étoit, il dut diriger et surveiller attentivement l'exécution du livre destiné à être distribué dans la salle des Tuileries. C'est une raison de plus pour qu'on n'hésite point à insérer ce canevas dans les œuvres de Molière; mais nous ne répéterons pas les couplets, ce qui feroit double emploi; nous nous bornerons à en citer le premier vers; et l'on se reportera, pour en avoir la suite, au texte de la pièce.

cour. Cet espace est bordé d'une balustrade par devant, et de degrés en amphithéâtre tout à l'entour. Des colonnes, posées sur le haut de ces degrés, soutiennent des galeries sous lesquelles, entre les colonnes, on a placé des balcons qui sont ornés, ainsi que le plafond et tout ce qui paroît dans la salle, de ce que l'architecture, la sculpture, la peinture et la dorure ont de plus beau, de plus riche et de plus éclatant.[1]

1. Nous allons compléter cette description de la salle, en empruntant quelques détails à l'ouvrage de l'abbé de Pure, intitulé : *Idée des spectacles anciens et nouveaux*, et publié en 1668 : « Cette salle, dit-il, fut bâtie dans les alignements du dessin du Louvre, et ses dehors sont symétriques avec le reste de la façade. Voici les dimensions et le devis, tant du dedans que du dehors, qui m'a été donné par le sieur Charles Vigarani, fils de l'architecte Gaspard Vigarani :

« Le corps de la salle est partagé en deux parties inégales : la première comprend le théâtre et ses accompagnements; la seconde contient le parterre, les corridors et les loges qui font face au théâtre et qui occupent le reste du salon de trois côtés, l'un qui regarde la cour, l'autre le jardin, et le troisième le corps du palais des Tuileries.

« La première partie, ou le théâtre, qui s'ouvre par une façade également riche et artiste, depuis son ouverture jusqu'à la muraille qui est du côté du pavillon, vers les vieilles écuries, a de profondeur vingt-deux toises. Son ouverture est de trente-deux pieds sur la largeur, ou entre les corridors et châssis qui règnent des deux côtés. La hauteur, ou celle des châssis, est de vingt-quatre pieds jusqu'aux nuages. .

« Par-dessus les nuages jusqu'au tirant du comble, pour la retraite ou pour le mouvement des machines, il y a trente-sept pieds. Sous le plancher ou parquet du théâtre, pour les enfers ou pour les changements des mers, il y a quinze pieds de profondeur.

« La seconde partie, ou celle du parterre, qui est du côté de l'appartement des Tuileries, a de largeur, entre les deux murs, soixante-trois pieds; entre les corridors, quarante-neuf. Sa profondeur, depuis le théâtre jusqu'au susdit appartement, est de quatre-vingt-treize pieds. Chaque corridor est de six pieds, et la hauteur du parterre jusqu'au plafond est de quarante-neuf pieds. Ce plafond a deux beautés aussi riches que surprenantes par sa dorure et par sa dureté. Celle-ci est toutefois la plus considérable, quoique la matière en soit commune et de peu de prix, car ce n'est que du carton, mais composé et pétri d'une manière si particulière, qu'il est rendu aussi dur que de la pierre et que les plus solides matières. Le reste de la hauteur jusqu'au comble, où sont les rouages et les mouvements, est de soixante-deux pieds. »

Cette salle ne servit qu'aux représentations de *Psyché*. Elle fut ensuite abandonnée jusqu'en 1716, époque où on la raccommoda, comme disent les frères Parfait, pour les ballets qui y furent exécutés afin d'amuser la jeunesse de Louis XV. Lorsqu'après le premier incendie du théâtre du Palais-Royal, en 1763, Soufflot fut chargé de loger aux Tuileries l'Opéra françois, il lui construisit une nouvelle salle sur l'espace occupé jadis par la scène du théâtre des Machines. Cette salle servit ensuite d'asile à la Comédie-Françoise, lorsqu'en 1770 elle fut forcée d'abandonner son théâtre du faubourg Saint-Germain. Les dispositions intérieures en furent changées en 1792, pour bâtir la salle de la Convention nationale, à laquelle on arrivoit par un perron donnant sur la terrasse des Feuillants. C'est là que fut prononcée, contre le petit-fils de Louis XIV, la sentence du 20 janvier 1793.

PROLOGUE.

Trente lustres qui éclairent la salle de l'assemblée se haussent pour laisser la vue du spectacle libre dans le moment que la toile qui ferme le théâtre se lève. La scène représente, sur le devant, des lieux champêtres. Un peu plus loin paroît un port de mer fortifié de plusieurs tours; dans l'enfoncement on voit un grand nombre de vaisseaux d'un côté, et de l'autre une ville d'une très-vaste étendue.

Flore est au milieu du théâtre, suivie de ses nymphes, et accompagnée, à droit et à gauche, de Vertumne, dieu des arbres et des fruits, et de Palémon, dieu des eaux. Chacun de ces dieux conduit une troupe de divinités; l'un mène à sa suite des dryades et des sylvains, et l'autre des dieux des fleuves et des naïades.

Une grande machine descend du ciel au milieu de deux autres plus petites. Elles sont toutes trois enveloppées d'abord dans des nuages qui, en descendant, roulent, s'ouvrent, s'étendent, et occupent enfin toute la largeur du théâtre. On découvre une des Grâces dans chacune des petites machines, et la plus grande est occupée par Vénus et par son fils environnés de six Amours. Aussitôt que Flore aperçoit Vénus, elle la presse de venir achever par ses charmes les douceurs que la Paix a commencé de faire goûter sur la terre, et, par un récit qu'elle chante, elle témoigne l'impatience qu'elle a de profiter du retour de la plus aimable des déesses et qui préside à la plus belle des saisons.

Flore : Mademoiselle Hilaire.

Nymphes de Flore qui chantent : Mademoiselle Desfronteaux, messieurs Gingan cadet, Langeais, Gillet, Oudot et Jannot.

Vertumne : M. de La Grille.

Palémon : M. Gaye.

SUITE DE VERTUMNE ET DE PALÉMON.

Sylvains : Messieurs Le Gros, Hédouin, Beaumont, Fernon l'aîné, Fernon le cadet, Rebel, Sérignan et Lemaire.

Fleuves : Messieurs Bony, Estival, Don, Gingan l'aîné, Morel, Deschamps, Bernard, Rossignol, Bomaviel et Miracle.

Naïades : Les sieurs Thierry, La Montagne, Mathieu, Perchot, Pierrot et Renier.

DANSEURS.

Quatre Dryades : Messieurs Delorge, Bonard, Chauveau et Favre.

Quatre Sylvains : Messieurs Chicanneau, La Pierre, Favier et Magny.

Quatre Fleuves : Messieurs Beauchamp, Mayeu, Desbrosses et Saint-André cadet.

Quatre Naïades : Messieurs Lestang, Arnal, Favier cadet et Foignard cadet.

Vénus : Mademoiselle Debrie.

L'Amour : La Thorillière le fils.[1]

Six Amours : Thorillon, Baraillon,[2] Pierre Lionnois, Maugé, Dauphin et Duchesne.

Deux Grâces : Mesdemoiselles La Thorillière et Du Croisy.

1. Ce fils de La Thorillière avoit alors quatorze ans; il étoit né en 1656. Il devoit parcourir une longue et brillante carrière théâtrale jusqu'à sa mort en 1731. Robinet paroît avoir ignoré le nom du jeune acteur qui joua ce rôle, car voici comment il s'exprime dans sa lettre du 1er août :

Son fils (le fils de Vénus), nommé le dieu d'Amour,
Qui là devient homme en un jour,
Pour mieux contenter son amante,
Savoir Psyché toute charmante,
Est comme enfant représenté
Par un, lequel, en vérité,
S'acquitte à miracle du rôle
De ce petit céleste drôle;
Et, comme homme fait et formé,
Par ce jeune acteur tant aimé
Qui partout le *Baron* se nomme
Et lequel des mieux joue en somme.

Robinet nomme La Thorillière fils dans sa lettre du 26 novembre 1672.

2. Ce Baraillon étoit sans doute un fils du tailleur de la troupe, M. Baraillon, souvent mentionné sur le registre de La Grange.

RÉCIT DE FLORE, *chanté par Mlle Hilaire.*[1]

Ce n'est plus le temps de la guerre, etc.

Les nymphes de Flore, Vertumne et Palémon, avec les divinités qui les accompagnent, joignent leurs voix à celle de Flore pour presser Vénus de descendre sur la terre.

CHOEUR DES DIVINITÉS DE LA TERRE ET DES EAUX.

Nous goûtons une paix profonde, etc.

Vertumne et Palémon font, en chantant, une manière de dialogue pour exciter les plus insensibles à cesser de l'être à la vue

1. Robinet nous dit dans la lettre du 24 janvier :

Cette Flore, qui fait florès,
Est représentée (à peu près)
Par l'illustre sirène Hilaire,
Qui toujours a le don de plaire
Avec son angélique voix
Ainsi que la première fois.
En charmant chacun, elle appelle
Vénus, l'amoureuse immortelle,
Afin qu'elle vienne ici-bas
Achever par ses doux appas
Les plaisirs dont la paix foisonne,
Grâces à Louis qui la donne
En interrompant ses exploits
Qui pourroient établir ses lois
Chez tous les peuples que la terre
Dans sa vaste rondeur enserre.

Mais il n'est pas besoin de dire que la célèbre cantatrice ne fut pas de ces musiciens et musiciennes qui, dérogeant aux anciens usages, les uns moyennant onze livres par soirée, les autres moyennant cinq livres dix sous (La Grange, parmi les frais journaliers des représentations de *Psyché* à la ville, compte trois voix à onze livres, total, trente-trois livres; et quatre voix à cinq livres dix sous, total, vingt-deux livres), consentirent à « chanter sur le théâtre à visage découvert, habillés comme des comédiens. » (Voyez, tome 1er, page CCX, l'extrait du registre de La Grange.) La cantatrice qui accepta de représenter Flore au Palais-Royal se nommoit Mlle de Rieux. Robinet, dans la lettre du 1er août, en parle dans ces termes flatteurs :

Une assez grande damoiselle,
Blondine, gracieuse et belle,
Et d'assez bon air s'agitant,
Représente Flore en chantant;
Et, n'ayant guère de pareilles,
Charme les yeux et les oreilles
Par sa voix, et par des appas
Que toutes chanteuses n'ont pas.

Ce dernier trait est une épigramme à l'adresse de Mlle Hilaire, qui n'étoit pas jolie.

de Vénus et de l'Amour. Les dryades, les sylvains, les dieux des fleuves et les naïades expriment en même temps par leurs danses la joie que leur inspire la présence de ces deux charmantes divinités.

DIALOGUE DE VERTUMNE ET DE PALÉMON, *chanté par MM. de La Grille et Gaye.*

Rendez-vous, beautés cruelles, etc.

Flore répond au dialogue de Vertumne et de Palémon par un menuet qu'elle chante : elle fait entendre que l'on ne doit pas perdre le temps des plaisirs et que c'est une folie à la jeunesse d'être sans amour. Les divinités qui suivent Vertumne et Palémon mêlent leurs danses au chant de Flore, et chacun fait connoître son empressement à contribuer à la réjouissance générale.

MENUET DE FLORE, *chanté par Mlle Hilaire.*

Est-on sage, etc.

Les divinités de la terre et des eaux, voyant approcher Vénus, recommencent de joindre toutes leurs voix et continuent par leurs danses de lui témoigner le plaisir qu'elles ressentent à son abord et la douce espérance dont son retour les flatte.

CHŒUR DE TOUTES LES DIVINITÉS DE LA TERRE ET DES EAUX.

Nous goûtons une paix profonde, etc.

Vénus descend avec son fils et les Grâces. Elle ne peut dissimuler la confusion qu'elle a des honneurs que l'on rend à la beauté de Psyché, au mépris de la sienne. Elle oblige les divinités qui se réjouissent de son retour sur la terre de la laisser seule avec l'Amour. Elle lui exagère son dépit, et l'ayant conjuré de la venger, elle se va cacher aux yeux de tout le monde, en attendant le succès de sa vengeance. L'Amour part du bord du théâtre, et, après avoir fait un tour en l'air en volant, il se va perdre dans les nues.

NOMS DES ACTEURS.

L'Amour : Baron.
Psyché : Mademoiselle Molière.
Deux sœurs de Psyché : Mesdemoiselles Marotte et Beauval.

Le père de Psyché : La Thorillière.
Son capitaine des gardes : Châteauneuf.
Les deux amants de Psyché : Hubert et La Grange.
Vénus : Mademoiselle Debrie.
Deux Grâces : Les petites La Thorillière et Du Croisy.
Deux petits Amours : Thorillon et Barillonnet.
Un Fleuve : Debrie.
Jupiter : Du Croisy.
Zéphyre : Molière.
Deux suivants et deux pages.

ARGUMENT DU PREMIER ACTE.

La scène est changée en une grande allée de cyprès, où l'on découvre, des deux côtés, des tombeaux superbes des anciens rois de la famille de Psyché. Cette décoration est coupée dans le fond par un magnifique arc de triomphe, à travers duquel on voit un éloignement de la même allée qui s'étend jusqu'à perte de vue.

Scène première. Les deux sœurs de Psyché expriment la jalousie qu'elles ont contre leur cadette.

Scène II. Elles veulent se rendre agréables à Cléomène et à Agénor, deux jeunes princes; mais elles les découvrent l'un et l'autre amoureux de Psyché.

Scène III. Les deux princes déclarent leur amour à Psyché.

Scène IV. Lycas, avec douleur, vient chercher Psyché de la part du roi son père.

Scène V. Les deux sœurs apprennent de Lycas la réponse funeste que l'oracle a rendue au roi sur la destinée de Psyché.

PREMIER INTERMÈDE.

La scène se change en des rochers affreux, et fait voir en éloignement une effroyable solitude. C'est dans ce désert que Psyché doit être exposée pour obéir à l'oracle. Une troupe de personnes

affligées y viennent déplorer sa disgrâce. Une partie de cette troupe désolée témoigne sa pitié par des plaintes touchantes et par des concerts lugubres; et l'autre exprime sa désolation par toutes les marques du plus violent désespoir.

Femme désolée qui plaint le malheur de Psyché : Mademoiselle Hilaire.

Hommes affligés qui plaignent sa disgrâce : Messieurs Morel et Langeais.

Dix Flûtes : Les sieurs Philbert, Descouteaux, Piesche le fils; Nicolas, Louis, Martin et Colin Hottere; Fossart, Du Clos et Boutet.

PLAINTES EN ITALIEN, *chantées par Mlle Hilaire, MM. Morel et Langeais.*

Deh ! piangete, etc.

ENTRÉE D'HOMMES AFFLIGÉS ET DE FEMMES DÉSOLÉES.

Hommes : Messieurs Dolivet, Le Chantre, Saint-André l'aîné et Saint-André le cadet, La Montagne et Foignard l'aîné.

Femmes : Messieurs Bonard, Joubert, Dolivet le fils, Isaac, Vaignard l'aîné, et Girard.

ARGUMENT DU DEUXIÈME ACTE.

Scène première. Le père de Psyché fait éclater sa douleur et lui dit le dernier adieu.

Scène II. Les deux sœurs prennent aussi congé de Psyché.

Scène III. Les deux princes viennent trouver Psyché pour s'opposer ou s'exposer à tous les périls qui la pourront menacer. Elle est enfin enlevée par le Zéphyre, qui la fait emporter sur un amas de nuages par un tourbillon de vent. Les deux princes, qui la perdent de vue, s'abandonnent au désespoir.

DEUXIÈME INTERMÈDE.

Le théâtre se change en une cour magnifique, coupée dans le fond par un grand vestibule qui est soutenu par des colonnes

extrêmement enrichies. On voit, au travers de ce vestibule, un palais pompeux et brillant que l'Amour a destiné pour Psyché.

Des Cyclopes travaillent en diligence pour achever de grands vases d'or que des Fées leur apportent, et qui doivent être de nouveaux ornements du palais de l'Amour.

ENTRÉE DES CYCLOPES ET DES FÉES.

Huit Cyclopes : Messieurs Beauchamp, Chicanneau, Mayeu, La Pierre, Favier, Desbrosses, Joubert et Saint-André le cadet.

Huit Fées : Messieurs Noblet, Magny, Delorge, Lestang, La Montagne, Foignard l'aîné et Foignard le cadet, Vaignard l'aîné.

ARGUMENT DU TROISIÈME ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE. Le Zéphyre confident de l'Amour lui rend compte de la commission qu'il a eue d'enlever Psyché.

SCÈNE II. Psyché témoigne son étonnement à la vue de ce superbe palais qui s'accorde si mal avec ce qu'elle attend.

SCÈNE III. L'Amour, sans se faire connoître, lui découvre sa passion, que Psyché reçoit favorablement. Elle lui demande à voir ses sœurs; l'Amour lui promet de les faire venir, et en donne l'ordre au Zéphyre, qui traverse en l'air tout le théâtre et s'envole dans les nuages par un mouvement rapide.

TROISIÈME INTERMÈDE.

De petits Zéphyrs sont invités à se mêler dans les doux jeux des Amours par des chansons qu'un Zéphyr et deux petits Amours chantent; et tous ensemble s'efforcent par leurs chants et par leurs danses de contribuer aux divertissements que l'Amour veut donner à Psyché.

Zéphyr qui chante : Jannot.

Deux Amours chantants : Renier et Pierrot.

Huit Zéphyrs dansants : Messieurs Bouteville, Des-Airs, Artus, Vaignard le cadet, Germain, Pécourt, Demirail et Lestang le jeune.

Huit Amours dansants : Le chevalier Pol, messieurs Bouilland, Thibaut, La Montagne, Dolivet fils, Daluseau, Vitrou et La Thorillière.

CHANSON DU ZÉPHYR.

Aimable jeunesse, etc.

DIALOGUE DES DEUX AMOURS.

Ils chantent ensemble. Chacun est obligé d'aimer, etc.
Un Amour chante seul. Un cœur jeune et tendre, etc.
Les deux Amours chantent ensemble. Chacun est obligé d'aimer, etc.
Le second Amour chante seul. Pourquoi se défendre? etc.
Les deux Amours ensemble. Chacun est obligé d'aimer, etc.

SECOND COUPLET DE LA CHANSON DU ZÉPHYR.

L'amour a des charmes, etc.

SECOND COUPLET DU DIALOGUE DES DEUX AMOURS.

Ils chantent ensemble. S'il faut des soins et des travaux, etc.
Un Amour seul. On craint, on espère, etc.
Les deux Amours ensemble. S'il faut des soins et des travaux, etc.
Le second Amour seul. Que peut-on mieux faire, etc.
Les deux Amours ensemble. S'il faut des soins et des travaux, etc.

ARGUMENT DU QUATRIÈME ACTE.

Le théâtre devient un jardin superbe et charmant. On y voit des berceaux de verdure soutenus par des termes d'or, et décorés de vases d'orangers et d'arbres de toutes sortes de fruits. Le milieu du théâtre est rempli des fleurs les plus belles et les plus rares, environnées de haies de buis. On découvre dans l'enfoncement plusieurs dômes de rocailles ornés de coquillages, de fontaines et de statues; et toute cette agréable vue se termine par un magnifique palais.

Scène première. Les deux sœurs de Psyché s'étonnent à la vue de toutes les merveilles qu'elles rencontrent; et la félicité de Psyché redouble leur jalousie contre elle.

Scène II. Elles profitent de la bonne foi de Psyché; et, lorsqu'elles s'en doivent séparer, le Zéphyr les enlève par un

nuage en globe qui descend du ciel et qui s'allonge jusqu'à terre. Ce nuage enveloppe les deux sœurs, et s'étant étendu sur toute la largeur du théâtre, il les emporte avec rapidité.

SCÈNE III. Psyché, malgré la résistance de l'Amour, veut savoir ce qu'il est; l'Amour, lié par un serment, est contraint de se découvrir, et part en colère pour retourner au ciel. Dans l'instant qu'il s'envole, le superbe jardin s'évanouit, et Psyché se trouve seule au milieu d'une vaste campagne et sur le bord sauvage d'une grande rivière.

SCÈNE IV. Psyché, au désespoir du départ de son amant, accuse sa curiosité et se veut précipiter dans le fleuve.

SCÈNE V. Le dieu du fleuve paroît assis sur un amas de joncs et de roseaux, et appuyé sur une grande urne d'où sort une grosse source d'eau. Il retient Psyché et l'avertit que Vénus la cherche.

SCÈNE VI. Vénus fait des reproches à Psyché, qui essaye de s'excuser. La déesse, irritée, lui ordonne de la suivre pour éprouver sa constance.

QUATRIÈME INTERMÈDE.

La scène représente les enfers. On y voit une mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpétuelle agitation. Cette mer effroyable est bornée par des ruines enflammées; et, au milieu de ses flots agités, au travers d'une gueule affreuse, paroît le palais infernal de Pluton.

Des furies se réjouissent de la rage qu'elles ont allumée dans l'âme de la plus douce des divinités. Des lutins se mêlent avec les furies; ils essayent par des figures étonnantes d'épouvanter Psyché, qui est descendue aux enfers, mais les charmes de sa beauté obligent les furies et les lutins de se retirer.

ENTRÉE DES FURIES ET DES LUTINS.

Douze Furies : Messieurs Beauchamp, Hidieu, Chicanneau, Mayeu, Desbrosses, Magny, Foignard l'aîné et Foignard le cadet, Joubert, Lestang, Favier l'aîné et Saint-André le cadet.

Quatre Lutins faisant des sauts périlleux : Cobus, Maurice, Poulet et Petit-Jean.

ARGUMENT DU CINQUIÈME ACTE.

Scène première. Psyché passe dans une barque, et après plusieurs travaux paroît avec la boîte qu'elle a été prendre dans les enfers par l'ordre de Vénus.

Scène II. Elle trouve les ombres des deux princes ses amants, que le désespoir avoit fait mourir.

Scène III. Psyché, sans songer au malheur que lui avoit produit sa première curiosité, veut essayer sur elle la vertu de ce qu'elle porte dans la boîte; et, en l'ouvrant, elle tombe évanouie.

Scène IV. L'Amour descend en volant, et vient promptement au secours de Psyché. Il la croit morte et s'abandonne au désespoir.

Scène V. Vénus paroît en l'air sur son char; et la mère et le fils s'emportent l'un contre l'autre.

Scène VI. Jupiter s'avance pour arrêter leurs emportements. Lorsque Vénus l'aperçoit, elle se retire vers l'un des côtés du théâtre. Jupiter met enfin d'accord Vénus et son fils, et commande à l'Amour d'enlever Psyché au ciel pour y célébrer leurs noces.

DERNIER INTERMÈDE.

Le théâtre se change et représente le ciel. Le grand palais de Jupiter descend et laisse voir dans l'éloignement, par trois suites de perspective, les autres palais des dieux du ciel les plus puissants. Un nuage sort du théâtre, sur lequel l'Amour et Psyché se placent et sont enlevés par un second nuage, qui vient en descendant se joindre au premier. Une troupe de petits Amours vient dans cinq machines, dont les mouvements sont tous différents, pour témoigner leur joie au dieu des Amours. Et dans le même temps Jupiter et Vénus se croisent en l'air et se rangent près de l'Amour et de Psyché.

Les divinités des cieux, qui avoient été partagées entre Vénus

et son fils, se réunissent en les voyant d'accord. Elles paroissent au nombre de trois cents sur des nuages, dont tout le théâtre est rempli; et toutes ensemble par des concerts, des chants et des danses célèbrent la fête des noces de l'Amour.

Apollon conduit les Muses et les Arts; Bacchus est accompagné de Silène, des Égipans et des Ménades. Mome, dieu de la raillerie, mène avec lui une troupe enjouée de polichinelles et de matassins; et Mars paroît à la tête d'une troupe de guerriers suivis de timbales, de tambours et de trompettes.

Apollon, dieu de l'harmonie, commence le premier à chanter, pour inviter les dieux à se réjouir.

RÉCIT D'APOLLON, *chanté par M. Langeais :*

Unissons-nous, troupe immortelle, etc.
Jusqu'à Une félicité qui doit être éternelle.

Toutes les divinités célestes chantent ensemble à la gloire de l'Amour.

CHOEUR DES DIVINITÉS CÉLESTES.

Célébrons ce grand jour, etc.
Jusqu'à Qui tôt ou tard ne se rende à l'Amour.

Bacchus fait entendre qu'il n'est pas si dangereux que l'Amour.

RÉCIT DE BACCHUS, *chanté par M. Gaye.*

Si quelquefois, etc.
Jusqu'à Souvent, c'est pour toute la vie.

Mome déclare qu'il n'a pas de plus doux emploi que de médire, et que ce n'est qu'à l'Amour seul qu'il n'ose se jouer.

RÉCIT DE MOME, *chanté par M. Morel.*

Je cherche à médire, etc.
Jusqu'à De n'épargner personne.

Mars avoue que, malgré toute sa valeur, il n'a pu s'empêcher de céder à l'Amour :

RÉCIT DE MARS, *chanté par M. Estival.*

Mes plus fiers ennemis, vaincus ou pleins d'effroi,
Ont vu toujours ma valeur triomphante;
L'Amour est le seul qui se vante
D'avoir pu triompher de moi.

Tous les dieux du ciel unissent leurs voix et engagent les timbales et les trompettes à répondre à leurs chants et à se mêler avec leurs plus doux concerts.

CHŒUR DES DIEUX *où se mêlent les trompettes et les timbales.*

Chantons les plaisirs charmants
Des heureux amants.
Répondez-nous, trompettes,
Timbales et tambours;
Accordez-vous toujours
Avec le doux son des musettes;
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des amours.

ENTRÉE DE LA SUITE D'APOLLON

SUITE D'APOLLON.

Les neuf Muses : Mlle Hilaire, Mlle Desfronteaux, Mlles Piesche sœurs; MM. Gillet, Oudot, Henry Hilaire, Descouteaux et Piesche cadet.

Concertants : MM. Chaudron père, Piesche l'aîné, Marchand, Laquaisse cadet, Clérambaut, Le Doux, Pesan, Gervais, Camille, Henry, Verdier, Bernard, Mercier, Chevalier, Desnoyers, Edme Verdier et Saint-Père.

Les Arts, travestis en bergers galants pour paroître avec plus d'agrément dans cette fête, commencent les premiers à danser. Apollon vient joindre une chanson à leurs danses, et les sollicite d'oublier les soins qu'ils ont accoutumé de prendre le jour, pour profiter des divertissements de cette nuit bienheureuse.

Arts travestis en bergers galants : MM. Beauchamp, Chicanneau, La Pierre, Favier l'aîné, Magny, Noblet, Desbrosses, Lestang, Foignard l'aîné et Foignard le cadet.

CHANSON D'APOLLON, *chantée par M. Langeais.*

Le Dieu qui nous engage, etc.

Au milieu de l'entrée de la suite d'Apollon, deux des Muses qui ont toujours évité de s'engager sous les lois de l'Amour, con-

seillent aux belles qui n'ont point encore aimé, de s'en défendre avec soin à leur exemple.

CHANSON DES MUSES, *chantée par Mlle Hilaire et par Mlle Desfronteaux.*

Gardez-vous, beautés sévères, etc.

ENTRÉE DE LA SUITE DE BACCHUS.

SUITE DE BACCHUS.

Concertants : MM. de La Grille, Le Gros, Gingan l'aîné, Bernard, Rossignol, La Forest, Miracle cadet, Renier et Jannot.

Violons : MM. Dumanoir père et fils, Balus père et fils, Chaudron fils, Lepeintre, Lique, Leroux, Le Gros, Varin, Joubert, Rafié, Desmatins, Léger, L'Espine et Leroux cadet.

Bassons : Les sieurs Colin Hottere et Philidor.

Hautbois : Les sieurs Du Clos, Duchot et Philidor cadet.

Les Ménades et les Égipans viennent danser à leur tour. Bacchus s'avance au milieu d'eux et chante une chanson à la louange du vin.

Six Ménades : MM. Isaac, Paysan, Joubert, Dolivet fils, Breteau et Desforges.

Six Égipans : MM. Dolivet, Hidieu, Le Chantré, Royer, Saint-André l'aîné et Saint-André le cadet.

CHANSON DE BACCHUS, *chantée par M. Gaye.*

Admirons le jus de la treille, etc.

Silène, nourricier de Bacchus, paroît monté sur son âne. Il chante une chanson qui fait connoître les avantages que l'on trouve à suivre les lois du dieu du vin.

CHANSON DE SILÈNE, *chantée par M. Blondel.*

Bacchus veut qu'on boive à longs traits;
On ne se plaint jamais
Sous son heureux empire :
Tout le jour on n'y fait que rire,
Et la nuit on y dort en paix.

Ce dieu rend nos vœux satisfaits;
Que sa cour a d'attraits!
Chantons-y bien sa gloire :
Tout le jour on n'y fait que boire,
Et la nuit on y dort en paix.

Deux Satyres se joignent à Silène, et tous trois chantent ensemble un trio à la louange de Bacchus et des douceurs de son empire.

TRIO DE SILÈNE ET DE DEUX SATYRES, *chanté par MM. Blondel, de La Grille et Bernard.*

Voulez-vous des douceurs parfaites?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

UN SATYRE.

Les grandeurs sont sujettes
A cent peines secrètes.

SECOND SATYRE.

L'amour fait perdre le repos.

TOUS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

UN SATYRE.

C'est là que sont les ris, les jeux, les chansonnettes.

SECOND SATYRE.

C'est dans le vin qu'on trouve les bons mots.

TOUS ENSEMBLE.

Voulez-vous des douceurs parfaites?
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

Deux autres Satyres enlèvent Silène de dessus son âne, qui leur sert à voltiger et à former des jeux agréables et surprenants.

Deux Satyres voltigeurs : MM. de Meniglaise et de Vieux-Amant.

ENTRÉE DE LA SUITE DE MOME.

SUITE DE MOME.

Concertants : MM. Don, Beaumont, Fernon l'aîné, Fernon cadet, Gingan cadet, Deschamps, Horat, La Montagne et Pierrot.

Violons : Les sieurs Marchand, Laquaisse, Huguenet, Magny, Brouard, Fossard, Huguenet cadet, Destouches, Guenin, Roullé,

Charpentier, Ardelet, Lafontaine, Charlot, et Martinot père et fils.

Bassons : Les sieurs Nicolas et Martin Hottere.

Hautbois : Les sieurs Piesche père, Plumet et Louis Hottere.

Une troupe de Polichinelles et de Matassins viennent joindre leurs plaisanteries et leurs badinages aux divertissements de cette grande fête. Mome, qui les conduit, chante au milieu d'eux une chanson enjouée sur le sujet des avantages et des plaisirs de la raillerie.

Six Matassins dansants : MM. Delorge, Bonard, Arnal, Favier cadet, Goyer et Bureau.

Six Polichinelles : MM. Manceau, Girard, Lavallée, Favre, Lefebure et La Montagne.

CHANSON DE MOME, *chantée par M. Morel.*

Folâtrons, divertissons-nous, etc.

ENTRÉE DE LA SUITE DE MARS.

SUITE DE MARS.

Concertants : MM. Bony, Hédouin, Sérignan, La Griffonnière, Lemaire, Desuelois, David, Beaumaviel, Miracle, Perchot, Thierry et Mathieu.

Violons : MM. Masuel, Thaumin, Chicanneau, Bonnefons, Laplace, Regnaut, Passe, Dubois, Duvivier, Nivelon, Lejeune, Dufresne, Allais, Dumont, Lebret, d'Auche, Converset et Rousselet fils.

Basson : Rousset.

Flûtes : Philbert, Boutet et Paisible.

M. Rebel, *conducteur.*

Daire, *timbalier.* Ferrier, *sacq debout.*

Trompettes : Du Clos, Denis, Larivière, L'Orange, La Plaine, Pellissier, Pètre, Roussillon et Rodolfe.

Mars vient au milieu du théâtre, suivi de sa troupe guerrière qu'il excite à profiter de leur loisir en prenant part aux divertissements.

CHANSON DE MARS, *chantée par M. Estival.*

Laissons en paix toute la terre, etc.

Quatre hommes portant des masses et des boucliers ; quatre autres armés de demi-piques, et quatre autres avec des enseignes font, en dansant, une manière d'exercice.

Quatre Enseignes : MM. Beauchamp, Mayeu, La Pierre et Favier.

Quatre Piquiers : MM. Noblet, Chicanneau, Magny et Lestang.

Quatre Porte-masses et rondaches : MM. Camet, La Haye, Leduc et Dubuisson.

DERNIÈRE ENTRÉE.

Les quatre troupes différentes de la suite d'Apollon, de Bacchus, de Mome et de Mars, après avoir achevé leurs entrées particulières, s'unissent ensemble et forment la dernière entrée, qui renferme toutes les autres. Un chœur de toutes les voix et de tous les instruments se joint à la danse générale, et termine la fête des noces de l'Amour et de Psyché.

CHŒUR.

Chantons les plaisirs charmants
Des heureux amants.
Répondez-nous, trompettes,
Timbales et tambours ;
Accordez-vous toujours
Avec le doux son des musettes,
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des amours.[1]

1. La plus notable différence qu'on remarque entre les deux leçons du dernier intermède, celle des éditions originales et celle du livre du Ballet, c'est que dans celles-là chacune des principales divinités ne fait qu'un récit, tandis que dans celle-ci chacune d'elles fait d'abord un récit, puis revient chanter une chanson. L'intermède est donc, d'un côté, presque double de ce qu'il est de l'autre.

FIN DE PSYCHÉ.

LES

FOURBERIES DE SCAPIN

COMÉDIE EN TROIS ACTES

24 mai 1671

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

Au printemps de l'année 1671, pendant que le roi, suivi de sa cour, visitoit les places de Flandre, Molière, rendu enfin à son théâtre, voulut inaugurer par une pièce nouvelle la salle du Palais-Royal, nouvellement restaurée, et dans laquelle *Psyché* n'avoit pas encore paru, et il composa *les Fourberies de Scapin.*

Les Fourberies de Scapin sont une composition singulière, à la fois antique, italienne et françoise; pleine d'harmonie et de clarté, quoique formée d'éléments complexes; presque toute empruntée, et pourtant d'une liberté de mouvement, d'une vivacité d'action, d'un entrain tout original.

Elle est tirée de la quatrième pièce de Térence, *Phormion,* jouée à Rome 159 ans avant J.-C. Une courte analyse de cette comédie latine permettra d'apprécier ce que Molière lui prit et ce qu'il ne jugea pas à propos de lui prendre. Voici le sujet de *Phormion.* Un Athénien, Chrémès, mari d'une riche citoyenne, Nausistrata, dont il a un fils nommé Phédria, ne s'est point contenté de cette union légitime. Dans un voyage qu'il a fait à Lemnos, Chrémès est devenu amoureux d'une jeune femme qu'il a épousée secrètement, en prenant le faux nom de Stilpon, et qui lui a donné une fille appelée Phanium. Personne ne connoît cette union clandestine, excepté Démiphon, frère de Chrémès. Aussi, dans l'intention de mieux cacher le mystère de sa naissance, Chrémès et Démiphon sont convenus entre eux de marier Pha-

nium à Antiphon, fils de ce dernier. Sur ces entrefaites, Démiphon s'embarque pour la Cilicie, afin de mettre ordre à certaines affaires, et Chrémès pour Lemnos, dans le dessein d'en ramener Phanium avec sa mère. Chrémès ne retrouve plus celles qu'il vient chercher. La mère de Phanium, contrainte par l'indigence, et voyant sa fille arrivée à ses quinze ans, s'est embarquée avec Phanium et la nourrice Sophrona, dans l'espoir de rencontrer à Athènes le prétendu Stilpon. Elle y fait des recherches inutiles. Le chagrin l'abat, la maladie s'empare d'elle, et elle meurt laissant sa fille aux soins de Sophrona.

Antiphon, que le hasard a conduit chez Phanium, a vu la jeune fille au désespoir; il s'est épris de cette beauté éplorée. Il veut épouser Phanium et il supplie Géta, un esclave de confiance à qui Chrémès et Démiphon ont, en partant, laissé le gouvernement de leurs fils, de lui en faciliter les moyens. Géta met son pupille en rapport avec Phormion le parasite. Phormion est un chevalier d'industrie, retors et délié en affaires, connoissant tous les détours de la chicane et sachant crier d'autant plus fort qu'il a moins raison. L'intrigant, par une comédie jouée devant la justice, ajuste le mariage d'Antiphon avec Phanium. Les deux vieillards arrivent, et comme ils sont loin de se douter que l'union accomplie pendant leur voyage est précisément celle qu'ils projetoient, ils avisent aux moyens de la rompre.

De son côté Phédria, le fils de Chrémès, amoureux d'une joueuse de cithare, a besoin de trente mines d'argent (somme équivalant à 900 francs environ de notre monnoie) pour payer à Dorion, marchand d'esclaves, le prix de celle qu'il veut acquérir. Géta s'ingénie pour arracher cet argent aux vieillards; il les assure que Phormion consentira, moyennant cette somme, à faire rompre le mariage contracté par son entremise, et lui-même épousera Phanium. Les vieillards, dans la crainte des procès, remettent la somme à Phormion, qui la remet à Phédria, des mains duquel elle passe dans celles du marchand d'esclaves.

Les choses en sont à ce point, quand le hasard fait rencontrer Chrémès par la nourrice Sophrona. Elle reconnoît en lui le Stilpon de Lemnos, le mari de sa défunte maîtresse, le père de l'orpheline que vient d'épouser Antiphon. L'explication qu'ils ont ensemble fait comprendre à Chrémès que le fils de Démi-

phon a précisément la femme qui lui étoit destinée, et que le sort a conduit l'affaire au gré de leurs plus chers désirs. Les vieillards se proposent de traiter l'intrigant Phormion comme il le mérite; mais Géta, qui a surpris leur secret, raconte l'aventure à son complice. Phormion attire par ses cris la fière et revêche Nausistrata, à qui il révèle le mariage clandestin qu'avoit contracté son mari. Nausistrata, indignée, exige de Chrémès qu'il pardonne l'escroquerie des trente mines, qu'il laisse à son fils Phédria sa joueuse de cithare, et qu'il reçoive même à sa table l'impudent Phormion.

Dans la comédie de Molière, le personnage de Nausistrata ne se retrouve plus; mais Géronte, c'est Chrémès; Argante, c'est Démiphon; Octave, amoureux d'Hyacinte, c'est Antiphon; Léandre, c'est Phédria; Scapin, c'est Phormion; et Sylvestre a quelques parties du rôle de Géta; toutefois, il est plus exact de dire que Scapin résume en lui les deux personnages, l'agent d'intrigues et l'esclave de la comédie latine.

Térence a donc fourni le fonds de la pièce. Les détails, les motifs de chaque scène, qui souvent forme à elle seule dans Molière toute une petite comédie, sont d'origine italienne ou françoise.

Ce qui semble revenir plus spécialement à la farce italienne, c'est l'idée de la confession de Scapin, acte II, scène v; elle existoit, suivant Cailhava, dans un canevas italien intitulé *Pantalon père de famille*. Un fils de Pantalon vole un étui d'or sur la toilette de sa belle-mère. On accuse Arlequin; on le menace de le faire pendre s'il n'avoue son larcin; il se met à genoux et déclare une infinité de vols dont on ne l'avoit pas soupçonné. Il ne manque à ce canevas que d'avoir une date certaine.

La farce françoise a contribué pour le fameux sac qui choquoit si fort Boileau (acte III, scène ii). Ce jeu comique fut très-probablement suggéré à Molière par les parades de Tabarin. On sait que ce bouffon, célèbre au commencement du XVIIe siècle, attiroit la foule autour des tréteaux d'un charlatan nommé Mondor qui vendoit du baume sur le Pont-Neuf. « Comme tous les opérateurs importants, dit M. Fournel,[1] Mondor avoit une troupe

1. *Les Spectacles populaires*. Paris, E. Dentu, éditeur, 1863. Page 250.

comique, un orchestre, et donnoit des représentations. Une estampe du temps, placée en tête des *Œuvres* de Tabarin, représente son théâtre avec ses accompagnements élémentaires et indispensables : une estrade, décorée, dans le fond, d'un lambeau de tapisserie; sur le devant, Tabarin et Mondor; derrière eux, un joueur de violon, un joueur de rebec, et un valet qui ouvre un coffre pour passer les fioles et les boîtes à Mondor. » Parmi les farces tabariniques qui s'exécutoient sur ce théâtre en plein vent, et dont les canevas ont été recueillis, il en est deux, les deux premières, où un sac joue le principal rôle. Il suffira de citer l'argument de la seconde : « Lucas va en marchandise, donne sa fille en garde à Tabarin, laquelle l'envoie vers le capitaine Rodomont. Ce capitaine donne une chaîne à Tabarin pour sa maîtresse; Tabarin le fait entrer dans un sac, il veut garder la fidélité à son maître. Lucas arrive de voyage; le capitaine enfermé dans le sac, pour sortir, trouve une invention, qui est de persuader à Lucas qu'on l'a mis en ce sac à cause qu'il ne vouloit se marier à une vieille qui avoit cinquante mille écus. Lucas, comme les vieillards sont ordinairement avaricieux, demande la place du capitaine Rodomont, et s'enferme dans le sac. Tabarin et Isabelle viennent pour frotter le capitaine, et, après l'avoir bien battu, trouvent que c'est Lucas, et demeurent bien étonnés. » Voyez le Recueil tabarinique, fréquemment réédité de nos jours.

Il est encore quelques rapprochements que nous pourrons faire au courant du commentaire. Ce qu'il est important de relever ici, c'est une imitation bien plus caractérisée que toutes celles que Molière s'est permises. La fameuse scène XI du deuxième acte est, en grande partie, empruntée au *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac : les deux scènes ont le même but et sont tracées sur le même plan; toutes deux offrent la répétition remarquable de la phrase passée depuis lors en proverbe : « Que diable alloit-il faire dans cette galère? » Nous allons reproduire la scène du *Pédant joué,* afin qu'il soit facile de constater le rapport et aussi la différence qui existent entre l'ébauche vigoureuse, mais grossière de Cyrano, et la peinture achevée de Molière. Voici la scène IV du deuxième acte du *Pédant joué,* où Corbineli, valet du jeune Granger, parvient à extorquer cent pistoles à Granger père, le pédant :

CORBINELI, GRANGER, PAQUIER.

Corbineli. Hélas! tout est perdu, votre fils est mort!

« Granger. Mon fils est mort! Es-tu hors de sens?

« Corbineli. Non, je parle sérieusement : votre fils, à la vérité, n'est pas mort; mais il est entre les mains des Turcs.

« Granger. Entre les mains des Turcs? Soutiens-moi, je suis mort.

« Corbineli. A peine étions-nous entrés en bateau pour passer de la porte de Nesle au quai de l'École...

« Granger. Et qu'allois-tu faire à l'école, baudet?

« Corbineli. Mon maître s'étant souvenu du commandement que vous lui avez fait, d'acheter quelque bagatelle qui fût rare à Venise et de peu de valeur à Paris, pour en régaler son oncle, s'étoit imaginé qu'une douzaine de cotrets n'étant pas chers, et ne s'en trouvant point, par toute l'Europe, de mignons comme en cette ville, il devoit en porter là. C'est pourquoi nous passions vers l'École pour en acheter; mais à peine avons-nous éloigné la côte, que nous avons été pris par une galère turque.

« Granger. Hé! de par le cornet retors de Triton, dieu marin! qui jamais ouït parler que la mer fût à Saint-Cloud? qu'il y eût là des galères, des pirates, ni des écueils?

« Corbineli. C'est en cela que la chose est plus merveilleuse; et, quoiqu'on ne les ait point vus en France que là, que sait-on s'ils ne sont point venus de Constantinople jusqu'ici entre deux eaux?

« Paquier. En effet, monsieur, les Topinambours, qui demeurent quatre ou cinq cents lieues au delà du monde, vinrent bien autrefois à Paris; et l'autre jour encore les Polonois enlevèrent bien la princesse Marie en plein jour, à l'hôtel de Nevers, sans que personne osât branler![1]

« Corbineli. Mais ils ne se sont pas contentés de ceci, ils ont voulu poignarder votre fils...

1. Allusion au mariage de la princesse Louise-Marie de Gonzague avec Sigismond-Ladislas, roi de Pologne. Ce mariage eut lieu en 1645; cela feroit croire que la comédie de Cyrano fut composée vers cette époque.

« Paquier. Quoi! sans confession?

« Corbineli. S'il ne se rachetoit par de l'argent.

« Granger. Ah! les misérables! c'étoit pour incuter la peur dans cette jeune poitrine.

« Paquier. En effet, les Turcs n'ont garde de toucher l'argent des chrétiens, à cause qu'il a une croix.

« Corbineli. Mon maître ne m'a pas pu dire autre chose, sinon : « Va-t'en trouver mon père, et lui dis... » Ses larmes aussitôt suffoquant sa parole m'ont bien mieux expliqué qu'il n'eût su faire les tendresses qu'il a pour vous.

« Granger. Que diable aller faire aussi dans la galère d'un Turc? d'un Turc! *Perge*.

« Corbineli. Ces écumeurs impitoyables ne me vouloient pas accorder la liberté de vous venir trouver, si je ne me fusse jeté aux genoux du plus apparent d'entre eux. « Eh! monsieur le Turc, « lui ai-je dit, permettez-moi d'aller avertir son père, qui vous « enverra tout à l'heure sa rançon. »

« Granger. Tu ne devois point parler de rançon. Ils se seront moqués de toi.

« Corbineli. Au contraire, à ce mot il a un peu rasséréné sa face. « Va, m'a-t-il dit; mais si tu n'es ici de retour dans un « moment, j'irai prendre ton maître dans son collége, et vous « étranglerai tous trois aux antennes de notre navire. » J'avois si peur d'entendre encore quelque chose de plus fâcheux, ou que le diable ne vînt m'emporter étant en la compagnie de ces excommuniés, que je me suis promptement jeté dans un esquif, pour vous avertir des funestes particularités de cette rencontre.

« Granger. Que diable aller faire dans la galère d'un Turc?

« Paquier. Qui n'a peut-être pas été à confesse depuis dix ans.

« Granger. Mais penses-tu qu'il soit bien résolu d'aller à Venise?

« Corbineli. Il ne respire autre chose.

« Granger. Le mal n'est donc pas sans remède. Paquier, donne-moi le réceptacle des instruments de l'immortalité, *scriptorium scilicet*.[1]

1. « C'est-à-dire : l'écritoire. »

« CORBINELI. Qu'en désirez-vous faire?

« GRANGER. Écrire une lettre à ces Turcs.

« CORBINELI. Touchant quoi?

« GRANGER. Qu'ils me renvoient mon fils, parce que j'en ai affaire; qu'au reste ils doivent excuser la jeunesse, qui est sujette à beaucoup de fautes; et que s'il lui arrive une autre fois de se laisser prendre, je leur promets, foi de docteur, de ne leur en plus obtondre la faculté auditive.

« CORBINELI. Ils se moqueront, par ma foi, de vous.

« GRANGER. Va-t'en donc leur dire de ma part que je suis tout prêt de leur répondre par-devant notaire, que le premier des leurs qui me tombera entre les mains, je le leur renverrai pour rien... Ah! que diable, que diable aller faire en cette galère!... Ou dis-leur qu'autrement je vais m'en plaindre à la justice. Sitôt qu'ils l'auront remis en liberté, ne vous amusez ni l'un ni l'autre, car j'ai affaire de vous.

« CORBINELI. Tout cela s'appelle dormir les yeux ouverts.

« GRANGER. Mon Dieu! faut-il être ruiné à l'âge où je suis? Va-t'en avec Paquier, prends le reste du teston que je lui donnai pour la dépense, il n'y a que huit jours... Aller sans dessein dans une galère!... Prends tout le reliquat de cette pièce... Ah! malheureuse géniture, tu me coûtes plus d'or que tu n'es pesant... Paye la rançon, et ce qui restera, emploie-le en œuvres pies... Dans la galère d'un Turc!... Bien, va-t'en!... Mais, misérable, dis-moi, que diable allois-tu faire dans cette galère?... Va prendre dans mes armoires ce pourpoint découpé, que quitta feu mon père, l'année du grand hiver.

« CORBINELI. A quoi bon ces fariboles? Vous n'y êtes pas. Il faut tout au moins cent pistoles pour sa rançon.

« GRANGER. Cent pistoles! Ah! mon fils, ne tient-il qu'à ma vie pour conserver la tienne! Mais cent pistoles! Corbineli, va-t'en lui dire qu'il se laisse pendre sans dire mot; cependant qu'il ne s'afflige point, car je les en ferai bien repentir.

« CORBINELI. Mademoiselle Genevote n'étoit pas trop sotte, qui refusoit tantôt de vous épouser, sur ce que l'on l'assuroit que vous étiez d'humeur, quand elle seroit esclave en Turquie, de l'y laisser.

« GRANGER. Je les ferai mentir... S'en aller dans la galère d'un

Turc! Et quoi faire, de par tous les diables, dans cette galère? O galère, galère! tu mets bien ma bourse aux galères! (Il sort.)

« PAQUIER. Voilà ce que c'est que d'aller aux galères. Qui diable le pressoit? Peut-être que, s'il eût eu la patience d'attendre encore huit jours, le roi l'y eût envoyé en si bonne compagnie, que les Turcs ne l'eussent pas pris.

« GRANGER revient, et donne une bourse à Corbineli. Tiens, va-t'en, emporte tout mon bien! »

Il existe aussi un rapport visible entre la scène II du troisième acte du *Pédant joué* et la scène III du troisième acte des *Fourberies de Scapin;* mais l'analogie est moins étroite que pour ce qui vient d'être cité.

Le Pédant joué avoit été imprimé en 1654; la composition de cette pièce remontoit certainement à une date plus éloignée. On a même dit que Cyrano en avoit tracé la première esquisse dès le collége; et, dans le héros de sa comédie, on reconnoît généralement Jean Grangier, professeur de rhétorique et principal du collége de Beauvais, où le fantasque et indisciplinable Périgourdin fit ses humanités. Ainsi qu'on l'a vu tome Ier, page XXXIX, Jean-Baptiste Poquelin et Cyrano se rencontrèrent aux leçons de philosophie que Gassendi faisoit au jeune Chapelle; et ces relations de jeunesse ont fait supposer que Poquelin, déjà tout affolé de comédie, avoit pu prendre quelque part aux burlesques peintures du *Pédant joué;* opinion qui n'a pour elle, du reste, qu'une certaine probabilité assez séduisante.

Une tradition plus généralement reçue prétend que Molière, quand on lui reprochoit de s'être approprié les deux scènes de son ancien condisciple, se contentoit de répondre : « Ces scènes étoient assez bonnes; je m'en suis emparé. On reprend son bien où on le trouve. »

Les Fourberies de Scapin furent représentées sur le théâtre du Palais-Royal le 24 mai, et eurent seize représentations consécutives. Voici ce que Robinet, dans sa lettre en vers du 30 mai, dit de cette pièce :

A Paris, pour finir enfin,
On ne parle que d'un Scapin
Qui surpasse défunt l'Espiègle
Sur qui tout bon enfant se règle,

Par ses ruses et petits tours
Qui ne sont pas de tous les jours :
Qui vend une montre à son maître,
Qu'à sa maîtresse il doit remettre;
Et lui jure que les filous
L'ont prise en le rouant de coups;
Qui des loups-garous lui suppose,
Dans un dessein qu'il se propose,
De lui faire, tout à son gré,
Rompre le cou sur son degré,
Pour l'empêcher de courre en ville
Et l'arrêter à domicile;
Qui boit certain bon vin qu'il a,
Puis accuse de ce fait-là
La pauvre et malheureuse ancelle
Que pour lui le maître querelle;
Qui sait deux pères attraper
Et par des contes bleus duper,
Si qu'il en escroque la bourse;
Qui de leurs fils est la ressource;
Qui fait enfin et cætera.
Et cet étrange Scapin-là
Est Molière en propre personne,
Qui, dans une pièce qu'il donne
Depuis dimanche seulement,
Fait ce rôle admirablement,
Tout ainsi que La Thorillière
Un furieux porte-rapière,
Et la grande actrice Beauval
Un autre rôle jovial
Qui vous feroit pâmer de rire,
A moins que vous ne fussiez affligé
De la forte migraine et du chagrin que j'ai.

La pièce fut publiée sans retard : « *Les Fourberies de Scapin*, comédie par J.-B. P. Molière. Et se vend pour l'autheur, à Paris, chez Pierre Le Monnier, au Palais, vis-à-vis la porte de l'église de la Sainte-Chapelle, à l'image S. Louis et au Feu divin. 1671. — Avec privilége du Roy... Achevé d'imprimer pour la première fois le 18e jour d'août 1671. »

Pour terminer, ajoutons ici les réflexions de Voltaire sur le passage de l'*Art poétique* où Boileau fait particulièrement allusion à cette pièce :

« Si Molière, dit Voltaire, avoit donné la farce des *Four-*

beries de Scapin pour une vraie comédie, Despréaux auroit eu raison de dire dans son *Art poétique :*

> Étudiez la cour, et connoissez la ville :
> L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
> C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
> Peut-être de son art eût remporté le prix,
> Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures
> Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
> Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin,
> Et sans honte à Térence allié Tabarin.
> Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,[1]
> Je ne reconnois plus l'auteur du *Misanthrope.*

« On pourroit répondre à ce grand critique que Molière n'a point allié Térence à Tabarin dans ses vraies comédies, où il surpasse Térence; que s'il a déféré au goût du peuple, c'est dans ses farces, dont le seul titre annonce du bas comique; et que ce bas comique étoit nécessaire pour soutenir sa troupe.[2]

« Molière ne pensoit pas que *les Fourberies de Scapin* et *le Mariage forcé* valussent *l'Avare*, *le Tartuffe*, *le Misanthrope*, *les Femmes savantes*, ou fussent même du même genre. De plus, comment Despréaux peut-il dire que *Molière peut-être de son art eût remporté le prix?* Qui aura donc ce prix, si Molière ne l'a pas? »

1. Le fait que Molière remplissoit le rôle de Scapin, fait que le témoignage de Robinet suffit à établir, donne tort décidément à la variante du vers de Boileau :

> Dans ce sac ridicule où Scapin *l'*enveloppe
> Je ne reconnois plus l'auteur du *Misanthrope*,

variante que nous avons accueillie tome Ier, page CCXXIV. *L'enveloppe* ne s'expliqueroit bien que si Molière eût joué le personnage du vieux Géronte et fût entré lui-même dans le sac. Il faut donc s'en tenir à la leçon :

> Dans ce sac ridicule où Scapin *s'*enveloppe, etc.

et accepter l'explication de Brossette : « Ce n'est pas Scapin qui s'enveloppe dans un sac, c'est le vieux Géronte, à qui Scapin persuade de s'y envelopper. Mais cela est dit figurément dans ce vers, parce que Scapin est le héros de la pièce. » Voyez l'édition des Œuvres de Boileau, de M. Paul Chéron (Paris, Garnier frères, 1860), page 104.

2. Pour défendre Molière du reproche que lui adresse Boileau, dit M. Bazin, on a souvent allégué la nécessité où il étoit de plaire aux plus humbles spectateurs par des farces; et l'on a oublié que, sauf *les Fourberies de Scapin* et *le Médecin malgré lui*, toutes ses pièces bouffonnes ont été faites pour la cour, tandis que toutes ses comédies sérieuses ont été offertes d'abord au public : ce qui déplace entièrement le blâme et l'excuse. »

LES

FOURBERIES DE SCAPIN

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARGANTE, père d'Octave et de Zerbinette.	Hubert.
GÉRONTE, père de Léandre et d'Hyacinte.	Du Croisy.
OCTAVE, fils d'Argante, et amant d'Hyacinte . . .	Baron.
LÉANDRE, fils de Géronte, et amant de Zerbinette.	La Grange.
ZERBINETTE, crue Égyptienne et reconnue fille d'Argante, et amante de Léandre	Mlle Beauval.
HYACINTE, fille de Géronte et amante d'Octave .	Mlle Molière.
SCAPIN, valet de Léandre, et fourbe[1].	Molière.
SYLVESTRE, valet d'Octave	La Thorillière.
NÉRINE, nourrice d'Hyacinte	Mlle Debrie.
CARLE, fourbe.	***
Deux Porteurs.	

La scène est à Naples.[2]

1. Scapin est un des valets traditionnels de la *commedia dell' arte*. Son nom, suivant quelques étymologistes, vient de *scappare*, s'enfuir, s'échapper, soit à cause du caractère de poltronnerie qui lui étoit généralement attribué, mais qui ne lui a pas été conservé par Molière; soit à cause de la dextérité avec laquelle il savoit se tirer des pas les plus difficiles. (Voyez, pour l'histoire de ce type, *Masques et bouffons*, par Maurice Sand, 1862, tome II, pages 205-256.)

2. Le lieu de la scène indique tout de suite une œuvre aux libres allures, dans laquelle le poëte met de côté la vérité actuelle des mœurs et du costume, et donne carrière à sa fantaisie. On y respirera à peu près le même air que dans *l'Étourdi* et dans *le Sicilien*.

LES

FOURBERIES DE SCAPIN

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, SYLVESTRE.

OCTAVE.

Ah! fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux! Dures extrémités où je me vois réduit! Tu viens, Sylvestre, d'apprendre au port que mon père revient?

SYLVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Qu'il arrive ce matin même?

SYLVESTRE.

Ce matin même.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la résolution de me marier?

SYLVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Avec une fille du seigneur Géronte?

SYLVESTRE.

Du seigneur Géronte.

OCTAVE.

Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela?

SYLVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle?

SYLVESTRE.

De votre oncle.

OCTAVE.

A qui mon père les a mandées par une lettre?

SYLVESTRE.

Par une lettre.

OCTAVE.

Et cet oncle, dis-tu, sait toutes nos affaires?

SYLVESTRE.

Toutes nos affaires.

OCTAVE.

Ah! parle, si tu veux, et ne te fais point, de la sorte, arracher les mots de la bouche.[1]

SYLVESTRE.

Qu'ai-je à parler davantage? vous n'oubliez aucune circonstance, et vous dites les choses tout justement comme elles sont.

1. Déjà nous avons rencontré un dialogue tourné à peu près de même, au commencement du deuxième acte de *Mélicerte*, et nous avons dit que Molière avoit eu pour modèle l'exposition de la comédie de Rotrou intitulée

OCTAVE.

Conseille-moi, du moins, et me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

SYLVESTRE.

Ma foi, je m'y trouve autant embarrassé que vous; et j'aurois bon besoin que l'on me conseillât moi-même.

OCTAVE.

Je suis assassiné par ce maudit retour.

SYLVESTRE.

Je ne le suis pas moins.

OCTAVE.

Lorsque mon père apprendra les choses, je vais voir fondre sur moi un orage soudain d'impétueuses réprimandes.

SYLVESTRE.

Les réprimandes ne sont rien; et plût au ciel que j'en

la Sœur, où l'amoureux Lélie et Ergaste, son valet, entrent en scène par ces mots :

LÉLIE.

O fatale nouvelle, et qui me désespère!
Mon oncle te l'a dit, et le tient de mon père?

ERGASTE.

Oui.

LÉLIE.

Que pour Eroxène il destine ma foi?
Qu'il doit absolument m'imposer cette loi?
Qu'il promet Aurélie aux vœux de Polydore?

ERGASTE.

Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore.

LÉLIE.

Et qu'exigeant de nous ce funeste devoir,
Il veut nous obliger d'épouser dès ce soir?

ERGASTE.

Dès ce soir.

LÉLIE.

Et tu crois qu'il te parloit sans feinte?

ERGASTE.

Sans feinte.

LÉLIE.

Oh! si d'amour tu ressentois l'atteinte,
Tu plaindrois moins ces mots qui te coûtent si cher, etc.

Voyez tome IV, page 274.

fusse quitte à ce prix! mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies; et je vois se former, de loin, un nuage de coups de bâton qui crèvera sur mes épaules.[1]

OCTAVE.

O ciel! par où sortir de l'embarras où je me trouve?

SYLVESTRE.

C'est à quoi vous deviez songer avant que de vous y jeter.

OCTAVE.

Ah! tu me fais mourir par tes leçons hors de saison.

SYLVESTRE.

Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

OCTAVE.

Que dois-je faire? Quelle résolution prendre? A quel remède recourir?

SCÈNE II.

OCTAVE, SCAPIN, SYLVESTRE.

SCAPIN.

Qu'est-ce, seigneur Octave? Qu'avez-vous? Qu'y a-t-il? Quel désordre est-ce là? Je vous vois tout troublé.

OCTAVE.

Ah! mon pauvre Scapin, je suis perdu; je suis désespéré; je suis le plus infortuné de tous les hommes.

SCAPIN.

Comment?

1. Dans *le Médecin volant*, Sganarelle dit : « Le nuage est fort épais, et j'ai bien peur que, s'il vient à crever, il ne grêle sur mon dos force coups de bâton. »

Voyez tome Ier, page CCXLVIII.

OCTAVE.

N'as-tu rien appris de ce qui me regarde?

SCAPIN.

Non.

OCTAVE.

Mon père arrive avec le seigneur Géronte, et ils me veulent marier.

SCAPIN.

Hé bien! qu'y a-t-il là de si funeste?

OCTAVE.

Hélas! tu ne sais pas la cause de mon inquiétude.

SCAPIN.

Non; mais il ne tiendra qu'à vous que je la sache bientôt; et je suis homme consolatif,[1] homme à m'intéresser aux affaires des jeunes gens.

OCTAVE.

Ah! Scapin, si tu pouvois trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je suis, je croirois t'être redevable de plus que de la vie.

SCAPIN.

A vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler. J'ai sans doute reçu du ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesses d'esprit, de ces galanteries

1. Autrefois *consolatif* s'employoit fréquemment :

« Si oraison n'estoit profitable et consolative, Dieu ne l'eust ordonnée. » (Al. Chartier.)

« Cette dame estoit la plus bénigne, gracieuse... consolative, et toujours confortative. » (J. Bouchet.)

« Ce que les extrêmes ont de consolatif, c'est qu'ils ne sont jamais médiocres. » (Cardinal de Retz.)

« Je vous dirai sur cela un beau mot de saint Augustin, et bien consolatif pour de certaines personnes. » (Pascal.)

ingénieuses, à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies; et je puis dire, sans vanité, qu'on n'a guère vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts et d'intrigues; qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier. Mais, ma foi, le mérite est trop maltraité aujourd'hui; et j'ai renoncé à toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE.

Comment? quelle affaire, Scapin?

SCAPIN.

Une aventure où je me brouillai avec la justice.

OCTAVE.

La justice?

SCAPIN.

Oui. Nous eûmes un petit démêlé ensemble.

SYLVESTRE.

Toi et la justice?

SCAPIN.

Oui. Elle en usa fort mal avec moi; et je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siècle, que je résolus de ne plus rien faire. Baste! Ne laissez pas de me conter votre aventure.

OCTAVE.

Tu sais, Scapin, qu'il y a deux mois que le seigneur Géronte et mon père s'embarquèrent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés? [1]

1. Tout le récit qui va suivre est tiré du *Phormion*, mais dans Térence c'est un esclave qui parle, ce qui refroidit nécessairement un peu la scène. Molière, en mettant ce récit dans la bouche du héros de l'aventure, donne au contraire à cette scène tout le mouvement et tout l'intérêt dont elle est susceptible.

SCAPIN.

Je sais cela.

OCTAVE.

Et que Léandre et moi nous fûmes laissés par nos pères, moi sous la conduite de Sylvestre, et Léandre sous ta direction.

SCAPIN.

Oui. Je me suis fort bien acquitté de ma charge.

OCTAVE.

Quelque temps après, Léandre fit rencontre d'une jeune Égyptienne dont il devint amoureux.

SCAPIN.

Je sais cela encore.

OCTAVE.

Comme nous sommes grands amis, il me fit aussitôt confidence de son amour, et me mena voir cette fille, que je trouvai belle, à la vérité, mais non pas tant qu'il vouloit que je la trouvasse. Il ne m'entretenoit que d'elle chaque jour, m'exagéroit à tous moments sa beauté et sa grâce, me louoit son esprit, et me parloit avec transport des charmes de son entretien, dont il me rapportoit jusqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçoit toujours de me faire trouver les plus spirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'être pas assez sensible aux choses qu'il me venoit dire, et me blâmoit sans cesse de l'indifférence où j'étois pour les feux de l'amour.

SCAPIN.

Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnois pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ses vœux, nous entendîmes, dans une petite maison d'une rue écartée, quelques plaintes

mêlées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est; une femme nous dit, en soupirant, que nous pouvions voir là quelque chose de pitoyable en des personnes étrangères; et qu'à moins que d'être insensibles, nous en serions touchés.

SCAPIN.

Où est-ce que cela nous mène?

OCTAVE.

La curiosité me fit presser Léandre de voir ce que c'étoit. Nous entrons dans une salle, où nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisoit des regrets, et d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus belle et la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

SCAPIN.

Ah! ah!

OCTAVE.

Une autre auroit paru effroyable en l'état où elle étoit; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite jupe, avec des brassières de nuit qui étoient de simple futaine; et sa coiffure étoit une cornette jaune, retroussée au haut de sa tête, qui laissoit tomber en désordre ses cheveux sur ses épaules; et cependant, faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, et ce n'étoit qu'agréments et que charmes que toute sa personne.[1]

1. Citons quelques vers de Térence; c'est l'esclave Géta qui parle :

. . . . Imus, venimus,
Videmus; virgo pulchra : et quo magis diceres,
Nihil aderat adjumenti ad pulchritudinem :
Capillus passus, nudus pes, ipsa horrida,
Lacrumæ, vestitus turpis : ut ni vis boni
In ipsa inesset forma, hæc formam extinguerent.

« Nous partons, nous arrivons, nous la voyons. Belle personne! et ce qui te l'auroit fait trouver plus belle encore, c'est que rien ne relevoit ses attraits. Elle étoit échevelée, pieds nus, en désordre, éplorée, mal vêtue;

SCAPIN.

Je sens venir les choses.

OCTAVE.

Si tu l'avois vue, Scapin, en l'état que je te dis, tu l'aurois trouvée admirable.

SCAPIN.

Oh! je n'en doute point; et, sans l'avoir vue, je vois bien qu'elle étoit tout à fait charmante.

OCTAVE.

Ses larmes n'étoient point de ces larmes désagréables qui défigurent un visage: elle avoit, à pleurer, une grâce touchante, et sa douleur étoit la plus belle du monde.

SCAPIN.

Je vois tout cela.

OCTAVE.

Elle faisoit fondre chacun en larmes, en se jetant amoureusement sur le corps de cette mourante, qu'elle appeloit sa chère mère; et il n'y avoit personne qui n'eût l'âme percée, de voir un si bon naturel.

SCAPIN.

En effet, cela est touchant; et je vois bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

OCTAVE.

Ah! Scapin, un barbare l'auroit aimée.[1]

de sorte que, si elle n'avoit été naturellement très-belle, tout cela auroit éteint sa beauté. »

1. Ce trait termine admirablement la délicieuse peinture qu'Octave vient de faire de son aimable affligée, de ses haillons qui relevoient ses charmes, de ses pleurs qui ajoutoient à sa grâce, et de sa douleur, *la plus belle du monde*. Ce mélange d'amour et de pitié rend Octave doublement intéressant. Tout ce qu'il y a de plus propre à toucher un cœur tendre s'étoit réuni pour émouvoir le sien : une honnête pauvreté, un malheur irréparable, une douleur sincère, et la beauté embellie par les larmes. (Auger.)

SCAPIN.

Assurément. Le moyen de s'en empêcher?

OCTAVE.

Après quelques paroles, dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous sortîmes de là; et demandant à Léandre ce qu'il lui sembloit de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, et je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautés avoient fait sur mon âme.[1]

SYLVESTRE, à Octave.

Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour jusqu'à demain. Laissez-le-moi finir en deux mots.[2] (A Scapin.) Son cœur prend feu dès ce moment : il ne sauroit plus vivre qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont rejetées de la servante, devenue la gouvernante par le trépas de la mère. Voilà mon homme au désespoir; il presse, supplie, conjure : point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique sans bien et sans appui, est de famille honnête, et qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agite, raisonne,

1. Nous avons vu que Léandre reprochoit à Octave de ne pas trouver son Égyptienne assez jolie, et de n'être pas assez sensible aux choses qu'il lui en venoit dire. Octave de même a été piqué de ce que Léandre ne paroissoit pas aussi frappé que lui des charmes d'Hyacinte. C'est ainsi qu'est fait le cœur d'un amant : rien ne le touche hors de l'objet dont il est épris; et il s'étonne qu'on n'en soit pas touché comme lui, lorsque lui-même reste indifférent à tout ce qui transporte les autres. (AUGER.)

2. Ce mouvement est imité de *la Sœur,* de Rotrou. Le valet Ergaste dit, comme Sylvestre :

Si de ce long récit vous n'abrégez le cours,
Le jour achèvera plus tôt que ce discours.
Laissez-moi le finir avec une parole.

balance, prend sa résolution : le voilà marié avec elle depuis trois jours.[1]

SCAPIN.

J'entends.

SYLVESTRE.

Maintenant, mets avec cela le retour imprévu du père, qu'on n'attendoit que dans deux mois : la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage, et l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le seigneur Géronte a eue d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

OCTAVE.

Et, par-dessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne, et l'impuissance où je me vois d'avoir de quoi la secourir.

SCAPIN.

Est-ce là tout? Vous voilà bien embarrassés tous deux pour une bagatelle! C'est bien là de quoi se tant alarmer! N'as-tu point de honte, toi, de demeurer court à si peu de chose? Que diable! te voilà grand et gros comme père et mère, et tu ne saurois trouver dans ta tête, forger dans ton esprit quelque ruse galante, quelque honnête petit stratagème pour ajuster vos affaires? Fi! peste soit du butor! Je voudrois bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à duper; je les aurois joués tous deux par-dessous la jambe : et je n'étois pas plus grand que cela, que je me signalois déjà par cent tours d'adresse jolis.

1. Comparez le récit du procès que Phormion, d'intelligence avec Antiphon, intente à celui-ci, récit qui se termine par ce vers laconique :

Persuasum 'st homini. Factum 'st. Ventum 'st. Vincimur.
Duxit.

« L'avis prévaut. Assignations. Plaidoiries. Procès perdu. Mariage. »

SYLVESTRE.

J'avoue que le ciel ne m'a pas donné tes talents, et que je n'ai pas l'esprit, comme toi, de me brouiller avec la justice.

OCTAVE.

Voici mon aimable Hyacinte.

SCÈNE III.

HYACINTE, OCTAVE, SCAPIN, SYLVESTRE.

HYACINTE.

Ah! Octave, est-il vrai ce que Sylvestre vient de dire à Nérine, que votre père est de retour, et qu'il veut vous marier?

OCTAVE.

Oui, belle Hyacinte; et ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que vois-je? vous pleurez! Pourquoi ces larmes? Me soupçonnez-vous, dites-moi, de quelque infidélité? et n'êtes-vous pas assurée de l'amour que j'ai pour vous?

HYACINTE.

Oui, Octave, je suis sûre que vous m'aimez; mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toujours.

OCTAVE.

Hé! peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime toute sa vie?

HYACINTE.

J'ai ouï dire, Octave, que votre sexe aime moins longtemps que le nôtre, et que les ardeurs que les hommes font voir sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.

OCTAVE.

Ah! ma chère Hyacinte, mon cœur n'est donc pas fait

comme celui des autres hommes: et je sens bien, pour moi, que je vous aimerai jusqu'au tombeau.

HYACINTE.

Je veux croire que vous sentez ce que vous dites, et je ne doute point que vos paroles ne soient sincères; mais je crains un pouvoir qui combattra dans votre cœur les tendres sentiments que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un père qui veut vous marier à une autre personne: et je suis sûre que je mourrai si ce malheur m'arrive.

OCTAVE.

Non, belle Hyacinte, il n'y a point de père qui puisse me contraindre à vous manquer de foi; et je me résoudrai à quitter mon pays, et le jour même, s'il est besoin, plutôt qu'à vous quitter. J'ai déjà pris, sans l'avoir vue, une aversion effroyable pour celle que l'on me destine; et, sans être cruel, je souhaiterois que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hyacinte; car vos larmes me tuent, et je ne les puis voir sans me sentir percer le cœur.

HYACINTE.

Puisque vous le voulez, je veux bien essuyer mes pleurs, et j'attendrai, d'un œil constant, ce qu'il plaira au ciel de résoudre de moi.

OCTAVE.

Le ciel nous sera favorable.

HYACINTE.

Il ne sauroit m'être contraire, si vous m'êtes fidèle.

OCTAVE.

Je le serai, assurément.

HYACINTE.

Je serai donc heureuse.

SCAPIN, à part.

Elle n'est pas tant sotte, ma foi; et je la trouve assez passable.[1]

OCTAVE, montrant Scapin.

Voici un homme qui pourroit bien, s'il le vouloit, nous être, dans tous nos besoins, d'un secours merveilleux.

SCAPIN.

J'ai fait de grands serments de ne me mêler plus du monde; mais, si vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être...

OCTAVE.

Ah! s'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de notre barque.

SCAPIN, à Hyacinte.

Et vous, ne me dites-vous rien?

HYACINTE.

Je vous conjure, à son exemple, par tout ce qui vous est le plus cher au monde, de vouloir servir notre amour.

SCAPIN.

Il faut se laisser vaincre, et avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.

OCTAVE.

Crois que...

SCAPIN, à Octave.

Chut! (A Hyacinte.) Allez-vous-en, vous, et soyez en repos.

1. *Nil mirari* semble être la devise de Scapin. Le plus cruel embarras où fils de famille puisse se trouver n'a été à ses yeux qu'une *bagatelle.* De même une fille d'esprit ne lui paroît point *tant sotte;* et, si elle est jolie, il la trouve *passable.* En fait de personnes et de choses, il en a tant vu de toutes les façons, qu'il ne peut plus s'émouvoir ni s'étonner de rien. (Auger.)

SCÈNE IV.

OCTAVE, SCAPIN, SYLVESTRE.

SCAPIN, à Octave.

Et vous, préparez-vous à soutenir avec fermeté l'abord de votre père.

OCTAVE.

Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance; et j'ai une timidité naturelle que je ne saurois vaincre.

SCAPIN.

Il faut pourtant paroître ferme au premier choc, de peur que, sur votre foiblesse, il ne prenne le pied de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous composer par étude. Un peu de hardiesse;[1] et songez à répondre résolûment sur tout ce qu'il vous pourra dire.

OCTAVE.

Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN.

Çà, essayons un peu, pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, et voyons si vous ferez bien. Allons; la mine résolue, la tête haute, les regards assurés.

OCTAVE.

Comme cela?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainsi?

SCAPIN.

Bon. Imaginez-vous que je suis votre père qui arrive,

1. Quelques éditeurs ont supprimé le point qui, dans les éditions originales, sépare les deux phrases, et ont écrit : *Là, tâchez de vous composer par étude un peu de hardiesse.*

et répondez-moi fermement, comme si c'étoit à lui-même. — Comment! pendard, vaurien, infâme, fils indigne d'un père comme moi, oses-tu bien paroître devant mes yeux, après tes bons déportements, après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon absence? Est-ce là le fruit de mes soins, maraud? est-ce là le fruit de mes soins? le respect qui m'est dû? le respect que tu me conserves? (Allons donc.) Tu as l'insolence, fripon, de t'engager sans le consentement de ton père, de contracter un mariage clandestin! Réponds-moi, coquin, réponds-moi. Voyons un peu tes belles raisons...[1] Oh! que diable, vous demeurez interdit!

OCTAVE.

C'est que je m'imagine que c'est mon père que j'entends.

SCAPIN.

Hé! oui; c'est par cette raison qu'il ne faut pas être comme un innocent.

OCTAVE.

Je m'en vais prendre plus de résolution, et je répondrai fermement.

SCAPIN.

Assurément?

OCTAVE.

Assurément.

SYLVESTRE.

Voilà votre père qui vient.

1. Lorsque Scapin contrefait Argante, s'il ne calque pas son ton, ses gestes, son maintien et presque sa figure, enfin s'il ne s'identifie pas avec le père d'Octave, vieillard ridicule, avare et emporté, comment fera-t-il illusion à ce jeune amant, au point de lui persuader qu'il voit le redoutable Argante? (PRÉVILLE, *Réflexions sur l'art du comédien.*)

OCTAVE.

O ciel! je suis perdu.[1] (Il s'enfuit.)

SCÈNE V.

SCAPIN, SYLVESTRE.

SCAPIN.

Holà, Octave, demeurez. Octave! Le voilà enfui. Quelle pauvre espèce d'homme! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

SYLVESTRE.

Que lui dirai-je?

SCAPIN.

Laisse-moi dire, moi, et ne fais que me suivre.

SCÈNE VI.

ARGANTE; SCAPIN ET SYLVESTRE,
dans le fond du théâtre.

ARGANTE, se croyant seul.

A-t-on jamais ouï parler d'une action pareille à celle-là?

SCAPIN, à Sylvestre.

Il a déjà appris l'affaire; et elle lui tient si fort en tête, que, tout seul, il en parle haut.

ARGANTE, se croyant seul.

Voilà une témérité bien grande!

SCAPIN, à Sylvestre.

Écoutons-le un peu.

1. Cette scène est dans *Phormion*. Molière lui a donné, toutefois, plus d'animation et de mouvement, en faisant contrefaire Argante par Scapin.

ARGANTE, se croyant seul.

Je voudrois bien savoir ce qu'ils me pourront dire sur ce beau mariage.

SCAPIN, à part.

Nous y avons songé.[1]

ARGANTE, se croyant seul.

Tâcheront-ils de me nier la chose?

SCAPIN, à part.

Non, nous n'y pensons pas.

ARGANTE, se croyant seul.

Ou s'ils entreprendront de l'excuser?

SCAPIN, à part.

Celui-là se pourra faire.

ARGANTE, se croyant seul.

Prétendront-ils m'amuser par des contes en l'air?

SCAPIN, à part.

Peut-être.

1. L'idée de ce dialogue entre deux personnes qui ne se parlent pas est dans *Phormion* :

DEMIPHO.

Itane tandem uxorem duxit Antipho injussu meo?
Nec meum imperium : ac mitto imperium : non simultatem meam
Revereri saltem? Non pudere? O facinus audax! O Geta
Monitor!

GETA.

Vix tandem.

DEMIPHO.

Quid mihi dicent, aut quam causam reperient,
Demiror.

GETA.

Atqui reperi jam : aliud cura, etc.

« Démiphon. Voilà donc Antiphon marié sans mon consentement! N'avoir pas respecté mon autorité! Mais laissons là mon autorité : n'avoir pas au moins redouté ma colère! n'avoir pas de honte! Ah! quelle audace! ah! Géta, bon conseiller!

« Géta. A la fin, m'y voilà.

« Démiphon. Que me diront-ils? quelle excuse trouveront-ils? J'en suis inquiet.

« Géta. L'excuse est déjà trouvée. Inquiétez-vous d'autre chose, etc. »

ARGANTE, se croyant seul.

Tous leurs discours seront inutiles.

SCAPIN, à part.

Nous allons voir.

ARGANTE, se croyant seul.

Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAPIN, à part.

Ne jurons de rien.

ARGANTE, se croyant seul.

Je saurai mettre mon pendard de fils en lieu de sûreté.

SCAPIN, à part.

Nous y pourvoirons.

ARGANTE, se croyant seul.

Et pour le coquin de Sylvestre, je le rouerai de coups.

SYLVESTRE, à Scapin.

J'étois bien étonné s'il m'oublioit.

ARGANTE, apercevant Sylvestre.

Ah! ah! vous voilà donc, sage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens!

SCAPIN.

Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.

ARGANTE.

Bonjour, Scapin. (A Sylvestre.) Vous avez suivi mes ordres vraiment d'une belle manière! et mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence!

SCAPIN.

Vous vous portez bien, à ce que je vois?

ARGANTE.

Assez bien. (A Sylvestre.) Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot.

SCAPIN.

Votre voyage a-t-il été bon?

ARGANTE.

Mon Dieu! fort bon. Laisse-moi un peu quereller en repos.

SCAPIN.

Vous voulez quereller?

ARGANTE.

Oui, je veux quereller.

SCAPIN.

Et qui, monsieur?

ARGANTE, montrant Sylvestre.

Ce maraud-là.

SCAPIN.

Pourquoi?

ARGANTE.

Tu n'as pas ouï parler de ce qui s'est passé dans mon absence?

SCAPIN.

J'ai bien ouï parler de quelque petite chose.

ARGANTE.

Comment! quelque petite chose! Une action de cette nature!

SCAPIN.

Vous avez quelque raison.

ARGANTE.

Une hardiesse pareille à celle-là!

SCAPIN.

Cela est vrai.

ARGANTE.

Un fils qui se marie sans le consentement de son père!

SCAPIN.

Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serois d'avis que vous ne fissiez point de bruit.

ARGANTE.

Je ne suis pas de cet avis, moi : et je veux faire du bruit tout mon soûl. Quoi ! tu ne trouves pas que j'aie tous les sujets du monde d'être en colère ?

SCAPIN.

Si fait. J'y ai d'abord été, moi, lorsque j'ai su la chose ; et je me suis intéressé pour vous, jusqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles réprimandes je lui ai faites, et comme je l'ai chapitré sur le peu de respect qu'il gardoit à un père dont il devoit baiser les pas.* On ne peut pas lui mieux parler, quand ce seroit vous-même. Mais quoi ! je me suis rendu à la raison, et j'ai considéré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire.

ARGANTE.

Que me viens-tu conter ? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue ?

SCAPIN.

Que voulez-vous ? Il y a été poussé par sa destinée.

ARGANTE.

Ah ! ah ! voici une raison la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, et dire, pour excuse, qu'on y a été poussé par sa destinée.

SCAPIN.

Mon Dieu ! vous prenez mes paroles trop en philosophe. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE.

Et pourquoi s'y engageoit-il ?

* VAR. *Dont il devroit baiser les pas.* (1682.)

SCAPIN.

Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous? Les jeunes gens sont jeunes, et n'ont pas toute la prudence qu'il leur faudroit pour ne rien faire que de raisonnable : témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, est allé faire, de son côté, pis encore que votre fils. Je voudrois bien savoir si vous-même n'avez pas été jeune, et n'avez pas, dans votre temps, fait des fredaines comme les autres. J'ai ouï dire, moi, que vous avez été* autrefois un compagnon parmi les femmes;* que vous faisiez de votre drôle avec les plus galantes de ce temps-là, et que vous n'en approchiez point que vous ne poussassiez à bout.

ARGANTE.

Cela est vrai, j'en demeure d'accord; mais je m'en suis toujours tenu à la galanterie, et je n'ai point été jusqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAPIN.

Que vouliez-vous qu'il fît? Il voit une jeune personne qui lui veut du bien (car il tient cela de vous, d'être aimé de toutes les femmes).** Il la trouve charmante; il lui rend des visites, lui conte des douceurs, soupire galamment, fait le passionné. Elle se rend à sa poursuite; il pousse sa fortune. Le voilà surpris avec elle par ses parents, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouser.

SYLVESTRE, à part.

L'habile fourbe que voilà!

SCAPIN.

Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer? Il vaut mieux encore être marié qu'être mort.

* Var. *Un bon compagnon parmi les femmes;* (1682.)

** Var. (*Car il tient de vous, d'être aimé de toutes les femmes.*) (1682.)

ARGANTE.

On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée.

SCAPIN, montrant Sylvestre.

Demandez-lui plutôt : il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE, à Sylvestre.

C'est par force qu'il a été marié ?

SYLVESTRE.

Oui, monsieur.

SCAPIN.

Voudrois-je vous mentir ?

ARGANTE.

Il devoit donc aller tout aussitôt protester de violence chez un notaire.

SCAPIN.

C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE.

Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre ce mariage.

SCAPIN.

Rompre ce mariage !

ARGANTE.

Oui.

SCAPIN.

Vous ne le romprez point.

ARGANTE.

Je ne le romprai point ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Quoi ! je n'aurai pas pour moi les droits de père, et la raison de la violence qu'on a faite à mon fils ?

SCAPIN.

C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE.

Il n'en demeurera pas d'accord?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Mon fils?

SCAPIN.

Votre fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait été capable de crainte, et que ce soit par force qu'on lui ait fait faire les choses? Il n'a garde d'aller avouer cela; ce seroit se faire tort, et se montrer indigne d'un père comme vous.

ARGANTE.

Je me moque de cela.

SCAPIN.

Il faut, pour son honneur et pour le vôtre, qu'il dise dans le monde que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

ARGANTE.

Et je veux, moi, pour mon honneur et pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAPIN.

Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.

ARGANTE.

Je l'y forcerai bien.

SCAPIN.

Il ne le fera pas, vous dis-je.

ARGANTE.

Il le fera, ou je le déshériterai.

SCAPIN.

Vous?

ARGANTE.

Moi.

SCAPIN.

Bon!

ARGANTE.

Comment, bon?

SCAPIN.

Vous ne le déshériterez point.

ARGANTE.

Je ne le déshériterai point?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Non?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Ouais! voici qui est plaisant! Je ne déshériterai pas mon fils?

SCAPIN.

Non, vous dis-je.

ARGANTE.

Qui m'en empêchera?

SCAPIN.

Vous-même.

ARGANTE.

Moi?

SCAPIN.

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGANTE.

Je l'aurai.

SCAPIN.

Vous vous moquez.

ARGANTE.

Je ne me moque point.

SCAPIN.

La tendresse paternelle fera son office.

ARGANTE.

Elle ne fera rien.

SCAPIN.

Oui, oui.

ARGANTE.

Je vous dis que cela sera.

SCAPIN.

Bagatelles.

ARGANTE.

Il ne faut point dire, bagatelles.

SCAPIN.

Mon Dieu! je vous connois; vous êtes bon naturellement.

ARGANTE.

Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.* Finissons ce discours, qui m'échauffe la bile. (A Sylvestre.) Va-t'en, pendard; va-t'en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le seigneur Géronte, pour lui conter ma disgrâce.

SCAPIN.

Monsieur, si je vous puis être utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE.

Je vous remercie. (A part.) Ah! pourquoi faut-il qu'il

* Toute la partie du dialogue depuis ces mots : *Il le fera ou je le déshériterai*, jusqu'à ceux-ci : *et je suis méchant quand je veux*, est omise dans l'édition de 1682. Ce passage se retrouve mot pour mot dans *le Malade imaginaire*, avec cette différence qu'Argan parle de mettre sa fille dans un couvent, et qu'Argante parle de déshériter son fils. C'est là sans doute ce qui aura engagé les éditeurs La Grange et Vinot à le faire disparoître des *Fourberies de Scapin*, quoiqu'on puisse trouver la raison bien insuffisante.

soit fils unique! et que n'ai-je à cette heure la fille que le ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritière!

SCÈNE VII.

SCAPIN, SYLVESTRE.

SYLVESTRE.

J'avoue que tu es un grand homme, et voilà l'affaire en bon train; mais l'argent, d'autre part, nous presse pour notre subsistance, et nous avons de tous côtés des gens qui aboient après nous.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma tête un homme qui nous soit affidé, pour jouer un personnage dont j'ai besoin. Attends. Tiens-toi un peu. Enfonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi sur un pied. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en roi de théâtre. Voilà qui est bien. Suis-moi. J'ai des secrets pour déguiser ton visage et ta voix.

SYLVESTRE.

Je te conjure, au moins, de ne m'aller point brouiller avec la justice.

SCAPIN.

Va, va, nous partagerons les périls en frères; et trois ans de galères de plus ou de moins ne sont pas pour arrêter un noble cœur.

ACTE DEUXIÈME.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, ARGANTE.

GÉRONTE.

Oui, sans doute, par le temps qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui; et un matelot qui vient de Tarente m'a assuré qu'il avoit vu mon homme qui étoit près de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choses mal disposées à ce que nous nous proposions; et ce que vous venez de m'apprendre de votre fils rompt étrangement les mesures que nous avions prises ensemble.

ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine; je vous réponds de renverser tout cet obstacle, et j'y vais travailler de ce pas.

GÉRONTE.

Ma foi, seigneur Argante, voulez-vous que je vous dise? l'éducation des enfants est une chose à quoi il faut s'attacher fortement.

ARGANTE.

Sans doute. A quel propos cela?

GÉRONTE.

A propos de ce que les mauvais déportements des jeunes gens viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs pères leur donnent.

ARGANTE.

Cela arrive parfois. Mais que voulez-vous dire par là?

GÉRONTE.

Ce que je veux dire par là?

ARGANTE.

Oui.

GÉRONTE.

Que si vous aviez, en brave père, bien morigéné votre fils, il ne vous auroit pas joué le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE.

Fort bien. De sorte donc que vous avez bien mieux morigéné le vôtre?

GÉRONTE.

Sans doute, et je serois bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.

ARGANTE.

Et si ce fils, que vous avez, en brave père, si bien morigéné, avoit fait pis encore que le mien? Hé?

GÉRONTE.

Comment?

ARGANTE.

Comment?

GÉRONTE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ARGANTE.

Cela veut dire, seigneur Géronte, qu'il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres; et que ceux qui veulent gloser doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

GÉRONTE.

Je n'entends point cette énigme.

ARGANTE.

On vous l'expliquera.

GÉRONTE.

Est-ce que vous auriez ouï dire quelque chose de mon fils?

ARGANTE.

Cela se peut faire.

GÉRONTE.

Et quoi, encore?

ARGANTE.

Votre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la chose qu'en gros, et vous pourrez de lui, ou de quelque autre, être instruit du détail. Pour moi, je vais vite consulter un avocat, et aviser des biais que j'ai à prendre. Jusqu'au revoir.

SCÈNE II.

GÉRONTE, seul.

Que pourroit-ce être que cette affaire-ci? Pis encore que le sien! Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis; et je trouve que se marier sans le consentement de son père est une action qui passe tout ce qu'on peut s'imaginer.

SCÈNE III.

GÉRONTE, LÉANDRE.

GÉRONTE.

Ah! vous voilà!

LÉANDRE, courant à Géronte, pour l'embrasser.

Ah! mon père, que j'ai de joie de vous voir de retour!

GÉRONTE, refusant d'embrasser Léandre.

Doucement. Parlons un peu d'affaire.

LÉANDRE.

Souffrez que je vous embrasse, et que...

GÉRONTE, *le repoussant encore.*

Doucement, vous dis-je.

LÉANDRE.

Quoi! vous me refusez, mon père, de vous exprimer mon transport par mes embrassements?

GÉRONTE.

Oui. Nous avons quelque chose à démêler ensemble.

LÉANDRE.

Et quoi?

GÉRONTE.

Tenez-vous, que je vous voie en face.

LÉANDRE.

Comment?

GÉRONTE.

Regardez-moi entre deux yeux.

LÉANDRE.

Hé bien!

GÉRONTE.

Qu'est-ce donc qu'il s'est passé ici?*

LÉANDRE.

Ce qui s'est passé?

GÉRONTE.

Oui. Qu'avez-vous fait dans mon absence?**

LÉANDRE.

Que voulez-vous, mon père, que j'aie fait?

* Var. *Qu'est-ce donc qui s'est passé ici?* (1682.)
** Var. *Oui. Qu'avez-vous fait pendant mon absence?* (1682.)

GÉRONTE.

Ce n'est pas moi qui veux que vous ayez fait, mais qui demande ce que c'est que vous avez fait.

LÉANDRE.

Moi, je n'ai fait aucune chose dont vous ayez lieu de vous plaindre.

GÉRONTE.

Aucune chose?

LÉANDRE.

Non.

GÉRONTE.

Vous êtes bien résolu!

LÉANDRE.

C'est que je suis sûr de mon innocence.

GÉRONTE.

Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

LÉANDRE.

Scapin!

GÉRONTE.

Ah! ah! ce mot vous fait rougir.

LÉANDRE.

Il vous a dit quelque chose de moi?

GÉRONTE.

Ce lieu n'est pas tout à fait propre à vider cette affaire, et nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se rende au logis; j'y vais revenir tout à l'heure. Ah! traître, s'il faut que tu me déshonores, je te renonce pour mon fils, et tu peux bien, pour jamais, te résoudre à fuir de ma présence.

SCÈNE IV.

LÉANDRE, seul.

Me trahir de cette manière! Un coquin qui doit, par cent raisons, être le premier à cacher les choses que je lui confie, est le premier à les aller découvrir à mon père. Ah! je jure le ciel que cette trahison ne demeurera pas impunie.

SCÈNE V.

OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

Mon cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins! Que tu es un homme admirable! et que le ciel m'est favorable, de t'envoyer à mon secours!

LÉANDRE.

Ah! ah! vous voilà! Je suis ravi de vous trouver, monsieur le coquin.

SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur que vous me faites.

LÉANDRE, en mettant l'épée à la main.

Vous faites le méchant plaisant. Ah! je vous apprendrai...

SCAPIN, se mettant à genoux.

Monsieur!

OCTAVE, se mettant entre deux pour empêcher Léandre de frapper Scapin.

Ah! Léandre!

LÉANDRE.

Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN, à Léandre.

Hé! monsieur!

OCTAVE, retenant Léandre.

De grâce!

LÉANDRE, voulant frapper Scapin.

Laissez-moi contenter mon ressentiment.

OCTAVE.

Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point.

SCAPIN.

Monsieur, que vous ai-je fait?

LÉANDRE, voulant frapper Scapin.

Ce que tu m'as fait, traître?

OCTAVE, retenant encore Léandre.

Hé! doucement.

LÉANDRE.

Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même, tout à l'heure, la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sais le trait que tu m'as joué, on vient de me l'apprendre; et tu ne croyois pas peut-être que l'on me dût révéler ce secret: mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN.

Ah! monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là?

LÉANDRE.

Parle donc.

SCAPIN.

Je vous ai fait quelque chose, monsieur?

LÉANDRE.

Oui, coquin; et ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAPIN.

Je vous assure que je l'ignore.

LÉANDRE, s'avançant pour frapper Scapin.

Tu l'ignores!

OCTAVE, retenant Léandre.

Léandre!

SCAPIN.

Hé bien! monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bu avec mes amis ce petit quartaut de vin d'Espagne dont on vous fit présent il y a quelques jours; et que c'est moi qui fis une fente au tonneau, et répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'étoit échappé.

LÉANDRE.

C'est toi, pendard, qui m'as bu mon vin d'Espagne, et qui as été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'étoit elle qui m'avoit fait le tour?

SCAPIN.

Oui, monsieur; je vous en demande pardon.

LÉANDRE.

Je suis bien aise d'apprendre cela. Mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela, monsieur?

LÉANDRE.

Non: c'est une autre affaire qui me touche bien plus, et je veux que tu me la dises.

SCAPIN.

Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LÉANDRE, voulant frapper Scapin.

Tu ne veux pas parler?

SCAPIN.

Hé !

OCTAVE, retenant Léandre.

Tout doux !

SCAPIN.

Oui, monsieur, il est vrai qu'il y a trois semaines que vous m'envoyâtes porter, le soir, une petite montre à la jeune Égyptienne que vous aimez. Je revins au logis, mes habits tout couverts de boue, et le visage plein de sang, et vous dis que j'avois trouvé des voleurs qui m'avoient bien battu, et m'avoient dérobé la montre. C'étoit moi, monsieur, qui l'avois retenue.

LÉANDRE.

C'est toi qui as retenu ma montre?

SCAPIN.

Oui, monsieur, afin de voir quelle heure il est.

LÉANDRE.

Ah ! ah ! j'apprends ici de jolies choses, et j'ai un serviteur fort fidèle, vraiment ! Mais ce n'est pas cela encore que je demande.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela ?

LÉANDRE.

Non, infâme; c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses.

SCAPIN, à part.

Peste !

LÉANDRE.

Parle vite, j'ai hâte.

SCAPIN.

Monsieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LÉANDRE, voulant frapper Scapin.

Voilà tout?

OCTAVE, se mettant au-devant de Léandre.

Hé!

SCAPIN.

Hé bien! oui, monsieur, vous vous souvenez de ce loup-garou, il y a six mois, qui vous donna tant de coups de bâton la nuit, et vous pensa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes en fuyant.

LÉANDRE.

Hé bien!

SCAPIN.

C'étoit moi, monsieur, qui faisois le loup-garou.

LÉANDRE.

C'étoit toi, traître, qui faisois le loup-garou?

SCAPIN.

Oui, monsieur; seulement pour vous faire peur, et vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits comme vous aviez de coutume.

LÉANDRE.

Je saurai me souvenir, en temps et lieu, de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, et que tu me confesses ce que tu as dit à mon père.

SCAPIN.

A votre père?

LÉANDRE.

Oui, fripon, à mon père.

SCAPIN.

Je ne l'ai pas seulement vu depuis son retour.

LÉANDRE.

Tu ne l'as pas vu?

SCAPIN.

Non, monsieur.

LÉANDRE.

Assurément?

SCAPIN.

Assurément. C'est une chose que je vais vous faire dire par lui-même.

LÉANDRE.

C'est de sa bouche que je le tiens pourtant.

SCAPIN.

Avec votre permission, il n'a pas dit la vérité.

SCÈNE VI.

LÉANDRE, OCTAVE, CARLE, SCAPIN.

CARLE.

Monsieur, je vous apporte une nouvelle qui est fâcheuse pour votre amour.

LÉANDRE.

Comment?

CARLE.

Vos Égyptiens sont sur le point de vous enlever Zerbinette; et elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promptement vous dire que, si dans deux heures vous ne songez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.

LÉANDRE.

Dans deux heures?

CARLE.

Dans deux heures.

SCÈNE VII.

LÉANDRE, OCTAVE, SCAPIN.

LÉANDRE.

Ah! mon pauvre Scapin, j'implore ton secours.

SCAPIN, passant devant Léandre avec un air fier.

Ah! mon pauvre Scapin! Je suis mon pauvre Scapin, à cette heure qu'on a besoin de moi.

LÉANDRE.

Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, et pis encore, si tu me l'as fait.

SCAPIN.

Non, non; ne me pardonnez rien; passez-moi votre épée au travers du corps. Je serai ravi que vous me tuiez.

LÉANDRE.

Non. Je te conjure plutôt de me donner la vie, en servant mon amour.

SCAPIN.

Point, point; vous ferez mieux de me tuer.

LÉANDRE.

Tu m'es trop précieux; et je te prie de vouloir bien employer pour moi ce génie admirable qui vient à bout de toute chose.

SCAPIN.

Non. Tuez-moi, vous dis-je.

LÉANDRE.

Ah! de grâce! ne songe plus à tout cela, et pense à me donner le secours que je te demande.

OCTAVE.

Scapin, il faut faire quelque chose pour lui.

SCAPIN.

Le moyen, après une avanie de la sorte?

LÉANDRE.

Je te conjure d'oublier mon emportement, et de me prêter ton adresse.

OCTAVE.

Je joins mes prières aux siennes.

SCAPIN.

J'ai cette insulte-là sur le cœur.

OCTAVE.

Il faut quitter ton ressentiment.

LÉANDRE.

Voudrois-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour?

SCAPIN.

Me venir faire à l'improviste un affront comme celui-là!

LÉANDRE.

J'ai tort, je le confesse.

SCAPIN.

Me traiter de coquin, de fripon, de pendard, d'infâme!

LÉANDRE.

J'en ai tous les regrets du monde.

SCAPIN.

Me vouloir passer son épée au travers du corps!

LÉANDRE.

Je t'en demande pardon de tout mon cœur; et s'il ne tient qu'à me jeter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE.

Ah! ma foi, Scapin, il se faut rendre à cela.

SCAPIN.

Levez-vous. Une autre fois ne soyez point si prompt.

LÉANDRE.

Me promets-tu de travailler pour moi?

SCAPIN.

On y songera.

LÉANDRE.

Mais tu sais que le temps presse.

SCAPIN.

Ne vous mettez pas en peine. Combien est-ce qu'il vous faut?

LÉANDRE.

Cinq cents écus.

SCAPIN.

Et à vous?

OCTAVE.

Deux cents pistoles.

SCAPIN.

Je veux tirer cet argent de vos pères. (A Octave.) Pour ce qui est du vôtre, la machine est déjà toute trouvée. (A Léandre.) Et, quant au vôtre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façons encore; car vous savez que, pour l'esprit, il n'en a pas, grâces à Dieu, grande provision; et je le livre pour une espèce d'homme à qui l'on fera croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offense point : il ne tombe entre lui et vous aucun soupçon de ressemblance; et vous savez assez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne soit votre père que pour la forme.

LÉANDRE.

Tout beau, Scapin!

SCAPIN.

Bon, bon: on fait bien scrupule de cela. Vous moquez-

vous? Mais j'aperçois venir le père d'Octave. Commençons par lui, puisqu'il se présente. Allez-vous-en tous deux. (A Octave.) Et vous, avertissez votre Sylvestre de venir vite jouer son rôle.

SCÈNE VIII.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN, à part.

Le voilà qui rumine.

ARGANTE, se croyant seul.

Avoir si peu de conduite et de considération! s'aller jeter dans un engagement comme celui-là! Ah! ah! jeunesse impertinente!

SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur.

ARGANTE.

Bonjour, Scapin.

SCAPIN.

Vous rêvez à l'affaire de votre fils?

ARGANTE.

Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN.

Monsieur, la vie est mêlée de traverses. Il est bon de s'y tenir sans cesse préparé; et j'ai ouï dire, il y a longtemps, une parole d'un ancien que j'ai toujours retenue.

ARGANTE.

Quoi?

SCAPIN.

Que, pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidents que son retour peut rencontrer; se figurer sa

maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée; et ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie; et je ne suis jamais revenu au logis, que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrivières; et ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu grâce à mon bon destin.[1]

ARGANTE.

Voilà qui est bien; mais ce mariage impertinent, qui trouble celui que nous voulons faire, est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser.

1. Cette tirade de Scapin est empruntée à Térence. Démiphon, dans le monologue dont celui de M. Argante (acte I, scène IV) est une imitation, dit :

Peregrè rediens semper cogitet,
Aut filii peccatum, aut uxoris mortem, aut morbum filiæ.
Communia esse hæc; fieri posse : ut ne quid animo sit novum.
Quidquid præter spem eveniat, omne id deputare esse in lucro.

« Un père de famille, qui revient de voyage, devroit s'attendre à trouver son fils livré au désordre, sa femme morte, sa fille malade; se dire que ces accidents sont communs, qu'ils ont pu lui arriver. Avec cette prévoyance, rien ne l'étonneroit. Les malheurs dont il seroit exempt contre son attente, il les regarderoit comme autant de gagné. »

Et Géta, parodiant le discours du vieillard, dit à part lui :

Incredibile quantum herum anteeo sapientia.
Meditata mihi sunt omnia mea incommoda. Herus si redierit,
Molendum usquè in pistrino ; vapulandum; habendæ compedes;
Opus ruri faciundum. Horum nihil quidquam accidet animo novum.
Quidquid præter spem eveniet, omne id deputabo esse in lucro.

« On ne croiroit pas combien je suis plus sage. J'ai déjà passé en revue toutes les infortunes dont je suis menacé. Au retour de mon maître, me suis-je dit, on m'enverra, pour le reste de mes jours, tourner la meule du moulin; je recevrai les étrivières; je serai chargé de chaînes; je serai condamné à travailler aux champs. Aucun de ces malheurs ne m'étonnera. Ceux dont je serai exempt, contre mon attente, je les regarderai comme autant de gagné. »

SCAPIN.

Ma foi, monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez, par quelque autre voie, d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE.

Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre voie?

SCAPIN.

Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude; car je ne saurois voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfants, que cela ne m'émeuve; et, de tout temps, je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.

ARGANTE.

Je te suis obligé.

SCAPIN.

J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces gens qui sont tout coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner, et ne font non plus de conscience de tuer un homme que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offroit la raison de la violence pour le faire casser, vos prérogatives du nom de père, et l'appui que vous donneroient auprès de la justice et votre droit et votre argent et vos amis. Enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme; et il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

ARGANTE.

Et qu'a-t-il demandé?

SCAPIN.

Oh! d'abord des choses par-dessus les maisons.

ARGANTE.

Et quoi?

SCAPIN.

Des choses extravagantes.

ARGANTE.

Mais encore?

SCAPIN.

Il ne parloit pas moins de cinq ou six cents pistoles.

ARGANTE.

Cinq ou six cents fièvres quartaines qui le puissent serrer! Se moque-t-il des gens?

SCAPIN.

C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe, pour vous demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée; je suis après à m'équiper, et le besoin que j'ai de quelque argent me fait consentir, malgré moi, à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, et je n'en saurois avoir un qui soit tant soit peu raisonnable, à moins de soixante pistoles.

ARGANTE.

Hé bien! pour soixante pistoles, je les donne.

SCAPIN.

Il faudra le harnois et les pistolets; et cela ira bien à vingt pistoles encore.

ARGANTE.

Vingt pistoles et soixante, ce seroit quatre-vingts.

SCAPIN.

Justement.

ARGANTE.

C'est beaucoup; mais, soit; je consens à cela.

SCAPIN.

Il me faut aussi un cheval pour monter mon valet,* qui coûtera bien trente pistoles.

ARGANTE.

Comment, diantre! Qu'il se promène, il n'aura rien du tout.

SCAPIN.

Monsieur!

ARGANTE.

Non : c'est un impertinent.

SCAPIN.

Voulez-vous que son valet aille à pied?

ARGANTE.

Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi.

SCAPIN.

Mon Dieu, monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie; et donnez tout, pour vous sauver des mains de la justice.

ARGANTE.

Hé bien! soit; je me résous à donner encore ces trente pistoles.

SCAPIN.

Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter...

ARGANTE.

Oh! qu'il aille au diable avec son mulet! C'en est trop; et nous irons devant les juges.

SCAPIN.

De grâce, monsieur.....

* Var. *Il lui faut aussi un cheval pour monter son valet*, (1682.)

ARGANTE.

Non, je n'en ferai rien.

SCAPIN.

Monsieur, un petit mulet.

ARGANTE.

Je ne lui donnerois pas seulement un âne.

SCAPIN.

Considérez...

ARGANTE.

Non : j'aime mieux plaider.

SCAPIN.

Eh! monsieur, de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous? Jetez les yeux sur les détours de la justice. Voyez combien d'appels et de degrés de juridiction; combien de procédures embarrassantes; combien d'animaux ravissants, par les griffes desquels il vous faudra passer : sergents, procureurs, avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, juges, et leurs clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux exploits, sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie, et vous vendra à beaux deniers comptants. Votre avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace des sentences et arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu; et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous, ou par des gens dévots,

ou par des femmes qu'ils aimeront. Eh! monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde que d'avoir à plaider; et la seule pensée d'un procès seroit capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.[1]

ARGANTE.

A combien est-ce qu'il fait monter le mulet?

SCAPIN.

Monsieur, pour le mulet, pour le cheval et celui de son homme, pour le harnois et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

ARGANTE.

Deux cents pistoles!

1. Ce tableau représente avec des couleurs sombres la situation faite alors aux plaideurs.

En première ligne venoit la plaie des degrés de juridiction, si nombreux qu'ils éternisoient les procès. On lit dans Chenu : « Tant de degrés de juridiction et de juges d'appel rendent les procès immortels et les provignent en sorte qu'un plaideur a passé en misère tout son bien, auparavant qu'il puisse obtenir jugement en dernier ressort, *tellement qu'il lui seroit plus expédient de tout quitter que de plaider.* »

Charondas n'est pas moins sévère que Molière dans ce passage : « Nous voyons la France, laquelle autrefois a été tant honorée des peuples voisins et étrangers pour la justice qui y régnoit, être aujourd'hui très-mal renommée pour les corruptions qui aveuglent les juges et magistrats : tellement qu'il semble que les diverses lois et ordonnances qu'on y publie pour l'administration de la justice et institution de nouveaux officiers ne sont que nouveaux appâts pour nourrir et affriander les procès. »

Comme les juges, et plus qu'eux encore, les procureurs étoient suspects de corruption. Pussort déclare : « Qu'il pouvoit y avoir des procureurs gens de bien, mais qu'*universellement* on pouvoit dire qu'ils étoient la cause de tous les désordres de la justice. » Enfin, les accusations dirigées contre les clercs de procureurs, les greffiers, les avocats, les sergents, et tous les suppôts de la chicane, n'étoient pas, non plus, tellement exagérées, que le discours de Scapin ne pût faire quelque impression, non-seulement sur Argante, mais sur l'auditoire. (Consultez la petite brochure de M. Paringault : *la Langue du droit dans le theâtre de Molière.* Paris, A. Durand, 1861.)

SCAPIN.

Oui.

ARGANTE, se promenant en colère le long du théâtre.

Allons, allons: nous plaiderons.

SCAPIN.

Faites réflexion...

ARGANTE.

Je plaiderai.

SCAPIN.

Ne vous allez point jeter...

ARGANTE.

Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais pour plaider il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'exploit; il vous en faudra pour le contrôle. Il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions, et journées du procureur. Il vous en faudra pour les consultations et plaidoiries des avocats; pour le droit de retirer le sac, et pour les grosses d'écritures. Il vous en faudra pour le rapport des substituts, pour les épices de conclusion;[1] pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointement, sentences et arrêts, contrôles, signatures et expéditions de leurs clercs, sans parler de tous les présents qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.[2]

1. Anciennement, les plaideurs donnoient aux juges des dragées et des confitures, pour les remercier du gain d'un procès; et cela s'appeloit des *épices*, parce qu'avant la découverte des Indes on employoit, dans ces friandises, les épices au lieu de sucre; les épices du palais, qui n'étoient d'abord qu'un présent volontaire, devinrent par la suite une véritable taxe qui se payoit en argent, et n'en conservoit pas moins le nom d'*épices*. (Auger.)

2. Il n'y a rien d'omis dans ce tableau des actes de la procédure, et il

ARGANTE.

Comment! deux cents pistoles!

SCAPIN.

Oui. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en moi-même, de tous les frais de la justice; et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à votre homme, vous en aurez de reste, pour le moins, cent cinquante, sans compter les soins, les pas et les chagrins que vous vous épargnerez. Quand il n'y auroit à essuyer que les sottises que disent devant tout le monde de méchants plaisants d'avocats, j'aimerois mieux donner trois cents pistoles que de plaider.[1]

ARGANTE.

Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi.

SCAPIN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais, si j'étois que de vous, je fuirois les procès.

ARGANTE.

Je ne donnerai point deux cents pistoles.

SCAPIN.

Voici l'homme dont il s'agit.[2]

semble qu'il ait été tracé par un vieux juge ou par un procureur à chevrons.

Il est bien un peu question dans Térence de l'inconvénient des procès; mais que sont quelques mots d'une vérité froide et commune, à côté des deux belles tirades dans lesquelles Scapin décrit d'une manière si énergique et si effrayante la foule d'*animaux ravissants* par les *griffes* desquels un pauvre plaideur doit *passer!* (Auger.)

1. Beaumarchais dira à son tour dans *le Mariage de Figaro :* « Lorsque, craignant l'emportement des plaideurs, les tribunaux ont toléré qu'on appelât des tiers, ils n'ont pas entendu que ces défenseurs modérés deviendroient impunément des insolents privilégiés. C'est dégrader le plus noble institut. »

2. Le fond de cette admirable scène appartient à Térence. Géta, le Scapin de la pièce latine, s'est chargé de procurer de l'argent, non pas, comme

SCÈNE IX.

ARGANTE, SCAPIN, SYLVESTRE, déguisé en spadassin.

SYLVESTRE.

Scapin, fais-moi connoître* un peu cet Argante qui est père d'Octave.

SCAPIN.

Pourquoi, monsieur?

* VAR. *Scapin, faites-moi connoître* (1682.)

ici, aux deux jeunes amoureux, mais à l'un d'eux seulement, à Phédria; et ce n'est pas du père de celui-ci, c'est du père d'Antiphon qu'il a d'abord dessein de le tirer. Cependant les deux vieillards se présentent à lui en même temps : il les aborde, les plaint, leur dit qu'ayant réfléchi sur leur malheur, il croit y avoir trouvé un remède, et leur persuade que Phormion, ce parasite qui a fait condamner Antiphon à épouser Phanium, consent à ce que le mariage soit cassé, et à prendre lui-même Phanium pour femme, si on veut lui donner quelque argent.

GETA.

A primo, homo insanibat.

CHREMES.

Cedo, quid postulat?

GETA.

Quid? nimium.

CHREMES.

Quantum libuit, dic.

GETA.

Si quis daret.

Talentum magnum.

CHREMES.

Immo malum hercle! ut nil pudet!

GETA.

Quod dixi adeo ei, etc.

« GÉTA. D'abord, mon homme extravaguoit.
« CHRÉMÈS. Dis-moi, combien demandoit-il?
« GÉTA. Combien? Beaucoup trop.
« CHRÉMÈS. Mais encore, que s'étoit-il mis en tête?
« GÉTA. « Si l'on me donnoit un grand talent..... » (disoit-il).
« CHRÉMÈS. Une bonne peste, ma foi! N'a-t-il point de honte?
« GÉTA. C'est aussi ce que je lui ai dit, etc. »

Suivant Géta, le parasite Phormion, après avoir fait le calcul de ce qu'il lui

SYLVESTRE.

Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, et faire rompre par justice le mariage de ma sœur.

SCAPIN.

Je ne sais pas s'il a cette pensée; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez; et il dit que c'est trop.

SYLVESTRE.

Par la mort! par la tête! par la ventre! si je le trouve, je le veux échiner, dussé-je être roué tout vif.

(Argante, pour n'être point vu, se tient, en tremblant, couvert de Scapin.)

SCAPIN.

Monsieur, ce père d'Octave a du cœur, et peut-être ne vous craindra-t-il point.

SYLVESTRE.

Lui? lui? Par la sang![1] par la tête! s'il étoit là, je lui donnerois tout à l'heure de l'épée dans le ventre. (Apercevant Argante.) Qui est cet homme-là?

SCAPIN.

Ce n'est pas lui, monsieur; ce n'est pas lui.

falloit d'argent, a demandé d'abord dix mines pour dégager une *petite* terre, puis dix autres mines pour dégager une *petite* maison, puis encore dix autres mines pour acheter une *petite* esclave à sa femme, pour se procurer quelques *petits* meubles, et pour payer les frais de la noce. A chaque somme nouvelle, les deux vieillards font alternativement le même personnage qu'Argante fait ici tout seul : ils se récrient, ils accordent; ils s'emportent, ils accordent encore; enfin, chacun d'eux faisant une concession à mesure que l'autre exprime un refus, tous les articles passent, et le bonhomme Chrémès remet la somme entière à Géta.

1. *La sang.* C'est ainsi qu'on doit écrire, et l'on en voit la preuve dans le juron vulgaire, *par la sambleu.* Un peu plus haut, on a vu de même, *la ventre.* Il sembleroit que ce dût être *le sang, le ventre;* mais il y a ellipse : on juroit anciennement, *par la vertu du sang de Dieu, du ventre de Dieu :* on a retranché dans le discours les mots *vertu de*, et il est resté, *par la sang, par la ventre*, etc.

SYLVESTRE.

N'est-ce point quelqu'un de ses amis?

SCAPIN.

Non, monsieur: au contraire, c'est son ennemi capital.

SYLVESTRE.

Son ennemi capital?

SCAPIN.

Oui.

SYLVESTRE.

Ah! parbleu, j'en suis ravi. (A Argante.) Vous êtes ennemi, monsieur, de ce faquin d'Argante? Hé?

SCAPIN.

Oui, oui; je vous en réponds.

SYLVESTRE prend rudement la main d'Argante.

Touchez là. Touchez. Je vous donne ma parole, et vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les serments que je saurois faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.

SCAPIN.

Monsieur, les violences en ce pays ne sont guère souffertes.

SYLVESTRE.

Je me moque de tout, et je n'ai rien à perdre.

SCAPIN.

Il se tiendra sur ses gardes, assurément; et il a des parents, des amis et des domestiques, dont il se fera un secours contre votre ressentiment.

SYLVESTRE.

C'est ce que je demande, morbleu! c'est ce que je demande. (Il met l'épée à la main.) Ah, tête! ah, ventre! Que

ne le trouvé-je à cette heure avec tout son secours! Que ne paroît-il à mes yeux au milieu de trente personnes! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main! (Il se met en garde.) Comment! marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi! Allons, morbleu, tue! (Il pousse de tous les côtés, comme s'il y avoit plusieurs personnes devant lui.) Point de quartier. Donnons. Ferme. Poussons. Bon pied, bon œil. Ah! coquins! ah! canaille! vous en voulez par là! je vous en ferai tâter votre soûl. Soutenez, marauds, soutenez. Allons. A cette botte. A cette autre. (Il se tourne du côté d'Argante et de Scapin.) A celle-ci. A celle-là. Comment, vous reculez! Pied ferme, morbleu; pied ferme![1]

SCAPIN.

Eh! eh! eh! monsieur, nous n'en sommes pas.

SYLVESTRE.

Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à moi.

1. Le comédien Rosimond, dans *la Dupe amoureuse*, comédie jouée en 1670, un an avant *les Fourberies de Scapin*, a employé exactement le même moyen que Molière dans cette scène. Une suivante rusée, qui veut délivrer sa maîtresse d'un vieillard ridicule qui l'obsède, dit au valet Carrille :

Dis-moi, pourrois-tu bien faire le fier-à-bras?
Ne parler que de sang, de fer et de trépas?

CARRILLE.

Te moques-tu de moi? La chose est si facile!
Combien en voyons-nous d'exemples à la ville!
S'il ne faut que jurer un ventre, un têtebleu,
Laisse faire Carrille, et tu verras beau jeu;
Et si, pour mettre mieux à bout ton entreprise,
Tu crois qu'un ton gascon soit encore de mise,
Je puis facilement...

Marine répond que *cela ne nuira point*, donne quelques instructions à Carrille, et lui dit qu'il saura le reste à la maison. Carrille, habillé en capitan, revient, aborde le vieillard, et lui tient, pour l'effrayer, à peu près les mêmes discours que Sylvestre à Argante.

SCÈNE X.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN.

Hé bien! vous voyez combien de personnes tuées pour deux cents pistoles. Oh sus, je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE, *tout tremblant.*

Scapin.

SCAPIN.

Plaît-il?

ARGANTE.

Je me résous à donner les deux cents pistoles.

SCAPIN.

J'en suis ravi pour l'amour de vous.

ARGANTE.

Allons le trouver; je les ai sur moi.

SCAPIN.

Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour votre honneur, que vous paroissiez là, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes; et, de plus, je craindrois qu'en vous faisant connoître il n'allât s'aviser de vous demander davantage.

ARGANTE.

Oui; mais j'aurois été bien aise de voir comme je donne mon argent.

SCAPIN.

Est-ce que vous vous défiez de moi?

ARGANTE.

Non pas: mais...

SCAPIN.

Parbleu! monsieur, je suis un fourbe, ou je suis honnête homme; c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrois vous tromper, et que, dans tout ceci, j'ai d'autre intérêt que le vôtre et celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

ARGANTE.

Tiens donc.

SCAPIN.

Non, monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre.[1]

1. Ici nous retrouvons Plaute. Le fourbe Chrysale, dans *les Bacchis*, fait les mêmes difficultés que Scapin :

NICOBOLUS.

Cape hoc tibi aurum, Chrysale; i, fer filio...

CHRYSALUS.

Non equidem adcipiam; proin tu quæras, qui ferat.
Nolo ego mihi credi.

NICOBOLUS.

Cape vero, odiose facis.

CHRYSALUS.

Non equidem capiam.

NICOBOLUS.

At quæso.

CHRYSALUS.

Dico, ut res se habet.

NICOBOLUS.

Morare.

CHRYSALUS.

Nolo, inquam, aurum concredi mihi.
Vel da aliquem, qui me servet.

NICOBOLUS.

Ohe, odiose facis.

CHRYSALUS.

Cedo, si necesse 'st.

NICOBOLUS.

Cura hoc : jam ego huc revenero.

CHRYSALUS.

Curatum 'st.

« Nicobule. Tiens, Chrysale, porte cet or à mon fils.

ARGANTE.

Mon Dieu! tiens.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sait-on si je ne veux point vous attraper votre argent?

ARGANTE.

Tiens, te dis-je; ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

SCAPIN.

Laissez-moi faire; il n'a pas affaire à un sot.

ARGANTE.

Je vais t'attendre chez moi.

SCAPIN.

Je ne manquerai pas d'y aller. (Seul.) Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah! ma foi, le voici. Il semble que le ciel, l'un après l'autre, les amène dans mes filets.

« Chrysale. Non, charge un autre de cette commission; je ne veux pas de ta confiance.

« Nicobule. Prends donc, tu me déplais.

« Chrysale. Non, je ne le recevrai pas.

« Nicobule. Je t'en prie.

« Chrysale. Je te le dis tout net.

« Nicobule. Tu perds le temps.

« Chrysale. Non, te dis-je; ne me confie pas cet or, ou fais-moi accompagner pour qu'on me garde à vue.

« Nicobule. Oh! tu m'impatientes.

« Chrysale. Eh! bien, donne donc, puisqu'il faut absolument.

« Nicobule. Dépêche-toi; je serai bientôt de retour. (Il s'en va.)

« Chrysale. Ton affaire est faite. »

SCÈNE XI.

GÉRONTE, SCAPIN.

SCAPIN, faisant semblant de ne point voir Géronte.

O ciel! ô disgrâce imprévue! ô misérable père! Pauvre Géronte, que feras-tu?

GÉRONTE, à part.

Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé?

SCAPIN.

N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Géronte?

GÉRONTE.

Qu'y a-t-il, Scapin?

SCAPIN, courant sur le théâtre sans vouloir entendre ni voir Géronte.

Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune?

GÉRONTE, arrêtant Scapin.

Qu'est-ce que c'est donc?

SCAPIN.

En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GÉRONTE.

Me voici.

SCAPIN.

Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

GÉRONTE, arrêtant Scapin.

Holà! Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?

SCAPIN.

Ah! monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.[1]

1. On trouve ce jeu de scène dans un grand nombre de pièces de l'ancien

GÉRONTE.

Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a?

SCAPIN.

Monsieur...

GÉRONTE.

Quoi?

SCAPIN.

Monsieur, votre fils...

GÉRONTE.

Hé bien! mon fils...

SCAPIN.

Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

GÉRONTE.

Et quelle?

SCAPIN.

Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos; et cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellents qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

théâtre. Molière l'a employé dans *l'Amour médecin*, dans *Pourceaugnac*, et dans *le Malade imaginaire*. Comparez une comédie italienne, l'*Emilia*, de Grotto (acte I, scène v), et une pièce françoise de Larivey, intitulée *la Constance* (acte IV, scène v).

GÉRONTE.

Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela? *

SCAPIN.

Attendez, monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer, et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que si vous ne lui envoyez par moi, tout à l'heure, cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.

GÉRONTE.

Comment, diantre! cinq cents écus!

SCAPIN.

Oui; monsieur; et, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GÉRONTE.

Ah! le pendard de Turc! m'assassiner de la façon!

SCAPIN.

C'est à vous, monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Il ne songeoit pas à ce qui est arrivé.

GÉRONTE.

Va-t'en, Scapin, va-t'en vite dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

SCAPIN.

La justice en pleine mer! Vous moquez-vous des gens?

* VAR. *Qu'y a-t-il de si affligeant en tout cela?* (1682.

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

GÉRONTE.

Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

SCAPIN.

Quoi, monsieur?

GÉRONTE.

Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mets à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN.

Hé! monsieur, songez-vous à ce que vous dites? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils?

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère?

SCAPIN.

Il ne devinoit pas ce malheur. Songez, monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GÉRONTE.

Tu dis qu'il demande...

SCAPIN.

Cinq cents écus.

GÉRONTE.

Cinq cents écus! N'a-t-il point de conscience?

SCAPIN.

Vraiment oui, de la conscience à un Turc!

GÉRONTE.

Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus?

SCAPIN.

Oui, monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.

GÉRONTE.

Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval?

SCAPIN.

Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

GÉRONTE.

Mais que diable alloit-il faire à cette galère?

SCAPIN.

Il est vrai. Mais quoi! on ne prévoyoit pas les choses. De grâce, monsieur, dépêchez!

GÉRONTE.

Tiens, voilà la clef de mon armoire.

SCAPIN.

Bon.

GÉRONTE.

Tu l'ouvriras.

SCAPIN.

Fort bien.

GÉRONTE.

Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux fripiers, pour aller racheter mon fils.

SCAPIN, en lui rendant la clef.

Eh! monsieur, rêvez-vous? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites; et, de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

GÉRONTE.

Mais que diable alloit-il faire à cette galère?

SCAPIN.

Oh! que de paroles perdues! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas! mon pauvre maître! peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle on t'emmène esclave en Alger. Mais le ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu; et que, si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

GÉRONTE.

Attends, Scapin, je m'en vais querir cette somme.

SCAPIN.

Dépêchez donc vite, monsieur; je tremble que l'heure ne sonne.

GÉRONTE.

N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis?

SCAPIN.

Non. Cinq cents écus.

GÉRONTE.

Cinq cents écus!

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire à cette galère?

SCAPIN.

Vous avez raison; mais hâtez-vous.

GÉRONTE.

N'y avoit-il point d'autre promenade?

SCAPIN.

Cela est vrai. Mais faites promptement.

GÉRONTE.

Ah! maudite galère!

SCAPIN, à part.

Cette galère lui tient au cœur.

GÉRONTE.

Tiens, Scapin, je ne me souvenois pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, et je ne croyois pas qu'elle dût m'être si tôt ravie. (Il lui présente sa bourse, qu'il ne laisse pourtant pas aller; et dans ses transports il fait aller son bras de côté et d'autre, et Scapin le sien pour avoir la bourse.) Tiens, va-t'en racheter mon fils.

SCAPIN.

Oui, monsieur.

GÉRONTE.

Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Un infâme.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Un homme sans foi, un voleur.

SCAPIN.

Laissez-moi faire.

GÉRONTE.

Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.

SCAPIN.

Fort bien.

GÉRONTE.

Et que, si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE remet la bourse dans sa poche, et s'en va.

Va, va vite requérir mon fils.

SCAPIN, allant après Géronte.

Holà, monsieur.

GÉRONTE.

Quoi?

SCAPIN.

Où est donc cet argent?

GÉRONTE.

Ne te l'ai-je pas donné?

SCAPIN.

Non, vraiment; vous l'avez remis dans votre poche.

GÉRONTE.

Ah! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

SCAPIN.

Je le vois bien.

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galère! Ah! maudite galère! traître de Turc à tous les diables!

SCAPIN, seul.

Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache;

mais il n'est pas quitte envers moi; et je veux qu'il me paye en une autre monnoie l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils.[1]

SCÈNE XII.

OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

Hé bien! Scapin, as-tu réussi pour moi dans ton entreprise?

LÉANDRE.

As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est?

SCAPIN, à Octave.

Voilà deux cents pistoles que j'ai tirées de votre père.

OCTAVE.

Ah! que tu me donnes de joie!

SCAPIN, à Léandre.

Pour vous, je n'ai pu faire rien.

LÉANDRE veut s'en aller.

Il faut donc que j'aille mourir: et je n'ai que faire de vivre, si Zerbinette m'est ôtée.

1. Voyez, dans la Notice préliminaire, la scène du *Pédant joué*, qui a servi de modèle à celle-ci. La différence la plus considérable qu'on remarquera entre elles, c'est que Cyrano de Bergerac met une galère turque, armée en course, dans le bassin de la Seine, entre le Pont-Neuf et la tour de Nesle; tandis que Molière fait arriver l'aventure à Naples, sur une côte qui étoit particulièrement exposée aux insultes des corsaires barbaresques. Ajoutons, avec M. Chasles, que la prise de Candie par les Turcs, malgré le secours amené de France aux Vénitiens par MM. de Beaufort et de Navailles, venoit d'avoir lieu, après un siége de huit années, le 16 septembre 1669, et que cet événement donnoit sans doute un nouvel intérêt aux récits d'enlèvements, de coups de main et de tragiques catastrophes dont la Méditerranée étoit le théâtre.

SCAPIN.

Holà! holà! tout doucement. Comme diantre vous allez vite!

LÉANDRE *se retourne.*

Que veux-tu que je devienne?[1]

SCAPIN.

Allez, j'ai votre affaire ici.

LÉANDRE *revient.*

Ah! tu me redonnes la vie.

SCAPIN.

Mais à condition que vous me permettrez, à moi, une petite vengeance contre votre père, pour le tour qu'il m'a fait.

LÉANDRE.

Tout ce que tu voudras.

SCAPIN.

Vous me le promettez devant témoin.

LÉANDRE.

Oui.

SCAPIN.

Tenez, voilà cinq cents écus.

LÉANDRE.

Allons-en promptement acheter celle que j'adore.

1. Pourquoi Scapin fait-il cette peur à Léandre? Sans doute pour le préparer à une joie plus vive, et le disposer d'autant mieux à lui accorder certaine permission qu'il va lui demander. (Auger.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZERBINETTE, HYACINTE, SCAPIN, SYLVESTRE.

SYLVESTRE.

Oui, vos amants ont arrêté entre eux que vous fussiez ensemble; et nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HYACINTE, à Zerbinette.

Un tel ordre n'a rien qui ne me soit fort agréable. Je reçois avec joie une compagne de la sorte; et il ne tiendra pas à moi que l'amitié qui est entre les personnes que nous aimons ne se répande entre nous deux.

ZERBINETTE.

J'accepte la proposition, et ne suis point personne à reculer lorsqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN.

Et lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque?

ZERBINETTE.

Pour l'amour, c'est une autre chose; on y court un peu plus de risque, et je n'y suis pas si hardie.

SCAPIN.

Vous l'êtes, que je crois, contre mon maître mainte-

nant; et ce qu'il vient de faire pour vous doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion.

ZERBINETTE.

Je ne m'y fie encore que de la bonne sorte; et ce n'est pas assez pour m'assurer[1] entièrement, que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, et sans cesse je ris; mais, tout en riant, je suis sérieuse sur de certains chapitres; et ton maître s'abusera, s'il croit qu'il lui suffise de m'avoir achetée, pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre chose que de l'argent; et, pour répondre à son amour de la manière qu'il souhaite, il me faut un don de sa foi, qui soit assaisonné de certaines cérémonies qu'on trouve nécessaires.

SCAPIN.

C'est là aussi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien et en tout honneur; et je n'aurois pas été homme à me mêler de cette affaire, s'il avoit une autre pensée.

ZERBINETTE.

C'est ce que je veux croire, puisque vous me le dites; mais, du côté du père, j'y prévois des empêchements.

SCAPIN.

Nous trouverons moyen d'accommoder les choses.

HYACINTE, à Zerbinette.

La ressemblance de nos destins doit contribuer encore à faire naître notre amitié; et nous nous voyons toutes deux dans les mêmes alarmes, toutes deux exposées à la même infortune.

ZERBINETTE.

Vous avez cet avantage au moins, que vous savez de

1. *Assurer* s'employoit souvent autrefois comme aujourd'hui *rassurer*, dans le sens de donner de la confiance, de la sécurité.

qui vous êtes née, et que l'appui de vos parents, que vous pouvez faire connoître, est capable d'ajuster tout, peut assurer votre bonheur, et faire donner un consentement au mariage qu'on trouve fait. Mais, pour moi, je ne rencontre aucun secours dans ce que je puis être; et l'on me voit dans un état qui n'adoucira pas les volontés d'un père qui ne regarde que le bien.

HYACINTE.

Mais aussi avez-vous cet avantage, que l'on ne tente point, par un autre parti, celui que vous aimez.

ZERBINETTE.

Le changement du cœur d'un amant n'est pas ce qu'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête; et ce que je vois de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la puissance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne sert de rien.

HYACINTE.

Hélas! pourquoi faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées? La douce chose que d'aimer, lorsque l'on ne voit point d'obstacles à ces aimables chaînes dont deux cœurs se lient ensemble!

SCAPIN.

Vous vous moquez; la tranquillité en amour est un calme désagréable. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux; il faut du haut et du bas dans la vie; et les difficultés qui se mêlent aux choses réveillent les ardeurs, augmentent les plaisirs.

ZERBINETTE.

Mon Dieu! Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui est si plaisant, du stratagème dont tu t'es avisé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu sais

qu'on ne perd point sa peine lorsqu'on me fait un conte, et que je le paye assez bien, par la joie qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN.

Voilà Sylvestre, qui s'en acquittera aussi bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaisir.

SYLVESTRE.

Pourquoi, de gaieté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires?

SCAPIN.

Je me plais à tenter des entreprises hasardeuses.

SYLVESTRE.

Je te l'ai déjà dit, tu quitterois le dessein que tu as, si tu m'en voulois croire.

SCAPIN.

Oui; mais c'est moi que j'en croirai.

SYLVESTRE.

A quoi diable te vas-tu amuser?

SCAPIN.

De quoi diable te mets-tu en peine?

SYLVESTRE.

C'est que je vois que, sans nécessité, tu vas courir risque de t'attirer une venue de coups de bâton.[1]

SCAPIN.

Hé bien! c'est aux dépens de mon dos, et non pas du tien.

1. *Venue*, dans le sens de *récolte*, *bonne récolte*, parce que le grain de l'année est bien venu. Nicot, au mot *Venir*, donne pour exemple : « Grande *venue* de brebis et abondante, *bonus proventus*. » (F. Génin.)

SYLVESTRE.

Il est vrai que tu es maître de tes épaules, et tu en disposeras comme il te plaira.

SCAPIN.

Ces sortes de périls ne m'ont jamais arrêté; et je hais ces cœurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre.

ZERBINETTE, à Scapin.

Nous aurons besoin de tes soins.

SCAPIN.

Allez. Je vous irai bientôt rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moi-même, et de découvrir des secrets qu'il étoit bon qu'on ne sût pas.

SCÈNE II.

GÉRONTE, SCAPIN.

GÉRONTE.

Hé bien! Scapin, comment va l'affaire de mon fils?

SCAPIN.

Votre fils, monsieur, est en lieu de sûreté; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, et je voudrois, pour beaucoup, que vous fussiez dans votre logis.

GÉRONTE.

Comment donc?

SCAPIN.

A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GÉRONTE.

Moi?

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Et qui?

SCAPIN.

Le frère de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa sœur est ce qui pousse le plus fort à faire rompre leur mariage; et, dans cette pensée, il a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous, et vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés, et demandent de vos nouvelles. J'ai vu même, deçà et delà, des soldats de sa compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, et occupent par pelotons toutes les avenues de votre maison : de sorte que vous ne sauriez aller chez vous, vous ne sauriez faire un pas, ni à droit, ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GÉRONTE.

Que ferai-je, mon pauvre Scapin?

SCAPIN.

Je ne sais pas, monsieur; et voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à la tête, et… Attendez. (Scapin se retourne et fait semblant d'aller voir au fond du théâtre s'il n'y a personne.)

GÉRONTE, en tremblant.

Hé?

SCAPIN, revenant.

Non, non, non, ce n'est rien.

GÉRONTE.

Ne saurois-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine?

SCAPIN.

J'en imagine bien un : mais je courrois risque, moi, de me faire assommer.

GÉRONTE.

Hé! Scapin, montre-toi serviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN.

Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous qui ne sauroit souffrir que je vous laisse sans secours.

GÉRONTE.

Tu en seras récompensé, je t'assure; et je te promets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu usé.

SCAPIN.

Attendez. Voici une affaire que je me suis trouvée fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac, et que...

GÉRONTE, croyant voir quelqu'un.

Ah!

SCAPIN.

Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là dedans, et que vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos comme un paquet de quelque chose, et je vous porterai ainsi au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, et envoyer querir main forte contre la violence.

GÉRONTE.

L'invention est bonne.

SCAPIN.

La meilleure du monde. Vous allez voir. (A part.) Tu me payeras l'imposture.

GÉRONTE.

Hé?

SCAPIN.

Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond ; et surtout prenez garde de ne vous point montrer et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GÉRONTE.

Laisse-moi faire, je saurai me tenir...

SCAPIN.

Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche. (En contrefaisant sa voix.) « Quoi! jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cé Géronte, et quelqu'un, par charité, né m'enseignera pas où il est! » (A Géronte avec sa voix ordinaire.) Ne branlez pas. (Reprenant son ton contrefait.) « Cadédis, jé lé trouberai, sé cachât-il au centre dé la terre. » (A Géronte avec son ton naturel.) Ne vous montrez pas. (Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui.) « Oh! l'homme au sac. » Monsieur. « Jé té vaille un louis, et m'enseigne où put être Géronte. » Vous cherchez le seigneur Géronte? « Oui, mordi, jé lé cherche. » Et pour quelle affaire, monsieur? « Pour quelle affaire? » Oui. « Jé beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups de vaton. » Oh! monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. « Qui? cé fat dé Géronte, cé maraud, cé velitre? » Le seigneur Géronte, monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni belître; et vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. « Comment, tu mé traites, à moi, avec cette hautur? » Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. « Est-ce que tu es des amis dé cé Géronte? » Oui, monsieur, j'en suis. « Ah! cadédis, tu es de ses amis : à la vonne hure. » (Il

donne plusieurs coups de baton sur le sac.) « Tiens, boilà cé que jé té baille pour lui. » (Il crie comme s'il recevoit les coups de bâton.) Ah, ah, ah, ah, monsieur. Ah, ah, monsieur, tout beau. Ah, doucement. Ah, ah, ah. « Va, porte-lui cela dé ma part. Adiusias. » Ah. Diable soit le Gascon! Ah. (En se plaignant et remuant le dos, comme s'il avoit reçu les coups de bâton.)

GÉRONTE, mettant la tête hors du sac.

Ah! Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN.

Ah! monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable.

GÉRONTE.

Comment! c'est sur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN.

Nenni, monsieur, c'étoit sur mon dos qu'il frappoit.

GÉRONTE.

Que veux-tu dire? J'ai bien senti les coups, et les sens bien encore.

SCAPIN.

Non, vous dis-je; ce n'est que le bout du bâton qui a été jusque sur vos épaules.

GÉRONTE.

Tu devois donc te retirer un peu plus loin, pour m'épargner...

SCAPIN lui remet la tête dans le sac.

Prenez garde; en voici un autre qui a la mine d'un étranger. (Cet endroit est de même que celui du Gascon, pour le changement de langage et le jeu de théâtre.) « Parti! moi courir comme une Basque, et moi ne pouvre point troufair de tout le jour sti tiable de Gironte. » Cachez-vous bien. « Dites-moi un peu, fous, monsir l'homme, s'il ve plaît, fous safoir point où l'est sti Gironte que moi cherchair? » Non, mon-

sieur, je ne sais point où est Géronte. « Dites-moi-le, vous, frenchemente; moi li fouloir pas grande chose à lui. L'est seulemente pour ly donnair un petite régale sur le dos d'un douzaine de coups de bâtonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers de son poitrine. » Je vous assure, monsieur, que je ne sais pas où il est. « Il me semble que ji foi remuair quelque chose dans sti sac. » Pardonnez-moi, monsieur. « Ly est assurément quelque histoire là-tetans. » Point du tout, monsieur. « Moi l'avoir enfie de tonner ain coup d'épée dans ste sac. » Ah! monsieur, gardez-vous-en bien. « Montre-le-moi un peu, fous, ce que c'être là. » Tout beau, monsieur. « Quement, tout beau! » Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. « Et moi, je le fouloir foir, moi. » Vous ne le verrez point. « Ahi! que de badinemente. » Ce sont hardes qui m'appartiennent. « Montre-moi, fous, te dis-je. » Je n'en ferai rien. « Toi ne faire rien? » Non. « Moi pailler de ste bâtonne dessus les épaules de toi. » Je me moque de cela. « Ah! toi faire le trôle! » (Il donne des coups de bâton sur le sac, et crie comme s'il les recevoit.) Ahi, ahi, ahi. Ah, monsieur, ah, ah, ah, ah. « Jusqu'au refoir : l'être là un petit leçon pour li apprendre à toi à parler insolentemente. » Ah. Peste soit du baragouineux! Ah.

GÉRONTE, sortant sa tête du sac.

Ah! je suis roué.

SCAPIN.

Ah! je suis mort.

GÉRONTE.

Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos?

SCAPIN, lui remettant la tête dans le sac.

Prenez garde; voici une demi-douzaine de soldats tout ensemble. (Il contrefait plusieurs personnes ensemble.) « Allons,

tâchons à trouver ce Géronte, cherchons partout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous? Tournons par là. Non, par ici. A gauche. A droit. Nenni. Si fait. » (A Géronte, avec sa voix ordinaire.) Cachez-vous bien. « Ah! camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître. » Hé! messieurs, ne me maltraitez point. « Allons, dis-nous où il est. Parle. Hâte-toi. Expédions. Dépêche vite. Tôt. » Hé! messieurs, doucement. (Géronte met doucement la tête hors du sac, et aperçoit la fourberie de Scapin.) « Si tu ne nous fais trouver ton maître tout à l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toi une ondée de coups de bâton. » J'aime mieux souffrir toute chose que de vous découvrir mon maître. « Nous allons t'assommer. » Faites tout ce qu'il vous plaira. « Tu as envie d'être battu? » Je ne trahirai point mon maître.* « Ah! tu veux en tâter? Voilà... » Oh! (Comme il est près de frapper, Géronte sort du sac, et Scapin s'enfuit.)

GÉRONTE, seul.

Ah! infâme! ah! traître! ah! scélérat! C'est ainsi que tu m'assassines?[1]

SCÈNE III.

ZERBINETTE, GÉRONTE.

ZERBINETTE, riant, sans voir Géronte.

Ah, ah. Je veux prendre un peu l'air.

* Ces mots : *Je ne trahirai point mon maître*, sont omis dans l'édition de 1682.

1. Voyez la Notice préliminaire sur l'origine de cette scène que, dès le temps de Molière, Tabarin passoit pour avoir inspirée.

GÉRONTE, *à part, sans voir Zerbinette.*

Tu me le payeras, je te jure.

ZERBINETTE, *sans voir Géronte.*

Ah, ah, ah, ah! La plaisante histoire! et la bonne dupe que ce vieillard!

GÉRONTE.

Il n'y a rien de plaisant à cela; et vous n'avez que faire d'en rire.

ZERBINETTE.

Quoi? Que voulez-vous dire, monsieur?

GÉRONTE.

Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

ZERBINETTE.

De vous?

GÉRONTE.

Oui.

ZERBINETTE.

Comment! qui songe à se moquer de vous?

GÉRONTE.

Pourquoi venez-vous ici me rire au nez?

ZERBINETTE.

Cela ne vous regarde point, et je ris toute seule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sais pas si c'est parce que je suis intéressée dans la chose; mais je n'ai jamais trouvé rien de si drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à son père, pour en attraper de l'argent.

GÉRONTE.

Par un fils à son père, pour en attraper de l'argent?

ZERBINETTE.

Oui. Pour peu que vous me pressiez, vous me trou-

verez assez disposée à vous dire l'affaire; et j'ai une démangeaison naturelle à faire part des contes que je sais.

GÉRONTE.

Je vous prie de me dire cette histoire.

ZERBINETTE.

Je le veux bien. Je ne risquerai pas grand' chose à vous la dire, et c'est une aventure qui n'est pas pour être longtemps secrète. La destinée a voulu que je me trouvasse parmi une bande de ces personnes qu'on appelle Égyptiens, et qui, rôdant de province en province, se mêlent de dire la bonne fortune, et quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit et conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attache à mes pas; et le voilà d'abord comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'à parler, et qu'au moindre mot qu'ils nous disent, leurs affaires sont faites; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ses premières pensées. Il fit connoître sa passion aux gens qui me tenoient, et il les trouva disposés à me laisser à lui, moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire étoit que mon amant se trouvoit dans l'état où l'on voit très-souvent la plupart des fils de famille, c'est-à-dire qu'il étoit un peu dénué d'argent. Il a un père qui, quoique riche, est un avaricieux fieffé, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me saurois-je souvenir de son nom? Haïe. Aidez-moi un peu. Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette ville qui soit connu pour être avare au dernier point?

GÉRONTE.

Non.

ZERBINETTE.

Il y a à son nom du ron... ronte... Or... Oronte...

Non. Gé... Géronte. Oui, Géronte, justement; voilà mon vilain, je l'ai trouvé : c'est ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville; et mon amant m'alloit perdre, faute d'argent, si, pour en tirer de son père, il n'avoit trouvé du secours dans l'industrie d'un serviteur qu'il a. Pour le nom du serviteur, je le sais à merveille. Il s'appelle Scapin; c'est un homme incomparable, et il mérite toutes les louanges qu'on peut donner.

GÉRONTE, à part.

Ah! coquin que tu es!

ZERBINETTE.

Voici le stratagème dont il s'est servi pour attraper sa dupe. Ah, ah, ah, ah. Je ne saurois m'en souvenir, que je ne rie de tout mon cœur. Ah, ah, ah. Il est allé trouver ce chien d'avare... ah, ah, ah; et lui a dit qu'en se promenant sur le port avec son fils, hi, hi, ils avoient vu une galère turque, où on les avoit invités d'entrer; qu'un jeune Turc leur y avoit donné la collation. Ah. Que, tandis qu'ils mangeoient, on avoit mis la galère en mer, et que le Turc l'avoit renvoyé lui seul à terre dans un esquif, avec ordre de dire au père de son maître qu'il emmenoit son fils en Alger, s'il ne lui envoyoit tout à l'heure cinq cents écus. Ah, ah, ah. Voilà mon ladre, mon vilain dans de furieuses angoisses; et la tendresse qu'il a pour son fils fait un combat étrange avec son avarice. Cinq cents écus qu'on lui demande sont justement cinq cents coups de poignard qu'on lui donne. Ah, ah, ah. Il ne peut se résoudre à tirer cette somme de ses entrailles; et la peine qu'il souffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir son fils. Ah, ah, ah. Il veut envoyer la justice en mer après la galère du Turc. Ah, ah, ah. Il sollicite son

valet de s'aller offrir à tenir la place de son fils, jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah, ah, ah. Il abandonne, pour faire les cinq cents écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah, ah, ah. Le valet lui fait comprendre à tous coups l'impertinence de ses propositions; et chaque réflexion est douloureusement accompagnée d'un : Mais que diable alloit-il faire à cette galère? Ah! maudite galère! Traître de Turc! Enfin, après plusieurs détours, après avoir longtemps gémi et soupiré... Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites-vous?

GÉRONTE.

Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une malavisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de famille; et que le valet est un scélérat, qui sera par Géronte envoyé au gibet avant qu'il soit demain.[1]

1. Cette scène n'est pas imitée du *Pédant joué* au même degré que celle de la galère turque; mais on ne peut s'empêcher de reconnoître que Molière en a emprunté l'idée à Cyrano. Genevote, aimée du pédant Granger qu'elle déteste, vient le trouver (acte III, scène II), pour qu'il rie avec elle d'une aventure arrivée, il n'y a pas plus de deux heures, au plus ridicule personnage de Paris; et là-dessus elle lui raconte à lui-même comment on lui a escroqué de l'argent, en lui faisant accroire que son fils avoit été pris et mis à rançon par un Turc. Elle s'interrompt plusieurs fois dans son récit pour dire au pédant : « Mais vous ne riez pas. » Voilà, sans doute, qui ressemble beaucoup à la scène de Molière; celle-ci diffère toutefois de la scène de Bergerac en un point fort essentiel, et qui met une grande distance entre elles deux : Genevote sait que Granger est le héros, c'est-à-dire la dupe de l'aventure, et Zerbinette ignore qui est Géronte. (AUGER.)

SCÈNE IV.

ZERBINETTE, SYLVESTRE.

SYLVESTRE.

Où est-ce donc que vous vous échappez? Savez-vous bien que vous venez de parler là au père de votre amant?

ZERBINETTE.

Je viens de m'en douter, et je me suis adressée à lui-même sans y penser, pour lui conter son histoire.

SYLVESTRE.

Comment, son histoire?

ZERBINETTE.

Oui. J'étois toute remplie du conte, et je brûlois de le redire. Mais qu'importe? Tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choses, pour nous, en puissent être ni pis ni mieux.

SYLVESTRE.

Vous aviez grande envie de babiller; et c'est avoir bien de la langue que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires.

ZERBINETTE.

N'auroit-il pas appris cela de quelque autre?

SCÈNE V.

ARGANTE, ZERBINETTE, SYLVESTRE.

ARGANTE, derrière le théâtre.

Holà! Sylvestre.

SYLVESTRE, à Zerbinette.

Rentrez dans la maison. Voilà mon maître qui m'appelle.

SCÈNE VI.

ARGANTE, SYLVESTRE.

ARGANTE.

Vous vous êtes donc accordés, coquin, vous vous êtes accordés, Scapin, vous et mon fils, pour me fourber; et vous croyez que je l'endure?

SYLVESTRE.

Ma foi, monsieur, si Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains, et vous assure que je n'y trempe en aucune façon.

ARGANTE.

Nous verrons cette affaire, pendard, nous verrons cette affaire; et je ne prétends pas qu'on me fasse passer la plume par le bec.[1]

SCÈNE VII.

GÉRONTE, ARGANTE, SYLVESTRE.

GÉRONTE.

Ah! seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrâce.

ARGANTE.

Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

GÉRONTE.

Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cents écus.

1. *Faire passer à quelqu'un la plume par le bec*, l'attraper, le traiter comme un oison.

Pour empêcher les oisons de traverser les haies et d'entrer dans les jardins qu'elles entourent, on passe une plume par les deux ouvertures qui sont à la partie supérieure de leur bec. De là vient le proverbe *passer la plume par le bec*. De là vient aussi l'expression d'*oison bridé*. (AUGER.)

ARGANTE.

Le même pendard de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cents pistoles.

GÉRONTE.

Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cents écus; il m'a traité d'une manière que j'ai honte de dire. Mais il me la payera.

ARGANTE.

Je veux qu'il me fasse raison de la pièce qu'il m'a jouée.

GÉRONTE.

Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

SYLVESTRE, à part.

Plaise au ciel que, dans tout ceci, je n'aie point ma part!

GÉRONTE.

Mais ce n'est pas encore tout, seigneur Argante; et un malheur nous est toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjouissois aujourd'hui de l'espérance d'avoir ma fille, dont je faisois toute ma consolation; et je viens d'apprendre de mon homme qu'elle est partie il y a longtemps de Tarente, et qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau où elle s'embarqua.

ARGANTE.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, et ne vous être pas donné la joie de l'avoir avec vous?

GÉRONTE.

J'ai eu mes raisons pour cela; et des intérêts de famille m'ont obligé jusques ici à tenir fort secret ce second mariage. Mais que vois-je?

SCÈNE VIII.

ARGANTE, GÉRONTE, NÉRINE, SYLVESTRE.

GÉRONTE.

Ah ! te voilà, nourrice?

NÉRINE, *se jetant aux genoux de Géronte.*

Ah ! seigneur Pandolphe, que...

GÉRONTE.

Appelle-moi Géronte, et ne te sers plus de ce nom. Les raisons ont cessé qui m'avoient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

NÉRINE.

Las ! que ce changement de nom nous a causé de troubles et d'inquiétudes dans les soins que nous avons pris de vous venir chercher ici !

GÉRONTE.

Où est ma fille, et sa mère?

NÉRINE.

Votre fille, monsieur, n'est pas loin d'ici; mais, avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me suis trouvée avec elle.

GÉRONTE.

Ma fille mariée?

NÉRINE.

Oui, monsieur.

GÉRONTE.

Et avec qui?

NÉRINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain seigneur Argante.

GÉRONTE.

O ciel !

ARGANTE.

Quelle rencontre !

GÉRONTE.

Mène-nous, mène-nous promptement où elle est.

NÉRINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GÉRONTE.

Passe devant. Suivez-moi, suivez-moi, seigneur Argante.

SYLVESTRE, seul.

Voilà une aventure qui est tout à fait surprenante.[1]

SCÈNE IX.

SCAPIN, SYLVESTRE.

SCAPIN.

Hé bien ! Sylvestre, que font nos gens?

SYLVESTRE.

J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Notre Hyacinte s'est trouvée la fille du seigneur Géronte; et le hasard a fait ce que la prudence des pères avoit délibéré. L'autre avis, c'est que les deux vieillards font contre toi des menaces épouvantables, et surtout le seigneur Géronte.

SCAPIN.

Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal; et ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos têtes.

1. Molière emprunte à Térence ce dénouement, comme il lui avoit emprunté tout le fond de sa pièce. Cette scène est en partie traduite de la dernière scène du *Phormion*.

SYLVESTRE.

Prends garde à toi. Les fils se pourroient bien raccommoder avec les pères, et toi demeurer dans la nasse.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, je trouverai moyen d'apaiser leur courroux, et...

SYLVESTRE.

Retire-toi, les voilà qui sortent.

SCÈNE X.

GÉRONTE, ARGANTE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SYLVESTRE.

GÉRONTE.

Allons, ma fille, venez chez moi. Ma joie auroit été parfaite, si j'y avois pu voir votre mère avec vous.

ARGANTE.

Voici Octave tout à propos.

SCÈNE XI.

ARGANTE, GÉRONTE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SYLVESTRE.

ARGANTE.

Venez, mon fils, venez vous réjouir avec nous de l'heureuse aventure de votre mariage. Le ciel...

OCTAVE.

Non, mon père, toutes vos propositions de mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, et l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE.

Oui. Mais tu ne sais pas...

OCTAVE.

Je sais tout ce qu'il faut savoir.

ARGANTE.

Je te veux dire que la fille du seigneur Géronte...

OCTAVE.

La fille du seigneur Géronte ne me sera jamais de rien.

GÉRONTE.

C'est elle...

OCTAVE, à Géronte.

Non, monsieur; je vous demande pardon; mes résolutions sont prises.

SYLVESTRE, à Octave.

Écoutez...

OCTAVE.

Non. Tais-toi. Je n'écoute rien.

ARGANTE, à Octave.

Ta femme...

OCTAVE.

Non, vous dis-je, mon père; je mourrai plutôt que de quitter mon aimable Hyacinte. (Traversant le théâtre pour se mettre à côté d'Hyacinte.) Oui. Vous avez beau faire; la voilà, celle à qui ma foi est engagée. Je l'aimerai toute ma vie, et je ne veux point d'autre femme.

ARGANTE.

Hé bien! c'est elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi, qui suit toujours sa pointe!

HYACINTE, montrant Géronte.

Oui, Octave, voilà mon père que j'ai trouvé; et nous nous voyons hors de peine.

GÉRONTE.

Allons chez moi; nous serons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HYACINTE, *montrant Zerbinette.*

Ah! mon père, je vous demande, par grâce, que je ne sois point séparée de l'aimable personne que vous voyez. Elle a un mérite qui vous fera concevoir de l'estime pour elle, quand il sera connu de vous.

GÉRONTE.

Tu veux que je tienne chez moi une personne qui est aimée de ton frère, et qui m'a dit tantôt au nez mille sottises de moi-même!

ZERBINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurois pas parlé de la sorte, si j'avois su que c'étoit vous; et je ne vous connoissois que de réputation.

GÉRONTE.

Comment! que de réputation?

HYACINTE.

Mon père, la passion que mon frère a pour elle n'a rien de criminel, et je réponds de sa vertu.

GÉRONTE.

Voilà qui est fort bien. Ne voudroit-on point que je mariasse mon fils avec elle? Une fille inconnue, qui fait le métier de coureuse!

SCÈNE XII.

ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE,
OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE,
SYLVESTRE.

LÉANDRE.

Mon père, ne vous plaignez point que j'aime une inconnue, sans naissance et sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée viennent de me découvrir qu'elle est de cette

ville, et d'honnête famille; que ce sont eux qui l'y ont dérobée à l'âge de quatre ans : et voici un bracelet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parents.

ARGANTE.

Hélas! à voir ce bracelet, c'est ma fille que je perdis à l'âge que vous dites.

GÉRONTE.

Votre fille?

ARGANTE.

Oui, ce l'est; et j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré. [Ma chère fille!...]*

HYACINTE.

O ciel! que d'aventures extraordinaires!

SCÈNE XIII.

ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SYLVESTRE, CARLE.

CARLE.

Ah! messieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

GÉRONTE.

Quoi?

CARLE.

Le pauvre Scapin...

GÉRONTE.

C'est un coquin que je veux faire pendre.

CARLE.

Hélas! monsieur, vous ne serez pas en peine de cela. En passant contre un bâtiment, il lui est tombé sur la tête

* Ces mots : *Ma chère fille*, ne sont que dans l'édition de 1682.

un marteau de tailleur de pierre, qui lui a brisé l'os et découvert toute la cervelle. Il se meurt, et il a prié qu'on l'apportât ici, pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE.

Où est-il?

CARLE.

Le voilà.

SCÈNE XIV.

ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SCAPIN, SYLVESTRE, CARLE.

SCAPIN, apporté par deux hommes, et la tête entourée de linges, comme s'il avoit été bien blessé.

Ahi, ahi, messieurs, vous me voyez... ahi, vous me voyez dans un étrange état. Ahi. Je n'ai pas voulu mourir sans venir demander pardon à toutes les personnes que je puis avoir offensées. Ahi. Oui, messieurs, avant que de rendre le dernier soupir, je vous conjure de tout mon cœur de vouloir me pardonner tout ce que je puis avoir fait, et principalement le seigneur Argante et le seigneur Géronte. Ahi.

ARGANTE.

Pour moi, je te pardonne; va, meurs en repos.

SCAPIN, à Géronte.

C'est vous, monsieur, que j'ai le plus offensé par les coups de bâton que...

GÉRONTE.

Ne parle point davantage, je te pardonne aussi.

SCAPIN.

Ç'a été une témérité bien grande à moi, que les coups de bâton que je...

GÉRONTE.

Laissons cela.

SCAPIN.

J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que...

GÉRONTE.

Mon Dieu! tais-toi.

SCAPIN.

Les malheureux coups de bâton que je vous...

GÉRONTE.

Tais-toi, te dis-je; j'oublie tout.

SCAPIN.

Hélas! quelle bonté! Mais est-ce de bon cœur, monsieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que...

GÉRONTE.

Hé! oui. Ne parlons plus de rien; je te pardonne tout : voilà qui est fait.

SCAPIN.

Ah! monsieur, je me sens tout soulagé depuis cette parole.

GÉRONTE.

Oui; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

SCAPIN.

Comment! monsieur?

GÉRONTE.

Je me dédis de ma parole, si tu réchappes.

SCAPIN.

Ahi, ahi. Voilà mes foiblesses qui me reprennent.

ARGANTE.

Seigneur Géronte, en faveur de notre joie, il faut lui pardonner sans condition.

GÉRONTE.

Soit.

ARGANTE.

Allons souper ensemble, pour mieux goûter notre plaisir.

SCAPIN.

Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.[1]

1. Scapin, c'est la scélératesse méridionale dans toute sa verve inventive, l'*ingegno* italien appliqué aux œuvres de sac et de corde. Il ment, il vole, il se parjure; et pourtant le plus sévère moraliste rit aux éclats de ses tours pendables. Il est si vif, si gai, si bon diable, si naïvement dénué de conscience et de sens moral! Se fâcher en voyant Scapin détrousser Géronte, autant vaudroit s'indigner à la vue d'un chat volant un fromage. Il est désintéressé, d'ailleurs, dans ses fourberies; il nage dans l'eau trouble sans y pêcher. Ce n'est pas à son profit qu'il escroque deux cents pistoles à Argante et cinq cents écus à Géronte, c'est au profit de son maître Léandre, et d'Octave, l'ami de son maître. Il s'agit de conquérir Zerbinette à Léandre et Hyacinte à Octave. Il y a des vieillards à berner, des coffres d'avares à forcer, des mascarades à conduire, des coups de bâton à donner et à recevoir. Le voilà qui s'exalte pour cette œuvre d'art et qui se lance dans l'aventure au galop de ses grandes bottes de sept lieues. On l'aime, ce sacripant de génie, pour son dévouement, pour sa verve, pour le brio d'artiste avec lequel il agence et fait mouvoir ses pittoresques machines. On admire son front de bronze, sa mimique carnavalesque, son imagination fertile, son impudence si haute en couleur. L'argent qu'il vole n'est pour lui que le nerf des guerres de l'amour. Les pistoles escroquées par Scapin ne chargent pas la conscience : elles sont à l'effigie de Mercure endormant Argus. Et puis ce qui seroit un crime dans nos rues n'est qu'une peccadille sur les quais lumineux de cette Naples de comédie, aussi imaginaire que le pays bleu. Scapin lui-même n'est qu'à demi réel; incarnation bouffonne de l'esprit d'intrigue se moquant de la loi humaine, il tient à peine à la terre par la pointe de son pied subtil : la fantaisie purifie tout, et la fantaisie est l'élément de Scapin. (P. DE SAINT-VICTOR.)

FIN DES FOURBERIES DE SCAPIN.

LA

COMTESSE D'ESCARBAGNAS

COMÉDIE EN UN ACTE

2 décembre 1671

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

Madame Henriette d'Orléans étoit morte le 30 juin 1670, et le 21 août, deux mois avant les premières représentations du *Bourgeois gentilhomme*, Bossuet prononçoit dans la basilique de Saint-Denis sa grande oraison funèbre. Après un an et demi de veuvage, Monsieur épousoit, le 16 novembre 1671, la princesse palatine Charlotte-Élisabeth de Bavière. « Le 1er décembre, dit la Gazette, Monsieur et Madame arrivèrent à Saint-Germain-en-Laye sur les quatre heures du soir. » Le roi avoit préparé des fêtes pour la réception de sa nouvelle belle-sœur. Afin de lui donner une idée éblouissante des pompes et des plaisirs de sa cour, il choisit les plus beaux endroits des ballets qui avoient été représentés devant lui depuis plusieurs années, et il ordonna à Molière de composer une comédie qui enchaînât tous ces différents morceaux de musique et de danse.

Molière, pour obéir à cet ordre, fit *la Comtesse d'Escarbagnas*, comédie en prose, et une pastorale insérée dans la comédie. Le tout formoit sept actes, précédés d'un prologue et suivis chacun d'un intermède. Le prologue et les intermèdes étoient empruntés aux pièces précédemment composées pour la cour : aux *Amants magnifiques*, à *George Dandin*, au *Bourgeois gentilhomme*, au Ballet des Muses.

Dès le lendemain de son arrivée, la princesse allemande assista à ce brillant spectacle. On écrit à la Gazette, sous la date

du 4 décembre : « Le 2, on donna, le soir, à cette princesse, le divertissement d'un ballet que le roi avoit fait préparer pour la régaler à son arrivée... » Et dans l'*extraordinaire* qui parut à cette occasion, la Gazette ajoute : « Ce fut un ballet dans lequel on a réuni toutes les beautés dispersées dans les divertissements que Leurs Majestés ont pris depuis plusieurs années, et qui sont mêlées dans une nouvelle comédie représentée par la troupe du roi, d'une manière qui les rend encore plus charmantes. »

Un peu plus tard, sous la date du 11, on lui écrit encore : « Les divertissements de la cour ont été continués par le ballet, qui a encore été dansé trois fois. »

On n'en resta pas là; et, pendant tout le carnaval, le Ballet des ballets ne cessa point d'être représenté. Écoutons Robinet, dans sa lettre du 20 février 1672 :

Depuis quinze jours on redanse,
En la royale résidence,
Ce ballet fait, non sans grands frais,
Nommé le Ballet des ballets,
Où, pendant sept heures qu'il dure
Sans qu'aucun ennui l'on endure,
On voit les extraits éclatants
Des ballets faits depuis vingt ans...
Si bien que c'est un compilé
De qui l'on est émerveillé,
Ou, s'il faut qu'ainsi je le die,
Une pompeuse rapsodie...
Au reste, Molière l'unique,
Molière, lequel fait la nique
Par son comique à tous auteurs,
Y joue, avec tous les acteurs
Qui composent sa compagnie,
Une pièce de son génie,
Qui, pleine de gais agréments,
Fait des susdits pompeux fragments
Toute la liaison et l'âme,
Je vous assure, en belle gamme.

Le livre du ballet, qui fut, comme à l'ordinaire, imprimé pour ces représentations, porte le titre suivant : « *Ballet des ballets*, dansé devant Sa Majesté en son château de Saint-Germain-en-Laye, au mois de décembre 1671. A Paris, par Robert Ballard,

seul imprimeur du Roi pour la musique, rue S. Jean de Beauvais, au Mont Parnasse. 1671. Avec privilége de Sa Majesté. » On lit, en tête de ce livret, l'avant-propos que voici : « Le Roi, qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'est proposé de donner un divertissement à Madame à son arrivée à la cour, qui fût composé de tout ce que le théâtre peut avoir de plus beau. Et pour répondre à cette idée, Sa Majesté a choisi tous les plus beaux endroits des divertissements qui se sont représentés devant Elle depuis plusieurs années; et ordonné à Molière de faire une comédie qui enchaînât tous ces beaux morceaux de musique et de danse, afin que ce pompeux et magnifique assemblage de tant de choses différentes puisse fournir le plus beau spectacle qui se soit encore vu pour la salle et le théâtre de Saint-Germain-en-Laye. »

Le prologue réunit le premier intermède des *Amants magnifiques*[1] avec les chants et les danses du prologue de *Psyché*.[2] A la fin de ces chants et de ces danses, Vénus, répondant à l'appel des divinités de la terre et des eaux, descend du ciel dans sa machine; elle fait un petit discours, « qui jette, dit le livret, les fondements de toute la comédie et des divertissements qui vont venir. »

« Après ce prologue de Vénus, les violons jouent une ouverture en attendant le premier acte de la comédie. »

Le livret donne ensuite les noms des acteurs de la comédie et de la pastorale.

NOMS DES ACTEURS DE LA COMÉDIE.

Le Vicomte : Le sieur de La Grange.
La Comtesse : Mademoiselle Marotte.
La Suivante : Bonneau.
Le petit Comte : Le sieur Gaudon.
Le Précepteur du petit Comte : Le sieur de Beauval.
Le Laquais : Finet.
La Marquise : Mademoiselle de Beauval.
Le Conseiller : Le sieur Hubert.

1. Voyez page 18 de ce volume.
2. Voyez page 283.

Le Receveur des tailles : Le sieur Du Croisy.
Le Laquais du Conseiller : Boulonnois.

POUR LA PASTORALE.

La Nymphe : Mademoiselle Debrie.
La Bergère en homme : Mademoiselle Molière.
La Bergère en femme : Mademoiselle Molière.
L'Amant berger : Le sieur Baron.
Premier Pâtre : Le sieur Molière.
Second Pâtre : Le sieur de La Thorillière.
Le Turc : Le sieur Molière.

Le livret indique, sans en présenter aucune analyse, le premier acte de la comédie, après lequel vient le premier intermède. Ce premier intermède est formé du premier intermède de *Psyché*, et comprend les plaintes italiennes dont les paroles et la musique sont de Lulli. On remarque ici l'imitation en vers françois que nous avons reproduite en note page 311. Comme le livre du Ballet des ballets a dû être préparé et peut-être fabriqué par Molière, il ne seroit pas impossible que le poëte eût pris la peine de rimer lui-même cette imitation pour l'agrément des spectateurs qui ignoroient l'italien.

On joue le deuxième acte de la comédie, que suit le deuxième intermède. Celui-ci consiste dans la cérémonie magique de la *Pastorale comique* représentée dans la troisième entrée du Ballet des Muses.[1]

Le troisième acte de la comédie précède le troisième intermède, qui n'est autre que le quatrième intermède de *George Dandin :* le combat des suivants de l'Amour et des suivants de Bacchus. La mise en scène est décrite d'une manière nouvelle et qui mérite d'être rapportée :

« Le théâtre représente un agréable jardin de cèdres et de myrtes fermé dans le fond par une belle perspective ; et aux deux côtés, au-dessous desdits cèdres, tous les musiciens et concertants du chœur de l'Amour sont assis ; et après que le chœur de l'Amour a chanté quelque temps, la perspective s'ouvre, et tout le fond du théâtre représente une grande voûte, sous

1. Voyez tome IV, page 298.

laquelle sont plusieurs satyres, chantant assis sur des tonneaux de vin, tenant des bouteilles et des verres en main, accompagnés de plusieurs autres des deux côtés et derrière eux; et au-dessus de ladite voûte est une grande balustrade de flacons, derrière laquelle le reste du chœur de Bacchus paroît assis sur un amphithéâtre, au-dessous d'une treille ou berceau de vigne, pendant que deux bergers et deux bergères chantent un dialogue en musique, et que quatre bergers et quatre bergères, avec quatre suivants de Bacchus et quatre bacchantes, dansent leurs entrées. »

CHLORIS.

Ici l'ombre des ormeaux, etc.[1]

Quatrième acte de la comédie. Quatrième intermède : *Les Bohémiens :*

Entrée d'une Égyptienne dansante et chantante, suivie de douze Égyptiens dansants, tirée de la *Pastorale comique* représentée dans la troisième entrée du Ballet des Muses.[2]

Entrée de Vulcain, des Cyclopes et des Fées, qui fait le deuxième intermède de *Psyché*.[3]

Cinquième acte de la comédie. Cinquième intermède : Cérémonie turque du *Bourgeois gentilhomme*.[4]

Sixième acte de la comédie. Sixième intermède :

Entrée d'Italiens, tirée du Ballet des Nations, représenté à la suite du *Bourgeois gentilhomme*.[5]

Entrée d'Espagnols, tirée du même Ballet des Nations.[6]

Septième et dernier acte de la comédie. Septième et dernier intermède, comprenant tout le dernier intermède de *Psyché*.[7]

Ce qu'il est difficile de spécifier, c'est ce que contenoit chacun de ces sept actes qui séparoient les intermèdes. Pour combien y étoit comprise la Pastorale, dont le livret nous cite les personnages et les acteurs? On pense généralement que la Pastorale

1. Voyez tome V, page 152.
2. Voyez tome IV, page 304.
3. Voyez page 328 du présent volume.
4. Voyez page 230 de ce volume.
5. Voyez page 260.
6. Voyez page 258.
7. Voyez page 398 de ce volume. Le livre du Ballet des ballets n'a pas moins de 64 pages.

étoit ce divertissement que le vicomte feint de donner à la comtesse, et qui est véritablement pour Julie (scène xx). Ainsi, la pièce comique servoit d'introduction, de cadre à la pièce pastorale; et celle-ci, à son tour, étoit destinée à recevoir ces morceaux de chant et ces entrées de ballet dont le roi avoit fait choix. Ce qu'on peut conjecturer de plus raisonnable, c'est que la Pastorale n'avoit que cinq actes, suivant la règle ordinaire, et que les deux parties inégales de la pièce comique, dont l'une précède et l'autre suit la représentation de ce divertissement, furent comptées chacune pour un acte. Le *Deh! piangete* formoit donc comme l'ouverture de la Pastorale; et le grand finale de *Psyché*, « les Noces de l'Amour, » éclatoit sur les dernières paroles de la scène xxii et terminoit tout le spectacle.

« La comtesse d'Escarbagnas, dit Auger, étoit certainement un type de caractère comique que Molière avoit depuis longtemps en réserve dans l'esprit avant de le faire figurer sur la scène. Molière, dans sa jeunesse, avoit beaucoup parcouru la province, et il l'avoit vue, comme il voyoit tout, en observateur attentif et profond. La province alors différoit de la capitale beaucoup plus qu'elle n'en diffère aujourd'hui. A mesure que l'on s'éloignoit de Paris et de Saint-Germain, on étoit de plus en plus frappé de la rusticité des mœurs, du ton et du langage. Le défaut ou le mauvais état des routes et leur peu de sûreté, quelques autres circonstances encore, rendoient difficiles et rares les communications entre le centre du royaume et ses extrémités. On voyageoit peu, on ne correspondoit guère, et l'on n'avoit pas, comme aujourd'hui, pour y suppléer, vingt feuilles publiques destinées à porter en tous lieux les événements, les usages, les expressions et les modes de la capitale. Peut-on se figurer l'importance qu'avoit, aux yeux des autres et à ses propres yeux, l'habitant d'une petite ville, qui, seul de ses concitoyens, avoit vu la Seine et le Louvre, les Tuileries et la Place-Royale; qui peut-être même avoit aperçu le roi allant à sa chapelle, ou montant dans son carrosse? Comment ne pas faire étalage des belles expressions et des belles manières apprises en un grand mois passé dans quelque hôtel garni du Marais ou du faubourg Saint-Germain? C'est l'histoire de madame d'Escarbagnas. A ce travers accidentel, elle en joint un autre : c'est, comme dit Julie, « son

« perpétuel entêtement de qualité. » En cela, elle se rapproche de monsieur et de madame de Sottenville; mais elle n'est certainement pas de la maison de la Prudoterie, ou elle a beaucoup dégénéré, car elle reçoit en même temps les soins de trois adorateurs; et, de ces trois, il y en a un qui subventionne secrètement la maison et solde les mémoires des fournisseurs.

« Quand on voit, dans *le Tartuffe* ou dans *le Misanthrope*, une foule de personnages, ayant tous des physionomies différentes, qui sont toutes également vraies, on admire et l'on ne s'étonne pas. Mais ce qui cause une véritable surprise, c'est d'apercevoir, dans un simple croquis, dans une esquisse légère, jusqu'à sept personnages divers dont les figures ont entre elles autant de variété que chacune d'elles, prise à part, a d'originalité et de vie. Je ne parle plus du personnage principal; je ne considère que ceux qui sont groupés autour de lui, uniquement pour mettre en action son ridicule, ou pour lui donner du relief. Est-il un contraste plus frappant et moins affecté que celui des airs grotesquement nobles de notre comtesse angoumoise, avec les manières élégamment aisées de Julie et du vicomte? Est-il un accessoire plus propre à mettre en jeu, à faire valoir et en même temps à punir les folles prétentions de cette provinciale, que la naïve rusticité de ces deux valets, qui, n'ayant pas fait le voyage de Paris, ne peuvent plus comprendre leur maîtresse, et ne savent plus comment la servir? Monsieur Bobinet, le précepteur, n'est pas un de ces pédants outrés que nos premiers comiques ont empruntés au vieux théâtre italien, et que Molière lui-même a imités dans le Métaphraste du *Dépit amoureux;* monsieur Bobinet représente au naturel cette classe d'êtres malheureux que la misère obligeoit à vendre du latin aux enfants de famille. Mais deux personnages d'un comique plus fort, plus saillant, ce sont messieurs Tibaudier le conseiller et Harpin le receveur des tailles. L'un, robin galant et fade, mêle, dans ses billets doux, les expressions du Digeste à celles de *l'Astrée;* il sent toute l'énorme distance qui sépare un homme de robe de la veuve d'un noble d'épée. L'autre, M. Harpin, brusque, bourru, dur, ainsi qu'il convient à un homme de finance, n'a pas pour la naissance le même respect que son doucereux rival, et, comme s'il étoit de notre siècle, pense que l'or se met au niveau de tout, si même il

ne s'élève au-dessus de tout. Chamfort a dit quelque part : « C'est « une chose remarquable que Molière, qui n'épargnoit rien, n'a « pas lancé un seul trait contre les gens de finance. On dit que « Molière et les auteurs du temps eurent là-dessus les ordres de « Colbert. » En admettant l'anecdote pour vraie, il faudroit convenir que Molière n'a pas tout à fait tenu compte des ordres du puissant ministre ; car, si le rôle de M. Harpin ne contient pas de traits directement lancés contre la profession des gens de finance, on ne peut nier qu'au moins cette profession ne soit indirectement tournée en ridicule dans le personnage d'un receveur des tailles prodigue, cynique et brutal ; et, comme on l'a dit justement, le *Turcaret* de Le Sage est tout entier en germe dans ce caractère. »

Molière ne transporta pas immédiatement *la Comtesse d'Escarbagnas* sur son théâtre ; il ne l'y représenta que le 8 juillet de l'année 1672, au bruit des acclamations, à la clarté des feux de joïe qui accueilloient les nouvelles des victoires et des conquêtes du roi sur les Hollandois. Le 4, on avoit porté à Notre-Dame quarante drapeaux et sept guidons pris à l'ennemi.

La Comtesse d'Escarbagnas fut jouée, sur le théâtre du Palais-Royal, sans les pompeux intermèdes auxquels elle avoit servi de prétexte. Mais en quoi consista, sur cette nouvelle scène, le divertissement offert à Julie par le vicomte? Est-ce *le Mariage forcé* qui remplaça la Pastorale et le Ballet des ballets? Ce qu'il y a de certain, c'est que *la Comtesse d'Escarbagnas* eut quatorze représentations consécutives, et toujours avec *le Mariage forcé*, remonté avec éclat, « accompagné, dit le registre de La Grange, d'ornements dont M. Charpentier a fait la musique, M. de Beauchamp les ballets, et M. Baraillon les habits. »

Molière ne fit pas imprimer *la Comtesse d'Escarbagnas*. Cette pièce ne vit le jour que dans le huitième volume de l'édition de 1682 : « *La Comtesse d'Escarbagnas*, comédie par J.-B. P. de Molière, représentée pour le roi à S. Germain en Laye, au mois de février 1672 (*sic*). Et donnée au public, sur le théâtre de la salle du Palais-Royal, pour la première fois, le 8e juillet 1672, par la troupe du roi. »

LA

COMTESSE D'ESCARBAGNAS

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS	Mlle MAROTTE.[1]
LE COMTE, fils de la comtesse d'Escarbagnas. . .	GAUDON.
LE VICOMTE, amant de Julie	LA GRANGE.
JULIE, amante du vicomte.	Mlle BEAUVAL.[2]
MONSIEUR TIBAUDIER, conseiller, amant de la comtesse.	HUBERT.
MONSIEUR HARPIN, receveur des tailles, autre amant de la comtesse.	DU CROISY.
MONSIEUR BOBINET, précepteur de Monsieur le comte	BEAUVAL.
ANDRÉE, suivante de la comtesse	Mlle BONNEAU.
JEANNOT, laquais de Monsieur Tibaudier.	BOULONNOIS.
CRIQUET, laquais de la comtesse.	FINET.

La scène est à Angoulême.

1. Mlle de L'Étang, qui, le 24 avril de cette année 1672, devint Mlle de La Grange, ne paroît avoir été chargée de ce rôle, trop important pour elle, qu'à défaut de Madeleine Béjart. Madeleine Béjart, comme on a vu, tome II, page xv, mourut le 17 février, par conséquent pendant les représentations mêmes du Ballet des ballets à la cour. Robinet, dans sa lettre du 20 février, après les vers que nous avons cités à la page 516 de la Notice préliminaire, continue ainsi :

Mais j'ai mal dit, mes chers lecteurs,
Disant qu'avec tous les acteurs
Qui composent sa compagnie
Il (Molière) jouoit à sa comédie.
Hélas! ce monstre si camard
Qui nous perce tous de son dard,
Cloton, depuis mainte semaine,
Par une avanie inhumaine,
Tenoit une actrice au collet,
Laquelle d'un rôle follet
Ou d'un sérieux tout de même
S'acquittoit avec gloire extrême...
C'est mademoiselle Béjart
Qui, toute flatterie à part,
Faisoit très-bien son personnage,
Et que ladite anthropophage
Occit de son trait meurtrier,
A la fin, mercredi dernier ;
Ayant paru bonne chrétienne
Autant que bonne comédienne,
Et rempli, ce dit-on, des mieux
Ce rôle des plus sérieux
Que, bien ou mal, tout mortel joue
Quand la Parque lui fait la moue.

2. Mlle Beauval, quoiqu'elle ne brillât point par la beauté, remplit parfois ces rôles de première amoureuse. Ainsi, c'est elle qui, pendant la maladie de Mlle Molière, la suppléa dans le rôle de Psyché. (Voyez Robinet, lettre du 3 octobre 1671.)

LA

COMTESSE D'ESCARBAGNAS

COMÉDIE

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Hé quoi! madame, vous êtes déjà ici?

JULIE.

Oui. Vous en devriez rougir, Cléante; et il n'est guère honnête à un amant de venir le dernier au rendez-vous.

LE VICOMTE.

Je serois ici il y a une heure, s'il n'y avoit point de fâcheux au monde; et j'ai été arrêté en chemin par un vieux importun de qualité, qui m'a demandé tout exprès des nouvelles de la cour, pour trouver moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puisse débiter; et c'est là, comme vous savez, le fléau des petites villes, que ces grands nouvellistes qui cherchent partout où répandre les contes qu'ils ramassent. Celui-ci m'a montré d'abord deux feuilles de papier, pleines jusques au bord d'un grand fatras de balivernes, qui viennent, m'a-t-il dit, de l'endroit le plus sûr du monde. Ensuite, comme d'une chose

fort curieuse, il m'a fait avec grand mystère une fatigante lecture de toutes les méchantes plaisanteries de la gazette de Hollande,[1] * [dont il épouse les intérêts. Il tient que la France est battue en ruine par la plume de cet écrivain, et qu'il ne faut que ce bel esprit pour défaire toutes nos troupes;] ** et de là s'est jeté à corps perdu dans le raisonnement du ministère, [dont il remarque tous les défauts, et] *** d'où j'ai cru qu'il ne sortiroit point. A l'entendre parler, il sait les secrets du cabinet mieux que ceux qui les font. La politique de l'État lui laisse voir tous ses desseins; et elle ne fait pas un pas dont il ne pénètre les intentions. Il nous apprend les ressorts cachés de tout ce qui se fait, nous découvre les vues de la prudence de nos voisins, et remue, à sa fantaisie, toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences même s'étendent jusques en

* Var. *De toutes les sottises de la gazette de Hollande.* Cette variante est offerte par l'exemplaire de l'édition de 1682 ayant appartenu au lieutenant de police La Reynie. (Voyez la bibliographie dans le tome VIIe.)

** Ce qui est placé entre crochets manque dans l'exemplaire ayant appartenu à La Reynie. La page y reste cependant composée de même, parce que, afin de combler cette lacune, on a répété plus haut trois lignes et demie, à partir de ces mots : *Pour trouver moyen*, jusqu'à ceux-ci : *Qui cherchent partout.*

*** Ces mots : *dont il remarque tous les défauts*, manquent également dans l'exemplaire ayant appartenu à La Reynie. Cette variante et ces suppressions sont propres à cet exemplaire : elles n'existent dans aucun des textes ordinaires de la même édition que nous avons pu examiner, ni dans l'exemplaire incomplétement *cartonné* que possède la Bibliothèque impériale. Ces modifications ont été faites dans une intention évidente : elles furent certainement motivées par des scrupules politiques. Comment ne se trouvent-elles que dans l'unique exemplaire de La Reynie? Il y a là une particularité bibliographique des plus intéressantes à expliquer.

1. A cette époque, Louis XIV, qui avoit réussi à dissoudre la triple alliance formée contre lui par l'Angleterre, la Suède et les Provinces-Unies, étoit sans cesse injurié par le gazetier de Hollande. L'insolence de ce gazetier, autorisée sans doute par son gouvernement, fut, dit-on, une des causes qui déterminèrent le roi à déclarer la guerre à la Hollande, cette année même.

Afrique et en Asie : et il est informé de tout ce qui s'agite dans le conseil d'en haut du Prête-Jean[1] et du grand Mogol.

JULIE.

Vous parez votre excuse du mieux que vous pouvez, afin de la rendre agréable, et faire qu'elle soit plus aisément reçue.

LE VICOMTE.

C'est là, belle Julie, la véritable cause de mon retardement; et, si je voulois y donner une excuse galante, je n'aurois qu'à vous dire que le rendez-vous que vous voulez prendre peut autoriser la paresse dont vous me querellez; que m'engager à faire l'amant de la maîtresse du logis, c'est me mettre en état de craindre de me trouver ici le premier; que cette feinte où je me force n'étant que pour vous plaire, j'ai lieu de ne vouloir en souffrir la contrainte que devant les yeux qui s'en divertissent; que j'évite le tête-à-tête avec cette comtesse ridicule dont vous m'embarrassez; et, en un mot, que, ne venant ici que pour vous, j'ai toutes les raisons du monde d'attendre que vous y soyez.

JULIE.

Nous savons bien que vous ne manquerez jamais d'esprit pour donner de belles couleurs aux fautes que vous pourrez faire. Cependant, si vous étiez venu une demi-heure plus tôt, nous aurions profité de tous ces moments;

1. Le *Prête-Jean*, ou, pour être correct, *le Prêtre-Jean*, fut longtemps, pour le peuple, un souverain mystérieux de l'extrême orient; il occupa vivement l'imagination du moyen âge, et nous possédons plusieurs des légendes auxquelles ce prince et son fabuleux empire donnèrent naissance. On peut voir un de ces curieux documents à la suite des *OEuvres de Rutebeuf* publiées par M. A. Jubinal. Des renseignements exacts sur le personnage historique dont s'étoit emparée la tradition sont donnés par M. G. Pauthier, dans le tome XI de la *Nouvelle biographie générale* publiée à la librairie Firmin Didot.

car j'ai trouvé en arrivant que la comtesse étoit sortie, et je ne doute point qu'elle ne soit allée par la ville se faire honneur de la comédie que vous me donnez sous son nom.

LE VICOMTE.

Mais tout de bon, madame, quand voulez-vous mettre fin à cette contrainte, et me faire moins acheter le bonheur de vous voir?

JULIE.

Quand nos parents pourront être d'accord; ce que je n'ose espérer. Vous savez, comme moi, que les démêlés de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part, et que mes frères, non plus que votre père, ne sont pas assez raisonnables pour souffrir notre attachement.

LE VICOMTE.

Mais pourquoi ne pas mieux jouir du rendez-vous que leur inimitié nous laisse, et me contraindre à perdre en une sotte feinte les moments que j'ai près de vous?

JULIE.

Pour mieux cacher notre amour; et puis, à vous dire la vérité, cette feinte dont vous parlez m'est une comédie fort agréable; et je ne sais si celle que vous nous donnez aujourd'hui me divertira davantage. Notre comtesse d'Escarbagnas, avec son perpétuel entêtement de qualité, est un aussi bon personnage qu'on en puisse mettre sur le théâtre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris l'a ramenée dans Angoulême plus achevée qu'elle n'étoit. L'approche de l'air de la cour a donné à son ridicule de nouveaux agréments, et sa sottise tous les jours ne fait que croître et embellir.

LE VICOMTE.

Oui; mais vous ne considérez pas que le jeu qui vous

divertit tient mon cœur au supplice, et qu'on n'est point capable de se jouer longtemps, lorsqu'on a dans l'esprit une passion aussi sérieuse que celle que je sens pour vous. Il est cruel, belle Julie, que cet amusement dérobe à mon amour un temps qu'il voudroit employer à vous expliquer son ardeur; et, cette nuit, j'ai fait là-dessus quelques vers, que je ne puis m'empêcher de vous réciter sans que vous me le demandiez, tant la démangeaison de dire ses ouvrages est un vice attaché à la qualité de poëte!

C'est trop longtemps, Iris, me mettre à la torture;

Iris, comme vous le voyez, est mis là pour Julie.

C'est trop longtemps, Iris, me mettre à la torture,
Et, si je suis vos lois, je les blâme tout bas
De me forcer à taire un tourment que j'endure,
Pour déclarer un mal que je ne ressens pas.

Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rends les armes,
Veuillent se divertir de mes tristes soupirs?
Et n'est-ce pas assez de souffrir pour vos charmes,
Sans me faire souffrir encor pour vos plaisirs?

C'en est trop à la fois que ce double martyre:
Et ce qu'il me faut taire et ce qu'il me faut dire
Exerce sur mon cœur pareille cruauté.

L'amour le met en feu, la contrainte le tue;
Et, si par la pitié vous n'êtes combattue,
Je meurs et de la feinte et de la vérité.

JULIE.

Je vois que vous vous faites là bien plus maltraité que vous n'êtes; mais c'est une licence que prennent messieurs les poëtes, de mentir de gaieté de cœur, et de donner à leurs maîtresses des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux pensées qui leur peuvent venir.

Cependant je serai bien aise que vous me donniez ces vers par écrit.

LE VICOMTE.

C'est assez de vous les avoir dits, et je dois en demeurer là. Il est permis d'être parfois assez fou pour faire des vers, mais non pour vouloir qu'ils soient vus.

JULIE.

C'est en vain que vous vous retranchez sur une fausse modestie; on sait dans le monde que vous avez de l'esprit; et je ne vois pas la raison qui vous oblige à cacher les vôtres.

LE VICOMTE.

Mon Dieu! madame, marchons là-dessus, s'il vous plaît, avec beaucoup de retenue; il est dangereux dans le monde de se mêler d'avoir de l'esprit. Il y a là dedans un certain ridicule qu'il est facile d'attraper, et nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

JULIE.

Mon Dieu! Cléante, vous avez beau dire; je vois avec tout cela que vous mourez d'envie de me les donner; et je vous embarrasserois, si je faisois semblant de ne m'en pas soucier.

LE VICOMTE.

Moi, madame? vous vous moquez; et je ne suis pas si poëte que vous pourriez bien croire, pour... Mais voici votre madame la comtesse d'Escarbagnas. Je sors par l'autre porte pour ne la point trouver, et vais disposer tout mon monde au divertissement que je vous ai promis.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE; ET CRIQUET, dans le fond du théâtre.

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu! madame, vous voilà toute seule! Quelle pitié est-ce là? Toute seule! Il me semble que mes gens m'avoient dit que le vicomte étoit ici.

JULIE.

Il est vrai qu'il y est venu; mais c'est assez pour lui de savoir que vous n'y étiez pas, pour l'obliger à sortir.

LA COMTESSE.

Comment! il vous a vue?

JULIE.

Oui.

LA COMTESSE.

Et il ne vous a rien dit?

JULIE.

Non, madame; et il a voulu témoigner par là qu'il est tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE.

Vraiment, je le veux quereller de cette action. Quelque amour que l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment rendent ce qu'ils doivent au sexe; et je ne suis point de l'humeur de ces femmes injustes qui s'applaudissent des incivilités que leurs amants font aux autres belles.

JULIE.

Il ne faut point, madame, que vous soyez surprise de son procédé. L'amour que vous lui donnez éclate dans toutes ses actions, et l'empêche d'avoir des yeux que pour vous.[1]

1. C'est-à-dire : pour d'autres que pour vous. (Voyez tome V, page 368.)

LA COMTESSE.

Je crois être en état de pouvoir faire naître une passion assez forte, et je me trouve pour cela assez de beauté, de jeunesse, et de qualité, Dieu merci; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que j'inspire, on ne puisse garder de l'honnêteté et de la complaisance pour les autres. (Apercevant Criquet.) Que faites-vous donc là, laquais? Est-ce qu'il n'y a pas une antichambre où se tenir, pour venir quand on vous appelle? Cela est étrange, qu'on ne puisse avoir en province un laquais qui sache son monde! A qui est-ce donc que je parle? Voulez-vous vous en aller là dehors, petit fripon?

SCÈNE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE.

LA COMTESSE, à Andrée.

Filles, approchez.

ANDRÉE.

Que vous plaît-il, madame?

LA COMTESSE.

Otez-moi mes coiffes. Doucement donc, maladroite : comme vous me saboulez la tête avec vos mains pesantes!

ANDRÉE.

Je fais, madame, le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE.

Oui; mais le plus doucement que vous pouvez est fort rudement pour ma tête, et vous me l'avez déboîtée. Tenez encore ce manchon; ne laissez point traîner tout cela, et portez-le dans ma garde-robe. Eh bien! où va-t-elle? où va-t-elle? Que veut-elle faire, cet oison bridé?

ANDRÉE.

Je veux, madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garde-robes.

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu, l'impertinente! (A Julie.) Je vous demande pardon, madame. (A Andrée.) Je vous ai dit ma garde-robe, grosse bête, c'est-à-dire où sont mes habits.

ANDRÉE.

Est-ce, madame, qu'à la cour une armoire s'appelle une garde-robe?

LA COMTESSE.

Oui, butorde; on appelle ainsi le lieu où l'on met les habits.

ANDRÉE.

Je m'en ressouviendrai, madame, aussi bien que de votre grenier, qu'il faut appeler garde-meuble.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

Quelle peine il faut prendre pour instruire ces animaux-là!

JULIE.

Je les trouve bien heureux, madame, d'être sous votre discipline.

LA COMTESSE.

C'est une fille de ma mère nourrice que j'ai mise à la chambre, et elle est toute neuve encore.

JULIE.

Cela est d'une belle âme, madame; et il est glorieux de faire ainsi des créatures.

LA COMTESSE.

Allons, des siéges. Holà! laquais, laquais, laquais! En vérité, voilà qui est violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais pour donner des siéges! Filles, laquais, laquais, filles, quelqu'un! Je pense que tous mes gens sont morts, et que nous serons contraintes de nous donner des siéges nous-mêmes.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE.

ANDRÉE.

Que voulez-vous, madame?

LA COMTESSE.

Il se faut bien égosiller avec vous autres!

ANDRÉE.

J'enfermois votre manchon et vos coiffes dans votre armoi... dis-je, dans votre garde-robe.

LA COMTESSE.

Appelez-moi ce petit fripon de laquais.

ANDRÉE.

Holà! Criquet!

LA COMTESSE.

Laissez là votre Criquet, bouvière; et appelez laquais.

ANDRÉE.

Laquais donc, et non pas Criquet, venez parler à madame. Je pense qu'il est sourd. Criq... Laquais, laquais!

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

CRIQUET.

Plaît-il?

LA COMTESSE.

Où étiez-vous donc, petit coquin?

CRIQUET.

Dans la rue, madame.

LA COMTESSE.

Et pourquoi dans la rue?

CRIQUET.

Vous m'avez dit d'aller là dehors.

LA COMTESSE.

Vous êtes un petit impertinent, mon ami; et vous devez savoir que là dehors, en termes de personnes de qualité, veut dire l'antichambre. Andrée, ayez soin tantôt de faire donner le fouet à ce petit fripon-là par mon écuyer; c'est un petit incorrigible.

ANDRÉE.

Qu'est-ce que c'est, madame, que votre écuyer? Est-ce maître Charles que vous appelez comme cela?

LA COMTESSE.

Taisez-vous, sotte que vous êtes: vous ne sauriez ouvrir la bouche que vous ne disiez une impertinence. (A Criquet.) Des siéges. (A Andrée.) Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent: il se fait déjà tard. Qu'est-ce que c'est donc, que vous me regardez tout effarée?

ANDRÉE.

Madame...

LA COMTESSE.

Eh bien! madame. Qu'y a-t-il?

ANDRÉE.

C'est que...

LA COMTESSE.

Quoi?

ANDRÉE.

C'est que je n'ai point de bougies.

LA COMTESSE.

Comment! Vous n'en avez point?

ANDRÉE.

Non, madame, si ce n'est des bougies de suif.

LA COMTESSE.

La bouvière! Et où est donc la cire que je fis acheter ces jours passés?

ANDREE.

Je n'en ai point vu depuis que je suis céans.

LA COMTESSE.

Otez-vous de là, insolente. Je vous renvoierai chez vos parents. Apportez-moi un verre d'eau.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE ET JULIE, faisant des cérémonies pour s'asseoir.

LA COMTESSE.

Madame.

JULIE.

Madame.

LA COMTESSE.

Ah! madame.

JULIE.

Ah! madame.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! madame.

JULIE.

Mon Dieu! madame.

LA COMTESSE.

Oh! madame.

JULIE.

Oh! madame.

LA COMTESSE.

Hé! madame.

JULIE.

Hé! madame.

LA COMTESSE.

Hé! allons donc, madame.

JULIE.

Hé! allons donc, madame.

LA COMTESSE.

Je suis chez moi, madame. Nous sommes demeurées d'accord de cela. Me prenez-vous pour une provinciale, madame?

JULIE.

Dieu m'en garde, madame![1]

1. Julie ressemble à Élise de *la Critique de l'École des Femmes*. Celle-ci a pareillement, et dans la même intention, un débat de civilité avec la précieuse Climène. Elles se disent vingt fois, *ah! madame! oh! madame!* comme ici Julie et la comtesse. (Voyez tome III, page 29.)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, JULIE; ANDRÉE, apportant un verre d'eau; CRIQUET.

LA COMTESSE, à Andrée.

Allez, impertinente : je bois avec une soucoupe. Je vous dis que vous m'alliez querir une soucoupe pour boire.

ANDRÉE.

Criquet, qu'est-ce que c'est qu'une soucoupe?

CRIQUET.

Une soucoupe?

ANDRÉE.

Oui.

CRIQUET.

Je ne sais.

LA COMTESSE, à Andrée.

Vous ne vous grouillez pas? [1]

ANDRÉE.

Nous ne savons tous deux, madame, ce que c'est qu'une soucoupe.

LA COMTESSE.

Apprenez que c'est une assiette, sur laquelle on met le verre.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

Vive Paris pour être bien servie! On vous entend là au moindre coup d'œil.

1. C'est-à-dire : vous ne bougez pas. (Voyez tome IV, page 85.)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, JULIE; ANDRÉE, apportant un verre d'eau avec une assiette dessus; CRIQUET.

LA COMTESSE.

Hé bien! vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf? C'est dessous qu'il faut mettre l'assiette.

ANDRÉE.

Cela est bien aisé. (Andrée casse le verre en le posant sur l'assiette.)

LA COMTESSE.

Hé bien! ne voilà pas l'étourdie? En vérité, vous me payerez mon verre.

ANDRÉE.

Hé bien! oui, madame, je le payerai.

LA COMTESSE.

Mais voyez cette maladroite, cette bouvière, cette butorde, cette...

ANDRÉE, s'en allant.

Dame! madame, si je le paye, je ne veux point être querellée.

LA COMTESSE.

Otez-vous de devant mes yeux.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

En vérité, madame, c'est une chose étrange que les petites villes! On n'y sait point du tout son monde : et je viens de faire deux ou trois visites, où ils ont pensé me

désespérer par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE.

Où auroient-ils appris à vivre? Ils n'ont point fait de voyage à Paris.

LA COMTESSE.

Ils ne laisseroient pas de l'apprendre, s'ils vouloient écouter les personnes; mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en savoir autant que moi, qui ai été deux mois à Paris, et vu toute la cour.

JULIE.

Les sottes gens que voilà !

LA COMTESSE.

Ils sont insupportables, avec les impertinentes égalités dont ils traitent les gens. Car, enfin, il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses; et ce qui me met hors de moi, c'est qu'un gentilhomme de ville de deux jours, ou de deux cents ans, aura l'effronterie de dire qu'il est aussi bien gentilhomme que feu monsieur mon mari, qui demeuroit à la campagne, qui avoit meute de chiens courants, et qui prenoit la qualité de comte dans tous les contrats qu'il passoit.

JULIE.

On sait bien mieux vivre à Paris, dans ces hôtels dont la mémoire doit être si chère. Cet hôtel de Mouhy, madame, cet hôtel de Lyon, cet hôtel de Hollande, les agréables demeures que voilà ! [1]

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'il y a bien de la différence de ces lieux-là à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne mar-

1. Ces *hôtels*, dont la railleuse Julie fait sonner si haut les noms, n'étoient autres que des hôtels garnis, des auberges.

chande point à vous rendre tous les respects qu'on sauroit souhaiter. On ne s'en lève pas, si l'on veut, de dessus son siége; et, lorsque l'on veut voir la revue, ou le grand ballet de Psyché, on est servie à point nommé.

JULIE.

Je pense, madame, que, durant votre séjour à Paris, vous avez bien fait des conquêtes de qualité.

LA COMTESSE.

Vous pouvez bien croire, madame, que tout ce qui s'appelle les galants de la cour n'a pas manqué de venir à ma porte, et de m'en conter; et je garde dans ma cassette de leurs billets, qui peuvent faire voir quelles propositions j'ai refusées; il n'est pas nécessaire de vous dire leurs noms : on sait ce qu'on veut dire par les galants de la cour.

JULIE.

Je m'étonne, madame, que de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pu redescendre à un monsieur Tibaudier, le conseiller, et à un monsieur Harpin, le receveur des tailles. La chute est grande, je vous l'avoue; car, pour monsieur votre vicomte, quoique vicomte de province, c'est toujours un vicomte, et il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait : mais un conseiller et un receveur sont des amants un peu bien minces pour une grande comtesse comme vous.

LA COMTESSE.

Ce sont gens qu'on ménage dans les provinces pour le besoin qu'on en peut avoir; ils servent au moins à remplir les vides de la galanterie, à faire nombre de soupirants; et il est bon, madame, de ne pas laisser un amant seul maître du terrain, de peur que, faute de rivaux, son amour ne s'endorme sur trop de confiance.

JULIE.

Je vous avoue, madame, qu'il y a merveilleusement à profiter de tout ce que vous dites; c'est une école que votre conversation, et j'y viens tous les jours attraper quelque chose.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

CRIQUET, à la comtesse.

Voilà Jeannot de monsieur le conseiller, qui vous demande, madame.

LA COMTESSE.

Hé bien! petit coquin, voilà encore de vos âneries. Un laquais qui sauroit vivre auroit été parler tout bas à la demoiselle suivante, qui seroit venue dire doucement à l'oreille de sa maîtresse : Madame, voilà le laquais de monsieur un tel qui demande à vous dire un mot; à quoi la maîtresse auroit répondu : Faites-le entrer.

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET, JEANNOT.

CRIQUET.

Entrez, Jeannot.

LA COMTESSE.

Autre lourderie. (A Jeannot.) Qu'y a-t-il, laquais? Que portes-tu là?

JEANNOT.

C'est monsieur le conseiller, madame, qui vous souhaite le bonjour, et, auparavant que de venir, vous envoie des poires de son jardin, avec ce petit mot d'écrit.

LA COMTESSE.

C'est du bon-chrétien, qui est fort beau. Andrée, faites porter cela à l'office.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET, JEANNOT.

LA COMTESSE, donnant de l'argent à Jeannot.

Tiens, mon enfant, voilà pour boire.

JEANNOT.

Oh! non, madame.

LA COMTESSE.

Tiens, te dis-je.

JEANNOT.

Mon maître m'a défendu, madame, de rien prendre de vous.

LA COMTESSE.

Cela ne fait rien.

JEANNOT.

Pardonnez-moi, madame.

CRIQUET.

Hé! prenez, Jeannot. Si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez.

LA COMTESSE.

Dis à ton maître que je le remercie.

CRIQUET, à Jeannot qui s'en va.

Donne-moi donc cela.

JEANNOT.

Oui. Quelque sot!

CRIQUET.

C'est moi qui te l'ai fait prendre.

JEANNOT.

Je l'aurois bien pris sans toi.

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît de ce monsieur Tibaudier, c'est qu'il sait vivre avec les personnes de ma qualité, et qu'il est fort respectueux.

SCÈNE XV.

LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LE VICOMTE.

Madame, je viens vous avertir que la comédie sera bientôt prête, et que, dans un quart d'heure, nous pouvons passer dans la salle.

LA COMTESSE.

Je ne veux point de cohue, au moins. (A Criquet.) Que l'on dise à mon suisse qu'il ne laisse entrer personne.

LE VICOMTE.

En ce cas, madame, je vous déclare que je renonce à la comédie; et je n'y saurois prendre de plaisir, lorsque la compagnie n'est pas nombreuse. Croyez-moi, si vous voulez vous bien divertir, qu'on dise à vos gens de laisser entrer toute la ville.

LA COMTESSE.

Laquais, un siége. (Au vicomte, après qu'il s'est assis.) Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit sacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'est un billet de monsieur Tibaudier qui m'envoie des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut; je ne l'ai point encore vu.

LE VICOMTE, après avoir lu tout bas le billet.

Voici un billet du beau style, madame, et qui mérite d'être bien écouté. (Il lit.) « Madame, je n'aurois pas pu

« vous faire le présent que je vous envoie, si je ne « recueillois pas plus de fruit de mon jardin que j'en « recueille de mon amour. »

LA COMTESSE.

Cela vous marque clairement qu'il ne se passe rien entre nous.

LE VICOMTE.

« Les poires ne sont pas encore bien mûres; mais elles « en cadrent mieux avec la dureté de votre âme, qui, par « ses continuels dédains, ne me promet pas poires molles. « Trouvez bon, madame, que, sans m'engager dans une « énumération de vos perfections et charmes, qui me jette- « roit dans un progrès à l'infini, je conclue ce mot, en « vous faisant considérer que je suis d'un aussi franc chré- « tien que les poires que je vous envoie, puisque je rends « le bien pour le mal; c'est-à-dire, madame, pour m'ex- « pliquer plus intelligiblement, puisque je vous présente « des poires de bon-chrétien pour des poires d'angoisse, « que vos cruautés me font avaler tous les jours.

« TIBAUDIER, votre esclave indigne. »

Voilà, madame, un billet à garder.

LA COMTESSE.

Il y a peut-être quelque mot qui n'est pas de l'Académie; mais j'y remarque un certain respect qui me plaît beaucoup.

JULIE.

Vous avez raison, madame; et, monsieur le vicomte dût-il s'en offenser, j'aimerois un homme qui m'écriroit comme cela.

SCÈNE XVI.

MONSIEUR TIBAUDIER, LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LA COMTESSE.

Approchez, monsieur Tibaudier; ne craignez point d'entrer. Votre billet a été bien reçu, aussi bien que vos poires; et voilà madame qui parle pour vous contre votre rival.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Je lui suis bien obligé, madame; et, si elle a jamais quelque procès en notre siége, elle verra que je n'oublierai pas l'honneur qu'elle me fait, de se rendre auprès de vos beautés l'avocat de ma flamme.

JULIE.

Vous n'avez pas besoin d'avocat, monsieur, et votre cause est juste.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Ce néanmoins, madame, bon droit a besoin d'aide : et j'ai sujet d'appréhender de me voir supplanté par un tel rival, et que madame ne soit circonvenue par la qualité de vicomte.

LE VICOMTE.

J'espérois quelque chose, monsieur Tibaudier, avant votre billet; mais il me fait craindre pour mon amour.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Voici encore, madame, deux petits versets ou couplets que j'ai composés à votre honneur et gloire.

LE VICOMTE.

Ah! je ne pensois pas que monsieur Tibaudier fût

poëte: et voilà pour m'achever, que ces deux petits versets-là!

LA COMTESSE.

Il veut dire deux strophes. (A Criquet.) Laquais, donnez un siége à monsieur Tibaudier. (Bas, à Criquet, qui apporte une chaise.) Un pliant, petit animal.[1] (Haut.) Monsieur Tibaudier, mettez-vous là, et nous lisez vos strophes.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Une personne de qualité
Ravit mon âme.
Elle a de la beauté,
J'ai de la flamme:
Mais je la blâme
D'avoir de la fierté.

LE VICOMTE.

Je suis perdu après cela.

LA COMTESSE.

Le premier vers est beau. Une personne de qualité.

JULIE.

Je crois qu'il est un peu trop long; mais on peut prendre une licence pour dire une belle pensée.

LA COMTESSE, à monsieur Tibaudier.

Voyons l'autre strophe.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Je ne sais pas si vous doutez de mon parfait amour;
Mais je sais bien que mon cœur, à toute heure,
Veut quitter sa chagrine demeure,
Pour aller, par respect, faire au vôtre sa cour.
Après cela pourtant, sûre de ma tendresse,
Et de ma foi, dont unique est l'espèce,

1. La différence des siéges, tels que fauteuils, chaises sans bras, pliants, tabourets, étoit à la cour une manière de marquer graduellement le rang des personnes.

Vous devriez à votre tour,
Vous contentant d'être comtesse,
Vous dépouiller en ma faveur d'une peau de tigresse,
Qui couvre vos appas la nuit comme le jour.

LE VICOMTE.

Me voilà supplanté, moi, par monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Ne pensez pas vous moquer; pour des vers faits dans la province, ces vers-là sont fort beaux.

LE VICOMTE.

Comment! madame, me moquer? Quoique son rival, je trouve ces vers admirables, et ne les appelle pas seulement deux strophes, comme vous, mais deux épigrammes, aussi bonnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE.

Quoi! Martial fait-il des vers? Je pensois qu'il ne fît que des gants.[1]

MONSIEUR TIBAUDIER.

Ce n'est pas ce Martial-là, madame; c'est un auteur qui vivoit il y a trente ou quarante ans.[2]

LE VICOMTE.

Monsieur Tibaudier a lu les auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, madame, si ma musique et ma comédie, avec mes entrées de ballet, pourront combattre

1. Ce « Martial, qui ne faisoit point de vers, » étoit un marchand parfumeur, et joignoit à cette qualité celle de valet de chambre de Monsieur. Chapelle a dit dans son Voyage : « Quand on est dans la grande rue des Parfumeurs, à Montpellier, on croit être dans la boutique de Martial. » Voyez, dans la lettre en vers de Loret (9 nov. 1652), le récit d'une fête que donna

Ce grand vendeur de musc et d'ambre.

2. On sait que l'épigrammatiste Martial vécut de l'an 43 à l'an 104 environ après J.-C. M. Tibaudier, en voulant corriger l'erreur de la comtesse, en commet une beaucoup moins excusable.

dans votre esprit les progrès des deux strophes et du billet que nous venons de voir.

LA COMTESSE.

Il faut que mon fils le comte soit de la partie; car il est arrivé ce matin de mon château, avec son précepteur que je vois là dedans.

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, JULIE,
LE VICOMTE, MONSIEUR TIBAUDIER,
MONSIEUR BOBINET, CRIQUET.

LA COMTESSE.

Holà! monsieur Bobinet, monsieur Bobinet, approchez-vous du monde.

MONSIEUR BOBINET.

Je donne le bon vêpres[1] à toute l'honorable compagnie. Que désire madame la comtesse d'Escarbagnas de son très-humble serviteur Bobinet?

LA COMTESSE.

A quelle heure, monsieur Bobinet, êtes-vous parti d'Escarbagnas avec mon fils le comte?

MONSIEUR BOBINET.

A huit heures trois quarts, madame, comme votre commandement me l'avoit ordonné.

LA COMTESSE.

Comment se portent mes deux autres fils, le marquis et le commandeur?

1. *Vêpres*, du mot latin *vespera*, signifie *soir*. Le *bon vêpres*, c'est le bonsoir. Cette expression surannée peint tout d'abord le pédantesque personnage.

MONSIEUR BOBINET.

Ils sont, Dieu grâce, madame, en parfaite santé.

LA COMTESSE.

Où est le comte?

MONSIEUR BOBINET.

Dans votre belle chambre à alcôve, madame.

LA COMTESSE.

Que fait-il, monsieur Bobinet?

MONSIEUR BOBINET.

Il compose un thème, madame, que je viens de lui dicter sur une épître de Cicéron.

LA COMTESSE.

Faites-le venir, monsieur Bobinet.

MONSIEUR BOBINET.

Soit fait, madame, ainsi que vous le commandez.

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, MONSIEUR TIBAUDIER.

LE VICOMTE, *à la comtesse.*

Ce monsieur Bobinet, madame, a la mine fort sage; et je crois qu'il a de l'esprit.

SCÈNE XIX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, MONSIEUR BOBINET, MONSIEUR TIBAUDIER.

MONSIEUR BOBINET.

Allons, monsieur le comte, faites voir que vous pro-

fitez des bons documents qu'on vous donne. La révérence à toute l'honnête assemblée.

LA COMTESSE, montrant Julie.

Comte, saluez madame; faites la révérence à monsieur le vicomte: saluez monsieur le conseiller.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Je suis ravi, madame, que vous me concédiez la grâce d'embrasser monsieur le comte votre fils. On ne peut pas aimer le tronc, qu'on n'aime aussi les branches.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! monsieur Tibaudier, de quelle comparaison vous servez-vous là?

JULIE.

En vérité, madame, monsieur le comte a tout à fait bon air.

LE VICOMTE.

Voilà un jeune gentilhomme qui vient bien dans le monde.

JULIE.

Qui diroit que madame eût un si grand enfant?

LA COMTESSE.

Hélas! quand je le fis j'étois si jeune, que je me jouois encore avec une poupée.

JULIE.

C'est monsieur votre frère, et non pas monsieur votre fils.

LA COMTESSE.

Monsieur Bobinet, ayez bien soin au moins de son éducation.

MONSIEUR BOBINET.

Madame, je n'oublierai aucune chose pour cultiver cette jeune plante, dont vos bontés m'ont fait l'honneur de

me confier la conduite; et je tâcherai de lui inculquer les semences de la vertu.

LA COMTESSE.

Monsieur Bobinet, faites-lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.

MONSIEUR BOBINET.

Allons, monsieur le comte, récitez votre leçon d'hier au matin.

LE COMTE.

Omne viro soli quod convenit esto virile,
Omne viri...[1]

LA COMTESSE.

Fi! monsieur Bobinet; quelles sottises est-ce que vous lui apprenez là?[2]

1. Le vers que madame d'Escarbagnas ne donne pas à son fils le temps d'achever, est celui-ci :

Omne viri specie pictum vir dicitur esse.

Les deux vers sont, comme va le dire M. Bobinet, le commencement de la première règle des *Commentarii grammatici* de Despautère; et ils signifient : « Tout ce qui convient à l'homme seul est du genre masculin, ainsi que tout ce qui est représenté sous la figure de l'homme. » La grammaire latine de Despautère étoit le rudiment qu'on mettoit alors entre les mains des écoliers. Molière en a déjà cité quelques mots dans *la Jalousie du Barbouillé*, dans *le Médecin malgré lui*. Et Cyrano de Bergerac en a fait un véritable abus dans son *Pédant joué*.

Une application analogue du vers de Despautère se trouve dans *le Moyen de parvenir*, de Béroalde de Verville, § XXXII. Artémidore répond à une question du Bonhomme : « *Omne viro soli quod convenit esto virile.* Les docteurs de Paris l'enseignent ainsi aux écoles. Je vous assure, ô vous qui entendez ceci, qu'il est vrai; et que, comme ce bon père le dit, il n'y va point de sa faute. »

2. On croit que cette scène fut inspirée à Molière par une scène à peu près semblable qui s'étoit passée chez Mme de Villarceaux, dont le mari étoit un des amants les plus signalés de Ninon. Un jour, Mme de Villarceaux, voulant faire admirer son fils à une nombreuse compagnie qui se trouvoit chez elle, le fit interroger par son précepteur. « Allons, monsieur le marquis, dit le pédagogue : *quem habuit successorem Belus, rex Assyriorum? — Ninum,* » répondit le jeune marquis. Mme de Villarceaux, frappée de ce dernier mot :

MONSIEUR BOBINET.

C'est du latin, madame, et la première règle de Jean Despautère.

LA COMTESSE.

Mon Dieu ! ce Jean Despautère-là est un insolent, et je vous prie de lui enseigner du latin plus honnête que celui-là.

MONSIEUR BOBINET.

Si vous voulez, madame, qu'il achève, la glose expliquera ce que cela veut dire.

LA COMTESSE.

Non, non : cela s'explique assez.

SCÈNE XX.

LA COMTESSE, JULIE,
LE VICOMTE, MONSIEUR TIBAUDIER, LE COMTE,
MONSIEUR BOBINET, CRIQUET.

CRIQUET.

Les comédiens envoient dire qu'ils sont tout prêts.

LA COMTESSE.

Allons nous placer. (Montrant Julie.) Monsieur Tibaudier, prenez madame.

LE VICOMTE.

Il est nécessaire de dire que cette comédie n'a été faite que pour lier ensemble les différents morceaux de musique et de danse dont on a voulu composer ce divertissement, et que...

« Voilà, dit-elle, de belles instructions que vous donnez à mon fils ! N'y a-t-il donc rien à lui apprendre que les folies de son père ? » Le précepteur avoit beau vouloir expliquer sa question et la réponse ; Mme de Villarceaux irritée se refusoit obstinément à entendre raison.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! voyons l'affaire. On a assez d'esprit pour comprendre les choses.

LE VICOMTE.

Qu'on commence le plus tôt qu'on pourra, et qu'on empêche, s'il se peut, qu'aucun fâcheux ne vienne troubler notre divertissement.

(Après que les violons ont quelque peu joué, et que toute la compagnie est assise.)

SCÈNE XXI.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, MONSIEUR HARPIN, MONSIEUR TIBAUDIER, aux pieds de la comtesse; MONSIEUR BOBINET, ANDRÉE, CRIQUET.

MONSIEUR HARPIN.

Parbleu! la chose est belle, et je me réjouis de voir ce que je vois!

LA COMTESSE.

Holà! monsieur le receveur, que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites? Vient-on interrompre, comme cela, une comédie?

MONSIEUR HARPIN.

Morbleu! madame, je suis ravi de cette aventure; et ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, et l'assurance qu'il y a au don de votre cœur, et aux serments que vous m'avez faits de sa fidélité.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment, on ne vient point ainsi se jeter au

travers d'une comédie, et troubler un acteur qui parle.[1]

MONSIEUR HARPIN.

Hé! têtebleu! la véritable comédie qui se fait ici, c'est celle que vous jouez; et, si je vous trouble, c'est de quoi je me soucie peu.

LA COMTESSE.

En vérité, vous ne savez ce que vous dites.

MONSIEUR HARPIN.

Si fait, morbleu! je le sais bien; je le sais bien, morbleu! et...

(Monsieur Bobinet, épouvanté, emporte le comte, et s'enfuit; il est suivi par Criquet.)

LA COMTESSE.

Hé! fi, monsieur! que cela est vilain, de jurer de la sorte!

MONSIEUR HARPIN.

Hé! ventrebleu! s'il y a ici quelque chose de vilain, ce ne sont point mes jurements; ce sont vos actions; et il vaudroit bien mieux que vous jurassiez, vous, la tête, la

1. Dans la pièce telle qu'elle nous a été laissée, aucun acteur de la comédie annoncée par le vicomte n'a encore commencé à parler. Mais, dans la représentation de Saint-Germain, M. Harpin venoit certainement interrompre quelque partie du Ballet des ballets, qui formoit le divertissement donné à la comtesse d'Escarbagnas. A la ville même, il pouvoit y avoir, entre la scène XX et la scène XXI, plus qu'une ouverture jouée par les violons; il pouvoit y avoir un commencement de dialogue emprunté soit au *Mariage forcé* (voyez la Notice préliminaire, p. 522), soit à tout autre divertissement substitué au Ballet des ballets. C'est la seule manière d'expliquer ces mots : « troubler un acteur qui parle, » que le texte imprimé ne justifie pas.

Chaque fois que les comédiens jouent *la Comtesse d'Escarbagnas*, ils ont soin d'intercaler en cet endroit quelque fragment de l'œuvre de Molière : ils choisissent à cet effet, dans les parties les moins connues et les plus rarement interprétées sur la scène, ce qui leur paroît mériter d'être mis en lumière. Ainsi, nous avons vu récemment, à la Comédie-Françoise, ce divertissement composé du premier acte de *Mélicerte*.

mort et la sang,[1] que de faire ce que vous faites avec monsieur le vicomte.

LE VICOMTE.

Je ne sais pas, monsieur le receveur, de quoi vous vous plaignez; et si...

MONSIEUR HARPIN, au vicomte.

Pour vous, monsieur, je n'ai rien à vous dire : vous faites bien de pousser votre pointe, cela est naturel, je ne le trouve point étrange, et je vous demande pardon si j'interromps votre comédie; mais vous ne devez point trouver étrange aussi que je me plaigne de son procédé; et nous avons raison tous deux de faire ce que nous faisons.

LE VICOMTE.

Je n'ai rien à dire à cela, et ne sais point les sujets de plainte que vous pouvez avoir contre madame la comtesse d'Escarbagnas.

LA COMTESSE.

Quand on a des chagrins jaloux, on n'en use point de la sorte; et l'on vient doucement se plaindre à la personne que l'on aime.

MONSIEUR HARPIN.

Moi, me plaindre doucement!

LA COMTESSE.

Oui. L'on ne vient point crier de dessus un théâtre ce qui doit se dire en particulier.

MONSIEUR HARPIN.

J'y viens, moi, morbleu! tout exprès; c'est le lieu qu'il me faut; et je souhaiterois que ce fût un théâtre public, pour vous dire avec plus d'éclat toutes vos vérités.

1. Voyez page 470, note 1.

LA COMTESSE.

Faut-il faire un si grand vacarme pour une comédie que monsieur le vicomte me donne? Vous voyez que monsieur Tibaudier, qui m'aime, en use plus respectueusement que vous.

MONSIEUR HARPIN.

Monsieur Tibaudier en use comme il lui plaît : je ne sais pas de quelle façon monsieur Tibaudier a été avec vous; mais monsieur Tibaudier n'est pas un exemple pour moi, et je ne suis point d'humeur à payer les violons pour faire danser les autres.

LA COMTESSE.

Mais vraiment, monsieur le receveur, vous ne songez pas à ce que vous dites. On ne traite point de la sorte les femmes de qualité; et ceux qui vous entendent croiroient qu'il y a quelque chose d'étrange entre vous et moi.

MONSIEUR HARPIN.

Hé! ventrebleu! madame, quittons la faribole.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire avec votre Quittons la faribole?

MONSIEUR HARPIN.

Je veux dire que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de monsieur le vicomte; vous n'êtes pas la première femme qui joue dans le monde de ces sortes de caractères, et qui ait auprès d'elle un monsieur le receveur, dont on lui voit trahir et la passion et la bourse pour le premier venu qui lui donnera dans la vue. Mais ne trouvez point étrange aussi que je ne sois point la dupe d'une infidélité si ordinaire aux coquettes du temps; et que je vienne vous assurer, devant bonne compagnie, que je romps commerce avec vous, et que monsieur le

receveur ne sera plus pour vous monsieur le donneur.

LA COMTESSE.

Cela est merveilleux, comme les amants emportés deviennent à la mode! On ne voit autre chose de tous côtés. Là, là, monsieur le receveur, quittez votre colère, et venez prendre place pour voir la comédie.

MONSIEUR HARPIN.

Moi, morbleu! prendre place? (Montrant monsieur Tibaudier.) Cherchez vos benêts à vos pieds. Je vous laisse, madame la comtesse, à monsieur le vicomte; et ce sera à lui que j'envoierai tantôt vos lettres. Voilà ma scène faite, voilà mon rôle joué. Serviteur à la compagnie.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Monsieur le receveur, nous nous verrons autre part qu'ici; et je vous ferai voir que je suis au poil et à la plume.[1]

MONSIEUR HARPIN, en sortant.

Tu as raison, monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Pour moi, je suis confuse de cette insolence.[2]

1. On dit, dans le langage de la vénerie, qu'un chien est au poil et à la plume, quand il est dressé à chasser le gibier à poil et le gibier à plume. On employoit métaphoriquement cette expression pour faire entendre qu'on étoit capable de se servir à la fois de la plume et de l'épée.

2. Voilà qui s'éloigne un peu de l'idéal galant de l'époque, et sur la *carte de Tendre* dessinée par cette bonne Mlle de Scudéry, la comtesse d'Escarbagnas, on en conviendra, prend les chemins de traverse. Mme la comtesse d'Escarbagnas, à travers toutes ses minauderies et ses affectations de précieuse, pense au solide. Sous un voile de pruderie existent déjà chez elle les mœurs dépravées qui se débrailleront plus tard dans *Turcaret* et les comédies de ce cycle avec un cynisme inconscient pour ainsi dire, car personne ne semble s'en étonner et ne réclame en faveur de la morale. Cette pièce est donc un curieux tableau où s'accuse la vie secrète de l'époque et où se meuvent les types subalternes jugés indignes de figurer dans la grande comédie. (TH. GAUTIER.)

LE VICOMTE.

Les jaloux, madame, sont comme ceux qui perdent leur procès; ils ont permission de tout dire. Prêtons silence à la comédie.

SCÈNE XXII.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE, MONSIEUR TIBAUDIER, JEANNOT.

JEANNOT, au vicomte.

Voilà un billet, monsieur, qu'on nous a dit de vous donner vite.

LE VICOMTE, lisant.

« En cas que vous ayez quelque mesure à prendre, je « vous envoie promptement un avis. La querelle de vos « parents et de ceux de Julie vient d'être accommodée; et « les conditions de cet accord, c'est le mariage de vous et « d'elle. Bonsoir. » (A Julie.) Ma foi, madame, voilà notre comédie achevée aussi.

(Le vicomte, la comtesse, Julie et monsieur Tibaudier se lèvent.)

JULIE.

Ah! Cléante, quel bonheur! Notre amour eût-il osé espérer un si heureux succès?

LA COMTESSE.

Comment donc? Qu'est-ce que cela veut dire?

LE VICOMTE.

Cela veut dire, madame, que j'épouse Julie; et, si vous me croyez, pour rendre la comédie complète de tout point, vous épouserez monsieur Tibaudier, et donnerez mademoiselle Andrée à son laquais, dont il fera son valet de chambre.

LA COMTESSE.

Quoi! jouer de la sorte une personne de ma qualité?

LE VICOMTE.

C'est sans vous offenser, madame: et les comédies veulent de ces sortes de choses.

LA COMTESSE.

Oui, monsieur Tibaudier, je vous épouse pour faire enrager tout le monde.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Ce m'est bien de l'honneur, madame.

LE VICOMTE, à la comtesse.

Souffrez, madame, qu'en enrageant nous puissions voir ici le reste du spectacle.[1]

1. Ces derniers mots obligent à croire qu'une partie seulement du divertissement étoit intercalée après la scène xx, et qu'une autre partie étoit réservée pour cette fin de la pièce. A Saint-Germain, ce qui étoit réservé pour la fin, c'étoit sans doute le dernier intermède de *Psyché :* l'Olympe, les entrées successives des dieux, les noces de Psyché et de l'Amour. Au vulgaire et prosaïque esclandre causé par M. Harpin, les spectateurs voyoient succéder les pompeuses féeries de l'Opéra naissant, bien propres à faire oublier les habitants d'Angoulême et leurs ridicules, de sorte que la comédie fuyoit et se perdoit, pour ainsi parler, dans la grandeur du spectacle. Pour bien comprendre *la Comtesse d'Escarbagnas*, il faut donc se rappeler que les scènes de la vie réelle, et réelle jusqu'à la brutalité, qu'elle présente à nos yeux, étoient destinées à séparer une suite de tableaux mythologiques ou fantastiques dont l'exhibition, suivant le témoignage de Robinet, duroit sept heures. Ces sortes de contrastes, toujours cherchés par Molière, lui permettoient de faire intervenir la comédie d'observation et de mœurs jusque dans des fêtes d'où elle paroissoit le plus nécessairement exclue.

FIN DE LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

NOTE

SUR

LES FÊTES DE L'AMOUR ET DE BACCHUS.

Les divertissements épars dans les compositions de Molière ne furent pas réunis seulement dans le Ballet des ballets; un autre exemple d'une combinaison toute pareille se rencontre presque à la même époque.

En vertu des lettres patentes du roi, qui, à la date du 28 juin 1669, avoient autorisé Pierre Perrin à « établir par tout le royaume des Académies d'*opera* ou représentations en musique en langue françoise, sur le pied de celles d'Italie, » Perrin, associé au musicien Cambert, avoit ouvert son théâtre au mois de mars 1671. Ils avoient représenté *Pomone*[1] et deux ou trois ouvrages du même genre, lorsque Lulli, dont le crédit alloit toujours croissant à la cour, leur arracha leur privilége au moment où l'*Ariane,* de Cambert, alloit être mise à la scène. « Ayant été informé, dit la permission royale octroyée à Lulli au mois de mars 1672, que les peines et les soins que le sieur Perrin a pris pour cet établissement n'ont pu seconder pleinement notre intention et élever la musique au point que nous nous l'étions promis,... accordons par ces présentes au sieur Lulli d'établir une Académie royale de musique dans notre bonne ville de Paris,... faisons défenses à toutes personnes de faire chanter aucune pièce entière en musique, révoquons le privilége dudit Perrin, etc. » Lulli, qui ne vouloit pas laisser jouer l'opéra du musicien qu'il supplantoit,

1. « *Pomone,* opéra ou représentation en musique, composée par M. Perrin, mise en musique par M. Cambert, et représentée par l'Académie royale des *opera.* A Paris, de l'imprimerie de Robert Ballard, 1671. »

eut besoin d'improviser une pièce. Il rassembla à la hâte quelques morceaux disséminés dans les comédies de Molière, et dont la plupart avoient été déjà recueillis dans le Ballet des ballets. Il en fit *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, qui lui servirent à inaugurer son théâtre, le 15 novembre 1672. Voici le titre de ce livret : « *Les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, pastorale représentée par l'Académie royale de musique. On la vend à Paris, à l'entrée de la porte de l'Académie royale de musique, près Luxembourg, vis-à-vis *Bel-Air*, 1672. Avec privilége du Roi. » Privilége accordé à J.-B. Lulli, à la date du 20 septembre 1672.

L'avant-propos s'exprime en ces termes :

« Il ne suffit pas au roi de porter si loin ses armes et ses conquêtes; il ne peut souffrir qu'il y ait aucun avantage qui manque à la gloire et à la félicité de son règne; et, dans le même temps qu'il renverse les États de ses ennemis et qu'il étonne toute la terre, il n'oublie rien de ce qui peut rendre la France le plus florissant empire qui fût jamais. Le grand art de la guerre, qu'il exerce avec une ardeur héroïque et où il fait des progrès si surprenants, n'est point capable de remplir la vaste étendue de son application infatigable. Il trouve encore des soins à réserver pour les plus beaux arts; et il n'y en a point qui soit digne de quelque estime, qu'il ne favorise avec une particulière bonté. C'est ce que cette Académie royale de musique a le bonheur d'éprouver dans son établissement. Voici un essai qu'elle s'est hâtée de préparer pour l'offrir à l'impatience du public. Elle a rassemblé ce qu'il y avoit de plus agréable dans les divertissements de Chambord, de Versailles et de Saint-Germain; et elle a cru devoir s'assurer que ce qui a pu divertir un monarque infiniment éclairé ne sauroit manquer de plaire à tout le monde. On a essayé de lier ces fragments choisis, par plusieurs scènes nouvelles; on y a joint des entrées de ballet; on y a mêlé des machines volantes et des décorations superbes; et de toutes ces parties différentes on a formé une pastorale en trois actes précédée d'un grand prologue... »

Le prologue, c'est l'entrée du Donneur de livres dans le Ballet des Nations, et une entrée des Muses.

Le premier acte, c'est la pastorale qui fait partie des *Amants magnifiques*.[1]

Le second acte, c'est la *Pastorale comique* fort développée; Lycas a pris le nom de Forestan. A la fin, on remarque les couplets traduits d'Horace, que Molière a intitulés *Dépit amoureux*.[2]

Le troisième acte, c'est le combat des suivants de l'Amour et

1. Voyez pages 55 à 60 du présent volume.
2. Voyez page 62.

des suivants de Bacchus, emprunté une seconde fois aux divertissements de 1668.

Molière a-t-il eu quelque part à ce nouvel arrangement de morceaux dont il avoit fait presque toutes les paroles?

Il est permis d'affirmer qu'il demeura tout à fait étranger à cet ouvrage. Il croyoit avoir à se plaindre de Lulli, qui, non content de son privilége, avoit sollicité et obtenu, le 14 avril 1672, une ordonnance du roi portant défense à tous autres spectacles qu'à l'Académie royale de musique d'employer dans leurs représentations plus de six chanteurs et de douze violons. Molière, pour les représentations de *la Comtesse d'Escarbagnas* et du *Mariage forcé* qui avoient eu lieu le 8 juillet, renonça, volontairement ou malgré lui, à la musique du Florentin, et demanda celle de nouveaux intermèdes à Marc-Antoine Charpentier, le maître dont Lulli étoit le plus jaloux et qu'il redoutoit davantage. D'Assoucy s'étoit offert pour remplacer le compositeur italien; il ne fut pas accepté. M. Taschereau a publié, dans son *Histoire de Molière* (édition 1863), les doléances auxquelles s'abandonna en cette occasion le vieux musicien; ce document est assez curieux pour que nous le reproduisions à notre tour :[1]

« Malgré le malin détracteur,
J'ai toujours été serviteur
De l'incomparable Molière
Et son plus grand admirateur;
Car, sur l'un et l'autre hémisphère,
Onc ne fut si gentil auteur...
Aussi chacun le considère,
Et qui n'est pas estimateur
De cet esprit plein de lumière,
N'est qu'un fat en toute manière...
Tu m'en crois bien, ami lecteur;
Pour moi je l'aime et le révère,
Oui, sans doute, et de tout mon cœur.
Il est vrai qu'il ne m'aime guère.
Que voulez-vous? c'est un malheur.
L'abondance fuit la misère,
Et le petit et pauvre hère
Ne cadre point à gros seigneur. »

« Il fut pourtant autrefois mon ami, et je crois qu'il le seroit encore, si ses excellentes qualités lui pouvoient permettre d'aimer d'autre que lui-

1. Ce que nous allons citer se trouve pages 118-125 d'un appendice commençant à la page 91 et allant à 138 (136 seulement numérotées), placé à la suite de l'exemplaire de la Bibliothèque impériale des *Rimes redoublées de M. D'Assoucy*. (TASCHEREAU.)

même. Il sait que c'est moi qui ai donné l'âme aux vers de l'*Andromède* de M. de Corneille; que j'étois en réputation de faire de beaux airs auparavant que tous ces illustres Amphions de notre temps y eussent jamais pensé; que je suis sur le point de faire entendre, au Roi et au public, un genre de musique tout particulier, et qu'enfin, à mon très-grand regret, je me puis vanter d'être aujourd'hui le doyen de tous les musiciens de la France. C'est pourquoi, entre ces notions, comme j'avois déjà animé plusieurs fois de ses paroles, il ne se fit pas grande violence pour me prier de faire la musique de ses pièces de machines, puisque je ne fais la musique auprès des Rois que pour ma gloire et pour mes amis, sans intérêt. Cependant, ayant été averti qu'au préjudice de la parole qu'il m'avoit donnée, il employoit un garçon qui, pour avoir les ventricules du cerveau fort endommagés, n'est pas pourtant un fol à lier, mais un fol à plaindre, et qui, ayant eu dans Rome [1] besoin de mon pain et de ma pitié, n'est guère plus sensible à mes grâces que tant d'autres vipères que j'ai nourries dans mon sein, cela m'obligea de lui envoyer cette lettre :

« *A Monsieur Molière.* — Je fus charmé et surpris tout ensemble d'une « nouvelle que j'appris hier : on m'assura que vous étiez sur le point de « donner votre pièce de machines à l'incomparable M. *** pour en faire la « musique, quoique le rapport qu'il y a de ses chants à vos beaux vers ne « soit pas tout à fait juste, et que cet homme, qui sans doute est un origi- « nal, ne soit pas pourtant si original qu'il ne s'en puisse trouver aux In- « curables quelque copie. Comme pour les grands desseins il faut de grands « personnages, et qu'il ne tient qu'à une paire d'échasses que celui-ci ne « soit le plus grand homme de notre siècle, vous avez tort d'hésiter sur un « si beau choix. Toutefois, si vous daignez vous souvenir de la promesse « que vous me fîtes lorsque je vous allai voir durant votre dernière maladie, « aujourd'hui que, perdant M. de Lulli, vous ne sauriez tomber que de bien « haut, possible que vous ne tomberiez pas au moins du ciel en terre, vous « auriez quelque pitié de vos chers enfants qui sont à la veille de se rompre « le col, et ne les sacrifieriez pas à l'ignorance de ceux qui ne me connois- « sent pas, ou à l'envie de ceux qui me connoissent : et comme dans cette « affaire il y va sans doute du vôtre beaucoup plus que du mien, vous pen- « seriez un peu avant que cracher contre le ciel et me faire cette injure, « puisque vous ayant offert, et vous offrant encore par cette lettre, de faire « votre musique purement pour mon plaisir, et d'ailleurs ne pouvant douter « ni de l'affection que j'ai toujours eue pour votre personne, ni de l'estime « que j'ai pour votre mérite, non plus que de ma capacité, vous ne sauriez « me manquer de parole sans faire éclater à la vue de tout le monde une « aversion d'autant plus injuste que ceux qui lisent mes ouvrages et m'en- « tendent parler de vous savent très-bien que vous n'avez point de plus « grand estimateur ni de meilleur ami que moi, qui suis et serai encore, « après cela, toute ma vie, votre, etc., etc. »

1. Charpentier, à l'âge de quinze ans, vers 1650, étoit en effet allé en Italie pour étudier la peinture ; mais la passion pour la musique l'emporta chez lui ; il entra à Rome dans l'école de Carissimi, et étudia pendant plusieurs années sous ce maître. (TASCHEREAU.)

« Je crois pourtant qu'il avoit fait ce qu'il avoit pu pour me tenir sa parole et me procurer un si glorieux emploi; mais quoi! parmi les comédiens, il y a toujours des héroïnes et des déesses qu'il faut encenser; mais si pour l'archet de ma lyre je n'ai pas seulement de la poix-résine, comment aurois-je de l'encens pour des fausses divinités; et comment, étant si fort brouillé avec le beau sexe, pourrois-je pacifier tant de vierges irritées, n'ayant plus rien désormais à leur donner? » — Bientôt après, ajoute M. Taschereau, *le Malade imaginaire* devint l'occasion d'un nouveau mécompte pour D'Assoucy.

Charpentier, l'auteur de *Médée*, étoit certainement beaucoup plus digne du choix de Molière que le pauvre « empereur du burlesque. » Pour en revenir à ce qui fait le principal objet de cette note, Molière, brouillé avec Lulli, ne dut pas voir avec plaisir des fragments de ses compositions profiter à une autre scène qui s'annonçoit comme une rivale dangereuse à la fois par son intolérance et par ses grands moyens de succès. Il faut donc laisser *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus* à Quinault, à qui ce livret est communément attribué, et parmi les ouvrages duquel il a figuré jusqu'ici. Il n'étoit pas sans intérêt, toutefois, de faire remarquer cette exploitation de quelques parties de l'œuvre de Molière, accomplie sous ses yeux et probablement contre sa volonté.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE

DU TOME SIXIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.

PARIS. IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6, A PARIS

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE MOLIÈRE

NOUVELLE ÉDITION

TRÈS-SOIGNEUSEMENT REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX

AVEC

UN TRAVAIL DE CRITIQUE ET D'ÉRUDITION

APERÇUS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE, BIOGRAPHIE, EXAMEN DE CHAQUE PIÈCE
COMMENTAIRE, BIBLIOGRAPHIE, ETC.

PAR

M. LOUIS MOLAND

Depuis longtemps, les belles et bonnes réimpressions de nos auteurs classiques sont devenues rares. Nous voulons contribuer à les remettre en honneur.

Nous publierons successivement les principaux chefs-d'œuvre de la littérature française, imprimés avec luxe par M. Claye, en même temps que revus, pour le choix, la correction et l'éclaircissement des textes, avec un soin tout particulier par les écrivains les plus distingués de notre temps.

Nous croyons ne pouvoir mieux commencer ces publications que par les œuvres de Molière : d'innombrables mais souvent fautives éditions attestent l'attrait toujours nouveau de ces œuvres, destinées, selon le mot de Voltaire, *à ne jamais vieillir*.

Après nous être d'abord occupés de donner le meilleur texte, nous avons voulu y joindre un travail neuf et complet sur tout ce qui concerne Molière, sa vie, ses ouvrages, sa langue; enfin une étude générale, approfondie, sur l'ensemble de son théâtre, et un commentaire spécial sur chacune de ses comédies.

En dépit des nombreux biographes et commentateurs de Molière, et malgré les judicieuses remarques d'Auger, dont l'édition est demeurée la meilleure des éditions commentées, il restait beaucoup à faire pour remettre dans leur vrai jour ces chefs-d'œuvre du génie comique.

L'édition donnée par Aimé Martin, quoiqu'elle ait été plusieurs fois réimprimée, a joui de plus de réputation qu'elle n'en méritait peut-être. Elle n'était guère, dans son ensemble, qu'une simple compilation que ne relevaient aucune recherche nouvelle, aucun aperçu original. L'auteur avait d'ailleurs négligé, à l'exemple des autres critiques, quelques-uns des documents qui doivent entrer dans une édition vraiment complète.

L'attention du public lettré, loin de se fatiguer et de s'éloigner de Molière, s'est de plus en plus reportée sur lui, et un mouvement d'érudition très-actif s'est fait autour de ses œuvres, toujours plus étudiées; si bien qu'une édition nouvelle, répondant à ce besoin des esprits et en rapport avec l'état actuel de la science littéraire, est devenue comme nécessaire et se présente avec une sorte d'opportunité.

Un écrivain, déjà connu par des travaux de bonne

érudition, et qui nous était signalé par d'illustres suffrages comme très-préparé à écrire sur Molière, M. Louis Moland, a entrepris avec amour cette tâche laborieuse et délicate, et s'en est acquitté, nous ne craignons pas de le dire, avec un succès que le public appréciera.

M. Moland, entrant dans nos vues et aspirant comme nous à donner une édition modèle, a pris soin de remonter toujours aux meilleures sources; de restituer partout le vrai texte de Molière; de vivifier, en quelque sorte, les variantes en les datant; d'éclaircir, soit par la biographie et par l'histoire, soit par des explications précises, tout ce qui peut sembler obscur; de rendre à chaque pièce son à-propos, en rappelant les faits contemporains et les circonstances au milieu desquelles elle s'est produite, et enfin de joindre à son travail les meilleures remarques d'Auger et des autres commentateurs. En un mot, rien n'a été omis par lui de ce qui pouvait rendre cette publication aussi complète que possible.

La manière dont M. Moland a conçu et exécuté ce travail à fond sur Molière donne, nous osons le croire, un cachet particulier et une incontestable valeur à notre édition. On peut consulter pour plus amples détails l'*Avertissement* placé en tête du premier volume.

Quant à la beauté de l'impression, il suffit de jeter les yeux sur l'ouvrage pour s'en convaincre. M. Claye, l'imprimeur artiste, a donné à l'exécution et à la correction typographiques les soins les plus minutieux. C'est assez dire que nous offrons au public une excellente réimpression de Molière.

Garnier Frères.

L'ouvrage, imprimé sur très-beau papier des Vosges fabriqué spécialement pour cette édition par MM. Retournard, est orné de vignettes gravées sur acier, d'après les dessins de Staal, par F. Delannoy et Massard; il formera sept volumes au prix de 7 fr. 50, qui paraîtront dans le plus court délai possible.

Il a été tiré sur papier de Hollande 150 exemplaires dont le prix est fixé à 15 fr. le volume.

En préparation :

ŒUVRES COMPLÈTES DE RACINE

AVEC UN TRAVAIL NOUVEAU

Par M. SAINT-MARC GIRARDIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES DE MONTAIGNE

AVEC LES NOTES DE M. J. V. LECLERC

ET UNE NOUVELLE ÉTUDE SUR MONTAIGNE

Par M. PREVOST-PARADOL

GIL BLAS, PAR LESAGE

AVEC UN CHOIX DE NOTES, D'APRÈS FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, ETC.

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE SUR LESAGE

Par M. SAINTE-BEUVE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

